

8^e Ym
95

Cause de la Cause

THADÉE SOPLITZA

(PAN TADEUSZ)

OU

LA LITHUANIE EN 1812

POÈME

D'ADAM MICKIEWICZ

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PAR

V. GASZTOWTT

EXTRAIT DU BULLETIN POLONAIS

PARIS
IMPRIMERIE ADOLPHE REIFF

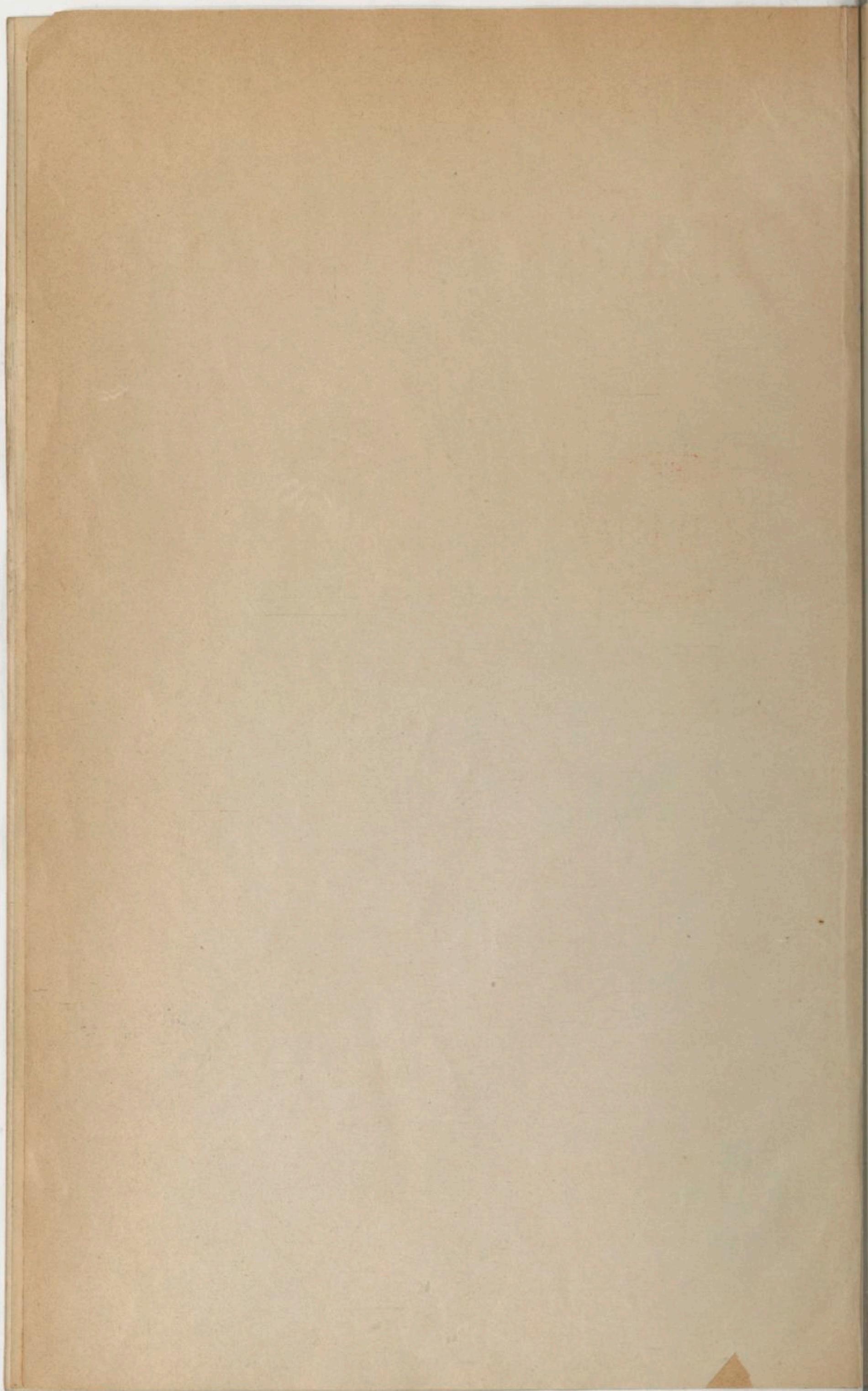
3, RUE DU FOUR, 3

—
1899

182220

8^o Im

95



THADÉE SOPLITZA

(PAN TADEUSZ)

OU

LA LITHUANIE EN 1812

POÈME



D'ADAM MICKIEWICZ

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PAR

V. GASZTOWTT

EXTRAIT DU BULLETIN POLONAIS



PARIS
IMPRIMERIE ADOLPHE REIFF
3, RUE DU FOUR, 3

—
1899

THE LANCET

1881

THE LANCET

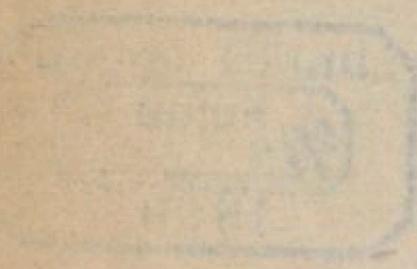


THE LANCET

THE LANCET

THE LANCET

THE LANCET



THE LANCET

THE LANCET

THE LANCET

THE LANCET

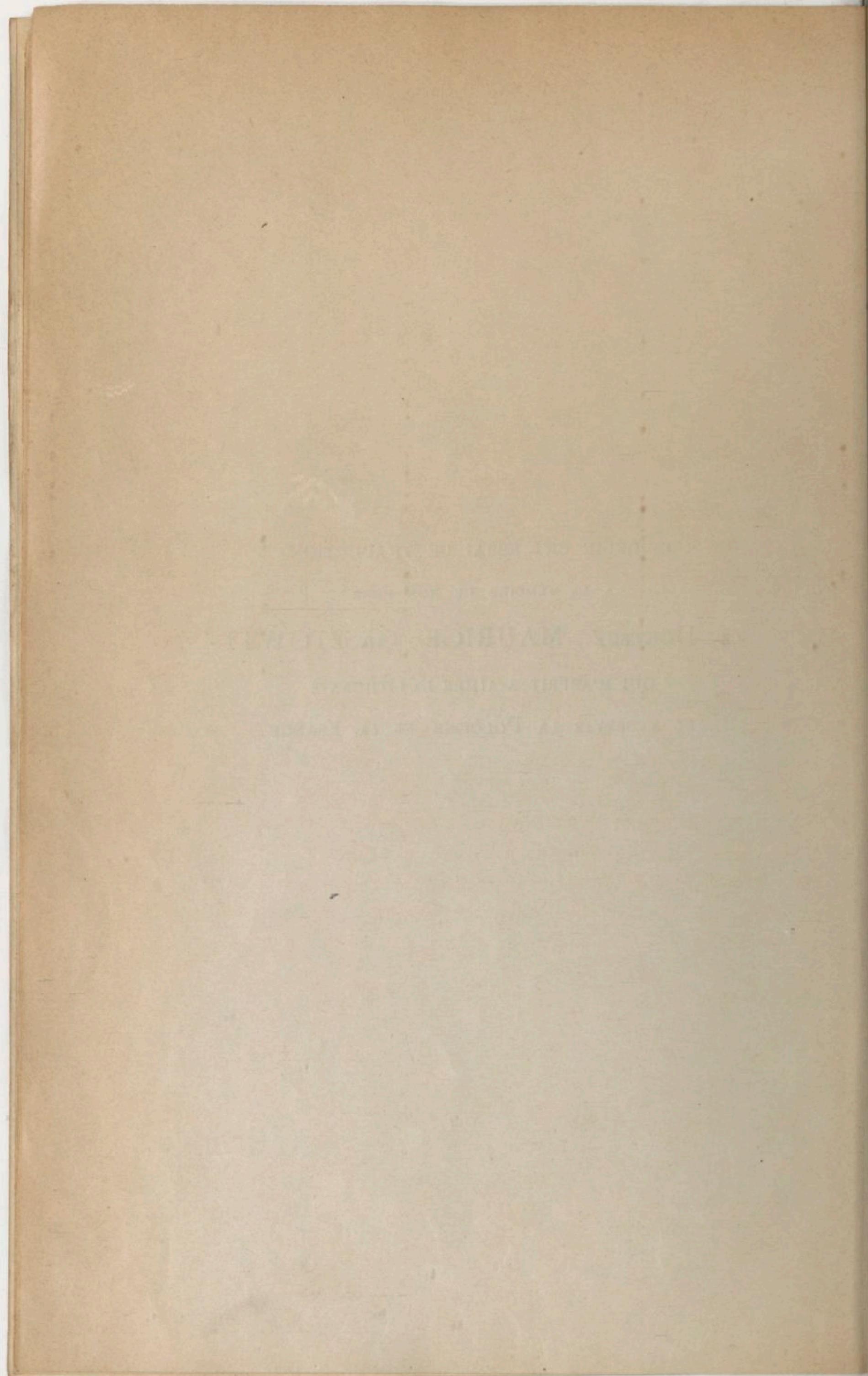
JE DÉDIE CET ESSAI DE TRADUCTION

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

LE DOCTEUR MAURICE GASZTOWTT

QUI M'APPRIIT A AIMER LA LITHUANIE

ET A SERVIR LA POLOGNE ET LA FRANCE



AVANT-PROPOS

Cette traduction n'était pas destinée à paraître avant une dizaine d'années. A l'occasion du centenaire de Mickiewicz, la Rédaction du *Bulletin Polonais* et surtout son regretté secrétaire, le D^r Jules Jasiewicz, connaissant l'existence de ce travail, le demandèrent au traducteur, qui dut, malgré lui, céder à leurs instances.

C'est donc là, en quelque sorte, une édition provisoire. L'édition définitive viendra en son temps, dûment revue et corrigée, et sera accompagnée d'une étude critique et d'un commentaire historique et littéraire. Le traducteur sera reconnaissant à tous ceux qui voudront bien d'ici là lui faire parvenir leurs observations de toute sorte sur cette première esquisse. Il tâchera d'en profiter pour rendre, dans la mesure de ses forces, sa copie le moins indigne possible d'un original, dont nulle traduction ne peut, il le sait mieux que personne, reproduire, même de loin, l'admirable perfection.

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage a été écrit par l'auteur, et il est le fruit de ses recherches et de ses observations. L'auteur a voulu donner à ses lecteurs une idée exacte de l'état de la littérature et de l'état de la science en France, et il a voulu leur faire connaître les progrès que ces deux choses ont faits depuis un certain nombre d'années. Il a voulu aussi leur faire connaître les obstacles qui s'opposent à leur développement, et leur indiquer les moyens de les surmonter. Il a voulu enfin leur faire connaître les personnes qui ont contribué à leur avancement, et leur rendre hommage à leur mérite et à leur zèle.

THADÉE SOPLITZA
OU
LA LITHUANIE EN 1812

LIVRE PREMIER
UN INTÉRIEUR LITHUANIEN

Retour du jeune homme. — Deux rencontres : l'une dans la chambrette, l'autre à table. — Importante dissertation du juge sur la politesse — Observations politiques du *Président* (Podkomorzy) sur les modes. — Commencement du débat relatif à l'*Ecourté* et au *Faucon*. — Lamentations du *Woiski*. — Le dernier huissier du Tribunal. — Coup d'œil sur la situation politique de la Lithuanie et de l'Europe à cette époque.

Patrie ! Il est de toi comme de la santé,
Pour savoir tout ton prix, pour sentir ta beauté,
Il faut t'avoir perdue. Aussi je puis décrire
Tes charmes, aujourd'hui qu'après Toi je soupire (1).

Vierge, qui protégeas toujours Czestochowa (2),
Vierge d'Ostrobrama (3), toi dont l'amour sauva
Jadis Nowogródek(4) placé sous ta défense,
Ainsi qu'à la santé tu m'as dans mon enfance
Rendu lorsque ma mère à ta garde m'offrit
En pleurant, qu'aussitôt mon œil mourant s'ouvrit,
Et que moi-même à pied je vins au sanctuaire
Remercier le ciel de son soin tutélaire,
A la Patrie ainsi tu nous rendras un jour.

Transporte en attendant mon cœur rempli d'amour
Sur ces sommets boisés, dans ces vertes vallées
Au bord du bleu Niemen largement étalés,
Dans ces champs que les blés teintent diversement,
Par le seigle argentés, dorés par le froment,
Où l'ambre du colza, le blé noir à fleur blanche
Et la luzerne rose à la tige qui penche
D'un ruban verdoyant sont comme emprisonnés
Et de calmes poiriers par endroits couronnés.

Tels sont encor les champs, où, sur une colline
Qui, parmi des bouleaux, vers un cours d'eau s'incline,
S'élevait autrefois une antique maison.
Ses murs en bois, blanchis, brillaient à l'horizon

(1) Ce poème fut composé pendant l'exil, à Paris, en 1834.

(2) Célèbre monastère polonais, où se trouve une Vierge miraculeuse, regardée comme la patronne de la Pologne.

(3) Autre madone, dont l'image se trouve à Vilna, capitale de la Lithuanie.

(4) Ville de Lithuanie, voisine du lieu de naissance du poète.

Sur de noirs peupliers, dont la sombre verdure
Des vents froids de l'automne amortissait l'injure.
Le logis est étroit, mais agréable à l'œil.
La vaste grange est pleine et pourtant près du seuil
Trois meules de froment demeurent sans asile,
Attestant à quel point la contrée est fertile.
On voit aussi, d'ailleurs, par ces gerbiers nombreux
Parsemés sur le sol comme étoiles aux cieux,
Par ces socs qui déjà vont sillonnant la plaine,
Par les champs cultivés de ce vaste domaine
Soigné comme un jardin de l'un à l'autre bout,
Que l'ordre et l'abondance ici règnent partout.
La porte à deux battants est ouverte : elle invite
Le passant à venir y demander un gîte.

Un char à deux chevaux vient d'entrer dans la cour.
Un jeune homme le mène ; il en fait le grand tour,
Puis devant le perron il descend : l'attelage,
Laisse libre, à pas lents revient brouter l'herbage
Vers la barrière. Eh quoi ! Personne à la maison ?
La porte est verrouillée au-dessus du perron.
Le voyageur pourtant ne va pas à la ferme
Appeler les valets : il ouvre, entre et referme...
Qu'il brûle de tout voir ! Il est resté longtemps
A la ville, au collège ! Enfin il a vingt ans,
Le voilà libre ! Il entre avec impatience ;
Il contemple ces murs amis de son enfance !
Il les reconnaît tous, ces meubles sérieux,
Ces vieux tapis, jadis théâtre de ses jeux.
Mais tout était plus grand et plus beau, ce lui semble.
Ces portraits sont bien ceux qu'il vit toujours ensemble.
Voici Kościuszko, vêtu comme un faucheur,
Les yeux au ciel, les mains sur son glaive vengeur.
C'est lui, lorsqu'il jurait à Dieu dans Cracovie
Ou qu'il nous sauverait ou qu'il perdrait la vie.
Plus loin, voici Reytan (1) au visage attristé,
En *kontusz* (2) polonais, pleurant la liberté :
Sa main tient un poignard tourné vers sa poitrine :
Devant lui le Phédon se voit ou se devine ;
Là Jasiński, si jeune et si triste et si beau,
Et Korsak (3), qui voudrait partager son tombeau,

(1) Thadée Reytan est le célèbre député à la diète de Varsovie qui s'opposa de toutes ses forces au premier partage de la Pologne, auquel il ne put survivre.

(2) Vêtement de dessus du gentilhomme polonais.

(3) Jasiński et Korsak sont les deux principaux héros de cette bataille de Praga où Souvarov acquit une si triste célébrité.

Combattent dans Praga que la flamme consume,
Debout sur un monceau de décombres qui fume.
L'horloge à carillon est bien comme autrefois
Près de l'alcôve, dans son armoire de bois.
Il tira le cordon, l'enfant ! et la musique
Joua de Dombrowski (1) le mazurek antique.

Il court par la maison vers sa chambre d'enfant,
Celle qu'il habitait dix ans auparavant.
C'est elle : il entre... mais il recule et promène
Des regards étonnés... Qu'est-ce ? Il en croit à peine
Ses yeux... Ciel ! une dame est l'hôte de ces lieux !
Mais qui ? — Son oncle a-t-il pris femme ? — Il est trop vieux.
Sa tante est en Russie ! Est-ce une domestique ?
Des livres, un piano, des cahiers de musique...
Puis c'est un pêle-mêle absolu, mais charmant.
Seules de jeunes mains savent négligemment
Ebaucher au hasard un désordre qui plaise.
Même une robe blanche est là sur une chaise,
Toute prête, attendant qu'on la mette... Voyez !
Aux fenêtres des fleurs : géraniums, œillets.

Il se penche... Par là peut-être Elle est sortie.
Prodige ! Ce verger rempli jadis d'ortie
Est un petit jardin plein de sentiers coquets,
Où menthes et gazon dessinent leurs bouquets.
La haie à jour, tracée en chiffre, par ses planches
Laisse voir des rubans de marguerites blanches.
Le parterre est humide et vient d'être arrosé :
Le seau s'agite encor tout récemment posé.
Mais son œil cherche en vain partout... la jardinière !
Elle n'est pas bien loin, car voici la barrière
Qui tremble encore. On voit la trace de ses pas
Sur le sable... Elle n'a ni chaussure, ni bas.
Sur ce sable (la neige est moins blanche et moins fine)
Cette trace est distincte et légère : on devine
Qu'un pied mignon a dû la laisser en son vol,
Qui, rapide, courait en effleurant le sol.

Le voyageur resta longtemps à la fenêtre,
Rêvant et du jardin humant l'odeur champêtre.
Il se penche plus bas (son front touche les fleurs),
Jette dans les sentiers des regards scrutateurs,
Puis les arrête encor sur la trace légère

(1) Le général Dombrowski est le chef des fameuses légions polonaises : le mazurek dont il s'agit ici, est l'hymne national polonais : *La Pologne n'est pas encore morte.*

Et lui demande en vain le mot de ce mystère.
Il relève les yeux : sur le mur du jardin,
Ciel ! une jeune fille en robe du matin,
Qui, dessinant sa taille et couvrant sa poitrine,
Montre son cou, ses bras aussi blancs que l'hermine.
Jamais Lithuanienne, en ce déshabillé,
Aux profanes regards d'un homme n'a brillé.
Et, même sans témoins, elle cache, inquiète,
De ses mains les appas que montre sa toilette.
Ses cheveux sur son cou ne tombent pas bouclés,
Mais dans du papier blanc savamment enroulés
Ils entourent sa tête... et le jour qui rayonne
Comme aux portraits des saints lui fait une couronne.
Son visage est tourné. Ses yeux cherchent là-bas,
Loin dans les champs, quelqu'un qu'elle n'aperçoit pas.
Elle l'a vu, sourit et s'élance, légère
Comme un bel oiseau blanc, du mur vers le parterre,
Puis franchit le jardin, la haie et le gazon,
Et, le long d'une planche appuyée au balcon,
Avant que le jeune homme ait pu se reconnaître,
Comme un rayon de lune entre par la fenêtre.
Elle saisit sa robe et court à son miroir...
Elle voit l'étranger alors, et laisse choir
La robe... Elle a pâli de stupeur de le voir.
Quant à lui, son visage aussitôt se colore
Comme un nuage blanc que rencontre l'aurore.
En jeune homme modeste il a baissé les yeux,
Veut s'excuser, fait un salut respectueux
Et sort... La jeune fille a crié, vague plainte
De l'enfant qui s'éveille en sursaut plein de crainte.
Le voyageur se tourne : il ne l'aperçoit plus.
Sentant battre bien fort son cœur, et tout confus,
Il s'éloigne et ne sait pas bien se rendre compte
De son impression : trouble, plaisir ou honte ?
Cependant à la ferme on a vite entendu
Que devant le perron un hôte est descendu.
A l'écurie on met les chevaux ; on leur donne
De l'avoine et du foin : le Juge a ainsi l'ordonne.
Il ne veut pas, suivant les usages nouveaux,
A l'auberge du Juif envoyer les chevaux.
Si les valets n'ont pas été recevoir l'hôte,
Ne les accusez point : ils ne sont pas en faute.
Le *Woiski* (1) n'est pas prêt : il était occupé

(1) Ancienne dignité de la République de Pologne. Le *Woiski* (tribunus) était d'ordinaire un vieillard chargé en temps de guerre de la défense des femmes et des enfants.

A faire dans l'office apprêter le soupé.
Il remplace le maître ; et seul, en son absence,
Aux hôtes qu'il reçoit fait prendre patience.
Ami du Juge, il est quelque peu son parent.
On l'appelle : à la ferme aussitôt il se rend.
Comment se présenter en simple veste blanche ?
En toute hâte il met son habit du dimanche,
L'habit est prêt : le Juge a dit dès le matin
Que nombre d'invités prendraient place au festin.

Il reconnaît de loin le jeune homme ; il s'empresse,
Il crie, et dans ses bras le serre avec tendresse.
S'entrecroisent alors ces rapides propos
Où l'histoire d'un an se raconte en dix mots
Concis, coupés, repris : on conte, on questionne,
On s'exclame, on soupire, on s'embrasse, on s'étonne.
Enfin le vieillard sait tout ce qu'il veut savoir ;
De parler à son tour il se met en devoir :

« Bravo, mon cher Thadée » (En effet le jeune homme,
Né pendant les combats de Kościuszko, se nomme
Comme le dictateur du peuple, en souvenir.)

« Bravo, mon cher Thadée ! On ne pouvait venir
Plus à point : nous avons nombre de demoiselles.
Si ton oncle déjà veut te rogner les ailes,
Tu peux choisir ta femme. Aujourd'hui justement
On s'assemble chez nous pour le grand jugement,
Qui va dans le procès rendre l'arrêt suprême.
Le Comte ici demain doit arriver lui-même.
Le Président (1), sa femme et ses filles sont là.
Les jeunes gens sont tous dans le bois que voilà :
Ils chassent. Là vieillards et dames se promènent
Près des blés, attendant que les chasseurs reviennent.
Allons au-devant d'eux ; nous verrons à l'instant
Les dames et ton oncle avec le Président. »

Thadée et le Woiski s'en vont donc sur la route
Près du bois : tour à tour l'un parle et l'autre écoute.
Le soleil va toucher la lisière des cieux.
Plus vaste qu'en plein jour, il est moins radieux.
A voir son front rougeâtre, on dirait le visage
D'un joyeux laboureur qui, laissant son ouvrage,
Retourne à son logis. Déjà vers le bois noir
Descend son disque d'or, et la brume du soir,

(1) En polonais le *Podkomorzy*, dignité de la République polonaise : chef du palatinat (ayant le titre de chambellan).

Enveloppant au loin les arbres de son ombre,
Les fond et les estompe en une masse sombre.
La forêt semble un temple immense et ténébreux,
Dont le faite embrasé projette au loin ses feux.
Le soleil baisse encor : parfois on voit paraître
Comme un filet de feu sortant d'une fenêtre.
Puis tout s'éteint. Alors les faucilles grinçant
Dans les blés, les rateaux sur les plaines glissant,
Tout s'arrête et se tait : tel est l'ordre du maître.
Avec le jour finit la besogne champêtre :
« Dieu sait combien de temps nous devons travailler.
Quand il rappelle à lui son céleste Ouvrier,
C'est l'heure du repos pour les champs et pour l'homme. »
Ainsi parlait le Juge : et l'honnête Econome
Veut que l'ordre prescrit ne soit jamais troublé.
On voit donc les chariots où l'on chargeait le blé,
Bien qu'à moitié remplis retourner au domaine :
Les bœufs sont tout heureux de les trainer sans peine.

C'est alors que du bois les hôtes revenaient
Joyeux, mais en bon ordre. En tête cheminaient
Les enfants, puis le Juge avec la Présidente.
Le Président les suit ; la troupe chuchottante
Des demoiselles va, s'entretenant tout bas,
En avant des chasseurs au moins d'un demi pas.
L'usage ainsi le veut. Personne ne réclame
Cet ordre ; on ne dit pas : tel monsieur, telle dame :
Chacun sait observer les places et les rangs.
Le Juge a conservé les mœurs du bon vieux temps.
Il veut que sous son toit l'on sache rendre hommage
Au sexe, à la naissance, aux dignités, à l'âge.
« Par ces mœurs seulement un peuple peut fleurir,
Dit-il, et s'il les perd, qu'il craigne de périr. »
Dans sa maison chacun à les garder s'applique ;
Et tous, hôte, parent, étranger, domestique,
Après un court séjour, se pénétrant ainsi
De l'air d'antiquité que tout respire ici.

A son neveu le Juge à ses côtés fait place :
Il lui tend une main que le jeune homme embrasse,
Le baise sur le front, lui sourit doucement ;
Et, bien qu'il l'entretienne à peine en ce moment,
Une larme que vite avec sa main ridée
Il essuie, a fait voir comme il aime Thadée.

Avec le maître, tous, de la moisson, du bois
Et des prés et des champs reviennent à la fois.

Là le troupeau bêlant par les sentiers se presse
Dans des flots de poussière : ailleurs avec paresse
Font tinter leurs grelots des vaches du Tyrol ;
De ce pré des chevaux semblent prendre leur vol.
Tous courent vers le puits, dont la perche grinçante
Dans les auges répand une eau rafraîchissante.

Le Juge est fatigué ; tout son monde l'attend.
N'empêche ; il veut remplir un devoir important.
Il s'approche du puits lui-même, car cette heure
Pour voir les bestiaux est toujours la meilleure.
A personne il ne veut confier ce détail :
L'œil du maître, il le sait, engraisse le bétail.

L'huissier Protais se tient, armé d'une chandelle,
Devant le corridor. Le Woïski le querelle.
Protais, en son absence, a subrepticement
Fait porter le souper hors du grand bâtiment,
Et dresser le couvert dans ces murailles sombres,
Dont on voit près du bois les antiques décombres.
« Pourquoi ces changements ? » Le Woïski consterné
S'excuse auprès du Juge ; et le Juge étonné
Répond : « la chose est faite, et, comme il faut qu'on dîne,
Prions les invités d'aller vers la ruine ».
L'huissier explique en route au Juge ses raisons
Pour changer du souper les dispositions.
Nulle chambre au logis n'eût contenu la table
Qu'exige une assistance aussi considérable.
Là-bas le vestibule est spacieux assez :
Le plafond tient ; les murs sont un peu crevassés,
Les carreaux sont brisés : mais en été qu'importe ?
« La cave, ajoute-t-il, est plus près de la sorte ».
Mais ses regards malins et significatifs
Disent qu'il sous-entend de plus graves motifs.

A quelque mille pas, avec sa masse énorme,¹
Se dresse un vieux manoir imposant par sa forme,
Des seigneurs Horeszko jadis possession.
Leur chef mourut pendant la Révolution :
Ses biens furent détruits tant par la violence
Que par les tribunaux et par la négligence.
Des domaines laissés par les créanciers
Quelques collatéraux devinrent héritiers.
Le château seul resta sans possesseur ; on pense
Que tous de l'entretien redoutaient la dépense.
Mais, devenu majeur, le Comte, étant voisin
Des Horeszko, très riche, et, dit-on, leur cousin,

S'éprit pour ce château d'un amour romantique.
Il était, d'après lui, de structure gothique,
Encor qu'il eût été construit par un maçon
De Vilna, qui des Goths ne prit jamais leçon.
Bref, il veut le manoir. La même fantaisie
Vint au juge aussitôt. La justice est saisie :
Du Ziemstwo le procès passe au gouvernement,
Du sénat au Ziemstwo, puis au département.
Après arrêts nombreux, après force dépense,
L'affaire est renvoyée à la première instance.

Le vestibule était (l'huissier ne mentait pas)
Assez grand pour y faire un splendide repas.
C'est comme un réfectoire avec voûtes claustrales
Et piliers ; quant au sol, il est pavé de dalles.
Les murs, sans être ornés, n'ont rien qui choque l'œil.
On voit partout des bois de cerf et de chevreuil,
Avec inscriptions au-dessous des trophées ;
Les armes des chasseurs y sont aussi gravées ;
Chacun d'eux est de plus désigné par son nom.
En haut, des Horeszko resplendit le blason.

Les convives en ordre entrèrent dans la salle.
A la place d'honneur le président s'installe :
Son âge et son emploi lui valent ces égards.
Il salue en passant jeunes gens et vieillards.
Après lui vient le Juge et le Révérend Père.
Ce dernier en latin récite une prière ;
On verse l'eau-de-vie aux hommes, l'on s'asseoit
Et l'on mange en silence et vite un brouet froid (1).

Bien que jeune, Thadée, en sa qualité d'hôte,
Près des dames occupe une place assez haute.
Entre son oncle et lui reste vide pourtant
Un siège : c'est quelqu'un sans doute qu'on attend.
De la porte à ce siège erre et flotte sans cesse
L'œil du Juge ; il réclame un absent et le presse.
Le regard de Thadée accompagne celui
De son oncle à la porte et revient avec lui.
Chose étrange ! Voilà pourtant des demoiselles
Qu'un prince souverain trouverait assez belles ;
Elles ont tout : naissance et jeunesse et beauté.
Thadée en est tout près et regarde. . . . à côté.
Ce vide est une énigme : il faut qu'il la devine.
Distrait, il parle à peine à sa belle voisine,

(1) La soupe froide lithuanienne, faite de crème, de concombres, d'œufs et de fenouil.

La *Podkomorzanka* (2), lui laisse (étrange oubli !)
Son assiette, et ne sait si son verre est rempli.
Il ne peut pas trouver ces mots qui font sourire
Ou font dire : voyez comme on le fit instruire !
Seule la place vide absorbe son esprit.
Vide ? Non ; le jeune homme en secret la remplit.
L'essaim de ses pensers y voltige, y bondit
Comme en un pré bondit l'insecte après l'orage.
Au milieu d'eux se dresse une brillante image,
Comme au-dessus des eaux le lis blanc du rivage.

Vint le troisième plat. Le Président enfin
Verse à Rose, sa fille, une goutte de vin,
Et dit en approchant plus près de la cadette
Les concombres salés coupés sur une assiette :
« C'est aux vieux de servir les dames. je le vois ! »
Dix jeunes gens alors se lèvent à la fois
Et les servent. Le Juge, avec des yeux sévères,
Regarde son neveu ; puis, remplissant les verres
De vin hongrois, il dit : « Depuis un certain temps
« Nous envoyons s'instruire au loin nos jeunes gens.
« Nos fils et nos neveux aussi (la chose est sûre)
« Sont plus lettrés que nous : ils ont plus de lecture.
« Mais, hélas ! nous n'avons pas d'Université,
« Où l'on enseigne à vivre avec civilité.
« Jadis la cour des grands formait notre noblesse.
« Moi-même j'ai passé dix ans de ma jeunesse
« Auprès du Palatin, votre père, avec vous :
« (Sa main du Président a pressé les genoux).
« Puissé-je à ses leçons rester toujours fidèle !
« Je pus me dire un homme en quittant sa tutèle.
« Aussi son souvenir m'est toujours précieux ;
« Pour son âme toujours j'implorerai les cieux.
« Si mon séjour chez lui me fut moins salulaire
« Qu'à d'autres, si je vis, en labourant ma terre,
« Quand d'autres, méritant mieux que moi ses bontés,
« Aux plus brillants emplois sont ensuite montés,
« Il m'a du moins appris à ne blesser personne,
« A ne manquer jamais à ces égards qu'ordonne
« La loi du savoir-vivre. Et qu'on ne pense pas
« Que l'art d'être poli soit si simple et si bas !
« Il ne se borne pas à savoir comme on tire
« La jambe, en saluant avec un plat sourire.
« Non ; laissons aux marchands tous leurs roulements d'yeux.

(2) Fille du Président ou *Podkomorzy*.

« Et montrons-nous polis comme étaient nos aïeux.
« Soyons polis pour tous, mais d'une autre manière :
« Un fils affectueux est poli pour son père,
« Un mari pour sa femme, un maître de maison
« Pour ses gens ; mais chacun doit l'être à sa façon.
« Il faut un long travail pour ne pas se méprendre
« Et bien rendre à chacun l'honneur qu'on lui doit rendre.
« Nos pères n'étaient pas non plus des ignorants.
« L'histoire ? Ils l'apprenaient de la bouche des grands ;
« La conversation des nobles, moins savante,
« Leur offrait du district la chronique vivante.
« Tous sur chacun, chacun sur tous avait les yeux :
« On le savait ; aussi l'on s'en conduisait mieux.
« La naissance aujourd'hui, la famille, qu'importe ?
« On ne demande rien, on ouvre à tous sa porte.
« On chasse tout au plus le pauvre ou l'espion.
« Vespasien disait : « L'argent sent toujours bon.
« Pourquoi se demander quelle est sa provenance ? »
« De même, sans chercher les mœurs et la naissance
« D'un homme, on l'apprécie à ce qu'il vaut pesant :
« On aime ses amis comme un Juif son argent. »

Le Juge regarda tout autour de la table.
Son langage est toujours prudent et raisonnable ;
Mais pour les longs discours la jeunesse aujourd'hui
Ne témoigne, il le sait, que fatigue et qu'ennui.
Tous pourtant écoutaient dans un profond silence.
Ses yeux au Président demandent ce qu'il pense.
Celui-ci n'osait pas interrompre en louant,
Mais d'un signe de tête il approuvait souvent.
Et même en ce moment, quand le Juge s'arrête,
D'un signe approbatif il hoche encor la tête.
Le Juge, remplissant leurs deux verres, reprend :
« De plus la politesse est un art important.
« Estimer en autrui vertus, mœurs, naissance, âge,
« N'est pas sans présenter pour nous quelque avantage.
« Il faut avoir quelqu'un, quand on veut se peser,
« Que dans l'autre plateau l'on puisse aussi poser.
« Mais il faut avant tout garder la politesse
« Qu'au beau sexe toujours doit montrer la jeunesse.
« Surtout quand la vertu se joint à la beauté
« Pour rehausser l'éclat d'un blason respecté.
« De là naissent souvent les heureux mariages...
« Tels étaient des aïeux les antiques usages.
« Aussi... » Monsieur le Juge, en détournant les yeux,

Reporta sur Thadée un regard sérieux
Et sa conclusion allait être sévère.

Alors le Président frappa sa tabatière

Et dit : « Mon Dieu ! C'était encor pis autrefois !

« La mode m'a peut-être asservi sous ses lois,

« Mais je suis moins choqué de tout ce que je vois.

« Je me souviens du temps où dans notre patrie

« Apparut le fléau de la Gallomanie,

« Quand des petits messieurs, retour de l'étranger,

« Vrais Tartares, disant qu'ils allaient tout changer,

« Persécutaient chez nous Dieu, la foi, les coutumes,

« Et les lois et les mœurs, et jusqu'aux vieux costumes.

« C'était pitié de voir ces blancs-becs décharnés

« Parlant du nez, quand ils avaient encore un nez,

« Brandissant dans leurs mains brochures et gazettes,

« Réformant notre foi, nos lois et nos toilettes.

« Ces fous sur les esprits faisaient impression.

« Lorsque Dieu veut sévir contre une nation,

« Il la frappe d'abord d'erreur et de vertige.

« Les sages n'osaient pas combattre leur prestige ;

« C'était comme la peste et tous en avaient peur.

« La nation sentait son mal intérieur.

« Ces fats, dont on riait, étaient pris pour modèle :

« Langue, habits, tout était à la mode nouvelle.

« Inapte mascarade, insensé carnaval,

« Dont l'esclavage fut le grand jeûne final !

« J'étais encore enfant lorsque, dans notre terre

« D'Oszmiana, l'Echanson arriva chez mon père

« En voiture française, en costume français.

« Il était le premier chez nous... Dieu ! quel succès !

« On accourait pour voir la bête curieuse.

« Des jaloux estimaient la maison trop heureuse,

« Où daignait s'arrêter le beau cabriolet,

« La *cariote* ainsi que monsieur l'appelait.

« Pour laquais il traînait deux chiens blancs comme neige ;

« Un maigre et long Prussien émergeait sur le siège,

« Qui pour jambes avait des perches d'espaliers,

« Des bas et des fermoirs d'argent sur ses souliers,

« Une perruque à queue et terminée en bourse.

« Les quolibets des vieux le suivaient à la course.

« Les paysans disaient, se signant saintement :

« « C'est le diable qui passe en carrosse allemand. »

« Et monsieur l'Echanson, qui pourrait le décrire ?

« Un singe, un perroquet prêteraient moins à rire.

« Sa perruque, pour lui, c'était la Toison d'Or :
« Pour nous, c'était la plique (1) ou même pis encor.
« Si quelqu'un préférerait notre costume antique
« A l'exhibition d'une mode exotique,
« Il se taisait, sans quoi la jeunesse aurait dit :
« Voyez cet ennemi du progrès; il trahit !
« Tant prévalait alors ce préjugé maudit ! (2)

« L'Echanson annonçait mille projets énormes
« De constitution, de progrès, de réformes.
« Certains Français avaient, disait-il, inventé
« Qu'entre tous les mortels règne l'égalité.
« L'Evangile avant eux nous avait fait connaître
« Ce dogme qu'au sermon répète chaque prêtre.
« Le tout est d'amener son accomplissement.
« Mais il régna't alors un tel aveuglement,
« Que l'on n'aurait pas cru la plus ancienne chose,
« Si quelque gazetier ne la mettait en prose.
« Notre homme prit pourtant le titre de marquis.
« Les titres, comme on sait, viennent tous de Paris,
« Et le titre à la mode alors était marquis.
« La mode avec le temps devint plus écarlate :
« Le marquis s'affubla du nom de démocrate.
« Puis, nouveau changement ! Et, sous Napoléon,
« Le démocrate un jour nous arriva baron.
« S'il avait prolongé sa vie, une autre date
« Aurait rebaptisé le baron démocrate.
« Car Paris dans la mode aime le changement ;
« Et ce que fait Paris, nous le trouvons charmant.

« Dieu merci, maintenant par delà nos frontières
« Nous n'allons plus chercher des modes étrangères,
« Ni les projets de lois d'écrivains affamés,
« Ou pérorer au fond de cafés mal famés.
« Napoléon, monarque aussi prompt qu'il est sage,
« A détrôné la mode avec le bavardage.
« C'est le canon qui parle... Et pour nous autres vieux,
« Quel bonheur de revoir nos enfants glorieux !
« La gloire esi revenue : A quand l'indépendance ?
« C'est toujours aux lauriers qu'elle doit sa naissance.
« Ce qui m'attriste, hélas ! c'est cette inaction
« Si longue... On ne voit pas venir Napoléon.

(1) Maladie du cuir chevelu qui feutre les cheveux et qui est connue sous le nom de plique polonaise.

(2) Il arrive souvent à Mickiewicz d'employer ainsi trois rimes au lieu de deux. Nous avons reproduit cette particularité, dont on a déjà vu plus haut plusieurs exemples.

« Nous n'entendons parler de rien... et le temps passe.
« Père Robak (1), dit-il au Quêteur à voix basse,
« Vous avez, paraît-il, des lettres de là-bas.
« Vous dit-on par hasard ce que font nos soldats ?
« — Ma foi, non », répondit d'un air d'indifférence
« Le moine qui cachait mal son impatience.
« Je hais la politique; il est vrai que souvent
« J'ai des lettres; mais c'est au sujet du couvent ;
« Et je crois que parler de ces choses à table,
« Devant des étrangers, ne serait pas aimable. »

Et les yeux de Robak sur un des invités,
Sur le Russe Rykow, semblaient s'être arrêtés.
C'était un capitaine en quartiers au village;
On l'invitait parfois grâce à ce voisinage.
D'ordinaire il mangeait sans interruption;
Mais il dressa l'oreille au mot Napoléon.
« Eh ! dit-il, Président ! Vous avez bien envie (2)
De savoir ce qu'on fait là bas à Varsovie...
La patrie... ah ! je sais... Je parle polonais...
Je ne dénonce pas... La patrie... ah ! je sais !
Vous Polonais, moi Russe... A présent, l'armistice !
Mangeons, buvons ensemble — avant qu'il se finisse.
Avec les Français même aussi nous badinons :
On trinque... au cri : hurrah ! En avant les canons !
On dit chez nous : « celui que je bats bien, je l'aime. »
« Caresse bien ta femme; étrille-la de même ! »
Je vous le dis : la guerre est proche, Président !
Plout hier a reçu des mains d'un adjudant
Un ordre de départ.... Où voulez-vous qu'on parte ?
C'est ou Turcs ou Français... Ah ! l'affreux Bonaparte,
Souvarov étant mort, peut bien nous étriller !
Car chez nous, voyez-vous, on dit qu'il est sorcier,
Ce Bonaparte... Eh bien, et Souvarov, que Diable !
Sorcier contre sorcier... C'était chose admirable !
Bonaparte s'avise un jour de se changer
En renard; Souvarov se change en lévrier...
Bonaparte aussitôt devient un chat énorme,
Griffant tout... Souvarov en bidet se transforme...
Que devint Bonaparte à la fin du combat ?... » (3)

(1) Mot à mot *ver de terre*. On verra plus tard pourquoi le bon moine a pris, par humilité, cet étrange surnom.

(2) Nous avons essayé d'imiter ici le jargon que le poète met dans la bouche de ce Russe écorchant le polonais.

(3) Les sorcelleries de Bonaparte et de Souvarov sont le thème d'une foule de contes populaires en Russie.

Rykwow s'arrête... On sert le quatrième plat,
Et l'on ouvre la porte avec grand apparat.
On vit alors entrer un nouveau personnage,
Une dame... Son port, sa taille, son visage,
Son costume attiraient les yeux... Tous saluaient :
Sauf Thadée, il paraît que tous la connaissaient.
Sa taille svelte, riche et ronde, se déploie
Dans les roses contours d'une robe de soie.
Son col très échancré, d'un merveilleux travail,
Montre son cou ; sa main agite un éventail
Par contenance... L'or dont l'éventail ruisselle
D'une gerbe d'éclairs sous ses doigts étincelle.
Elle a la tête nue et les cheveux frisés,
Bouclés et de rubans roses entrecroisés,
Où scintille un brillant que sa coiffure voile
Ainsi qu'une comète obscurcit une étoile :
Costume de gala complet... On remarquait
Que pour un jour ouvrable il était bien coquet.
On ne voit pas ses pieds, encore que sa robe
Soit courte... Elle s'avance, et glisse, et se dérobe
Ainsi que ces acteurs des théâtres de bois,
Que des enfants cachés font voir le jour des Rois (1).
Elle va, saluant tout le monde avec grâce,
Et fait tous ses efforts pour atteindre sa place :
Difficile travail, car, les fauteuils manquants,
Quatre rangs d'invités sont assis sur des bancs.
Il faut qu'elle dérange un banc ou le franchisse.
Entre deux rangs, agile, elle passe et se glisse.
Et puis, entre la table et les hôtes, repart :
Telle une bille va roulant sur un billard.
Quand de notre jeune homme en sa course elle approche,
Au genou d'un voisin son falbala s'accroche ;
Le pied lui manque..... Alors, pour sortir d'embarras,
Sur le bras de Thadée elle appuya son bras.
Après s'être excusée, elle s'assit, muette,
Entre son oncle et lui, puis poussa son assiette.
Elle ne mangeait pas, mais elle s'éventait,
De l'éventail tournait le manche, rajustait
Son col, ou doucement caressait la frisure
De ses cheveux ou bien les nœuds de sa coiffure.
Ce silence subit ne dura qu'un moment,
Bientôt à l'autre bout un sourd chuchotement
S'élève ; le bruit monte ; on s'anime, on discute :

(1) Allusion à une coutume polonaise.

Sur la chasse du jour éclate une dispute.
Le Notaire s'obstine à dire à l'Assesseur
Que le chien l'*Écourté*, dont il est possesseur,
De dépister le lièvre a seul conquis la gloire
Et que nul ne lui peut contester sa victoire.
Et l'Assesseur démontre au Notaire irrité
Que son chien le *Faucon* devançait l'*Écourté*.
Chacun d'eux veut avoir l'avis de tout le monde :
Soit pour l'un, soit pour l'autre on opine à la ronde.
L'un dit : « je m'y connais ; » et l'autre : « j'étais là ! »
Le Juge à sa voisine en ces termes parla :
« Veuillez me pardonner si l'on s'est mis à table.
« Retarder le souper n'était pas convenable :
« Nos hôtes avaient faim, le chemin était long ;
« Et j'ai cru qu'aujourd'hui vous nous feriez faux bond. »
Puis vers le Président, en remplissant les verres,
Il se tourne et tous deux s'entretiennent d'affaires.

Tandis qu'avec chaleur on causait des deux parts,
Thadée à l'inconnue adressa ses regards.
Dès le premier coup d'œil son esprit perspicace
A deviné pour qui l'on gardait cette place.
Il rougit et son cœur bat précipitamment.
Il est réalisé, son doux pressentiment !
Il le prévoyait bien que la beauté divine
Qu'il ne fit qu'entrevoir, ce serait sa voisine.
Elle paraît plus grande à présent.... mais on dit
Que la toilette ainsi rapetisse ou grandit ;
Ses cheveux blonds et courts qu'il distinguait à peine
Sont flottants maintenant et noirs comme l'ébène. ..
Mais c'était un effet des rayons du soleil,
Qui le soir aux objets donne un reflet vermeil.
Il n'a pas eu le temps de bien voir sa figure ;
Mais ce qu'on ne voit pas l'esprit le conjecture :
Des yeux noirs, un teint blanc peint de vives couleurs,
Deux lèvres ressemblant à deux cerises sœurs,
C'est bien cela : les yeux, les lèvres, le visage.
La seule différence est peut-être dans l'âge.
Là-bas la jardinière avait l'air d'une enfant ;
Cette beauté des ans a l'éclat triomphant.
Mais devant deux beaux yeux nul jeune homme ne pense
A consulter d'abord leur acte de naissance.
A cet âge on confond jeunesse avec beauté :
L'amour fait toujours croire à la virginité.

Thadée avait vingt ans ; et, bien que, dans la ville,

Qui l'avait vu grandir, le mal lui fût facile,
Il avait eu pour guide un prêtre, qui toujours
Avait su le garder des frivoles amours.
Thadée arrivait donc au lieu de sa naissance
Avec une âme neuve, un cœur plein d'innocence,
Mais un cœur de vingt ans près à s'émanciper.
Il avait ses projets : il voulait rattraper
Tant de beaux jours perdus et sortir d'un long jeûne.
Il se savait bien fait, se sentait fort et jeune ..
Et puis de ses parents il avait hérité,
Vrai Soplitza comme eux, une riche santé.
Les Soplitza sont tous trapus, gras d'habitude,
Bons soldats et très peu disposés pour l'étude.
De ses aïeux Thadée est bien le rejeton ;
Excellent cavalier et vaillant piéton,
Il est, sans être obtus, peu muni de science.
Et pourtant l'on n'a pas épargné la dépense.
Mais ses seuls goûts étaient pour l'escrime et le tir.
De le faire soldat on avait le désir :
De son père c'était la volonté dernière.
A l'école il rêvait de fanfare guerrière.
Mais son oncle renonce à son dessein premier :
Il le fait revenir, il veut le marier,
Et lui donne à gérer d'abord un seul village,
Avant de lui céder un jour tout l'héritage.
Son mâle extérieur, sa virile beauté
Semblent frapper la dame assise à son côté,
Dont l'œil a mesuré sa puissante stature,
Ses bras forts, vigoureux, et sa large carrure.
Elle a vu son visage aussi, qui rougissait
Lorsque de temps en temps leur regard se croisait :
Car il ne tremble plus en voyant cette dame ;
Il la contemple en face et son regard s'enflamme.
Elle aussi l'examine : et ces deux paires d'yeux
Comme quatre flambeaux brillent de tous leurs feux.
La première en français elle prend la parole :
Comme il vient de la ville et des bancs de l'école,
Elle parle d'abord des livres, des auteurs,
Veut savoir son avis sur nos littérateurs,
Donne le sien, ensuite elle parle peinture
Et danses, et musique, et théâtre, et sculpture.
Elle connaissait tout : ciseau, plume et pinceau :
Il n'en revenait pas, le pauvre jouvenceau.
« Elle va, pensait-il, me trouver sot peut-être. »

Tel un jeune écolier tremble devant son maître.
Le maître est indulgent et joli, par bonheur.
Et d'ailleurs, devinant sa secrète terreur,
Elle baisse de ton et se fait moins profonde.
Elle dit son ennui de vivre loin du monde,
Comment il faut savoir distribuer son temps
Pour trouver du plaisir dans le séjour des champs.
Le jeune homme répond sans crainte: l'on s'anime:
Un quart d'heure s'écoule et l'on devient intime.
On se taquine même, on rit... Sa blanche main
A posé devant lui trois boulettes de pain:
Trois dames à choisir... Il prend la plus voisine:
Alors Rose et sa sœur font toutes deux la mine.
La voisine sourit, mais sans plus préciser
Qui ce choix bienheureux devait favoriser.

D'autres jeux occupaient l'autre bout de la table.
Le parti du Faucon, devenu redoutable,
Poursuivait sans pitié celui de l'Écourté.
Les derniers plats passaient sans qu'on en eût goûté.
Debout, le verre en main, on parle avec colère.
Le Notaire, empourpré comme un coq de bruyère,
Raconte ses exploits sans interruption:
Il décrit par le geste et l'intonation:
(Autrefois avocat, le Notaire Boleste (1)
Est nommé l'Orateur pour son amour du geste).
Les coudes en arrière et les mains sur le flanc,
Il projette en criant ses longs doigts en avant.
Ce sont deux lévriers que l'on tient à l'attache.
Il finit son récit: « Taïaut! Vite on les lâche,
« Moi, l'Assesseur, tous deux ensemble: sous deux doigts
« Tels deux coups de fusil sont partis à la fois.
« Taïaut! Ils vont, le lièvre en tête... Hop! Il échappe.
« Les chiens (il étendait ses deux mains sur la nappe;
« Ses doigts des lévriers imitaient le galop).
« Les chiens l'ont rejeté du bois vers la plaine... Hop!
« Le Faucon part... (bon chien, mais trop fou, c'est dommage)
« Devançant l'Écourté d'un doigt, pas davantage...
« Il devait le manquer. Le lièvre, un fin joueur,
« Prend la plaine, les chiens suivent avec ardeur.
« Le rusé, les sentant tous sur sa piste, file
« A droite... A droite aussi part la meute imbécile...
« Zeste, il se jette à gauche, et du même côté

(1) Exactement Bolesta.

« La meute tourne. . Il gagne au bois. . . Mais l'Écourté
« Happ! . . . » En criant ces mots d'une voix formidable,
L'orateur s'est penché jusqu'au bout de la table.
Thadée entend son happ ! comme un coup de canon
Partir à son oreille. . . Et cette explosion
Les effrayant tous deux (ô maudit trouble fête),
Thadée et sa voisine ont retiré leur tête,
Ainsi que deux rameaux ensemble rattachés
Que l'ouragan sépare. . . Et leurs doigts, rapprochés
Sous la table, à leur place ont reculé bien vite;
Leurs fronts se sont couverts d'une rougeur subite,
Thadée aurait voulu cacher son embarras :
« Cher Notaire, dit-il, oh ! je n'en doute pas,
« Votre chien est fort beau. S'il est aussi rapide. . . »
— « Rapide ? » cria l'autre : « eh quoi ! mon chien splendide
« Ne serait pas rapide ? . . . » Et Thadée aussitôt
S'applaudit que ce chien si beau soit sans défaut,
En ajoutant ces mots : « Je l'ai vu, mais trop vite
« Pour bien apprécier son extrême mérite. »

L'Assesseur à ces mots frémit ; et, furieux,
Sur Thadée avec rage il a fixé ses yeux.
L'Assesseur est moins vif, il a moins de jactance
Que le Notaire, il est de moins belle prestance ;
Mais on le craint partout ; aux diétines, au bal,
L'aiguillon de sa langue au prochain est fatal.
Il trouve des bons mots de plaisante facture
Qui dans un almanach feraient bonne figure
Et toujours très mordants. Il eut jadis du bien :
Le patrimoine entier de son frère et le sien
Ont fondu dans ses mains : une charge assez mince
Lui permet de briller encor dans la province.
Il adore la chasse : outre l'amusement
Qu'il y trouve, le son du cor, le jappement
Des chiens, tout le reporte à sa jeunesse heureuse.
Il avait ses piqueurs, sa meute était fameuse.
Il ne lui reste plus hélas ! qu'un lévrier,
Un seul, et l'on voudrait encor le décrier !
Tirant ses favoris, il s'approche impassible
Et dit en souriant d'un sourire terrible :
« Un lévrier sans queue, un noble sans emploi,
« C'est tout un : sans la queue on n'est rien d'après moi ;
« Et vous louez un chien, dont la queue est absente !
« Du reste demandez plutôt à votre Tante.
« Madame Téléimène a longtemps habité

« La ville et n'est ici que depuis un été ;
« Pourtant en fait de chasse elle aurait l'avantage
« Sur vous ; car le savoir vient tout seul avec l'âge. »

Thadée, en recevant ce coup inattendu,
Se leva tout troublé, sans mot dire, éperdu :
Mais son regard brilla comme une lame nue.
Soudain le Président par trois fois éternue.
« Vivat ! » s'écria-t-on de partout à la fois ;
Lui sur sa tabatière il frappe avec ses doigts.
Sa tabatière en or et de brillants ornée
A son père jadis par le roi fut donnée.
En effet au milieu l'on peut voir son portrait.
Le Président toujours avec lui l'emportait.
Quand il la frappe ainsi, c'est signe qu'il commence
A parler .. Aussitôt se fait un grand silence.

— « Les plaines et les bois, dit-il, nobles seigneurs,
Doivent être toujours le Forum des chasseurs.
Ce n'est pas sous un toit qu'un chasseur délibère,
Ainsi donc à demain je remets cette affaire.
Les avocats n'ont pas la parole aujourd'hui.
Huissier ! c'est pour demain, dès que l'aube aura lui.
Demain le Comte arrive avec toute sa suite.
Le Juge voudra bien nous faire la conduite ;
Madame Téléimène et ces dames aussi.
Grande chasse en un mot : la Cour l'ordonne ainsi.
Le Woiski ne peut pas repousser ma prière. »
Ce disant, au vieillard il tend sa tabatière.

Le Woiski se tenait assis à l'autre bout,
Clignait des yeux, et, sans rien dire, écoutait tout.
Bien que l'on fasse appel à son expérience,
Car de la chasse à fond il connaît la science,
Il se tait... Dans ses doigts il pèse lentement
Quelques grains de tabac, puis... prise vivement.
Il éternue et fait trembler la salle entière.
Puis il branle la tête et d'une voix amère :
« Je suis tout étonné, dit-il, tout attristé !
Ah ! que diraient nos vieux chasseurs, en vérité,
S'ils savaient qu'en ces lieux, alors que l'on discute,
Un lévrier sans queue est ce dont on dispute !
Oui, que dirait Reytan s'il sortait du tombeau ?
Il irait indigné s'y coucher de nouveau.
Je vois Niesiołowski vous toisant à la ronde,
Lui dont les chiens courants sont les premiers du monde,

Lui qui dans son château nourrit deux cent piqueurs,
Possède cent chariots de filets pour chasseurs,
Et depuis si longtemps vit comme un cénobite !
Il rit lorsqu'à chasser quelque voisin l'invite.
A Bialopiotrowicz même il a refusé.
Vos chasses, en effet, l'auraient bien amusé !
Belle chose vraiment de voir un Voiévode
Aller courre un lapin pour suivre votre mode !
Car vous saurez, Messieurs, qu'en termes de veneur,
Sanglier, ours, élan, sont gibier de seigneur :
Et tout ce qui n'a point cornes, griffes, défense,
Est bon pour les valets, canaille et vile engeance !
Un fusil profané par du plomb, autrefois
Jamais seigneur ne l'eût touché du bout des doigts !
Les lévriers servaient parfois après la chasse.
« Tiens, s'écriait quelqu'un, c'est un lièvre qui passe ! »
Alors vite on lançait la meute, et tous riaient :
Sur de petits poneys les enfants le couraient.
Les parents regardaient à peine : « Bagatelle ! »
Disaient-ils, loin d'en faire un objet de querelle.
Monsieur le Président voudra donc m'excuser
Si je me vois ici forcé de refuser.
Mais je ne prends point part à ces enfantillages,
Je ne mets pas la main à de pareils ouvrages.
Je m'appelle Hreczech (1) et depuis le roi Lech
Jamais derrière un lièvre on ne vit un Hreczech ! »

On rit, et le Woïski rentra dans son silence.
Tous se lèvent ; d'abord le Président s'avance :
Son âge et son emploi lui valent ces égards.
Il salue en passant jeunes gens et vieillards.
Après lui vient le Moine, et le Juge, qui mène
La Présidente, puis Thadée et Télimène ;
L'assesseur conduisait plus loin la Krajczanka (2),
Le Notaire menait dame Hreczeszanka.
Thadée accompagna les chasseurs vers la grange
Qui leur sert de dortoir... Et, plein d'un trouble étrange,
Il revoit tout entier ce jour accidenté,
Sa rencontre, la dame assise à son côté.
Le mot « Tante » surtout bourdonne à son oreille,
Semblable à l'importun grondement d'une abeille.
Il veut sur Télimène interroger l'huissier,

(1) Exactement *Hreczecha*.

(2) Fille du *Krajczy* ou écuyer tranchant.

Mais il le cherche en vain ; il a beau l'épier
Ainsi que le Woiski : car, en sortant de table,
Les zélés serviteurs, comme il est convenable,
Ont reconduit chacun vers son appartement :
Les dames dormiront dans le grand bâtiment.
La jeunesse est à part : l'usage veut qu'elle aille
S'installer dans la grange et coucher sur la paille.

Bientôt un calme sourd règne dans la maison ;
Tel un cloître où l'on a sonné pour l'oraison ;
Du veilleur par instants vibre la voix sonore.
Tous sont endormis. Seul, le Juge veille encore ;
En général d'armée, avec précaution,
Il prépare le plan de l'expédition.
Econome, intendant, piqueurs, garde-champêtre,
Femme de charge, tous prennent l'ordre du maître.
Que de comptes divers il doit vérifier !
Enfin l'huissier Protais vient le déshabiller.
Protais d'abord dénoue et roule sa ceinture,
Ceinture d'or de Stuck (1), avec riche bordure :
Des fleurs rouges sur l'or ressortent d'un côté ;
L'envers est noir, en soie, à damier argenté.
Une telle ceinture à deux emplois se prête :
L'envers les jours de deuil, l'endroit les jours de fête.
Nul ne sait, sauf Protais, l'ôter et la plier :
Et, tout en la pliant, on l'entend babiller :

« Ai-je eu tort d'installer au château notre table ?
Nul n'y perd, et pour vous quoi de plus profitable ?
Ce château, n'est-ce pas ? est l'objet du procès :
Nous y sommes entrés, c'est un premier succès ;
Et, quoi qu'on puisse dire enfin sur ce chapitre,
Nous répondrons à tout : possession vaut titre.
Lorsque dans un château quelqu'un donne à souper,
C'est qu'il possède ou prend le droit de l'occuper.
Nous aurons pour témoin notre propre adversaire.
J'ai vu des faits pareils jadis en mainte affaire. »
Le Juge dort. Protais sur la pointe du pied
Sort ; dans le vestibule en silence il s'assied,
Et tire de sa poche un livre... A la lumière
Il le lit comme on lit un livre de prière :
C'est le rôle complet de l'ancien Tribunal.
On y trouve la liste et l'état nominal

(1) Ville célèbre par une manufacture d'étoffes précieuses et de ceintures en fils d'or, partie essentielle du costume polonais.

Des procès autrefois plaidés en sa présence
Et de ceux dont plus tard il a pris connaissance.
Ce ne sont que des noms pour les simples mortels ;
Pour lui c'est le croquis de tableaux solennels.
Il lit, il se souvient : Ogiński, de Wizgirde ;
Dominicains, Rymsza ; Rymsza, de Wysogirde,
Radziwiłł, Wereszczak ; Giedroyć, Rdułtowski ;
Obuchowicz, les Juifs ; Juraha, Piotrowski ;
Malewski, Mickiewicz ; et maintenant le Comte
Et Soplitza... Pendant qu'il lit, il se rend compte
De ces procès fameux et de leurs incidents.
Il voit le Tribunal, juges, témoins, plaidants.
Il se revoit lui-même avec sa veste blanche
Et son *kontusz* grenat, debout, poing sur la hanche,
L'autre main sur la table, et, de tous ses poumons,
Criant : « Messieurs, silence ! » en appelant les noms.
Et le dernier huissier du Tribunal achève
Sa prière du soir et sa lecture — en rêve...

Tels étaient les débats et les plaisirs divers
De ce village obscur, lorsque tout l'univers
Se noyait dans le sang ; lorsque, armé du tonnerre,
Entouré d'escadrons, César, dieu de la guerre,
Attelant à son char l'aigle blanc, l'aigle d'or,
Foudroyait tour à tour les Alpes, le Thabor,
Sillonnait le désert, des monts foulait le faite.
La victoire marchait devant lui. La conquête
Le suivait, et sa gloire allait, se grossissant
De noms de cent héros, du Nil rougi de sang
Vers le Nord. Jusqu'aux bords du Niemen elle arrive,
Se heurte aux bataillons russes, qui, sur la rive,
Opposant à sa voix leur muraille de fer,
La redoutent autant que la Peste ou l'Enfer.

Parfois pourtant du ciel il tombe une nouvelle
Au-delà du Niemen. Un mendiant appelle :
Un bras lui manque ; on ouvre ; on lui donne à manger.
Il regarde s'il peut tout dire sans danger.
Et, quand il ne voit pas de soldats moscovites,
De cols rouges, de Juifs en bonnets, en lévites,
Il se fait reconnaître : il vient des légions ;
Il veut que ses vieux os dorment dans les sillons
Qu'il ne peut plus défendre... Alors, comme on s'empresse
Autour de lui, comme on l'embrasse avec tendresse !
Comme on pleure ! Il raconte, et tous, en cercle assis,
Écoutent jusqu'au soir ses étonnants récits.

Il dit que Dombrowski des plaines d'Italie
Veut venir en Pologne et comment il rallie
Les soldats polonais dans les champs des Lombards,
Que Kniaziewicz (1) a pris aux neveux des Césars
Cent étendards sanglants qu'il porte au Directoire,
Qu'il dicte au Capitole un rapport de victoire,
Que Jablonowski (2) lutte aux pays éloignés
Des épices, du sucre, où, de parfums baignés,
Les bois sont toujours verts, que, l'âme endolorie,
En combattant les Noirs, il rêve à la Patrie.
Le discours du vieillard se propage en secret.
Un jeune homme l'entend redire : il disparaît.
Les marais et les bois ont abrité sa fuite ;
Le Niemen l'a sauvé du fusil moscovite :
Il arrive à la nage aux bords varsoviens.
On le reçoit en frère ; il est parmi les siens.
Aux Russes stupéfaits, du haut d'un bloc de pierre,
Il s'écrie : « Au revoir ! » à travers la rivière.
Ainsi fuit Gorecki, Pac, Kupśé, Obuchowicz,
Piotrowski, Brochocki, Różycki, Janowicz,
Gédmin, Obolewski, Mierzejewski, son frère,
Et les Bernatowicz, une famille entière.
Ils quittaient leurs parents et leur pays natal,
Et leurs biens, que prenait le fisc impérial.

D'autres fois un quêteur d'un lointain monastère
Vient en Lithuanie, et de son scapulaire
Qu'il découd, on le voit retirer un journal
Contenant l'effectif et l'état nominal
De chaque légion, le nom du chef, l'histoire
D'un glorieux trépas ou bien d'une victoire.
Après dix ans parfois on apprenait le sort
D'un fils, ses faits brillants, et sa gloire... ou sa mort...
Et l'on prenait le deuil... Et l'on n'osait pas dire
Qui l'on pleurait ainsi ; mais chacun pouvait lire
Dans les yeux des parents : leur visage muet
Est pour les villageois comme un journal secret.

Robak pourrait bien être un pareil émissaire.
Au Juge maintes fois il parle avec mystère.
Après ces entretiens toujours quelque voisin

(1) C'est le général Kniaziewicz qui fut chargé par l'armée d'Italie de présenter au Directoire les drapeaux conquis sur l'ennemi. Cette imposante cérémonie eut lieu le 18 Ventôse an VII (8 mars 1799).

(2) Le prince Jablonowski, commandant de la légion du Danube, qui fut presque entièrement détruite à Saint-Domingue.

Apprend une nouvelle, et c'est un Bernardin
Qui certes n'a pas dû toujours dire la messe
Ni dans les murs d'un cloître atteindre la vieillesse.
A son oreille gauche, auprès de l'œil, on voit
Une entaille profonde et large comme un doigt ;
Il a près du menton une autre cicatrice
Qu'il n'a pu recevoir en chantant à l'office :
Outre ces souvenirs de guerre et de combat,
Sa voix, ses mouvements, tout trahit le soldat.

Il se tourne parfois pour chanter à la messe
« Dominus vobiscum » avec tant de prestesse,
D'un seul coup, qu'on dirait qu'il fait un demi-tour
Sur l'ordre de son chef à l'appel du tambour.
Aux fidèles toujours il lit la liturgie
Du ton d'un officier devant sa compagnie.
Ces détails ont frappé jusqu'aux enfants de chœur.
La politique aussi lui tient bien plus à cœur
Que le martyrologe ; et quand il fait sa quête,
Au chef-lieu du district d'ordinaire il s'arrête.
Il est très affairé, reçoit tout un courrier,
Que jamais étranger ne le vit dépouiller ;
Souvent en grand secret il envoie un message
On ne sait où ; souvent pour le prochain village
Il part pendant la nuit ; il parle bas toujours
Aux nobles ; il parcourt à pied les alentours.
A l'auberge souvent une journée entière
Il fait aux villageois de longs récits de guerre.
Chez le Juge qui dort déjà depuis longtemps
Il entre ; il a pour lui des secrets importants.

LIVRE II

LE CHATEAU

La chasse au lévrier. — Un visiteur au château. — Histoire du dernier des Horeszko racontée par le dernier de ses gentilshommes. — Un coup d'œil dans le verger. — La jeune fille aux concombres. — Le déjeuner. — Téléimène et l'anecdote sur Saint-Pétersbourg. — Reprise de la querelle sur l'Ecourté et le Faucon. — Intervention du Bernardin Robak. — Discours du Woiski. — Les enjeux. — Allons aux champignons !

Vous souvient-il d'avoir en votre jeune temps
Le fusil sur l'épaule erré seul dans nos champs ?
Quel fossé, quelle haie arrêtait la poursuite ?
Des domaines d'autrui qu'importait la limite !
Le chasseur est chez nous comme un navire en mer ;
Par le chemin qu'il veut il marche libre et fier :
Tantôt, comme un prophète, il dérobe aux nuages
(Car il lit dans les cieux) leurs multiples présages ;
Tantôt, comme un sorcier, il écoute les voix
Murmurantes du sol, muet pour le bourgeois.

J'entends la bécassine : à quoi bon la poursuivre ?
Dans l'herbe à ses ébats la friponne se livre ;
Quel est ce chant là-haut, si printanier, si pur ?
C'est l'alouette allant se perdre dans l'azur ;
Voici l'aigle qui passe, et l'ombre qu'il projette
A fait peur aux moineaux, comme aux Tzars la comète (1).
Le vautour, dans l'espace, ainsi qu'un papillon
Sur une épingle, plane au-dessus du sillon :
Soudain il voit un lièvre, une perdrix errante,
Et fond sur eux, semblable à l'étoile filante.

Quand donc, ô pèlerins, Dieu nous permettra-t-il
De rentrer sous nos toits, au retour de l'exil ? (2)
De servir seulement dans la cavalerie
Qui fait la guerre au lièvre, ou dans l'infanterie

(1) Allusion à la comète de 1811, regardée en Russie comme un présage funeste.

(2) On a déjà vu par le début du poème que cet ouvrage fut composé en exil. Il parut en 1834 à Paris, où le poète avait déjà publié la troisième partie des *Aïeux*, analysée sous le titre de *Konrad* par Mme Georges SAND, qui la place au même rang que *Faust* et *Manfred*, et aussi le *Livre des Pèlerins* (c'est le nom que Mickiewicz donne d'ordinaire aux émigrés polonais) traduit par MONTALEMBERT, apprécié par SAINTE-BEUVE, et qui suggéra à LAMENNAIS l'idée de ses *Paroles d'un Croyant*.

Qui poursuit la perdrix ? d'avoir nos seules faux
Pour armement, nos seuls registres pour journaux ?

..

Déjà sur Soplitzow (1) le jour vient de paraître.
Par les fentes du mur dans la grange il pénètre ;
Et sur le foin vert-sombre, au reflet irisé,
Dont la jeunesse a fait son lit improvisé,
Tombent ses rayons d'or par l'étroite ouverture,
Comme un flot de rubans qui d'une chevelure
Pendraient sur les dormeurs. Telle une blonde enfant
D'un épi qu'elle agite éveille son amant.
Les moineaux sautillants gazouillent sur le chaume ;
Le jars a par trois fois gloussé ; tout le royaume
Des canards, des dindons, crie en chœur : on entend
Des bœufs allant aux champs le rauque beuglement.

Tous se lèvent. Thadée est le seul qui sommeille.
C'est qu'il s'est endormi très tard, après sa veille
Agitée ; il n'a pu fermer les yeux avant
Le chant du coq, il s'est retourné si souvent,
Que son corps disparaît sous le foin qui le couvre :
Il dort donc d'un sommeil de plomb. La porte s'ouvre
En grinçant, un vent froid vient lui fouetter les yeux.
Entre Robak, armé de sa ceinture à nœuds.
« *Surge, puer !* » dit-il, et sa main menaçante
Brandit joyeusement la ceinture effrayante.

On entend dans la cour des clameurs retentir ;
Voitures, gens, chevaux, tout est prêt à partir :
La cour suffit à peine à toute la bagarre.
Des chenils que l'on ouvre au son de la fanfare
Sortent les lévriers : ils ont vu les piqueurs
Montés sur leurs chevaux, et les chiens des traqueurs,
Et bondissent partout d'un galop imbécile,
Puis courent au collier tendre leur cou docile.
C'est un présage heureux pour la chasse. Soudain
Le Président a fait un signe de la main.
Les piqueurs lentement s'ébranlent à ce signe ;
Ils franchissent la porte et se forment en ligne.
Le Notaire est au centre auprès de l'Assesseur :
Tous deux causent, cachant leur jalouse fureur,
En loyaux ennemis, dont la haine mortelle
Bientôt sur le terrain va vider sa querelle.
Nul ne soupçonnerait leur animosité :
L'un conduit le *Faucon* et l'autre l'*Ecourté*.

(1) Soplitzow ou Soplitzowo est le nom du domaine habité par le Juge Soplitza.

Derrière eux, près des chars préparés pour les femmes,
La jeunesse chevauche et cause avec les dames.

Robak se promenait à pas lents dans la cour,
Achevant sa prière ; il riait tour à tour
Et fronçait le sourcil en regardant Thadée :
De l'appeler du doigt il eut enfin l'idée.
Vers le moine Thadée a poussé son cheval.
Robak lui fait du geste un reproche amical ;
Mais à ses questions sur ce qu'il voulait dire,
Il ne répondit rien ; et, sans daigner sourire,
Baissa son capuchon et se mit à prier :
Le jeune homme surpris part à franc étrier.

C'était à ce moment que commençait la chasse.
Lévriers et chasseurs semblaient cloués sur place.
Les chasseurs s'imposaient silence de la main,
Et tous avaient les yeux tournés vers le chemin
Où se tenait le Juge. Il avait vu la bête,
Et d'un geste du doigt, d'un mouvement de tête,
Il désigne son poste à chacun ; on l'entend :
L'Assesseur, le Notaire accourent en trottant.
Mais Thadée est plus près, devant eux il s'élance,
S'arrête auprès du Juge et regarde en silence.
Il est encor novice, et le sol est poudreux :
Il ne distingue rien dans ce terrain pierreux.
Le Juge lui fait voir non loin le pauvre lièvre
Blotti sous une pierre et grelottant de fièvre.
Son œil rouge a surpris le regard d'un chasseur,
Et comme ensorcelé, fasciné par la peur,
Il ne peut du péril détourner sa paupière :
Sous sa pierre lui-même il gît comme une pierre.
Cependant la poussière approche en noir flocon :
C'est l'Écourté qui vole et que suit le Faucon :
« Pille ! pille ! » à chacun des deux hurlait son maître.
Bientôt dans la poussière on les voit disparaître.

Pendant qu'on poursuivait le lièvre dans le pré,
Près du bois du château le Comte s'est montré.
Tout le monde le sait, le Comte a l'habitude
De ne jamais briller par son exactitude.
Donc, réveillé trop tard, ayant grondé ses gens,
Vers les chasseurs qu'il voit, il vole à travers champs.
Il laisse à tous les vents flotter sa redingote
Longue et blanche, à l'anglaise ; et derrière lui trotte
Son escorte, portant veston court et culotte
Blanche, petits chapeaux noirs, luisants, étriqués,

Et bottes à revers. Il nomme les laquais,
Qu'il travestit ainsi, du doux nom de jockeys.
La cavalcade avait descendu la colline,
Quand le comte fit halte au bas de la ruine.
Jamais il ne l'a vue à cette heure... On dirait
Que ces murs ne sont plus les mêmes : quel attrait
Le matin leur ajoute et quel charme il leur donne !
Le Comte est stupéfait, ce changement l'étonne.
La tour paraît deux fois plus grande, en émergeant
De la brume ; le toit semble couvert d'argent.
Les rayons reflétés dans les vitres brisées
Revêtent les barreaux de teintes irisées.
Les étages d'en bas, crevassés, ébréchés,
Par un brouillard épais au regard sont cachés ;
Le bruit des cris lointains, qu'apporte le zéphire,
En échos répétés contre les murs expire :
On dirait qu'il en sort, et que, pendant la nuit,
Un ange a repeuplé le manoir reconstruit.

Le Comte aime le neuf et l'extraordinaire,
Le romantique... Il a, dit-il, un caractère
Très romanesque : au fond, c'est un original.
Parfois, courant un lièvre ou quelque autre animal,
Il s'arrête, et regarde au ciel de l'air grotesque
D'un chat qui voit un nid sur un pin gigantesque ;
Sans chien et sans fusil, il s'égare parfois
Comme un conscrit en fuite et s'assied dans le bois :
Tel un héron, penché sur un torrent qui gronde,
Va dévorant des yeux tous les poissons de l'onde :
Le Comte était chez nous un type tout nouveau.
On le disait un peu malade du cerveau ;
On l'estimait pourtant ; né de nobles ancêtres,
Riche, il est le meilleur des voisins et des maîtres,
Bon même pour les Juifs.

Son cheval dérouté
Droit au seuil du château par la plaine a trotté.
Le Comte, resté seul, contemple la ruine,
Gémit, tire un papier, un crayon et dessine.
Soudain, tournant les yeux, il distingue à vingt pas
Un homme regardant les murs du haut en bas,
Et qui, levant la tête et la main dans sa poche,
Semblait compter des yeux les pierres. Il s'approche,
Il l'a bien reconnu ; mais il dut par trois fois
Crier, sans que Gervais eût entendu sa voix.
C'était un gentilhomme autrefois au service

Des Horeszko, seigneurs de l'antique édifice;
Grand vieillard grisonnant, son visage attristé
Annonçait cependant la force et la santé.
Pour sa joyeuse humeur il fut jadis célèbre;
Mais, son maître étant mort, depuis ce jour funèbre
On ne reconnut plus Gervais; et désormais
Aux noces, aux banquets on ne le vit jamais;
Plus de ces mots plaisants qu'il aimait tant à dire;
Sur ses traits assombris, plus l'ombre d'un sourire:
Il porte encor l'habit des gens de la maison,
La *kurta* jaune à pans, que borde un vieux galon
Qui fut jadis doré: de vieilles broderies
S'étalent par côté: ce sont des armoiries.
Un regard attentif y peut voir le blason
Des Horeszko: c'était sans doute la raison
Qui l'avait fait nommer Pól-kozić, *demi-chèvre* (1).
Du dicton qui toujours revenait sur sa lèvre,
On l'appelait « mon maître » ou bien « le balafre »:
Son nom est Rembajło, son blason ignoré.
Son titre est *porte-clefs* (2): il garde en sa vieillesse
L'emploi qu'il exerçait au temps de sa jeunesse.
Il porte à sa ceinture un lourd trousseau de clés
Pendant à des cordons solidement bouclés.
Mais il n'ouvre plus rien: c'est en vain qu'il les porte.
Pourtant il a fini par trouver une porte:
Il l'a fait à ses frais réparer, raffermir,
Et tous les jours il vient s'amuser à l'ouvrir.
La ruine est de tous le séjour qu'il préfère.
Chez le Comte il pourrait bien vivre sans rien faire:
Mais Gervais dépérit, Gervais voit tout en noir,
S'il ne respire plus l'air de son vieux manoir.
Il aperçoit le Comte, il saisit sa coiffure
Et devant son seigneur prend une humble posture;
Baissant son crâne chauve, immense et reluisant,
Où balafres sans nombre allaient s'entrecroisant,
Il caresse ce crâne, et, tout triste, après s'être
Incliné de nouveau, s'avance et dit: « mon maître,
(Que Monsieur de ce mot ne soit pas irrité:
C'est habitude et non familiarité.)
« Mon maître » est le dicton des seigneurs que je pleure;
Le *Panetier* (3) surtout l'employait à toute heure.

(1) Nom du blason des Horeszko.

(2) En polonais *klucznik*: titre inférieur de l'ancienne République.

(3) En polonais *Stolnik*: c'était une des hautes dignités de la République. Le dernier des Horeszko portait ce titre, sous lequel Gervais le désigne ici.

On dit qu'aux Soplitza (ces propos sont-ils vrais ?)
Vous cédez le château pour éviter des frais !
Tout le district répète un bruit si peu croyable... »
Et de son cœur s'exhale un soupir pitoyable.

— « C'est vrai, reprit le Comte, et les frais et l'ennui
Me poussent à finir ce procès aujourd'hui.
Le Juge trop longtemps me tient sur cette piste :
Je suis à bout ; ma foi, tant pis, je me désiste.
J'accepte des jurés les bases d'un accord... »
— « Un accord, s'écria Gervais ; plutôt la mort !
Avec les Soplitza, mon maître !... » Et son visage
Grimaçait d'épouvante à son propre langage.
« Accord et Soplitza ! C'est pour rire, je gage !
Quoi ? Vous le céderiez ! Le château que voilà,
Celui des Horeszko, serait aux Soplitza !
Entrez dans le manoir : de grâce, venez ça !
Descendez de cheval. Je vous ferai comprendre.
Venez vite... » Il lui tient l'étrier pour descendre.

Ils montent... Et d'abord, s'arrêtant sur le seuil,
« Ici, reprend Gervais, souvent dans son fauteuil
Le maître après dîner causait avec ses hôtes,
Mettait ses gens d'accord, les blâmait de leurs fautes ;
Puis, lui-même disait quelque conte plaisant
On riait aux éclats d'un récit amusant :
Dans la cour cependant on voyait la jeunesse
Monter les chevaux turcs ou disputer d'adresse. »

Ils entrent... Et Gervais : « Ce vestibule est grand :
Que de dalles ! Mais baste, il n'en a pas autant
Qu'on n'y vit autrefois défoncer de barriques !
Les jours de grande chasse ou de fêtes publiques
Les nobles, de la cave à ce grand corridor,
Remorquaient les tonneaux sur leurs ceintures d'or.
Pendant tous les repas, de cette galerie
Un orchestre complet jouait avec furie.
Quand on portait un toast, les trompettes sonnaient.
Voici quel était l'ordre où les toasts revenaient :
C'est au Roi tout d'abord que le premier s'adresse ;
Après vient le Primat, la Reine, la Noblesse ;
Enfin la République elle même et les Lois.
Puis, les verres vidés pour la cinquième fois,
Vient le toast : « aimons-nous ! » Et l'on buvait encore,
Et les vivats duraient du soir jusqu'à l'aurore.

Alors on amenait voitures et chevaux,
Et chacun retournait gaiment à ses travaux. »

Ils avancent toujours. Gervais, sans plus rien dire,
Regarde soit les murs, soit la voute, et soupire
Ou sourit, évoquant des souvenirs confus.
Parfois, comme pour dire : hélas ! ce temps n'est plus !
Il agite la tête ; ou repousse du geste
Le fantôme attristant d'un souvenir funeste,
Qui se dresse à ses yeux. Ils se sont arrêtés
Dans la pièce où jadis brillaient de tous côtés
Des glaces, qui donnaient son nom à cette salle,
Dont le balcon plongeait sur la cour principale.
Là le front de Gervais aussitôt s'assombrit ;
Il y porte les mains ; quand il le découvrit,
Il exprimait encore une douleur sincère.
Le Comte, sans pouvoir pénétrer ce mystère,
S'émeut à cet aspect... D'un brusque mouvement
Il lui serra la main... Mais au bout d'un moment
Le vieillard, le poing haut en signe de menace,
S'écria : « Pas d'accord entre vous et la race
Des Soplitza : le sang vous a fait l'héritier
Des Horeszko. Cousin de feu le *Panetier*
Par votre mère, dont, vous l'ignorez peut-être,
Le grand-père, Monsieur, fut l'oncle de mon maître,
Ecoutez le récit du forfait odieux
Qu'ici-même j'ai vu s'accomplir sous mes yeux.
Le Panetier, mon maître, était par sa famille
Le premier du district. Il n'avait qu'une fille,
Mais belle comme un ange ; aussi les épouseurs
Affluaient : il venait des nobles, des seigneurs.
Un des nobles était un gaillard indomptable,
Hyacinthe Soplitza, disputeur intraitable,
Que pour rire on nommait parfois le Palatin.
Il était influent en effet, le gredin !
Des trois cents Soplitza sa voix réglait les votes,
Quoiqu'il n'eût rien à lui, si ce n'est quelques mottes
De terre, un sabre et sa moustache à faire peur.
Le Panetier parfois invitait ce sabreur,
L'hébergeait au château, surtout lors des diétines,
Ouvrait à ses parents sa cave et ses cu sines.
Voyant que Monseigneur lui faisait bon accueil,
De penser à sa fille il eut le sot orgueil.
De plus en plus souvent nous avions sa visite ;
Il s'installe chez nous sans même qu'on l'invite.

Mais quand de ses projets on crut s'apercevoir,
On lui servit à table un jour un brouet noir (1).
A cette pauvre enfant le traître avait su plaire,
Mais devant ses parents elle en faisait mystère.

« Or cela se passait du temps de Kościuszko.
Les nobles se groupaient autour de Horeszko
Pour défendre avec lui les lois et la Patrie.
Une nuit les Moskals (2) fondent avec furie
Sur le château. Bien vite on tire le mortier,
On ferme la grand'porte, on fixe le levier.
Nous nous comptons alors : mon maître, moi, madame,
Trois cuisiniers, tous trois ivres morts sur mon âme,
Le curé, le laquais, quatre heïduks décidés.
Nous prenons des fusils. Comme des possédés
Les Moskals en hurlant roulent vers la terrasse :
Dix fusils à la fois leur crachent à la face.
Dans la nuit, à tâtons, nous tirions dans le tas :
Mon maître et moi d'en haut et les autres d'en bas.
Nul effroi ne troublait notre ordre de bataille.
Vingt fusils attendaient rangés à la muraille :
On en déchargeait un, on prenait le suivant.
Le curé les chargeait, les passait, se servant
De l'aide de Madame et de Mademoiselle :
Et notre fusillade était continuelle.
Les fantassins d'en bas tiraillaient comme il faut,
Mais nous les canardions plus sûrement d'en haut.
Trois fois ces marauds-là de la porte approchèrent,
Chaque fois trois d'entre eux sous nos balles roulèrent.

« Ils fuient sous le hangard. Or l'aube se montrait.
Le Panetier joyeux au balcon apparaît.
Et lorsque du hangard un Moskal sort la tête,
Il le vise et le touche à tout coup : la casquette
Noire tombe dans l'herbe. Aussi dès ce moment
Ils ne se risquaient plus dehors que rarement.
Mon maître alors, certain de gagner la partie,
Prend son sabre et s'apprête à faire une sortie.
Il fait armer ses gens ; et, déjà triomphant,
Vers nous il se retourne et nous crie : « En avant ! »
Soudain un coup de feu part. Mon maître chancelle,

(1) Une soupe noire, servie au jeune homme qui recherchait une jeune fille en mariage, lui annonçait que sa demande n'était pas agréée.

(2) C'est le nom par lequel on désigne souvent les Russes en Pologne : mot à mot Moscovites.

Rougit, pâlit, le sang de sa bouche ruisselle...
Je regarde... Une balle entrée au cœur, tout droit !
En tombant, vers la porte il dirigea son doigt.
J'aperçus Soplitza, l'assassin de mon maître :
Sa moustache, son port me le font reconnaître.
C'est lui, je l'ai bien vu. Je l'ai vu : le brigand
Brandissait son fusil encore tout fumant.
Je visai : l'assassin se tenait immobile.
J'ajustai par deux fois : hélas ! peine inutile,
Je manquai ! J'étais fou... je ne pouvais tirer.
J'entends un cri... Mon maître?... Il venait d'expirer. »

Ici Gervais se tut... Bientôt, fondant en larmes,
Il continue ainsi : « L'ennemi prend les armes
Et se met à forcer la porte : quant à moi,
J'étais muet et sourd de douleur et d'effroi.
Mais Parafianowicz vint à notre défense
Avec cent Mickiewicz, tous gens pleins de vaillance,
Et qui, depuis longtemps, sans nulle exception,
Pour tous les Soplitza n'avaient qu'aversion.

« Ainsi périt, Monsieur, le modèle des maîtres.
D'hetmans, de sénateurs, abondaient ses ancêtres.
Nobles et villageois l'adoraient tous. Hélas !
Il n'avait pas de fils pour venger son trépas.
Mais il avait ses gens qui l'aimaient comme un père.
Quant à moi, dans son sang je trempai ma rapière,
Mon célèbre Canif (vous savez qu'en tous lieux,
Diétines ou marchés, il s'est rendu fameux),
Jurant de l'ébrécher sur les dos, sur les têtes
Des Soplitza. J'allais aux foires, dans les diètes,
Partout (1) : j'en tuai quatre en duel. Une fois
J'en ai fait griller un dans un hangard en bois,
Quand de Korelicze Rymsza prit le domaine :
Il rôtit comme un bœuf. Je me souviens à peine
De ceux dont j'ai coupé les oreilles. Un seul
Attend que mon Canif lui taille son linceul :
C'est le frère cadet de l'assassin, son frère !
Il vit encore, il est riche, et sa mine est fière !

(1) Et en particulier dans les expéditions judiciaires ou *zajazdy*. L'exécution des arrêts des tribunaux était très difficile en Pologne au temps de la République. Dans un pays où le pouvoir exécutif n'avait pour ainsi dire aucune force armée à ses ordres, où les grands entretenaient des troupes à leur solde (quelques-uns, comme les pincas Radziwill, au nombre de plus de 10,000 hommes), le plaignant qui voulait obtenir justice était obligé de s'adresser à la noblesse. Ses parents, ses voisins, tous en armes, suivaient l'huissier chargé de l'exécution de l'arrêt et faisaient littéralement la conquête des terres que le tribunal avait adjugées au plaignant. Cette exécution s'appelait *zajazd*. On trouvera le récit du dernier *zajazd* au livre VIII.

La borne de ses champs touche le vieux manoir.
On le respecte, il est Juge : il se fait valoir !
Et vous lui donneriez le château. De ce traître
Les pieds effaceraient le sang pur de mon maître.
Oh ! non. Tant que Gervais n'est pas encore froid,
Tant qu'il peut remuer encor du petit doigt
Son Canif suspendu sur la muraille sainte,
Jamais un Soplitza n'en franchira l'enceinte. »

— « Ciel ! s'écria le Comte en levant ses deux bras ;
Quand j'aimais tant ces murs, je ne me trompais pas.
Et j'ignorais pourtant tous ces détails tragiques,
Ce trésor précieux de scènes dramatiques !
Quand j'aurai reconquis le donjon des aïeux,
Je t'introniserai Burgrave de ces lieux,
Gervais ! Tu m'as ému par ta lugubre histoire.
Il fallait m'amener ici dans la nuit noire !
Drapé dans un manteau, sur ces débris assis,
J'aurais prêté l'oreille à tes sanglants récits.
Mais tu n'as pas le don des phrases éloquentes.
Dans les autres pays ces choses sont fréquentes :
A tout castel de Lord, à tout Burg allemand
Se rattache un tragique et sombre événement.
Chaque famille noble, antique et vraiment grande
A son crime fatal, sa terrible légende,
Sa haine héréditaire et son combat mortel.
On n'avait en Pologne encor rien vu de tel.
Oui, de vous, Horeszko, je suis fier de descendre :
Je sais ce que je dois à votre illustre cendre.
Avec les Soplitza désormais plus d'accord,
Dût-il en résulter quelque duel à mort.
L'honneur le veut. . . » Il dit et gravement s'avance.
Gervais le suit, plongé dans un morne silence.
Le Comte, sur le seuil prenant un air fatal,
Regarde le manoir. . . puis il monte à cheval
Et jette dans les airs ce monologue étrange :
« Oh ! si ce Juge avait une femme au front d'ange,
Une fille aux yeux bleus, belle comme le jour,
Pour qui je brûlerais d'un ténébreux amour !
Un nouvel incident surgirait dans le drame :
D'un côté ma vengeance et de l'autre ma flamme ! »

Ce disant, il piquait des deux vers la maison,
Quand il vit les chasseurs paraître à l'horizon.
Le Comte aimait la chasse, et, dès qu'il les vit poindre,
Il a tout oublié pour courir les rejoindre.

Il longe enclos, jardin, porte ; mais au détour
Il regarde, s'arrête et fait un demi-tour,
C'est le verger.

Des rangs d'arbres fruitiers ombragent
Un large espace ; en bas des légumes s'étagent.
Ici le chou, penchant son front chauve et luisant,
A l'air de méditer sur le sort qui l'attend.
Enlaçant de ses fruits la carotte nouvelle,
Le svelte haricot tourne ses yeux vers elle.
Plus loin le maïs dresse un panache doré.
Le melon d'eau ventru semble s'être égaré,
Et, loin de sa racine, en dépit des entraves,
Venir rendre visite aux rouges betteraves.

Les carrés du verger sont bordés de sillons,
Où le chanvre a rangé ses calmes bataillons.
Le chanvre est le cyprès des jardins. Sa verdure,
Ses feuilles, son parfum sont une garde sûre.
Son feuillage rugueux arrête le serpent ;
Les chenilles, les vers fuient l'odeur qu'il répand.
Plus loin vient des pavots la cohorte blanchâtre ;
Là semble s'agiter tout un essaim folâtre
D'ailes de papillons au reflet chatoyant,
Où l'arc-en-ciel se mêle aux feux du diamant.
L'œil est tout ébloui de ces couleurs brillantes.
Au milieu, comme un roi parmi les autres plantes,
Le tournesol, dressant son front vaste et vermeil,
Du Levant au Couchant suit le cours du soleil.
Près de la haie on voit des tertres : là, pas d'ombres,
Pas d'arbres, pas de fleurs : c'est l'enclos des concombres.
Comme ils sont beaux ! Des plis de leur feuillage vert
Ainsi que d'un tapis le sol est recouvert.
Au milieu, toute blanche, erre une jeune fille ;
L'herbe couvre ses pieds par-dessus la cheville ;
Elle semble, penchée en avant, non marcher,
Mais nager dans cette herbe et vouloir s'y plonger.
Un chapeau de jardin sur sa tête repose ;
A ses tempes on voit flotter un ruban rose
Et quelques boucles d'or tombant de ses cheveux.
Son bras porte un panier, elle baisse les yeux,
Et, comme pour saisir, a levé la main droite.
Telle dans la rivière une baigneuse adroite
Attrape le poisson que son pied a touché ;
De même elle se baisse et cueille un fruit caché,
Qu'elle a heurté du pied ou que son œil devine.

Le Comte, apercevant cette nymphe divine,
Resta muet. Les siens trottaient dans le lointain :
Mais il les arrêta d'un signe de la main.
Il regardait, le cou tendu .. Telle une grue,
Au long bec, fait le guet, sans que son corps remue,
Elle est là sur un pied, ayant soin de tenir
Avec l'autre un caillou, pour ne pas s'endormir.

Soudain un bruit léger vient frapper son oreille :
Il se retourne ; c'est Robak qui le réveille.
Des nœuds de sa ceinture il lui donne des coups :
« Des concombres? » dit-il, « ceux-là (1) sont bons pour vous !
« Mais les autres, non pas : gare aux propriétaires
« Si vous vous avisez de chasser sur leurs terres !... »

Il le menace encor, baisse son capuchon
Et s'en va. Maudissant cette intervention,
Et ne sachant s'il doit se fâcher ou sourire,
Le Comte vers l'enclos s'est tourné sans rien dire.

Personne !... A la fenêtre il a vu seulement
Briller le ruban rose et le blanc vêtement.
L'œil peut suivre sa trace et son léger sillage ;
Car, touché de son pied fugitif, le feuillage
Tremble un instant et puis s'apaise : telle l'eau
Qu'effleurent en passant les ailes d'un oiseau.
A l'endroit où naguère était la forme blanche,
Git le panier d'osier pendu par une branche ;
Laisant glisser les fruits du couvercle entrouvert,
Il se balance encor bercé par le flot vert.

Et puis tout redevient tranquille et solitaire.
Epiant la maison, le Comte avec mystère
Ecoute. Ses jockeys sans sa permission
N'osent bouger. Soudain la paisible maison
Se remplit de murmure et de clameurs résonne
Comme une ruche où rentre un essaim qui bourdonne :
La chasse apparemment vient de se terminer :
On va dans un instant servir le déjeuner.

En effet tout s'agite : on passe des assiettes,
Des bouteilles, des plats, des cuillers, des fourchettes.
Les hommes, tels qu'ils sont, dans leurs costumes verts,
Se promènent, portant leurs couteaux, leurs couverts :
Ils mangent, boivent... ou, le dos à la fenêtre,
Ils parlent de fusils et de chiens. Seul, le maître
Avec le Président mange à table ; plus loin,

(1) Ce sont les nœuds de sa ceinture qui familièrement s'appellent des concombres.

Les demoiselles vont chuchoter dans un coin.
Ce n'est pas des diners la forme solennelle ;
On laisse s'introduire une mode nouvelle.
Aux déjeûners, le Juge, arbitre des repas,
Tolère ce désordre et ne l'approuve pas.

Les mets sont variés, pour que chacun choisisse.
Là, voici le café : portant tout un service,
Circulent des plateaux immenses peints de fleurs,
Où mainte cafetière exhale ses senteurs
Près de tasses de Saxe à fils d'or ; on voit même
Auprès de chaque tasse un petit pot de crème.
Le café nulle part ne peut être aussi bon
Qu'en Pologne : d'abord toute grande maison
Prend pour le café seul une aide spéciale,
La *kawiarka* ; toujours, soit de la capitale
Soit des bateaux, elle a le grain pur le meilleur ;
Puis elle a ses secrets : aussi quelle liqueur !
Le charbon est moins noir et l'ambre moins limpide :
C'est l'odeur du moka, l'aspect du miel liquide.
Jamais sans bonne crème on n'eut de bon café.
Rien de plus simple aux champs. Dès le soleil levé,
Droit à la laiterie elle court elle-même
Et sur les pots de lait cueille la fleur de crème,
Afin que chaque tasse ait son pot préparé
Et puisse se couvrir de son duvet moiré.

Les matrones ont pris le café dès l'aurore ;
Pour second déjeûner, elles boiront encore
De la soupe à la bière, où, morceau par morceau,
Nage dans le liquide un fromage nouveau.
Les hommes ont au choix des viandes fumées :
De grasses cuisses d'oie et des langues fourrées,
Vrai régal préparé dans le vaste foyer
Aux vapeurs du genêt et du genévrier ;
On donna des *zrazy* (1) pour le dernier service.
C'est l'usage qu'ainsi le déjeûner finisse.

Dans les deux chambres sont deux groupes séparés.
Autour d'un guéridon les vieillards attablés
Parlent des grands progrès que fait l'agriculture
Et de l'oppression de jour en jour plus dure.
Le Président annonce une guerre à venir
Et prévoit ce qu'ensuite il pourra survenir.
La Woïska, rajustant ses lunettes, agence

(1) Viande de bœuf battue, roulée et cuite dans son jus, mets national polonais.

Les cartes : elle va faire une patience.
Dans l'autre chambre on cause encor chasses et bois.
Les interlocuteurs sont calmes cette fois.
Les deux grands connaisseurs, l'Assesseur, le Notaire,
Qui sur de tels sujets n'aiment pas à se taire,
Se regardent de loin, muets et furieux.
Tous deux suivant le lièvre, ils étaient sûrs tous deux
De voir leur lévrier vainqueur, quand dans la plaine
Une enclave survient de choux verts encor pleine.
Le lièvre y court : déjà le Faucon, l'Écourté
Le tenaient... quand le juge avait tout arrêté.
Il fallut obéir, mais non pas sans colère.
Les chiens sont revenus seuls, et c'est un mystère
Si l'animal a fui, s'il fut pris. Que sait-on ?
De l'Écourté fut-il la proie ou du Faucon ?
La troupe des chasseurs en deux camps se divise.
Le débat reste ouvert : la partie est remise.

Le Woïski d'une chambre à l'autre allait, errait
Et de tous les côtés jetait un œil distrait.
Il laisse les chasseurs, il fuit la politique :
C'est à d'autres objets que son esprit s'applique.
Il porte une palette en cuir, et, d'un bras sûr,
Quand il voit une mouche, il l'aplatit au mur.

Sur le seuil qui de l'une à l'autre chambre mène
Causent, debout tous deux, Thadée et Télimène.
Comme d'eux aux chasseurs l'espace n'est pas grand,
Ils chuchotent tout bas. Alors Thadée apprend
« Que Tante Télimène est riche, indépendante,
Qu'il n'est pas bien certain qu'elle soit sa parente,
Que les liens du sang les unissent bien peu,
Et qu'il ne lui doit pas le respect d'un neveu.
Le Juge dit : « ma sœur » ; mais c'est un vieil usage
Entre cousins, malgré la différence d'âge :
Et puis à Pétersbourg par sa position
De lui rendre service elle eut l'occasion.
De là les grands égards du Juge ; elle tolère
Qu'il ait la vanité de s'appeler son frère :
L'amitié lui défend d'user trop de rigueur. »
Ces aveux de Thadée ont soulagé le cœur.
Que de choses encor tout bas ils s'avouèrent !
Pourtant quelques instants à peine s'écoulèrent.

Dans la chambre de droite, en toisant son rival,
Le Notaire soudain cria . « J'augurais mal

Dès hier du succès promis à notre chasse.
Il est trop tôt : les blés sont encore sur place,
Et puis les paysans n'ont pas coupé leurs choux.
Le comte a refusé de chasser avec nous,
Et c'est un connaisseur, croyez-moi, que le Comte !
Des saisons et des lieux il sait se rendre compte.
Il a dès son enfance habité l'étranger
Et dit avec raison qu'on ne peut sans danger
Chasser comme chez nous bête à poil, bête à plumes
En violant les lois, les us et les coutumes ;
Qu'on ne doit point franchir la limite du bien
D'un malheureux voisin sans qu'il en sache rien,
Au printemps, en été, saccager un domaine,
S'attaquer au renard alors qu'il mue à peine,
Laisser un lévrier piller dans ses ébats
Une laie, au moment qu'elle va mettre bas,
Et gâter le gibier. Aussi, d'après le Comte,
La Russie est sur nous en progrès : quelle honte !
Le Tzar a tout prévu ; tout est bien défini,
Et, la police aidant, tout délit est puni. »

Télimène tourna ses yeux vers cette chambre
Et dit en s'éventant d'un mouchoir fleurant l'ambre :
« Comme j'aime maman (1), le comte a bien raison.
Je connais la Russie ; et, qu'on me croie ou non,
J'ai dit et je redis qu'en plus d'une occurrence
On y doit du pouvoir louer la vigilance.
Moi j'ai vu Pétersbourg, pas une fois, pas deux !
Oh ! charmants souvenirs ! Parfum des jours heureux !
Nul de vous n'a, je crois, vu cette métropole ?
Voulez-vous voir le plan ? Je l'ai dans ma console... (2)
L'été, tout Pétersbourg habite des *datchas*,
Espèce de palais des champs ou de villas.
Sur la Néva j'avais un palais bien tranquille
Qui n'était ni trop près ni trop loin de la ville,
Sur un petit coteau construit exprès pour moi :
J'en ai dans ma console encor le plan, je croi...
Hélas ! pour mon malheur, tout près de ma retraite
S'installe un *tchinownik* chargé de quelque enquête.
Il avait plusieurs chiens : quels tracas ! quels ennuis,
D'avoir un *tchinownik* si près... et ses chenils !
Quand le soir au jardin j'allais avec un livre

(1) Dicton plutôt enfantin, familier à Télimène.

(2) En polonais *biórko*, sans doute un *petit bonheur du jour*.

Aspirer les senteurs dont mon âme s'enivre,
Bon... un chien accourait levant la queue en l'air
Et l'oreille en arrêt comme un suppôt d'enfer.
J'en avais peur souvent. Je sentais dans mon âme
Qu'il en résulterait un malheur. O l'infâme !
Je le vis à mes pieds étrangler un matin
Mon bien-aimé, Messieurs, dans mon propre jardin,
Mon épagueul. C'était une bête divine,
Un cadeau que m'avait fait le prince Soukine
En souvenir : malin, vif comme un écureuil.
Dans ma console j'ai son portrait... Oh ! quel deuil !
Le voyant étranglé, j'eus d'étranges tristesses,
Des palpitations, des spasmes, des faiblesses.
Dieu sait ce que peut-être il en fût résulté,
Quand par bonheur survint dans mon palais d'été
Kirylo Gavrylitch, le Veneur redouté.
Il s'enquiert du motif qui trouble ainsi mes veilles,
Fait traîner l'employé chez moi par les oreilles ;
L'autre arrive tremblant : « Vous faites des merveilles !
Et qui donc au printemps, tonna mon Grand Veneur,
Chasse une biche pleine au nez de l'Empereur ? »
L'employé stupéfait demande en vain sa grâce,
Disant qu'il n'avait pas encore ouvert la chasse,
Et pensait, si le Grand Veneur le voulait bien,
Que la victime était non un cerf, mais un chien.
« Quoi ? cria Kirylo, prétendrais-tu, canaille,
Savoir mieux du gibier et le poil et la taille,
Que moi, Kozodusin, Grand Veneur du Palais ?
Eh bien, du Commissaire acceptons les arrêts ! »
Le Commissaire arrive, on commence l'enquête :
« Moi, dit Kozodusin, j'affirme sur ma tête
Que c'est un cerf, et lui que c'est un simple chien ;
Décidez : dites-moi si je n'y connais rien ! »
Le Commissaire vit ce qu'il avait à faire.
Il sourit, prit à part l'employé téméraire,
Et fraternellement lui donna le conseil
D'avouer son erreur en un débat pareil.
Le Veneur radouci dit avec obligeance
Qu'il daignerait du Tzar provoquer l'indulgence :
Bref, on fit simplement pendre les lévriers :
L'employé fut aux fers pendant deux mois entiers.
Nous rîmes tout le jour de cette bonne histoire.
Le lendemain partout ce fut chose notoire ;
Et l'arrêt sur mon chien rendu par le Veneur
A même, je le sais, fait rire l'Empereur. »

Un rire universel fit trembler tout l'étage.
Le Juge avec Robak jouait au mariage :
Il brandit un atout : le moine est aux abois.
De Télémaque alors le Juge entend la voix :
Son récit l'intéresse, et, la tête levée,
La carte en l'air, tout prêt à faire une levée,
Il écoute et du moine augmente encor l'effroi.
L'histoire terminée, il abaisse son roi
Et dit en souriant : « Qu'on vante le mérite
Du progrès allemand, de l'ordre moscovite ;
Que nos Posnaniens apprennent des Prussiens
A payer des recors pour arrêter les chiens
Qui, chassant un renard, entrent dans leurs légumes,
C'est bien : mais nous, gardons nos antiques coutumes.
Nous avons du gibier pour nous et nos voisins :
Pourquoi faire un procès pour deux ou trois lapins ?
Le blé ne manque pas ; sans causer de disette
Les chiens peuvent fouler mon seigle ou ma navette.
J'interdis seulement les champs des villageois. »
— « Vous payez assez cher ce gibier-là, je crois »,
Dit alors l'Économe au milieu du silence.
« Ils sont ravis, Monsieur, sitôt qu'un chien s'élance
Dans leurs champs ; s'il abat seulement dix épis,
Vous leur rendez un cent de gerbes ; et, bien pis,
Aux gerbes un écu le plus souvent s'ajoute.
Ils perdront le respect, Monsieur, sans aucun doute,
Si vous... » Le Juge, hélas ! n'entend pas ce qui suit,
Car de tous les côtés s'élève un nouveau bruit
De conversations, de récits : on discute,
On s'anime, et bientôt va gronder la dispute.
Thadée et Télémaque, auxquels nul ne pensait,
Ne perdaient pas leur temps. Elle s'applaudissait
D'avoir par son esprit su divertir Thadée,
Et de ses compliments paraissait enchantée.
Elle lui parle encor, mais de plus en plus bas ;
Notre jeune homme feint de ne l'entendre pas
Au milieu du tumulte ; il s'approche, il se penche,
Sent la douce chaleur de sa peau moite et blanche,
Semble aspirer son souffle, et, l'œil étincelant,
Saisir tous les rayons de son regard brûlant.
Tout à coup entre eux deux violemment se jette
Une mouche et bientôt la terrible palette.
De mouches on connaît bien des genres chez nous.
Les mouches nobles sont le plus fameux de tous.

Semblables au commun pour la teinte et la forme,
Leur corps est moins étroit et leur ventre est énorme.
Elles vont bourdonnant, et, dans leur vol bruyant,
Traversent les tissus d'araignée en fuyant :
Ou, si quelqu'une y reste, elle gronde indignée
Trois jours de suite et vend sa vie à l'araignée.
Le Woïski connaît bien leurs mœurs ; même il soutient
Que le menu fretin de ces nobles provient,
Qu'aux mouches elles sont ce qu'est l'abeille mère,
Qu'on tue, en les tuant, la race tout entière.
L'Intendante, il est vrai, pas plus que le Curé,
Ne croit ce que lui seul il tient pour assuré,
Et sur l'espèce mouche autre est leur théorie :
Mais le Woïski quand même en est pour la tuerie.
Dès qu'une mouche noble arrive, il la poursuit.
Il venait justement de percevoir ce bruit :
Deux fois il frappe en vain. Surpris à juste titre,
Il frappe encor, risquant de briser une vitre :
La mouche qu'étourdit ce vacarme effrayant
Gagne la porte et voit le couple : en le voyant,
Eperdue elle glisse entre les deux visages,
Et la main du Woïski la suit dans ces parages.
Les deux têtes du couple à son tour effrayé,
Comme les deux moitiés d'un arbre foudroyé
Se séparent... au mur toutes deux rebondissent :
Aux deux endroits heurtés deux bosses s'arrondissent.

Personne heureusement n'en vit rien : les discours,
Qui, bruyants jusque là, suivaient pourtant leur cours,
Eclatent tout à coup en un affreux vacarme.
Lorsque sous bois la chasse entre sur une alarme,
On entend le bois mort craquer, les chiens grogner...
Tout à coup le traqueur signale un sanglier :
Alors du cri des chiens, des chasseurs le bois tremble
Comme si tous les vents se déchaînaient ensemble.
Les discours font de même : ils s'en vont hésitant,
Jusqu'à ce que surgisse un sujet important,
Un sanglier. Ici c'est encor la querelle
Sur les deux lévriers, la querelle éternelle.
Ce fut court : les rivaux ne perdent pas de temps :
Ils échangent d'abord tant de mots insultants,
Qu'épuisant les trois parts que compte une dispute
Outrages, cris, défis, leurs poings entrent en lutte.
Dans l'autre chambre alors on se lève aussitôt.
La foule qui s'avance emporte comme un flot

Le couple, qui, debout sur le seuil, est l'image
Vivante de Janus, le dieu double-visage.

Mais par enchantement s'est terminé l'orage.
L'oreille n'entend plus de menaçants échos.
On murmure, on sourit, on parle à demi-mots.
Le débat est vidé : le Bernardin l'a clos.
C'est un vieillard trapu, de carrure d'athlète.
Voyant que l'assesseur sur son rival se jette,
Et que les deux champions vont se prendre aux cheveux,
Par leur col aussitôt il les saisit tous deux :
Il heurte par deux fois leurs deux têtes opaques
Ainsi que les enfants heurtent des œufs de Pâques,
Puis, écartant ses bras comme ceux d'une croix,
Dans deux coins de la chambre il les lance à la fois,
Et, les bras étendus, il demeure immobile,
Criant : « *Pax vobiscum!* » Apaisez votre bile. »

On s'étonne d'abord des deux parts, puis on rit.
Le respect que l'on doit porter au saint habit,
Quoi qu'ils puissent penser, les oblige à se taire :
Nul du reste à ses bras ne veut avoir à faire.
Quant au moine, aussitôt qu'il eut calmé l'affaire,
Sans prendre un seul instant des airs triomphateurs,
Il ne veut même pas gronder les disputeurs ;
Baissant son capuchon, il met à sa ceinture
Ses deux mains, et s'en va.

Craignant quelque aventure,
Entre les deux rivaux le juge s'est placé
Avec le Président. Alors s'est avancé
Le Woiski : l'on dirait qu'il se réveille à peine.
Sur tous les assistants son regard se promène.
S'il entend murmurer quelqu'un, il se démène,
Et vite, comme un prêtre armé d'un goupillon,
Sa palette à la main, force l'attention :
Enfin, levant le manche en l'air comme un bâton
De maréchal, à tous il impose silence.
« Du calme, leur dit-il, Messieurs, de la prudence !
Vous, les premiers chasseurs de ce Palatinat,
De ces cris savez-vous quel est le résultat ?
Eh bien, nos jeunes gens, notre unique espérance,
Dont nos bois et nos champs doivent voir la vaillance,
Qui de la chasse, hélas ! ne sont pas fort épris,
Ne pourront qu'augmenter pour elle leur mépris.
Si vous, qui devriez leur servir de modèle,
Ne rapportez des champs que dispute et querelle.

Respectez donc aussi, messieurs, mes cheveux blancs.
J'ai vu d'autres chasseurs que vous, et de plus grands,
Et qui dans leurs débats me prenaient pour arbitre.
Qui donc mieux que Reytan a mérite ce titre ?
Pour faire une battue ou prendre un sanglier,
A Białopiotrowicz qui peut se comparer ?
Żegota qui tuait un lièvre d'une balle
De pistolet, qui donc en adresse l'égale ?
J'ai vu Terajewicz qui se faisait un jeu
D'aller au sanglier avec un simple épieu ;
Budrewicz sur un ours remportait la victoire :
Voilà ceux dont nos bois ont gardé la mémoire.
En cas de différends, comment procédait-on ?
On prenait un arbitre, on payait caution ;
Ogiński pour un loup mit tout un bois en gage,
Nesiółowski, pour un blaireau, tout un village.
Vous avez un débat ; imitez-les, Messieurs,
Sans donner toutefois d'aussi riches enjeux.
La parole n'est rien : peut-on sécher ses lèvres
A parler si longtemps et pourquoi... pour des lièvres !
Or ça, choisissez donc vos arbitres d'abord,
Et, quel que soit l'arrêt, qu'il vous mette d'accord !
On passera partout : choux, blés, pas de refuge !
C'est moi qui le demande à notre ami le Juge.
Il voudra bien, je crois, faire cela pour nous. »
Il dit : sa main du Juge a pressé les genoux.

— « J'offre, dit le Notaire, un cheval et sa selle,
Et de plus je promets en forme solennelle
Au Juge cette bague à titre de paiement. »
— « Et moi, dit l'Assesseur, j'engage également
Mes colliers d'or doublés de chagrin, et ma laisse
En soie, et dont l'ouvrage, est, sans qu'il y paraisse,
Aussi beau que sa pierre aux feux étincelants.
Je voulais la léguer un jour à mes enfants
Si jamais je prends femme : elle me fut donnée
Jadis par Radziwill (1) dans l'illustre journée
Où je luttais avec le prince Maréchal
Sanguszko, que suivait Meïen, le général (2).

(1) Le prince Dominique Radziwill, grand amateur de chasse, émigré dans le grand-duché de Varsovie, monta à ses frais un régiment de cavalerie. Il mourut à Paris, après avoir fait construire le passage qui porte son nom. Avec lui s'éteignit la branche aînée des princes de Nieśwież, les plus grands seigneurs de Pologne et sans doute de l'Europe entière. Ses revenus étaient plus considérables que ne le sont aujourd'hui ceux de la reine d'Angleterre.

(2) Le général Meïen se distingua dans la guerre d'indépendance sous Kościuszko (1794). On montre encore à Viina les remparts de Meïen.

Ce jour-là (c'est un fait qui vaut qu'on s'en souviene)

Je pris six lièvres, seul, à l'aide d'une chienne.

Or, nous chassions alors à Kupisko, Messieurs;

Le prince Radziwill était tout radieux.

Il sauta de cheval, prit dans ses bras ma bête,

L'embrassa par trois fois au milieu de la tête,

Puis, ayant par trois fois caressé son museau :

« Je te nomme, dit-il, dame de Kupisko. »

Ainsi Napoléon appelle duc ou prince

Un général vainqueur du nom d'une province. »

Télimène qu'ennuie un aussi long discours

Propose de sortir pour en rompre le cours.

Elle décroche au mur un panier : « Je m'esquive ;

Restera qui voudra, mais qui m'aime me suive !

Je vais aux champignons. » Elle dit et roulant

Un cachemire rouge autour de son front blanc,

Elle prend d'une main la plus petite fille

Du président, de l'autre abaisse à sa cheville

Sa robe, et sort. Thadée à sa suite est sorti.

Le juge avec plaisir adopte ce parti.

C'est le meilleur moyen de trancher la querelle.

« Télimène a raison, Messieurs ! Faisons comme elle,

Dit-il ; le possesseur du plus beau champignon

De la plus belle dame à table est compagnon ;

Et si c'est une dame à qui tombe la chance,

Elle peut au plus beau donner la préférence. »

LIVRE III

COQUETTERIES

Expédition du Comte dans le verger. — La Nymphé mystérieuse gardant les oies. — Comparaison entre la chasse aux champignons et les ombres des Champs-Élysées. — Différentes sortes de champignons. — Téléimène et le temple du Souvenir. — Délibération relative à l'avenir de Thadée. — Le Comte paysagiste. — Observations artistiques de Thadée sur les arbres et les nuages. — Théorie du Comte sur les beaux-arts. — La cloche. — Le billet doux. — Un Ours, messieurs !

Le Comte reprenait ses sens ; mais, soucieux,
Du côté du jardin il tourne encor les yeux.
O joie ! il a cru voir de loin à la fenêtre
La robe blanche encor paraître et disparaître.
Il a cru voir tomber comme un sylphe léger,
Qui, d'un vol lumineux franchissant le verger,
A lui comme un éclair parmi les verts concombres.
Tel un rayon jaillit hors des nuages sombres
Et colore un champ noir de reflets diaprés
Ou se mire brillant dans le ruisseau des prés.

Il saute de cheval, et, renvoyant sa suite,
Du côté du jardin seul il se précipite.
Il arrive à la haie, il y trouve des trous,
Et s'y glisse sans bruit à la façon des loups.
Par malheur il frôla des buissons de groseilles.
La jardinière, au son qui vient à ses oreilles,
Regarde autour de soi, ne voit rien, mais soudain
Elle s'enfuit pourtant jusqu'au fond du jardin.
Quant au Comte, au milieu de plants de patience,
D'oseille et de bardane, il sautille, s'avance,
Fait des bonds de grenouille... et, quand il eut rampé
Tout près, de quel spectacle il fut alors frappé !

Là, sous des cerisiers épars (culture étrange !)
Croissait d'épis divers un bizarre mélange :
Le froment, le maïs, l'avoine au poil follet,
La fève, et dans les fleurs, les pois et le millet.

C'est le petit jardin abri de la volaille.
L'intendante qui fit jadis cette trouvaille
Est madame Poulet de l'illustre maison
Des Dindoński (1). Jamais si belle invention
N'avait des basses-cours illustré les annales.
Reléguée aujourd'hui dans les choses banales,
On en faisait d'abord un mystère, un secret.
Maintenant l'almanach l'édite, l'indiscret,
Sous ce titre : moyen de sauver la volaille
Des griffes des milans. Excellente trouvaille !

En effet, quand le coq, gardien de ces lieux,
Debout et redressant son bec majestueux,
Mais penchant de côté sa tête et son aigrette
Et parcourant le ciel d'une vue inquiète,
A l'aspect d'un vautour suspendu dans les airs,
Crie ; — alors poulets, paons, dindons, oiseaux divers
Rentrent dans ce jardin, qui parfois même abrite
Les pigeons qui n'ont pu voler jusqu'à leur gîte.

Alors d'aucun danger l'on est inquiété ;
Mais tout fuit les ardeurs d'un chaud soleil d'été :
Et les oiseaux craintifs que la chaleur accable
Gisent dans l'herbe ou bien se baignent dans le sable.
A ces têtes d'oiseaux plusieurs têtes d'enfants
Se mêlent ; leurs cheveux sont courts, blonds, presque blancs ;
Leurs cous, nus jusqu'aux bras. Au milieu d'eux se dresse
Une autre enfant, plus grande, à la soyeuse tresse.
Derrière les enfants un paon aux airs vainqueurs
Largement de sa queue étalait les couleurs,
Desquelles ressortaient comme d'un fond plus sombre
Les têtes dont l'éclat redoublait dans cette ombre.
Le paon les entourait d'une auréole d'yeux
Qui de loin ressemblaient aux étoiles des cieux ;
Et ces têtes brillaient sur la trame légère
Du maïs, sur l'argent du gazon d'Angleterre,
Sur la guimauve verte et le rouge églantier,
Qui, mêlés, entouraient le jardin tout entier
D'un treillage d'argent et d'or, ou, pour mieux dire,
D'un voile aux plis légers agité du zéphire.

Sur ces épis divers, mobiles bataillons,
Plane comme un brouillard de brillants papillons,

(1) Mot à mot : Madame Kokosznicka (kokosz-poule), née Jendykowiczówna (Jędyk-dindon).

Qui forme baldaquin; leurs quatre ailes tremblantes
S'étendent dans les airs, légères, transparentes,
Tissu qui dans le ciel flotte invisiblement
Et qu'on ne reconnaît qu'à son bourdonnement.

La jeune fille agite en l'air comme un panache
Fait de plumes d'autruche et semble prendre à tâche
De préserver ainsi les petits enfants blonds
De ce ruissellement nacré de papillons.
Son autre main brandit une corne dorée
A nourrir les enfants sans doute consacrée:
Leurs bouches, en effet, y puisent tour à tour;
La corne d'Amalthée eut jadis ce contour.

Dans ses soins maternels parfois elle s'arrête
Et vers les groseillers elle tourne la tête,
Ignorant que tout près l'envahisseur rampant
S'est à travers les blés glissé comme un serpent.
Des bardanes soudain il se dresse. Étonnée,
Elle voit à trois pas sa posture inclinée.
Elle se détournait, son corps s'était penché,
Elle allait s'envoler, pinson effarouché.
Déjà ses pieds légers glissaient sur le feuillage,
Quand les enfants qu'effraie et ce nouveau visage,
Et son départ subit, poussent un cri strident.
Elle comprend alors qu'il serait imprudent
De laisser des enfants si petits, seuls, en larmes :
Elle revient, domptant ses premières alarmes,
Comme un esprit qu'évoque un enchanteur puissant;
Prenant le plus criard encor tout gémissant
Entre ses bras, près d'eux elle s'assied à terre
Et les caresse tous et leur dit de se taire.
Ils s'apaisent enfin et pressent de leurs mains
Ses genoux, s'abritant comme autant de poussins
Sous l'aile de leur mère..... « Il faut donc que je gronde,
Dit-elle, vous criez à faire peur au monde :
Fi! les vilains! Monsieur n'est pas un vagabond;
Il est très beau, voyez! Et comme il a l'air bon! »

Elle-même leva les yeux. Le Comte, aux anges,
Souriait, tout heureux, tout fier de ses louanges.
Elle se tut alors et sa confusion
Lui donna la rougeur de la rose en bouton.
C'était un beau jeune homme en effet. Son teint pâle
N'altérait point l'éclat de son visage ovale;

Ses yeux bleus étaient doux ; sur ses longs cheveux blonds
Des brins d'herbe enlacés, des débris de houblons
Qu'il avait en rampant pris dans la plate-bande
Semblaient le reste épars d'une verte guirlande.

« Oh ! dit-il, quelque nom qu'on doive à ta beauté,
Esprit ou vision, Nymphé ou divinité,
Parle ! Est-ce ton vouloir qui te retient sur terre
Ou bien l'inique effort d'une force étrangère ?
Ah ! je comprends : sans doute un amant méprisé,
Quelque puissant seigneur, quelque tuteur rusé
T'enferme dans ce parc, ô princesse enchantée ?
Toi, par les ménestrels digne d'être chantée,
Héroïne au front pur, reine des vieux romans,
Révèle-moi, beauté, tes secrets, tes tourments :
Je serai ton sauveur. Esclave de tes charmes,
Mon cœur est sous tes lois : règne aussi sur mes armes. »
Il dit et tend son bras.

Aux mots de l'inconnu.

La jeune fille ébauche un sourire ingénu.
Comme un enfant se plaît aux couleurs éclatantes
Et s'amuse à toucher des pièces d'or luisantes
Sans en savoir le prix, elle aime ce fracas
De mots harmonieux qu'elle ne comprend pas.
Elle lui dit enfin : « Monsieur veut-il m'instruire
De ce qu'il fait ceans et de ce qu'il désire ? »
Le Comte ouvrit les yeux..... Plein de confusion,
Il se tait, puis enfin répond, changeant de ton :
« Pardon d'avoir troublé vos yeux, Mademoiselle !
Oh ! pardon mille fois !.... Mais la cloche m'appelle
Au déjeuner ; j'ai craint de me mettre en retard.
Par la route ordinaire on fait un grand écart.
A travers le jardin j'abrègerai sans doute. »
— Eh bien, Monsieur, je vais vous montrer votre route ;
Mais ne m'abîmez pas mes fleurs..... Ce sentier-ci,
Sur l'herbe ! -- « Par-là, dit le Comte, ou par ici ? »
Elle leva ses yeux d'azur, toute surprise
Que le Comte insistât et ne l'eût pas comprise.
La maison devant lui se dressait à cent pas,
Et le Comte hésitait..... Mais il ne voulait pas
Rompre encor l'entretien et cherchait dans sa tête
Pour le faire durer quelque prétexte honnête.
« Vous logez, n'est-ce pas, non loin de ce verger ?
Sans doute vous venez d'un pays étranger ?
Non ? Mais comment ? Alors je devrais vous connaître !

De votre chambre, là, n'est-ce pas la fenêtre? »
Et tout bas il pensait : étrangère aux romans,
Elle est jeune du moins, et ses yeux sont charmants.
Souvent une grande âme, en un désert éclore,
Fleurit comme en un bois s'épanouit la rose.
Que l'on porte au grand jour cette reine des fleurs,
Et tous sont éblouis de ses vives couleurs.

La jardinière alors s'est levée en silence.
Un enfant qu'elle emporte à son cou se balance,
Sa main en traîne un autre, et le groupe enfantin
S'éloigne devant elle à travers le jardin.

Bientôt se retournant : « Avant que je m'en aille,
Veuillez donc dans le blé ramener ma volaille ! »
— « La volaille ? Qui ? moi ? » dit le Comte confus.
Elle avait disparu sous les arbres touffus ;
Mais un instant encore, à travers la charmille,
On peut apercevoir un regard qui scintille.

Le Comte est resté seul, le front triste et penché.
Telle la terre, quand le soleil s'est couché,
Telle son âme est froide et se plonge dans l'ombre.
Il rêve, mais son rêve est triste, morne et sombre.
Il s'éveille... D'où vient cet air exaspéré ?
Trouver si peu de chose, avoir tant espéré !
Quand dans l'herbe il rampait vers la nymphe divine,
La tête en feu, le cœur battant dans sa poitrine,
Il voyait tant d'attraits dans cette vision,
Qu'il revêtait des fleurs de son illusion.
Quelle était son erreur ! Elle est bien de figure,
Sa taille est élancée : oui, mais quelle tournure !
Ce visage arrondi, cette vive fraîcheur
Dénote un prosaïque, un rustique bonheur :
Son esprit dort encor, son cœur est insensible,
Et comme son langage est vulgaire et risible !
« Je vois, dit-il, je sais : non, plus d'illusions !
Ma poétique Nymphe est gardeuse d'oisons. »

Avec la Nymphe, hélas ! tout ce beau paysage
Disparaît. Ces rubans, ce merveilleux treillage
D'or et d'argent, ce n'est que de la paille, hélas !

Et le Comte examine, en se tordant les bras,
Cette touffe d'ivraie avec son lien d'herbe,

Qu'il prit pour un panache à la plume superbe ;
La corne d'Amalthée avec ses reflets d'or,
C'était une carotte : il l'aperçoit encor.
Les enfants la rongeaient de leur bouche gloutonne.
Merveille, illusion, charme, tout l'abandonne !

Tel de la chicorée un enfant voit la fleur.
Séduit par sa charmante et légère couleur,
Il la veut, il s'approche, il souffle : la corolle
En duvet dans les airs sous son souffle s'envole ;
Et notre curieux ne tient plus qu'un débris
De tige dénudée, un vil brin d'herbe gris.

Le Comte a renfoncé son chapeau, puis bien vite
Il revient sur ses pas et foule dans sa fuite
Les légumes, les fleurs, les groseillers ; enfin
Il a franchi la haie ; il est hors du jardin.
Il a dit qu'il allait déjeuner chez le Juge :
Tous ont peut-être appris, grâce à ce subterfuge,
Sa présence au jardin : ils vont l'y relancer ;
Si l'on voit qu'il a fui, que pourront ils penser ?
Il faut donc revenir. A grand peine il se fraie
Un passage dans l'herbe en effleurant la haie.
Enfin il est sauvé : désormais, sans détour,
La route le conduit tout droit jusqu'à la cour.
Il marche et du jardin il écarte sa tête.
Tel un voleur, du toit qu'à piller il s'apprête
Ou qu'il vient de piller, se détourne avec soin,
Tel le Comte est prudent, bien qu'il soit sans témoin :
Lui ? lorgner le verger ? Non, il regarde en face.

Il voit un bois : le sol sous le gazon s'efface.
Sur ces tapis, parmi les troncs blancs des bouleaux,
Sous l'abri suspendu de leurs jeunes rameaux,
S'agite étrangement un groupe de fantômes
Au vêtement bizarre : on dirait sous ces dômes
Des esprits éclairés par la lune. Les uns
Sont blancs comme la neige et les autres sont bruns ;
L'un sous un grand chapeau trouve un commode ombrage ;
L'autre est nu-tête : comme entourés d'un nuage,
Ceux-ci laissent flotter de longs voiles au vent :
On dirait la comète au vol terrifiant.
Chacun a sa posture aussi : cloué sur place,
L'un promène en tous sens un regard perspicace ;
L'autre, les yeux fixés devant lui, va tout droit,

Comme sur une corde un acrobate adroit;
Et tous, de temps en temps, s'inclinent jusqu'à terre,
Comme pour célébrer quelque auguste mystère.
On les voit s'approcher, se rencontrer parfois,
Mais sans se saluer, sans élever la voix.
Tous sont profondément plongés dans leurs pensées.
On croirait voir les morts dans les Champs-Élysées,
Se dit le Comte : exempts de chagrins, de douleurs,
Ils sont calmes, heureux, mais sombres et rêveurs.

Qui pourrait deviner que ces gens impassibles
Sont ceux que chez le Juge on a vus moins paisibles ?
Après leur déjeuner bruyant, nos compagnons
Font solennellement la chasse aux champignons.
Ils savent accorder, tant leur conduite est sage,
A chaque occasion leur mise et leur langage,
Tenant compte et des temps et des lieux à la fois :
Aussi, quand il fallut suivre le Juge au bois,
On changea de maintien ainsi que de costume.
Par dessus leurs kontusz, comme c'est la coutume,
Ils ont mis des surtouts de toile, et sur leurs fronts
De grands chapeaux de paille immense et tout ronds.
De là vient leur blancheur étrange, élyséenne.
Tous se sont travestis, excepté Téléimène,
Et quelques jeunes gens en habit.

Cette scène

Est du grec pour le Comte étranger à nos mœurs :
Il court donc étonné vers les blancs promeneurs.

Le gibier abondait. Tout jeune homme ramasse
Le *mousseron* (1) : le peuple aime et vante sa grâce :
Son éclat que l'insecte a toujours respecté
Est l'emblème, dit-on, de la virginité.
Le *bolet* élancé que la chanson appelle
Le colonel des bois (2), plaît à la demoiselle.
Tous cueillent les *rydze* (3) ; gros comme rien du tout,
Ils sont les moins chantés mais les meilleurs au goût,
Frais, salés, en automne, en hiver. Dans les couches
De lichen, le Woïski cherchait la *mort aux mouches* (4).

(1) En polonais : *Lisice*.

(2) Il existe en Lithuanie un poème populaire sur la Guerre des Champignons, commandés par le bolet ou *borowik* : on y trouve l'énumération des espèces comestibles.

(3) L'orange.

(4) En polonais : *muchomor*.

Les autres champignons, tenus pour dangereux,
Ou dédaignés de tous pour leur goût doucereux,
Servent uniquement au gibier de pâture,
Aux insectes de nid, aux forêts de parure.
Sur la nappe des prés on les dirait posés
Comme un couvert complet. Par leurs bords évasés
Des *girolles* (1) tantôt roses, tantôt dorées,
Semblent des verres pleins de liqueurs colorées.
La *coquemelle* (2) imite un fond de gobelet;
D'un long verre à champagne un autre (3) a le reflet.
L'*agaric* (4) rond et blanc, large et plat tout ensemble,
A la tasse de Saxe étonnamment ressemble.
Et la *vesse-de-loup* (5), globe plein tout entier
D'une poudre noirâtre, a l'air d'un poivrier.
Les lièvres et les loups savent comment se nomme
Le grand nombre de ceux que ne connaît point l'homme.
Ceux-là sont délaissés; si parfois un chercheur
Se penche vers l'un d'eux, en voyant son erreur
Il s'irrite et du pied l'écrase ou le déchire.
Mais il abîme l'herbe et c'est mal se conduire.

Dédaignant ceux de l'homme autant que ceux des loups,
Télimène distraite au ciel fait les yeux doux.
Le Notaire lui dit, les deux poings sur les hanches :
« Quels sont ces champignons qui poussent sur les branches ? »
Et l'Assesseur, toujours méchant, la définit :
La femelle qui cherche un endroit pour son nid.

Elle cherche en effet le calme et le silence.
Loin de la compagnie à pas lents elle avance
Du côté d'un coteau doucement étagé
Et d'arbres plus touffus largement ombragé.
Au centre est une pierre; et de dessous la pierre
Un ruisseau jaillit, gronde, et, cherchant le mystère,
Court se cacher au sein des joncs et des roseaux
Pullulant sur ses bords et nourris de ses eaux
Là le malin espiègle, emmaillotté d'herbage,
Immobile et muet sur son lit de feuillage,
Murmure en s'endormant au pied d'un arbrisseau
Comme un enfant criard posé dans son berceau,

(1) Surojadki.

(2) Koźlak.

(3) Ce sont les *lejki*.

(4) *Bielaki*.

(5) *Purchdwka*.

Quand sa mère sur lui joint les rideaux et jette
Des feuilles de pavot partout dans la couchette.
Télimène en ce lieu charmant aime à venir :
Elle l'a baptisé *Temple du Souvenir* (6).

Debout près de la source elle étale sur l'herbe
Son châle rouge large, éclatant et superbe ;
Et, comme la baigneuse au-dessus d'un bain froid
Se penche avant d'oser y plonger, on la voit
Qui se met à genoux et lentement s'incline.
Enfin, comme attiré par l'onde purpurine
Du châle, tout son corps s'y renversa soudain.
Les deux coudes sur l'herbe et le front dans la main,
Elle baisse les yeux et son regard s'arrête
Sur un livre français entr'ouvert sous sa tête ;
Elle laisse tomber autour des feuilletts blancs
Un flot de cheveux noirs et de roses rubans.

L'émeraude de l'herbe et le corail du châle,
Sa longue robe rouge au vague reflet pâle,
Le jais de ses cheveux qui brille d'un côté,
Et sa bottine noire à l'autre extrémité,
Des bas, des mains, du front l'éclat pur et candide
La font luire de loin comme une chrysalide
Sur le feuillage vert de l'érable...

O malheur !

Ce spectacle charmant perd toute sa valeur :
Nul connaisseur qui puisse en goûter tout le prix ;
La chasse aux champignons absorbe les esprits.
Seul, Thadée a tout vu du coin de l'œil ; il n'ose
Aller tout droit : il veut dissimuler la chose.
Tel un chasseur, caché dans des branches d'osier,
Sur une double roue approche du pluvier
Ou des outardes, et près du cheval s'abrite :
La selle ou la crinière au fusil sert de gîte ;
Il feint de labourer ou de herser le champ,
Et du nid des oiseaux va toujours s'approchant ;
Tel louvoyait Thadée.

Alors, ô malchance !

Le Juge, le coupant, vers la source s'avance.
Au vent flottent tout blancs les pans de son surtout

(6) Mot à mot : le *Sauctuaire de la rêverie* (*Świątynia dumania*).

Et son vaste mouchoir attaché par un bout ;
Son grand chapeau de paille , en sa marche subite ,
Comme une large feuille avec le vent s'agite
Et tombe sur son dos ou s'abat sur ses yeux.
Il porte un gros bâton : son air est soucieux.
Il se penche ; et, lavant ses mains à la fontaine,
Il s'assied sur la pierre auprès de Télémaque :
Puis il parle en ces mots, appuyant son menton
Sur la pomme d'os blanc de l'énorme bâton :

« Maintenant que Thadée a fini ses études,
Ma sœur, je suis en proie à mille inquiétudes.
Je suis vieux, sans enfants; et c'est ce grand garçon
Qui fait seul ici-bas ma consolation.
Il sera l'héritier de ma fortune. En somme
Il pourra dans mon bien vivre en bon gentilhomme.
Il est temps de songer à m'occuper de lui.
Mais comprenez, ma sœur, ma peine et mon ennui.
Jacek (1), mon frère aîné, le père de Thadée,
S'obstine, je ne sais dans quelle étrange idée,
A rester loin de nous, et même à son enfant
Il ne fait pas savoir qu'il est encor vivant;
Mais il règle son sort. D'abord, c'est à la guerre
Qu'il voulait l'envoyer : ce qui ne m'allait guère.
Enfin il a permis qu'il restât parmi nous
Et qu'il se mariât. Pour ce futur époux
J'avais un bon parti. Nul dans le voisinage
N'égale pour le nom et pour le parentage
Le Président. Anna, sa fille aînée, est bien :
Jeune, jolie et riche, il ne lui manque rien.
C'était mon rêve. » Alors Télémaque oppressée
Ferme son livre. Après s'être un peu redressée,

« Comme j'aime maman (2), dit-elle, y pensez-vous,
Mon frère? Ces projets sont vraiment par trop fous !
Vous croyez pour Thadée être un dieu tutélaire
En lui faisant semer du blé noir dans sa terre ?
C'est un meurtre ! Et lui-même un jour vous maudirait.
Enfouir ce talent au fond d'une forêt !
Croyez-moi, son esprit en ressources abonde ;
Il est de ceux qu'on doit produire dans le monde.
Dans quelque capitale envoyez-le plutôt !

(1) C'est-à-dire *Hyacinthe* (v. Livre II).

(2) Voyez la note du Livre II sur ce dicton de Télémaque.

Qu'il aille à Varsovie ! Ou bien, non, ce qu'il faut
Pour lui, c'est Pétersbourg. Cet hiver une affaire
M'y réclame. Voyons ce que l'on pourra faire
Pour votre cher neveu. J'ai des relations,
Du crédit : tout se fait par les protections.
Il entrera partout grâce à mon patronage !
Je lui ferai donner par un haut personnage
Des ordres, des emplois. Il pourra quelque jour
Les quitter s'il le veut : du moins à son retour
Il sera quelque chose, il aura la science
Du monde, n'est-ce pas ? — Après l'adolescence,
Dit le Juge, il est bon de voyager un peu,
Et de voir comme est fait le monde du Bon Dieu.
Je ne suis pas toujours resté dans mon village :
J'ai vu *Piotrków* jadis et je fus du voyage
De la cour à *Dubno* ; pour affaires d'argent
Je fus à Varsovie ; et même en voyageant
J'ai beaucoup profité ! Je veux bien que Thadée
Voyage, mais comment ? Savez-vous mon idée ?
Je le ferais partir en simple voyageur,
En apprenti, bientôt compagnon et majeur.
Des ordres ? des emplois ?... Motus sur ce chapitre :
Un ordre, un grade russe !... Ah ! vraiment, le beau titre !
Quel est donc le seigneur, autant nouveau qu'ancien,
Quel est le gentilhomme ayant un peu de bien,
Qui songe à ces hochets ?... Ont-ils moins d'influence ?
Nous estimons en eux le nom et la naissance
Ou des emplois publics dus à l'élection
De leurs égaux et non à la protection ».
« Si tel est votre avis, repartit Télémaque,
C'est bien ; qu'en voyageur alors il se promène. »

— « Oui, ma sœur, dit le Juge en se grattant le front,
Je le voudrais ; mais *eux*, qui sait ce qu'ils diront ?
Hyacinthe de son fils veut disposer en maître :
Il vient de m'envoyer encore ce vieux prêtre,
Robak, de Varsovie arrivé récemment,
Grand ami de mon frère et son seul confident.
Entre eux deux de Thadée ils ont réglé la vie :
Ils désirent le voir le mari de Sophie,
Votre jeune pupille. Il paraît qu'ils auront
En outre de mon bien un douaire assez rond
En capitaux, que veut leur assigner mon frère.
Vous savez qu'il est riche et qu'il a droit de faire
De mon bien ce qu'il veut... Il faudra donc, ma sœur,

Arranger entre nous cette affaire en douceur.
Il faut les rapprocher. Qu'importe leur jeunesse?
Sophie est une enfant, direz-vous, rien ne presse.
Mais le temps est venu de la faire sortir :
C'est une enfant, ma sœur, qui commence à grandir. »
Télimène à ces mots surprise et toute pâle
Se levait lentement, à genoux sur le châte.
D'abord elle écoutait ; bientôt d'un mouvement
De main elle sembla repousser vivement
Ces propos importuns, comme on chasse une mouche,
Vers la bouche du juge.

« Ah ! voilà qui me touche !

Que ce soit pour Thadée avantageux ou non,
Dit-elle, vous pouvez trancher la question ;
Ce n'est pas mon affaire ; et que votre jeune homme
Devienne par vos soins aubergiste, économe,
Qu'il tienne cabaret ou se fasse piqueur,
Peu m'importe après tout. Mais Sophie et son cœur !
Qu'a-t-elle de commun avec vous ? Ma pupille
Dépend de moi. Jacek a pour la jeune fille
Pu payer de son bien les frais de pension
Et nous faciliter son éducation,
Sans l'avoir achetée encor ! Dieu me pardonne,
Vous savez, et ce n'est un secret pour personne,
Que, pour faire les grands, vous avez vos raisons,
Et qu'il est une dette entre nos deux maisons. »
(Le juge l'écoutait avec impatience
Et ne put à ces mots cacher sa répugnance ;
Aussi, comme il craignait d'en entendre encor plus,
Il approuvait du geste et semblait tout confus.)

Télimène acheva : « Sophie est ma pupille ;
Je suis sa protectrice et toute sa famille.
Seule je dois avoir le soin de son bonheur. »
— « Et si ce mariage était selon son cœur »,
Dit le Juge en levant les yeux ; « et si Thadée
« Lui plaisait...? — « Lui plaisait?... Voyez l'étrange idée !
« Hé ! qu'il lui plaise ou non, cela m'importe bien !
« Il est vrai que pour dot ma pupille n'a rien ;
« Mais elle ne sort pas d'une noblesse... basse ;
« Elle a des Palatins dans son illustre race.
« Sa mère est Horeszko ! N'est-ce rien que ce nom ?
« D'ailleurs, j'ai tant soigné son éducation !...
« Elle mourrait ici... » Le Juge pense, écoute,
La regarde ; il finit par s'apaiser sans doute.

Car il reprend gaiement : « Que faire, dans ce cas ?
« J'aurais voulu finir tout ceci sans tracas.
« Mais pourquoi se fâcher ? Cela peut vous déplaire,
« C'est votre droit ; tant pis ! Surtout, pas de colère !
« Moi, je ne suis qu'un tiers ; on ne vous force en rien.
« Vous refusez Thadée en résumé ; c'est bien.
« Je répondrai là-bas que je ne suis pas cause
« S'il faut que l'on renonce à ce qu'on se propose.
« Je reviens à mon plan. Avec le Président
« Nous aurons en deux jours fait notre arrangement. »

Télimène pourtant apaise sa colère :

« Je ne refuse rien : pas si vite, mon frère !
« Vous l'avez dit vous-même, il est encor trop tôt :
« Attendons, agissons prudemment, comme il faut.
« Donnons aux jeunes gens le temps de se connaître ;
« Avec réflexion le sentiment doit naître.
« Mais n'allez pas au moins forcer votre neveu
« A l'aimer ; gardez-vous de souffler sur le feu.
« Le cœur n'a pas de maître et n'est pas un esclave, (1)
« Et de toute contrainte il sait briser l'entrave. »

Le Juge alors se lève et s'éloigne pensif ;
Thadée à ce moment se rapproche furtif.
Ce sont des champignons qu'il cherche en apparence :
Et du même côté le Comte alors s'avance.

Tandis qu'avec sa sœur le Juge conférait,
Le Comte, de derrière un gros arbre, admirait.
Il a pris son crayon, puis une feuille blanche
Qu'il a toujours sur lui ; sur une large branche
Il étend son papier : il dessine un croquis
En se disant tout bas : « Quel groupement exquis !
L'une sur le gazon et l'autre sur la pierre !
Contraste dans les traits, têtes à caractère ! »
Il allait, s'arrêtait, essuyait son lorgnon,
Clignait des yeux, semblait plein d'admiration.
« Ce spectacle charmant, ce ruisseau, cette roche,
Vont-ils changer encore ou fuir à mon approche ?
Ai-je pris des pavots pour de moelleux gazons ?
Ma nymphe est-elle encor la pastoure aux oisons ? »

Le Comte chez le Juge avait vu Télimène,
Car il venait chez lui presque chaque semaine,

(1) Ces vers sont tirés d'une chanson populaire très connue.

Mais sans la remarquer : il est donc stupéfait
Lorqu'il voit son modèle et qu'il le reconnaît.
Ce beau site, sa pose et sa mise adorable,
Ne la rendaient-ils pas d'ailleurs méconnaissable ?
Son œil brillait encor de son courroux récent ;
Son visage animé par le vent fraichissant,
Par sa dispute et par leur subite venue,
S'était comme éclairé d'une flamme inconnue.

« Madame, dit le Comte, un profane ose ici
Vous demander pardon et vous dire merci :
Pardon d'avoir de loin épié tous vos gestes,
Merci d'avoir joui de vos rêves célestes.
Je vous offensai tant hélas ! et vous dois tant !
J'ai troublé votre rêve et vous dois un instant
D'extase et de bonheur ! L'homme est inexcusable,
Mais l'artiste pour lui fait amende honorable.
J'osai beaucoup déjà, je vais faire encor pis.
Jugez ! » Il s'agenouille et lui tend son croquis.

Télimène jugea cette légère esquisse
En personne polie et nullement novice.
Elle n'épargna point les encouragements.
« Vous avez du talent, bravo ! Mes compliments !
Dit-elle, exercez-le : copiez les merveilles
De la belle nature !... O rives sans pareilles
De l'Italie ! O ciel éblouissant d'azur !
O cascades d'argent du classique Tibur !
Grotte du Pausilippe ! Et vous, géants de pierre !
C'est là-bas qu'il faut peindre. Ici, quelle misère !
Pour les fils des neuf sœurs ce pays est malsain ;
Ils y mourraient... Je vais encadrer ce dessin ;
Ou bien je le mettrai dans mon album, cher Comte !
De ceux de ma console il grossira le compte. »

Ils parlèrent alors des cieux italiens,
Des brises, des zéphyr, des monts aériens,
Non sans prendre en pitié, comme font les touristes,
Nos plaines et nos bois si sombres et si tristes.
Et pourtant autour d'eux s'étendaient nos forêts
Pleines de majesté, de grandeur et d'attraits !
Les pruniers enlacés par le houblon sauvage,
Le sorbier rougissant comme un jeune visage,
Le coudrier, Ménade aux mille thyrses verts,
Au lieu de noirs raisins, de noisettes couverts ;

Près du sol, le sureau penché vers l'aubépine,
La framboise embrassant la mère sa voisine.
Arbrisseaux et buissons se tiennent par la main;
De danseurs animés on dirait un essaim;
Et, couple éblouissant, au milieu d'eux se dressent,
Dominant les flots verts qui sous leurs pieds se pressent,
Le charme et le bouleau (1), qui, sveltes fiancés,
Règnent par leur couleur et leurs troncs élancés.
Plus loin, silencieux, se tiennent les ancêtres
Regardant leurs neveux : là ce sont les vieux hêtres,
Ici les peupliers, le chêne au front moussu
Qui porte cinq cents ans sur son torse bossu,
Et foule, comme autant de piliers funéraires,
Les corps pétrifiés des vieux chênes, ses pères.

Thadée allait, venait dans un mortel ennui.
Leurs longs discours n'étaient que de l'hébreu pour lui.
Enfin, lorsqu'ils vantaient les bosquets d'Italie,
Et qu'ils énuméraient toute une litanie,
Orangers et cyprès, oliviers, amandiers,
Cactus, noyers, sandals, aloès, citronniers,
Lierre, acajou, figuier, comme autant de prodiges,
En célébrant leur forme et leurs fleurs et leurs tiges,
Sentant que son courroux croissait à tout moment,
Il ne put retenir son mécontentement.
Sans être un grand savant, il aimait la nature,
Et dit, montrant nos bois, à qui l'on fait injure :
« J'a pu voir au Jardin des Plantes de Vilna
Tous ces arbres fameux que vous nous vantez là,
Arbres de l'Orient, du Sud, de l'Italie :
Lequel peut égaler ceux de Lithuanie ?
Serait-ce l'aloès aux bras démesurés ?
Le citronnier, ce nain aux gros boulets dorés,
Aux feuilles de carton vernis, court et difforme,
Comme une femme riche aussi laide qu'énorme ?
Serait-ce le cyprès long, maigre et mince ? Lui,
Le symbole du deuil ? Non pas, mais de l'ennui !
On dit qu'il fait très bien sur une sépulture ;
D'un laquais allemand il y prend la posture,
N'osant bouger les mains ni remuer un œil
De peur de transgresser l'étiquette du deuil !

« N'est il pas plus touchant, notre bouleau rustique ?

(1) Le bouleau (*brzoza*) est du féminin en polonais, et la poésie populaire le compare volontiers à une jeune fille vêtue de blanc.

Comme une mère en deuil pleurant son fils unique
Ou la veuve un époux, il tord ses bras nerveux
Et répand jusqu'au sol les flots de ses cheveux.
Quels sanglots éloquents dans sa seule attitude !
Comte, si du dessin vous faites votre étude,
Que ne dessinez-vous nos beaux arbres à nous ?
Mais vos voisins, Monsieur, vont se rire de vous,
S'ils savent qu'habitant dans nos plaines fertiles,
Vous peignez... des déserts et des rochers stériles. »

« Mon ami, dit le Comte, un beau site n'est rien
Qu'un thème, un canevas... L'âme, croyez-le bien,
Est tout : la fantaisie a les ailes de l'aigle,
Mais il lui faut aussi le bon goût et la règle.
Et puis ce n'est pas tout encor ; le principal
Est qu'en son vol l'artiste aspire à l'idéal !
Le beau réel ne l'est pas toujours en peinture ;
Vous apprendrez cela plus tard par la lecture.
Quant au dessin, il faut, c'est là l'essentiel,
Un groupe, un point de vue, un *ensemble* et le ciel,
Oui le ciel d'Italie. Oh ! pour les paysages
Un peintre ne doit pas chercher d'autres rivages.
C'est pourquoi, sauf Breugel (mais non pas van der Hell),
Je veux parler de l'autre, on cite deux Breugel,
Et sauf Ruysdaël, notre Nord sombre et triste
A-t-il jamais produit un grand paysagiste ?
Non, c'est le ciel qu'il faut. » « Notre peintre Orłowski(1),
Intervint Téléimène, avait le goût d'ici ;
(Car chez les Soplitza c'est une maladie
De ne rien trouver beau si ce n'est leur patrie) ;
Et, bien qu'à Pétersbourg il vécût sans ennui,
(Dans ma console j'ai des esquisses de lui),
Bien qu'il fût à la cour reçu, choyé, — sans cesse
Il parlait du pays chéri de sa jeunesse.
Ce pays-là pour lui seul avait des attraits :
C'est ici qu'il prenait terre, ciel et forêts... »

« Comme il avait raison ! » dit Thadée avec flamme ;
« Votre ciel d'Italie est beau, mais n'a point d'âme.
Toujours pur, n'est-il pas comme un fleuve glacé ?
J'aime bien mieux le nôtre orageux, nuancé.
Vous n'avez qu'à lever les yeux : quels paysages !
Que de tableaux divers dans le jeu des nuages !

(1) Peintre d'histoire et paysagiste distingué mort à Pétersbourg, où l'avait connu Mickiewicz.

Comme ils changent ! Celui d'automne, tout brumeux,
Va comme une tortue : il rampe pluvieux,
Et paresseusement sur la terre s'appuie
Laisant flotter ses longs cheveux tressés de pluie.
Le nuage de grêle arpenté le ciel bleu :
Tout rond comme un ballon, doré vers le milieu,
Et rapide et grondant... Et même ces nuées
Blanchâtres, voyez comme elles sont remuées !
On dirait maintenant des cygnes dispersés ;
Le vent comme un faucon les pousse à flots pressés.
Les voyez-vous grossir, grandir ?... Et puis tout change.
Ils ont pris une croupe, une crinière étrange,
Des jambes et des pieds ; ils traversent les airs.
On dirait des chevaux volants dans les déserts.
Ces coursiers argentés se mêlent : de la croupe
Sort un mât, la crinière en voile se découpe ;
A présent, un vaisseau vogue majestueux,
Lentement, au milieu de la plaine des cieux ! »

Télimène et le Comte avaient levé les yeux.
D'une main l'orateur montrait le phénomène
Et de l'autre il serrait la main de Télimène.
Pendant le court instant que dura cette scène,
Sur son chapeau le Comte a posé son papier ;
Il a pris son crayon ; il allait dessiner,
Quand la cloche sonna. Du bois plein de silence
S'élèvent des clameurs et le bruit recommence.

Le Comte en soupirant dit d'un ton solennel :
« De la cloche ici-bas tout subit donc l'appel !...
« Les rêves du génie ou de la fantaisie
« Les plaisirs de l'amour et de la poésie,
« L'union de deux cœurs, quand l'airain retentit
« Tout se trouble, tout fuit et tout s'anéantit ! »
Là, tournant attendri ses yeux vers son modèle,
« Que nous en reste-il ? — « Le souvenir, » dit-elle... »
Pauvre Comte ! il faut bien le consoler un peu :
Elle cueille et lui tend un myosotis bleu.
Il le baise et le met vite à sa boutonnière.
Thadée en même temps écartait la bruyère
En voyant que vers lui venait par ce chemin
Un objet blanc : c'était... un lis ? non, une main !
Il la saisit, sa bouche y plonge avec délices :
Telle du lis l'abeille explore les calices.
Qu'a-t-il senti de froid ? Une clef, et dessous

Un papier blanc roulé : sans doute un billet doux.
Il les cache avec soin. Ce que la clef veut dire,
Le petit papier blanc est là pour l'en instruire.

Et la cloche sonnait toujours... Du fond du bois
Mille cris en écho répondaient à sa voix.
On se cherche, on s'appelle, et pour cette journée
La chasse aux champignons est ainsi terminée.
Cette cloche d'ailleurs qu'on entend résonner,
A midi tous les jours annonce le dîner.
Ce n'est donc pas un bruit sinistre et funéraire,
Comme le Comte avait pensé : bien au contraire.
C'était dans maint château la coutume autrefois ;
Chez le Juge on l'observe encore. Aussi du bois
Sortent nos gens, portant des corbeilles d'écorce,
Des paniers, des mouchoirs noués où gisent force
Champignons. D'une main les demoiselles vont
Portant en éventail plié le bolet rond,
Et de l'autre tenant agarics et girolles
Comme des fleurs des champs aux brillantes corolles.
Le Woïski tient la mort aux mouches. Sans gibiers
Reviennent Téléphème et ses deux cavaliers.

Les convives en ordre entrèrent dans la salle (1)
A la place d'honneur le président s'installe :
Son âge et son emploi lui valent ces égards.
Il salue en passant jeunes gens et vieillards ;
Après lui vient le Juge et le Révérend Père ;
Ce dernier en latin récite une prière ;
On verse l'eau-de-vie à la ronde : on s'assoit
Et l'on mange en silence et vite un brouet froid.

Le dîner était moins bruyant qu'à l'ordinaire ;
Les propos languissaient : le Juge avait beau faire.
Entre les lévriers les partis divisés
Pensent aux grands paris naguère proposés,
Et de ce grave objet leur âme est possédée.
Téléphème causait sans cesse avec Thadée,
Au Comte par instants glissait quelque douceur,
Et lançait un coup d'œil parfois à l'Assesseur.
Tel l'oiseleur épie et le filet aux grives
Et le piège aux moineaux. Parmi tous les convives
Seuls le Comte et Thadée étaient fiers, contents d'eux,

(1) Ces vers qu'on a déjà vus au premier livre reviennent à chaque repas, à la façon d'Homère.

Pleins d'espoir, et par suite aussi muets tous deux.
Le Comte en conquérant contemplait sa fleurette;
De sa poche Thadée explorait la cachette :
Il avait bien la clef ; il roulait dans sa main
Le billet qu'il n'avait pas pu lire en chemin.
Le Juge au Président versait Tokaï, Champagne,
Lui pressait les genoux, mais battait la campagne ;
Pour causer aujourd'hui les mots ne venaient pas :
Il avait à coup sûr de secrets embarras.

En silence on passait les plats et les assiettes,
Lorsque apparut, rompant ces agapes muettes,
Un hôte inattendu... Le garde entre à grands pas
Et, sans se soucier de l'heure du repas,
Il court au maître ; à tous son air troublé révèle
Qu'il est le messager d'une grande nouvelle.
Tout le monde vers lui tourne aussitôt les yeux.
Lui, reprenant haleine, il dit : « Un Ours, Messieurs ! »
On devina le reste : un ours de sa tanière
Était sorti, gagnant les bois de la frontière.
Il fallait le poursuivre, on en tomba d'accord,
Et sans discussion tous décident sa mort.
On reconnaît bientôt que leurs plans sont semblables
Aux gestes animés, aux ordres innombrables
Qui, des lèvres de tous s'élançant à la fois,
Ont tous le même but et ne font qu'une voix.

« Au village ! cria le Juge ; qu'on arrête
Des hommes pour l'aurore ; on traquera la bête :
Quiconque avec l'épieu se sera présenté,
De vingt jours de travail je le tiens exempté. »

« Hop ! dit le Président ! sellez ma jument grise !
Vite, au galop ! chez moi ! Là prendre sans méprise
Mes deux roquets, fameux d'ici jusqu'à Vilna :
Le chien nommé *Sprawnik* (1), la chienne, *Strapczynna* (2),
Qu'on revienne à cheval ; vite, qu'on les muselle,
Et puis que dans un sac tous deux on les ficelle !
— « Wańka, dit l'Assesseur en russe à son valet,
De mon couteau de chasse aiguise le filet :
Mon couteau Sanguszko, tu dois bien le connaître !
Remplis ma cartouchière : elle est vide peut-être. »

(1) Le capitaine *Sprawnik* est le chef de la police du district.

(2) *Strapczynna* est le féminin de *Strapczy*, espèce de procureur. Ces deux fonctions policières ne sont pas en odeur de sainteté parmi les citoyens : c'est ce qui fait que le Podkomorzy a baptisé ses chiens de leurs noms.

— « Préparez les fusils ! » criait chaque chasseur.
— « Du plomb ! du plomb ! » sans fin répétait l'Assesseur,
« J'ai mon moule avec moi. » — « Qu'on prie avant la chasse
Le curé de vouloir dire une messe basse
Devant l'autel par nous à cet usage offert,
Dit le Juge à la fin; messe de saint Hubert. »

Tous ces ordres donnés, le calme recommence.
Chacun autour de lui regardait en silence,
Comme si l'on cherchait quelqu'un; puis les regards
Se sont vers le Woïski tournés de toutes parts.
C'est un chef qu'on demande et celui qu'on désigne
Est le Woïski : de tous il paraît le plus digne.
Il se lève, il comprend quelle est leur volonté.
Sur la table sa main frappe avec majesté,
Et, hors de son gousset tirant sa montre énorme
Qui d'une poire avait la grosseur et la forme :
« A quatre heures, dit-il, devant l'autel, piqueurs
Et chasseurs rejoindront la foule des traqueurs. »

Il a dit et s'éloigne : il emmène le garde
Pour tout organiser, car ce soin les regarde.
Tels avant le combat dans un camp, les soldats
Préparent leurs fusils et prennent leur repas,
Puis dorment pour tromper les ennuis de l'attente...
Et les chefs veillent seuls réunis sous la tente.

Le diner cesse; l'un fait ferrer son cheval,
L'autre panse les chiens, inspecte l'arsenal.
A souper l'on ne vit presque personne à table.
On a même oublié le débat mémorable
A propos du Faucon et du chien l'Écourté.
Assesseur et Notaire en grande intimité
Cherchent partout du plomb. Les autres au plus vite
Vont dormir, pour pouvoir paraître à l'heure dite.

LIVRE IV

DIPLOMATIE ET CHASSE

Une apparition en papillotes vient réveiller Thadée. — Il s'aperçoit trop tard de son erreur. — L'Auberge. — L'Émissaire. — Utilité de la tabatière pour ramener la discussion sur son véritable terrain. — Le *Matecznik* (paradis des animaux). — L'Ours. — Danger couru par Thadée et le Comte. — Les trois coups de feu. — Discussion entre la *Sagalasówka* et la *Sanguszkówka* terminée à l'avantage de la carabine à un coup des Horeszko. — Le *Bigos* (choux gras). — Récit du Woiski sur le duel de Doweiko avec Domeiko interrompu par la poursuite d'un lièvre. — Fin du récit sur Doweiko et Domeiko.

Arbres contemporains des Grands-Ducs d'autrefois,
Arbres de Białowież, du Świtez (1) et des bois
Où Mendog (2) et les siens, après une conquête,
Venaient mettre à l'abri leur couronne et leur tête,
Vous vîtes Giedymin, couché près du foyer
Au milieu des chasseurs vainqueurs d'un sanglier,
Écouter les chansons de Lizdeiko le sage,
Puis, bercé par le bruit des flots sur le rivage
De la Wilia, dormir rêvant au loup d'airain (3).
Il s'éveille, et des Dieux suit l'ordre souverain :
Il élève Vilna, qui, pareille à la louve
Au milieu de bisons, d'ours, de sangliers, couve,
Comme à Rome autrefois, des héros triomphants,
Kieystut avec Olgierd et leurs rudes enfants (4),
Chasseurs aussi fameux que guerriers intrépides,
Traquant les ennemis comme les cerfs timides.
Ce songe du destin dévoilait les secrets :
Il nous faudra toujours du fer et des forêts.

(1) Forêts célèbres de Lithuanie, auxquelles le poète ajoute les bois de *Ponary* et de *Kuszelew*.

(2) Mickiewicz cite ici le redoutable Witenès, le grand Mindowe ou Mendog et Giedymin, dont il est question plus bas.

(3) D'après une tradition, le grand-duc de Lithuanie, Giedymin, vit en songe sur la colline de *Ponary* un loup d'airain, ou plus exactement, un loup de fer, et, à la suite de ce songe, fonda la ville de Vilna sur le conseil du Vaïdelote Lizdeiko. (Vaïdelote est le nom des prêtres païens de Lithuanie. Voyez le Konrad Wallenrod de Mickiewicz.)

(4) Il s'agit de Vitold, fils de Kieystut et de Jagellon, fils d'Olgierd ; le dernier fut roi de Pologne, à laquelle il réunit la Lithuanie.

O bois ! Le dernier roi qui chassa sous votre ombre
Et qui du grand Vitold porta le kolpak sombre (1),
Ce fut de Jagellon le dernier successeur
Et de notre pays le dernier roi chasseur.
Arbres de ma patrie ! Oh ! si le ciel me laisse
Vous revoir quelque jour, amis de ma jeunesse,
Vous trouverai-je encore ? Êtes-vous tous vivants,
Vous qui nous avez vus ramper encore enfants ?
Vit-il ce vieux *Baublis* (2) dont le tronc séculaire
Contenait une table immense et circulaire
Où douze hommes pouvaient facilement s'asseoir ?
Et le bois de Mendog (3) pourrons-nous le revoir ?
S'élève-t-il encor ce beau tilleul d'Ukraine
Qui des Holowiński décorait le domaine,
Si grand, que, sous son dôme aux vertes épaisseurs
Pouvaient se déployer cent couples de danseurs ?

Monuments du passé ! La plupart de vous tombe,
Du marchand et du Russe annuelle necatombe !
On arrache votre ombre aux chantres de nos bois,
Tant poètes qu'oiseaux, dont vous aimiez la voix.
Tilleul de Czarnolas, quand chantait ton poète (4),
C'est toi qui l'inspirais ! Et toi, chêne-prophète,
Notre barde kozak (5) te doit ses beaux récits.

Pour moi, je vous bénis, arbres de mon pays !
Inhabile chasseur, fuyant les moqueries
De mes amis, j'allais, suivant mes rêveries,
Sous votre calme abri, sous vos feuillages verts
M'asseoir loin de la chasse, et je rimais des vers.
Tout autour s'argentait la mousse à barbe grise,
Qu'ensanglantait parfois le jus de la merise.
La colline plus loin de corail s'empourprait ;
De ses colliers de fruits l'airielle la paraît.
Tout le reste était noir ; là-haut les lourds branchages
Pendaient comme d'épais et verdoyants nuages ;

(1) Sigismond Auguste fut élevé à la dignité de grand-duc de Lithuanie, conformément aux anciens usages : il ceignit le glaive et se couronna d'un Kolpak (c'est le nom de ce bonnet qu'on appelle parfois en français le Colbak) Il adorait la chasse.

(2) Dans le district de Rossenie (Samogitie), dans les biens de Paszkiewicz, greffier du district, s'élevait un chêne connu sous le nom de Baublis, vénéré comme un objet sacré au temps du paganisme. A l'intérieur de ce géant évidé par les siècles, Paszkiewicz avait fondé un cabinet d'antiquités lithuaniennes.

(3) Non loin de l'église paroissiale de Nowogródek croissaient d'antiques tilleuls dont un grand nombre furent abattus vers 1812.

(4) Jean Kochanowski, le grand poète polonais du XVI^e siècle, qui habitait Czarnolas au légendaire tilleul.

(5) V. le poème de Séverin Goszczyński, intitulé le *Château de Kaniow*.

Au-dessus de leur voûte immobile, le vent
Hurlait, pleurait, grondait, comme un monstre vivant.
Bruit sourd, étourdissant ! On eût dit la tempête
Déchainant l'Océan suspendu sur ma tête.

Plus bas est-ce une ville en ruines ? Ce tronc,
Qui semble soutenir sur son grand socle rond
Des fragments de piliers ou des pans de murailles,
C'est un chêne entouré d'ais morts et de broussailles.
Plus loin est un rempart d'herbes. — Nul n'oserait
S'y risquer : c'est l'abri des rois de la forêt,
Sangliers, ours et loups ; on voit devant l'entrée
Une carcasse humaine à moitié dévorée.
Là jaillissent parfois par-dessus les flots verts,
Ainsi que deux jets d'eau, deux ramures de cerfs ;
Leur poil fauve et doré passe dans ces feuillages,
Comme un rayon qui brille et fuit dans les branchages.

Tout se tait. Le pivert de son bec indiscret
Frappe un tronc et plus loin s'envole et disparaît.
Mais à petits coups secs son bec frappe et reffrappe :
Tel un enfant caché crie et veut qu'on l'attrape.
Rongeant une noisette, apparaît l'écureuil ;
Sa queue en éventail retombe sur son œil.
D'un casque de dragon on dirait le panache.
Il regarde partout, il se montre, il se cache.
Quelqu'un vient... Le léger danseur de la forêt
D'arbre en arbre bondit, puis soudain disparaît
Dans l'invisible trou d'un tronc qu'il escalade :
Telle en l'arbre natal s'enferme une dryade.
Tout se tait.

Mais bientôt j'entends un frôlement
Parmi les grappes d'or d'un sorbier : plus charmant,
Plus rosé que ses fruits, un frais visage brille.
Cette apparition, c'est une jeune fille :
Dans un panier d'écorce elle va vous offrir
Des mûres qu'aux buissons sa main vient de cueillir.
Un jeune homme la suit et lui courbe les branches :
Elle saisit au vol les fruits verts, les fleurs blanches.

Mais le cor retentit, les chiens ont aboyé :
La chasse se rapproche et le couple effrayé
Au plus épais du bois, sous les pins, sous les aunes,
Disparaît à mes yeux comme un couple de faunes.

Grand bruit à Soplitzow. Mais ni les aboiements,
Ni les chariots grinçants, ni les hennissements,
Ni des trompes la voix sonore ou saccadée
De son profond sommeil n'ont pu tirer Thadée.
Sur son lit non défait il dort tout habillé.
Parmi ses compagnons nul ne l'a réveillé ;
Chacun au rendez-vous court et chacun se presse.
Tant pis pour le dormeur s'il cède à la paresse.

Il ronfle. Le soleil, par l'ouverture en cœur
Qui perce le volet, sur le front du dormeur
Fait tomber du dehors un faisceau de lumière.
Il veut dormir, se tourne en avant, en arrière
Pour fuir le jour... Soudain il se frotta les yeux :
Il entendait frapper : son réveil fut joyeux.
Léger comme l'oiseau, largement il respire ;
Tout heureux, à lui-même il semble se sourire :
Il pense à ce qu'hier il goûta de bonheur :
Il rougit, il soupire, il sent battre son cœur.
Il regarde... O merveille ! Oui, dans cette colonne
Lumineuse, un visage angélique rayonne !
Il voit briller deux yeux, deux yeux épanouis
Et qui plongent dans l'ombre encor tout éblouis.
Une petite main sur ces deux yeux se pose
Pour les mieux abriter, léger éventail rose ;
Et cinq doigts effilés, doux et souples écrans,
Opposent aux rayons leurs rubis transparents.
Puis il voit s'entr'ouvrir deux lèvres curieuses
Qui découvrent deux rangs de perles radieuses...
Ce visage, abrité des rayons du soleil,
N'en scintille pas moins, tout rose et tout vermeil.
Thadée avait son lit juste sous la fenêtre :
Il admire ce front qu'il ne peut reconnaître
Et qu'il sent là tout près, touchant presque le sien ;
Est-ce un être réel qu'il aperçoit ? ou bien
Rêve-t-il à quelqu'un de ces charmants visages
Dont nos songes d'enfants nous tracent les images ?
Ce visage se penche... Et Thadée a tremblé
De frayeur et de joie... Il revoit, tout troublé,
Ces mêmes cheveux courts et ces boucles dorées
De petits papiers blancs savamment entourées,
Qui brillent au soleil et qui forment encor
Comme aux portraits des saints une auréole d'or (1).

(1) Dans le texte ces vers sont identiques à ceux du premier livre. Les nécessités de l'alternance des rimes ont forcé le traducteur à les modifier ici.

Il s'élance : à ce bruit la vision s'envole ;
« Elle va revenir ! » croit-il : espoir trivole !
Il entend seulement frapper, et retentir
Ces mots : « Debout, monsieur ! Il est temps de partir !
« Hâtez-vous ! » — Il bondit et ses deux mains ensemble
Ont poussé le volet si fort, que le gond tremble
Et qu'aux deux murs voisins les battants ont heurté.
Il se penche, il regarde... Ému, déconcerté,
Il n'aperçoit plus rien : tout a fui comme un rêve.
Mais du verger la haie à quelques pas s'élève ;
Là des fleurs du houblon les gros bourgeons dorés
S'agitent ; une main les a-t-elle effleurés ?
Ou serait-ce le vent ? Mais ce jardin l'effraie,
Il n'ose y pénétrer ; appuyé sur la haie,
Il cherche ; sur sa bouche il a posé son doigt,
Pour ne point se trahir par un cri maladroit.
Puis il frappe son front : on dirait qu'il réveille
Un souvenir confus qui dans ce front sommeille.
Enfin, il comprend tout, mord ses doigts jusqu'au sang,
Et crie : « Ah ! triple sot ! ah ! stupide innocent ! »

Dans toute la maison, si bruyante naguère,
Règne le calme triste et sourd d'un cimetière.
Tous sont aux champs. Thadée à ses oreilles met,
Pour entendre de loin, ses mains comme un cornet ;
Il écoute : le vent pousse à travers l'espace
L'écho de la trompette et le bruit de la chasse.

A l'écurie attend son cheval tout sellé.
Il s'arme, saute en selle et rejoint affolé
Les auberges qu'on voit non loin de la chapelle,
Où parmi les chasseurs le rendez-vous l'appelle.

Deux auberges sont là, chacune d'un côté,
Se regardant d'un air menaçant, irrité.
Au maître du château de droit est la plus vieille :
Le Juge a fait exprès bâtir l'autre pareille.
Le premier rang dans l'une appartient à Gervais,
Et la place d'honneur est dans l'autre à Protais.

La nouvelle n'a rien qui fasse parler d'elle ;
Mais la vieille est conforme à l'antique modèle
Qu'inventèrent jadis les charpentiers de Tyr
Et que depuis les Juifs ont fait partout fleurir :
C'est un style inconnu du vulgaire architecte

Et que des Juifs chez nous introduisit la secte.
Temple sur le derrière, arche sur le devant,
Voilà l'auberge juive : on appelle à présent
L'arche du bon Noé, simplement une grange ;
Là, chevaux, vaches, bœufs font un ménage étrange
Avec les boucs ; en haut l'on trouve des serpents
Et des bandes d'oiseaux et de rongeurs rampants.
Par derrière, l'auberge a la forme d'un temple,
Et les Juifs de nos jours prennent tous comme exemple
Celui qu'au temps jadis pour le roi Salomon
Les charpentiers d'Hiram dressèrent à Sion.
On donne cette forme à chaque synagogue,
Granges et cabarets sont d'un style analogue.
Le toit est anguleux, de paille revêtu,
Retroussé, vrai bonnet de Juif, sale et pointu.
Les rampes d'un perron en descendent crasseuses,
S'appuyant sur deux rangs de colonnes nombreuses,
Qui, bien que de travers, (au grand étonnement
Des gens de l'art) pourtant tiennent solidement
Sur leurs pieds vermoulus, comme la tour de Pise :
Un Grec n'y trouverait ni chapiteau ni frise.
Au-dessus sont placés des arcs-boutants en bois,
Tels que le moyen-âge en faisait autrefois ;
Et sur tous ces supports mi-juifs et mi-gothiques
Une hache a sculpté des dessins artistiques,
Tordus comme les bras des flambeaux des sabbats.
De gros boulets enfin pendent encor plus bas,
Semblables aux boutons que les Juifs sur leurs tresses
Suspendent en priant et qu'ils nomment *tsytsesses* (1).
Bref, l'auberge de loin dans les airs vacillant
Ressemble fort au Juif qui se penche en priant ;
Le toit est son bonnet ; sa barbe, c'est la paille ;
Sa robe noire, c'est la crasseuse muraille :
Les ornements sculptés, sont les boutons sacrés.

L'auberge se divise en deux coins séparés :
L'un, plein de logements étroits, sert à l'usage
Exclusif des messieurs et dames en voyage ;
L'autre est la grande salle : autour de ses parois
Court sur des pieds nombreux une table de bois
Avec des escabeaux si pareils à la table,
Qu'on dirait ses enfants....

Une foule innombrable
S'y presse : paysans, nobles font bande à part,

(1) En polonais *Cyces*.

Comme il sied; l'économe est assis à l'écart.
C'est aujourd'hui dimanche : après la messe basse,
Pour boire et s'amuser chez Jankiel on s'entasse.
Devant chacun déjà moussait un gobelet,
Et la Juive versait où chacun l'appelait.
Au centre était Jankiel dans sa robe de moire
Aux agrafes d'argent : à sa ceinture noire
D'une de ses deux mains les doigts se sont glissés,
L'autre erre sur sa barbe aux flots longs et plissés.
Dès qu'on entre, il salue; et, sans servir personne
Il fait placer le monde, il surveille, il ordonne,
Il sourit, il soutient la conversation :
Parfois même il apaise une discussion.

Cet honnête vieillard, Juif de la vieille roche,
Tenait depuis longtemps l'auberge, et nul reproche
N'avait jamais encore atteint sa probité.
Sa marchandise était de bonne qualité;
Il comptait strictement, sans nulle tromperie,
Tolérât la gaieté, mais non l'ivrognerie,
Aimait beaucoup la joie : et noces et festins
Se faisaient tous chez lui. Les dimanches matins,
Du village il faisait venir la cornemuse
Et la basse; chez lui Jankiel veut qu'on s'amuse.

Il connaît la musique et n'est pas sans talent :
Son tympanon (des Juifs c'est l'antique instrument)
Aussi bien que sa voix savante et bien timbrée
Fit jadis le bonheur de toute la contrée.
Il n'a pas trop l'accent de nos Orientaux
Et raffolle surtout des chants nationaux ;
D'au delà du Niemen chaque fois il rapporte
Kolomyjki (1) Mazours, Dumki (2) de toute sorte.
On dit même (qui sait si le fait est certain ?)
Que c'est lui le premier, qui, d'un pays lointain
Apporta, propagea dans la Lithuanie
Ce chant, qui, né d'abord sur le sol d'Italie,
Et redit en tous lieux par la voix des clairons,
A fait le tour du monde avec nos légions (3).
L'art du chanteur chez nous n'est pas chose commune

(1) Les Kolomyjki sont des chansons ruthéniennes de Galicie du même genre que les mazours polonais.

(2) Les Dumki sont des chants ukrainiens.

(3) C'est le chant national : la Pologne n'est pas encore morte (*Jeszcze Polska nie zginęła*).

Et donne assez souvent la gloire et la fortune.

Jankiel, ayant acquis et profit et renom,
Pendit enfin au mur son fameux tympanon,
Loua l'auberge et tint boisson, gîte et cuisine.
Il est vice-rabbin à la ville voisine.
On le reçoit partout : il est de bon conseil ;
Pour la vente des blés (1) il n'a pas son pareil.
Or c'est à la campagne une chose estimée.
Et d'un bon Polonais il a la renommée.

Il a clos le premier les débats si fameux
De l'une et l'autre auberge, en affermant les deux.
Si chez les Horeszko chacun l'estime et l'aime,
Chez le Juge pour lui le respect est le même.
Lui seul sait apaiser le terrible lutteur
Au lourd trousseau de clefs et l'huissier disputeur.
Lorsque Jankiel est là, ni défis, ni harangue :
Gervais retient son bras, Protais retient sa langue.

Gervais manque aujourd'hui, c'est par exception :
Exposer aux périls d'une expédition
Grave le Comte jeune et sans expérience,
Impossible ! Il lui doit et conseil et défense.

La place de Gervais est au fond, dans le coin,
Entre les bancs, plongeant sur la porte de loin ;
Son nom est *Pokucie* (2) : c'est Robak qui l'a prise
Sur l'avis de Jankiel. On voit que l'hôte prise
Le Bernardin... Sitôt qu'il voit se désempir
Son verre, il court à lui, pour lui faire servir
De son vieil hydromel par l'avenante hôtesse.
On prétend qu'ils se sont connus dans leur jeunesse
Là-bas, à l'étranger. Robak vient fréquemment
A l'auberge la nuit et cause longuement
Avec le Juif : on dit qu'ils font la contrebande :
Des calomniateurs l'imposture est si grande !

Sur la table accoudé, Robak parle à mi-voix,
Et tous tendent l'oreille et le nez à la fois

(1) Le commerce des blés se faisait par les *wiciny* ou grands bateaux du Niemen, qui servent aux Lithuaniens à porter en Prusse leurs céréales, en échange desquelles ils rapportent les denrées coloniales, entre autres le café comme il est dit au deuxième livre.

(2) C'est la place d'honneur où l'on plaçait autrefois les dieux domestiques et où les Russes mettent encore leurs icones. C'est là que le villageois fait asseoir un hôte qu'il veut honorer.

Vers la bouche du moine et vers sa tabatière.
De leurs éternuements tremble la salle entière.

« *Reverendissime !* » s'écria Skoluba
Tout en éternuant, voilà du bon tabac ! »
Puis, frottant son long nez : « Ce nez dont je m'honore
« N'en vit jamais meilleur (il éternue encore).
« C'est du vrai Bernardin de Kowno, n'est-ce pas ?
« Kowno, c'est le pays du miel et des tabacs :
« J'y fus jadis... » Robak l'interrompt : « Longue vie,
« A vos souhaits, Messieurs ! Mais je vous certifie
« Que quant à ce tabac il vient d'un autre endroit,
« De plus loin que Monsieur Skoluba ne le croit.
« C'est à Czenstochowa qu'il doit son origine :
« Les bons moines y font cette poudre divine.
« C'est là qu'est le tableau de la Mère de Dieu,
« Dont les miracles ont sanctifié ce lieu.
« La Pologne la nomme et sa mère et sa reine.
« Du Grand-Duché jadis elle était souveraine ;
« Mais le schisme y triomphe et son règne a cessé. »
« — « Oui, je sais, dit Wilbik, je m'y suis confessé
« En l'an quatre-vingt-neuf, lors d'un pèlerinage ;
« On dit que les Français y portent le pillage,
« Qu'ils dévastent l'Eglise et vont la dépouiller.
« Est-ce vrai ? Je l'ai lu tantôt dans le Courier ? »
— « C'est faux, reprit Robak, il ment par politique.
« L'empereur des Français est un bon catholique ;
« Le pape est son ami. C'est lui qui l'a sacré.
« En France par leurs soins le culte est restauré ;
« Car on l'avait proscrit. Ce n'est point un mystère
« Qu'on a sacrifié l'argent du monastère
« Pour la Pologne, et Dieu qui n'a pas besoin d'or
« Permet qu'à la Patrie on donne son trésor.
« Notre armée (1) est déjà forte de cent mille hommes :
« Pour payer cette armée il faut d'énormes sommes :
« Et qui les fournira ? Par Dieu, ce n'est pas vous :
« C'est au Russe, messieurs, que vous donnez vos sous.
— « Les donner ? dit Wilbik ; dites qu'il nous les vole ».
Un pauvre paysan prit alors la parole :
« Mon bon père, dit-il en se grattant le front,
« Aux nobles on ne prend qu'un peu de ce qu'ils ont ;
« Mais c'est nous qu'on écorche... — « Eh ! vous autres, canaille »,
S'écria Skoluba, « qu'importe qu'on vous taille ?

(1) Il s'agit de l'armée polonaise du duché de Varsovie.

« C'est votre lot : mais nous, nous, gens de qualité,
« Nous qui nous rappelons l'antique liberté!
« Un gentilhomme était, suivant l'antique mode...
— « Oui, cria-t-on, était l'égal du Voiévode (1). »
— « Eh bien, notre noblesse on veut nous la dénier;
« Il nous faut en donner des preuves sur papier. »
— « Bah ! cria Juraha, ce n'est pas vous qu'on blesse,
« Car c'est d'un paysan que vient votre noblesse;
« Mais moi, fils de Kniaż (2), moi fournir des documents!
« Allez au Ciel, à Dieu demander si je mens!
« Que le Russe aille donc interroger les chênes
« Pour savoir qui les fit souverains de nos plaines !
— « Kniaż, s'écria Żagiel, vous perdez la raison !
« Mais j'ai des princes, moi, Monsieur, dans ma maison. »
— « La croix de ton blason, dit Podhański, peut-être
« Veut dire simplement qu'un Juif fut ton ancêtre. »
— « C'est faux, cria Birbasz, moi qui descends des rois
« Tatars, dans mon blason j'ai la barque et la croix. »
— « *Poraj* (3), dit Mickiewicz, fond d'or avec la mitre,
« Blason princier, voyez dans Strykowski (4), chapitre... »

Alors c'est un chaos de cris et de discours :
Robak pour l'apaiser au tabac a recours ;
Il en offre aux criards. Leur ardeur diminue ;
Chacun accepte, prise et vingt fois éternue.
Le moine alors sourit et put continuer :
« Que de gens ce tabac a fait éternuer !
« Dąbrowski, ce héros dont la Pologne est fière,
« A prisé quatre fois dans cette tabatière. »
— « Dąbrowski ? » cria-t-on. — « Lui-même ; écoutez bien !
« J'étais là quand Dantzic fut repris au Prussien.
« Craignant de s'endormir (car il devait écrire),
« Il prise, il éternue et se met à me dire :
« Au-delà du Niemen, Robak, nous nous verrons ;
« Dans six mois tout au plus pour sûr nous y serons.
« Avec ce tabac-là dites-leur de m'attendre,
« Car c'est le seul que j'aime et que je puisse prendre. »

Ce discours produisit un tel étonnement
Dans la foule bruyante, un tel ravissement,

(1) Ou du palatin. C'est le proverbe : *Szlachcie na zagrodzie-Równy wojewodzie.*

(2) Les Kniaż sont les princes ruthéniens, dont l'origine remonte à Rurik et à ses compagnons.

(3) C'est le blason de l'auteur lui-même.

(4) Célèbre chroniqueur polonais du xvii^e siècle, qui a le premier raconté avec force détails parfois fabuleux, l'histoire de la Lithuanie et de sa noblesse.

Qu'on se tut un instant; puis un léger murmure
S'élève... « Dąbrowski! La chose est-elle sûre?
« *Dąbrowski? D'Italie?* (1)... » A la fin, tous en chœur,
(On eût dit que ce chant jaillissait de leur cœur),
Tous d'une même voix s'écrièrent ensemble :
« *En avant Dąbrowski!* (1) » Toute l'auberge tremble,
Tous s'embrassent; le roi tatar, le villageois,
Poraj avec le *Gryf* (2), la mitre avec la croix.
Débats, rivalités, tout s'efface et s'oublie.
Tous chantent en criant : « Du vin, de l'eau-de-vie! »

Robak pendant ce chant écoute assidument.
Il l'interrompt enfin par un éternuement.
On se trouble, on se perd, on cherche la cadence
Mais en vain... et Robak en ces mots recommence :
« Vous vantez mon tabac, Messieurs; mais voulez-vous
« Regarder à présent ce que l'on voit dessous? »
Ici, de son mouchoir frottant sa tabatière,
Il leur fait voir au fond peinte une armée entière
De soldats nains : au centre est un homme à cheval
Grand comme un hanneton, sans doute un général.
Il caracole : on voit sa redingote grise ;
Sa main gauche conduit, et sa main droite prise.
« Contemplez, dit Robak, ce cavalier fameux :
« Qui de vous sait son nom? » — Ils ouvrent de grands yeux. —
« Eh bien ! c'est l'Empereur ! Pas celui de Russie ;
« Aucun Tzar n'a jamais su priser de sa vie. »
— « En capote ? Un grand homme ! Un empereur encor !
« Je croyais qu'un grand homme était tout cousu d'or,
Dit Cydzik, « car le moindre adjudant moscovite,
« Est jaune et reluisant comme une carpe frite (3). »
— « Bah ! s'écria Rym-za, jadis étant enfant
« J'ai vu Kościuszko célèbre et triomphant.
« Ce grand homme portait l'habit de Cracovie,
« La *czamarka*. » — « Comment, la *czamarka*, s'écrie
Alors Wilbik, « son nom c'est la *taratarka*... »
— « Elle est sans brandebourgs ; c'est bien la *czamarka*, »
Appuya Mickiewicz. Et le débat s'allume
Sur la coupe de l'un et de l'autre costume.

(1) Ces mots sont empruntés au texte primitif du chant national : *La Pologne n'est pas encore morte.*

(2) Autre nom de blason.

(3) « Comme un brochet dans le safran », dit exactement le texte. Qu'on nous pardonne la licence poétique de notre traduction.

L'ingénieux Robak, voyant se dévoyer
L'entretien, le ramène alors à son foyer,
Sa tabatière ; il offre, on prise, on éternue,
On crie : « à vos souhaits ! » Et Robak continue :
« Quand l'Empereur bataille et qu'il prend du tabac,
« C'est signe de l'issue heureuse du combat.
« Par exemple, Austerlitz. — Voici l'artillerie
« Française... L'ennemi l'attaque avec furie.
« Lui, regarde et se tait : chaque coup de canon
« De Russes effrayés renverse un escadron.
« L'empereur en prisant les voit tomber de selle :
« Chaque escadron qui tombe, une prise nouvelle.
« Alexandre à la fin, son frère Constantin
« Et l'empereur François y perdent leur latin.
« Ils détalent : et lui, certain de son affaire,
« Les regarde, et, riant, ferme sa tabatière.
« Si l'un de vous, Messieurs, sert jamais avec lui,
« Qu'il se rappelle bien mon récit d'aujourd'hui. »
— « Ah ! cria Skoluba, serez-vous bon prophète ?

« On prédit les Français ici pour chaque fête
« De l'almanach ; aussi, ne demandant pas mieux,
« Nous regardons venir à nous crever les yeux...
« Rien ne vient : et toujours le Russe et la Russie !
« Eh ! nous serons tous morts, quand viendra ce Messie (1).

.
— « Se plaindre, dit Robak, est œuvre de commère,
« Et se croiser les bras, attendre sans rien faire,
« Est œuvre d'aubergiste et de Juif. Beau succès
« D'être vainqueur du Russe à l'aide des Français !
« Ils ont déjà trois fois étrillé les Souabes,
« Écrasé ces affreux Prussiens, jeté ces crabes
« D'Anglais à l'eau, le Russe à son tour sautera.
« Mais de cela voici ce qui résultera :
« Nos bons Lithuaniens feront le diable à quatre
« Quand il ne restera plus personne à combattre,
« Napoléon vainqueur, ses ennemis à bas,
« Dira : « qui sont ceux-ci ? Je ne vous connais pas ! »
« Ce n'est pas tout d'attendre un hôte qu'on invite ;
« Il faut lui préparer et la table et le gîte.
« Il faut que le logis soit d'abord nettoyé,
« Oui nettoyé, vous dis-je, enfants, et balayé ! »

(1) En polonais cette idée est rendue par le proverbe : « Avant que le soleil se lève la rosée nous aura rongé les yeux. »

On se tait — mais bientôt des voix se font entendre :
« Nettoyer le logis ? Comment faut-il s'y prendre ?
« Nous ferons ce qu'il faut ! nous sommes prêts à tout :
« Mais parlez ; dites-nous la chose jusqu'au bout ! »

Robak n'écoute plus. La tête à la fenêtre,
Il regarde : il a vu quelque chose apparaître.
Et bientôt, se levant : « Non, pas pour le moment.
« Nous en reparlerons un jour plus longuement.
« A la ville demain une affaire m'arrête.
« Je vous rendrai visite au retour de ma quête. »

— « Venez à Niehrymow pour y passer la nuit,
Dit l'Économe, « là, vous aurez un bon lit ;
« Et vous savez, chez nous c'est un commun proverbe
« *Quêteur à Niehrymow a toujours fait sa gerbe.* »

— « Chez nous, dit Zubkowski, descendez, s'il vous plaît
« Vous aurez un rouleau de toile, un tonnelet
« De beurre, une génisse ; on dit dans la province :
« *Tout quêteur à Zubkow est reçu comme un prince.* »

Skoluba, Mickiewicz le réclament pour eux.
« *Nul moine de chez nous ne sort le ventre creux.* »
On l'invite, on le prie, on le presse, on l'escorte,
On l'acclame ; le moine avait franchi la porte.

Il a par la fenêtre, une minute avant,
Vu Thadée au galop, pâle, cheveux au vent,
Qui, tout triste, suivait la route, et sans relâche
Accablait son cheval de grands coups de cravache ;
Et cette vue a fort troublé le Bernardin.
Il le suit à grands pas, arpentant le chemin
Qui mène à la forêt, dont la masse noirâtre
Masque et limite au loin tout l'horizon bleuâtre.



Qui jamais, pénétrant nos immenses forêts,
Sonda leur profondeur et leurs replis secrets ?
Le pêcheur des bords seuls peut explorer les ondes ;
Tel le chasseur autour de nos forêts profondes
Tourne ; il en sait l'aspect, la forme, la couleur ;
Mais il n'a point percé les secrets de leur cœur.
Ceux-ci, demandez-les aux contes, aux légendes.
Quiconque a pu franchir les taillis et les brandes,
Voit surgir un rempart de racines, de troncs,
Entouré de marais et de ruisseaux profonds,

De réseaux d'herbe épaisse et de fourmilières,
De nombreux nids de taons, de guêpes, de vipères.
Si ce rempart vivant n'a pu vous arrêter,
A de plus grands périls il faut vous apprêter.
Plus loin, à chaque pas, comme des chausse-trappes,
De petits lacs sous l'herbe ont étendu leurs nappes.
Jamais jusqu'à leur fond n'a pénétré le jour,
Et les diables y font sans doute leur séjour.
Ces lacs sont tout luisants d'une sanglante rouille,
Et leur fétide odeur empoisonne et dépouille
Les arbres d'alentour, qui végètent chétifs,
Chauves, nains, vermoulus, rabougris, maladifs.
Inclinant leurs rameaux tout léproisés de mousse,
Courbant leurs troncs barbus où le champignon pousse,
On dirait sur ces eaux des sorcières, chauffant
Leurs mains sur un chaudron où cuit un corps d'enfant.

Au-delà de ces lacs nul homme ne pénètre;
Le regard même en vain cherche à s'y reconnaître :
A travers le brouillard on ne voit rien paraître.
Ce brouillard sort toujours de marais malfaisants.
Mais au-delà, s'il faut croire les paysans,
S'étend une contrée admirable et féconde,
Chef-lieu des animaux et des plantes du monde.
De là seraient sortis tous les arbres divers
Qui se sont répandus depuis dans l'univers
Comme dans l'Arche, ici la divine sagesse
Garde toujours un couple au moins de chaque espèce.
C'est au centre, dit-on, que l'on voit les palais
De l'urus, du bison, de l'ours, rois des forêts :
Sur les arbres près d'eux, nichent, faces sinistres,
Et le lynx et l'ourson, leurs vigilants ministres.
Plus loin sont relégués les vassaux moins fameux,
Les sangliers, les loups et les élans rameux.
Les aigles, les faucons, voltigent sur leurs têtes,
Vils courtisans, vivant aux crocs des rois des bêtes.
Ces couples d'animaux, vrai cénacle sacré,
Cachés dans ce lieu saint où nul n'a pénétré,
Aux frontières des bois envoient des colonies;
Mais eux ne quittent point leurs retraites bénies.
Ils ne périssent pas sous la balle ou l'épieu,
Mais, quand ils ont vieilli, rendent leur âme à Dieu.
Ils ont leur cimetièrre, où, quand la mort s'apprête,
Vient déposer ses os chaque oiseau, chaque bête.
Quand l'ours n'a plus de dents et ne peut plus manger,

Quand le cerf traîne à peine un pied jadis léger,
Quand le lièvre alourdi ne peut fendre l'espace,
Quand le corbeau blanchit, quand le faucon se glace,
Quand l'aigle sent son bec qui ne peut plus s'ouvrir,
Racorni, se courber, impropre à le nourrir, -- (1)
Ils vont au cimetière.... Et l'exilé lui-même,
Blessé, revient mourir dans ce recoin qu'il aime.
Et jamais dans les lieux de l'homme fréquentés
Leurs os à ses regards ne se sont présentés (2).
Des hôtes de ces lieux la vie est exemplaire :
Ils se gouvernent seuls dans la vertu première.
Ils ignorent encor notre progrès humain,
Cet orgueil qui nous met les armes à la main,
Nos duels insensés, nos guerres meurtrières :
Tels, dans le paradis, vivaient jadis leurs pères.
Sauvages et pourtant doux et toujours d'accord,
Aucun d'entre eux jamais ne frappe ni ne mord.
Si l'homme de ces lieux osait franchir l'enceinte,
Il pourrait désarmé, les traverser sans crainte.
Tous le regarderaient, pleins d'admiration,
Comme, au sixième jour de la création,
Hôtes du paradis, leurs ancêtres antiques
Regardèrent Adam, — calmes et pacifiques.
Mais non, l'homme jamais n'y pourra pénétrer :
L'Effroi, l'Horreur, la Mort lui défendent d'entrer.

Seuls, les chiens quelquefois, quand leur ardeur les pousse,
Tombeut dans ces marais, dans ces gouffres de mousse ;
Mais bientôt, effrayés de ce spectacle affreux,
Ils fuient en aboyant, égarés, furieux.
Et bien longtemps après, caressés par leur maître,
Ils tremblent à ses pieds, sans pouvoir se remettre.
Ces recoins inconnus, ces vastes profondeurs
Sont nommés *matecznik* (3) par tous nos vieux chasseurs.

* * *

Ours stupide ! Pourquoi sortir du sanctuaire ?
Le Woïski ne t'eût pas cherché dans ton repaire.
Mais l'odeur du rucher qui de loin t'enivrait,

(1) Les becs des grands oiseaux de proie se recourbent de plus en plus avec l'âge, et à la fin la partie supérieure, se repliant, ferme le bec, et l'oiseau est condamné à mourir de faim. Cette croyance populaire a été admise par certains ornithologues.

(2) En effet, il n'y a pas d'exemple qu'on ait jamais trouvé le squelette d'un animal mort de sa mort naturelle.

(3) Littéralement lieu d'origine, retraite-mère.

Ou bien l'avoine mûre, irrésistible attrait,
T'ont fait d'en approcher commettre l'imprudence,
Et le garde aussitôt devina ta présence :
Et, par ses espions, il eut bien vite appris
En quels lieux tu cachais ton gîte et tes abris.
Le Woïski maintenant à te traquer s'apprête,
Et loin du *matecznik* te coupe la retraite.

Thadée est informé que depuis un instant
Les chiens dans les fourrés rôdent en furetant.
Tout se tait. Les chasseurs en vain tendent l'oreille ;
En vain chacun écoute, interroge et surveille
Ce silence ; longtemps ils attendent en vain :
Le bois fait seul entendre un bruit sourd et lointain.
Les chiens, tels des plongeurs qui dans l'eau disparaissent,
Sont muets : les fusils vers la forêt se dressent.
Sur leur chef à genoux tous ont fixé les yeux :
Tels, près d'un médecin, des amis anxieux
Attendent le destin d'une personne aimée,
Tels nos gens, du Woïski sachant la renommée,
Attendent, pleins de crainte et d'espoir à la fois.
« Le voici ! le voici ! » dit-il à demi-voix.
Ils écoutent encor... Rien ! Enfin à grand'peine
Ils entendent : un chien, deux, trois, une vingtaine,
Puis tous les lévriers, s'appelant dispersés,
Se rejoignent : les uns sur les autres pressés
Hurlent... Et ce n'est plus le jappement placide
D'un chien qui suit un lièvre, une biche timide :
C'est un cri haletant court, sec, bref, acharné.
Ils ne poursuivent plus un gibier deviné ;
Ils le voient. Tout à coup plus de bruit de poursuite :
Ils l'ont atteint. Voici l'ours qui se précipite
Et doit blesser les chiens : car à leur aboiement
Des cris d'agonisants se mêlent fréquemment.

Tous se sont redressés : chaque fusil s'apprête :
Les chasseurs dans le bois avancent tous la tête.
Puis ils ne peuvent plus attendre ! On disparaît
Tour à tour de son poste ; on gagne la forêt,
Et chacun le premier veut rencontrer la bête.
En vain sur son cheval le Woïski les arrête,
Menaçant de frapper, paysans ou seigneurs,
De sa laisse à gros nœuds le dos des déserteurs.
Vains efforts ! En dépit de ses cris nul ne tremble :
Tous sont sous bois. Trois coups soudain partent ensemble ;

Puis c'est un feu nourri, dominé par la voix
Rugissante de l'ours qui remplit tout le bois.
Il rugit de douleur, de honte, de furie.
Derrière lui, chiens, gens, traqueurs, tout hurle et crie.
La trompe sonne. Au bois on court de tous côtés,
Tous arment les fusils ! Tous semblent enchantés ;
Seul le Woïski prétend que la chasse est manquée.
Chasseurs, piqueurs avaient tous leur place indiquée.
Ils sont allés cerner l'ours dans le même sens,
Et l'animal, fuyant leurs cris assourdissants,
Se jette vers les lieux laissés sans surveillance,
Vers les champs, d'où chacun dans la forêt s'élance,
Où le Woïski n'a plus, de ses nombreux chasseurs,
Que le Comte et Thadée avec quelques piqueurs.

Du bois, plus rare ici, sort un bruit de branchages,
Puis l'ours, comme l'éclair jaillissant des nuages ;
Les chiens le suivent, fous, sanglants ; lui, sur ses pieds
Se dresse, et rugissant les arrête effrayés.
De ses pieds de devant il arrache de terre
Et lance troncs noircis, racines, blocs de pierre
Sur les chiens, sur les gens. Il casse un arbre entier,
Puis comme une massue il le fait tournoyer
Et court sur les derniers chasseurs restés en place,
Sur le Comte et Thadée. A l'ours tous deux font face.
Sur lui, sans sourciller, ils braquent leurs fusils
Et d'aucune frayeur leurs cœurs ne sont saisis ;
Puis ensemble tous deux ils pressent la détente,
(Les maladroits !). Ils vont périr faute d'entente.
Ils ont manqué. L'ours saute ; ils saisissent tous deux
A deux mains un épieu qui se trouve près d'eux.
Ils se l'arrachent... Mais de cette gueule immense
Et rouge, un double rang de crocs brille et s'avance ;
Deux lourdes pattes vont s'abattre sur leur front :
Ils pâlisent, ils fuient vers le bois. D'un seul bond
L'animal les rejoint : il se dresse, il s'élance
Et les manque ; il repart bientôt, il prend l'avance :
Le Comte sent déjà la patte sur sa peau....
Déjà son crâne va sauter comme un chapeau,
Quand le Notaire accourt et l'Assesseur se montre :
Un peu plus loin, Gervais arrive à leur rencontre
Avec Robak sans arme : et soudain tous les trois
Comme sur un signal ils tirent à la fois.
L'ours bondit dans les airs, retombe sur la tête
Et bat l'air de ses pieds ; et la sanglante bête

Auprès du Comte va s'abattre en tournoyant.
Le comte est renversé par ce choc effrayant.
L'ours rugit, veut bondir encor... Mais il retombe...
Sprawnik et Strapczyna (1) l'assaillent... Il succombe.

Alors, à son côté, le Woiski prend joyeux
Son cor de buffle, long, tacheté, sinueux
Comme un boa; ses mains le pressent à sa lèvre.
Son visage est gonflé; ses yeux, rouges de fièvre,
Se ferment, et son ventre, à moitié renfoncé,
Envoie à ses poumons tout son souffle amassé.
Il joue alors. Le cor au bois, comme une trombe,
Lance son chant qui dans l'écho se double, et tombe.
Les chasseurs, les traqueurs écoutent, stupéfaits
De ces accords si purs, si forts et si parfaits.
Le vieillard renouvelle encore à leurs oreilles
De son art tant vanté les antiques merveilles;
Il anime, il remplit les taillis et les bois.
On dirait que la meute y bondit à sa voix.
C'est la chasse : son bruit dans les airs gronde et plane,
D'abord ce chant joyeux, vibrant : c'est la diane;
Ces grognements, des chiens reproduisent le jeu;
Ces tonnerres soudains, ce sont les coups de feu.

Il cesse, mais il tient le cor; on s'imagine
Qu'il joue, et c'est l'écho de la forêt voisine.

Il souffle. Et l'on croit voir ce cor qui retentit
Devenir tour à tour plus gros ou plus petit
En imitant les cris d'animaux; il s'allonge :
Un hurlement de loup éclate et se prolonge;
Ensuite en gosier d'ours il s'ouvre largement
Et rugit... De l'auroch gronde le beuglement.

Il cesse, mais il tient le cor; on s'imagine
Qu'il joue, et c'est l'écho de la forêt voisine :
Elle admire les sons mélodieux du cor,
Que les chênes entre eux se répètent encor.

Il souffle. Dans le cor cent cors sonnent ensemble :
Le chant tout à la fois gronde, s'irrite et tremble.
On entend chiens, chasseurs, animaux : puis, levant
Le cor, il lance au ciel un hymne triomphant.

Il cesse, mais il tient le cor; on s'imagine

(1) Les deux chiens du Président.

Qu'il joue et c'est l'écho de la forêt voisine,
Les arbres sont autant de cors au son vainqueur
Se transmettant le chant comme de chœur en chœur.
La musique, toujours plus large et plus lointaine,
Devenant par degrés plus calme et plus sereine,
Enfin au seuil des cieux va se perdre là-bas !...

Le Woïski de son cor détachant ses deux bras,
Les baisse ; le cor tombe et pend à sa courroie
Flottante. Le vieillard, tout rayonnant de joie,
Se tient les yeux levés, plein d'inspiration :
Son oreille recueille encor le dernier son.
Alors de toutes parts les chasseurs applaudissent,
Et sans fin, les bravos, les vivats retentissent.
Le silence bientôt s'est fait : de tous côtés
Sur l'ours agonisant les yeux se sont portés.
Il est là tout sanglant, la poitrine trouée ;
Aux poils noirs de ses flancs l'herbe semble nouée ;
Il étend largement ses pattes de devant ;
Il souffle et ses naseaux versent des flots de sang.
Il ouvre encor les yeux, mais sans bouger la tête.
Les chiens du Président s'acharnent sur la bête :
A gauche *Strapczyna* la presse, et l'on peut voir
Sprawnik à droite aussi s'abreuvant de sang noir.

Entre les dents des chiens il faut qu'on introduise
Une barre de fer avant qu'ils lâchent prise.
Les crosses des chasseurs tournent l'ours sur le dos,
Et trois vivats des bois réveillent les échos.

— « Eh bien, dit l'assesseur, en brandissant son arme,
« Et mon petit fusil ? N'est-ce pas un vrai charme ?
« Hein ? mon petit fusil ! Ce n'est pas un géant,
« Mais quel travail il fait ! D'ailleurs, quoi d'étonnant ?
« Il n'a jamais manqué son coup : c'est son usage.
« Le prince Sanguszkō jadis m'en fit hommage. »
Il montrait ce fusil d'un travail merveilleux,
Et faisait admirer ce bijou précieux.

— « Et moi, dit le Notaire (il halète et s'essuie)
« Je courais après l'ours, quand le Woïski me crie :
« En place ! en place ! » Bah ! L'ours galopait toujours...
« Un vrai lièvre... Il allait !... Ah ! c'est le roi des ours.
« Je perds haleine, moi : l'atteindre est impossible.
« Je regarde... Il bondit... Mais je le prends pour cible ;
« A travers le taillis je vise : attends, brigand !

« Me dis-je, et patatras ! le voilà gigottant !
« Quel fusil ! C'est un vrai Ségalas London-Londre
« De Balabanówka... Cela j'en puis répondre. »
(Là vivait un fameux armurier polonais
Qui couvrait ses fusils de barbouillage anglais).
— « Quoi ! hurla l'assesseur, quoi ! Que viens-je d'entendre ?
« Vous, vous l'avez tué ; vous osez le prétendre ! »
— « Silence, répliqua le Notaire, on verra !
« Nous avons des témoins ici ; l'on jugera ! »

Dans la foule aussitôt la dispute s'engage :
Entre les deux rivaux la troupe se partage.
Nul ne pense à Gervais : tous couraient de côté :
S'il tira par devant, nul ne s'en est douté.
Le Woïski dit : « Ici, j'admets votre dispute :
« Ce n'est plus pour un lièvre au moins que l'on discute ;
« C'est pour un ours. Ici la querelle me plaît :
« Cela vaut qu'on choisisse ou sabre ou pistolet.
« Comment vous accorder sur ce qui vous divise ?
« Je permets le duel : l'usage l'autorise.
« J'ai connu deux voisins autrefois : Domeïko
« Était le nom de l'un : l'autre était Doweïko.
« La chose se passait du temps de ma jeunesse.
« Tous les deux braves gens, d'excellente noblesse,
« Ils tirèrent une ourse et simultanément.
« Qui l'a tuée ? Enigme !... Ils firent le serment
« De se battre en mettant entre eux la peau de l'ourse,
« Rien de plus ; un duel à mort... Pas de ressource.
« Ce combat sans pareil fit du bruit en son temps.
« Les poètes du crû l'ont vanté dans leurs chants.
« Je fus l'un des témoins... Vous pouvez donc m'en croire :
« Et je vais en détail vous narrer cette histoire. »

Mais Gervais fit alors une diversion.
Il examinait l'ours avec attention.
De son couteau de chasse il ouvre enfin la tête,
Et du fond du cerveau tout gluant de la bête
Il retire la balle, et l'essuyant du coin
De sa veste, au fusil il l'adapte avec soin.
Alors, levant la main et leur montrant la balle :
« Messieurs, dit-il, laissez disputes et cabale ;
« Ce plomb vient du fusil qui porte notre nom
(Il montre enveloppé de fil son seul canon).
« Mais je n'ai pas tiré, moi. Morbleu, le courage
« M'a manqué : sur mes yeux je sentais un nuage.

« Ces deux jeunes messieurs couraient tous deux sur moi.
« L'ours les suivait, pressant le Comte..... Quel effroi!
« Le seul des Horeszkos en ligne féminine.....
« Doux Jésus ! » m'écriai-je, et la bonté divine
« A mon aide envoya le père Bernardin.
« Il nous a tous battus : oh ! c'est un fier lapin !
« Je tremblais, je n'osais tirer. Lui, sans rien dire,
« M'arrache le fusil des mains, ajuste et tire :
« Entre deux têtes, paf ! à cent pas, juste dans
« La gueule, et de ce coup lui fracasser les dents !
« Messieurs ! Je ne suis plus de première jeunesse ;
« Je n'ai connu qu'un homme égalant cette adresse.
« C'était ce querelleur qui jadis excellait
« A couper les talons (1) à coups de pistolet ;
« Ce gredin des gredins, ce tueur, ce vampire,
« Ce Hyacinthe : son nom je ne veux pas le dire.
« Mais il ne songe plus à tirer sur les ours ;
« Il barbotte aux enfers s'il a fini ses jours.
« Bon moine ! A deux de nous il a sauvé la vie,
« Et même à trois, morbleu ! Car je vous certifie
« Que si des Horeszkos l'héritier que voici
« Eût été dévoré, je serais mort aussi.
« L'ours aurait grignoté mon antique carcasse.
« Qu'on amène ce moine ! Il faut que je l'embrasse ! »

On cherche alors Robak, mais inutilement.
Après la mort de l'ours, il parut un moment :
S'élançant vers Thadée et le Comte, il s'assure
Qu'ils sont bien tous les deux vivants et sans blessure,
Lève les yeux au ciel, et, remerciant Dieu,
Comme s'il avait peur, s'enfuit loin de ce lieu.

Sur l'ordre du Woiski cependant l'on ramasse
Des herbes, du bois mort, des branches qu'on entasse.
Le feu prend : la fumée en sort comme un sapin
Noirâtre, qui plus haut s'étale en baldaquin.
Sur la flamme en faisceaux on dispose des lances,
On y pend de petits chaudrons aux larges panses.
On apporte des chars légumes, pain, rôti
Et farine.

Le Juge ouvre un coffre assorti
D'où l'on voit émerger des têtes de bouteilles :

(1) C'était un jeu autrefois fort en usage de faire peur aux demoiselles en tirant sur les talons de leurs chaussures.

Il choisit la plus grande aux facettes vermeilles.
(C'est un don de Robak et c'est de la liqueur
De Dantzig, la boisson si chère à notre cœur.)
« Vive Dantzig ! cria le Juge : à les entendre,
Dantzig est aux Prussiens : nous saurons le reprendre ! »
Et dans les gobelets il verse et verse encor :
Aux rayons du soleil brillent les feuilles d'or. (1)

Dans les chaudrons cuisait le *bigos* (2). Par des rimes
Comment peindre son goût et ses parfums sublimes ?
Mes vers seraient pour vous des mots vides de sens,
Estomacs citadins, raffinés, impuissants.
Pour goûter nos chansons et nos mets, il faut être
Bien portant, campagnard, chasseur et s'y connaître.

Mais sans cela pourtant le *bigos* est un plat
Dont peu se délecter tout palais délicat.
Vous prenez tout d'abord cette bonne choucroute
Qui, comme on dit chez nous, *des lèvres sait la route*. (3)
Mise dans le chaudron, ses humides réseaux
D'une viande choisie imprègnent les morceaux ;
On la laisse exprimer sa force nutritive ;
A la fin la vapeur hors du vase s'esquive
Et de son âcre arôme elle embaume les airs.

Le *Bigos* est prêt. Tous ont saisi leurs cuillers ;
Au siège des chaudrons on se presse, on se rue.
L'airain gronde, fume, et... le *bigos* diminue.
Plus rien... que la vapeur qui monte encore aux flancs
Des vases, comme au sein refroidi des volcans.

Quand tous sont bien repus, on serre la vaisselle,
On met l'ours sur un char et puis on monte en selle.
Tous sont joyeux, causeurs, excepté l'Assesseur
Et le Notaire... Tout augmente leur fureur :
De son petit fusil l'un vante la justesse,
De son fusil anglais l'autre exalte l'adresse.
Quant au Comte et Thadée ils ont avec l'ennui
D'avoir manqué leur coup, la honte d'avoir fui.
Or, laisser des traqueurs un ours forcer la ligne,
De la part d'un chasseur est une faute insigne.

(1) On sait que l'eau-de-vie de Dantzig contient de légères paillettes d'or.

(2) Choucroute garnie, mets traditionnel en Pologne.

(3) *Kapusta, co sama idzie w usta* ; mot à mot cette choucroute qui va d'elle-même dans la bouche (proverbe).

Le Comte prétendait qu'il aurait arraché
L'épieu, mais que Thadée avait tout empêché.
Celui-ci répliquait que, plus fort que le Comte,
Et se croyant la main plus habile et plus prompte,
Il voulait lui sauver la vie. Ainsi tous deux
Se taquinaient parmi le cortège joyeux.

Au milieu des chasseurs le Woiski tient sa place;
Il est étrangement émoustillé, loquace.
Pour terminer gaiement toute discussion,
Il renoua le fil de sa narration.

« Assesseur, si j'ai dit que vous et le Notaire
« Pouviez vous provoquer, ce n'était point pour faire
« Couler le sang... Oh ! non ! Je voulais seulement
« Donner à ces Messieurs un divertissement,
« Renouveler un tour qu'en dix-sept cent soixante
« J'imaginai jadis. La chose est amusante.
« Vous ne la savez pas, vous autres, jeunes gens.
« Mais elle était célèbre en tous lieux de mon temps.

« Domeïko ! Doweïko ! Ces deux noms si semblables
« A leurs deux possesseurs jouaient des tours pendables.
« Rien de plus incommode ! Aux diétines parfois
« Quelqu'un pour Doweïko racollait-il des voix,
« Votez pour Doweïko ! » disait-il à son homme.
« L'autre n'entend pas bien : c'est Domeïko qu'il nomme.
« A table, un jour, le vieux maréchal Rupeïko
« Veut boire à Doweïko ; d'autres crient : Domeïko !
« Et, le désordre aidant, plus d'un joyeux convive
« Sans distinguer les noms criait : « Bravo ! qu'il vive ! »

« Bien mieux, un jour, en ville, un noble un peu lancé
« Provoqua Domeïko, mais fut deux fois blessé.
« Plus tard, rentrant chez lui par le bac, le brave homme
« Rencontre Doweïko par hasard et le somme,
« Tandis qu'ils traversaient tous deux la Wileïko, (1)
« De lui dire son nom. — « Mon nom ? c'est Doweïko. » —
« L'autre de sa pelisse a tiré sa rapière :
« Flic ! flac ! mon Doweïko reçoit pour son confrère.
« Et ne fallut-il pas pour comble de malheur
« Qu'à la chasse on plaçât l'un et l'autre seigneur
« L'un près de l'autre ; et que, menacés par sa course,
« Ensemble ils fissent feu tous deux sur la même ourse.
« Notre ourse s'abattit, il est vrai, de ce coup,

(1) Exactement la Wileïka, affluent de la Willia.

« Mais son ventre en avait déjà reçu beaucoup ;
« Presque tous les fusils avaient même calibre :
« De se dire vainqueur chacun d'eux restait libre.

« C'en est trop, dirent-ils ; il est temps d'en finir.
« Que ce soit Diable ou Dieu qui veuille nous unir,
« Séparons-nous. C'est trop de deux soleils au monde ! »
« Ils dégainent : chacun cherche qui le seconde.
« Deux hommes si charmants ! On voudrait les calmer,
« Mais on ne réussit qu'à les mieux enflammer :
« Et c'est au pistolet qu'ils confient leur vengeance.

« Ils sont prêts. Nous criions : « Éloignez la distance ! »
— « C'est ainsi, disent-ils ; eh bien ! nous tirerons
« Des deux bouts d'une peau d'ourse, nous le jurons.
« Hreczech, assistez-nous ! » Je prends un air féroce :
— « Bien, dis-je, mais d'abord que l'on creuse une fosse !
« Vous ne finirez pas ceci sans vous toucher.
« Mais je ne permets pas un duel de boucher.
« Si vous voulez tirer, mettez quelque chose entre.
« On ne peut s'appuyer le canon sur le ventre,
« Morbleu ! Je vous permets déjà le pistolet.
« La distance sera, puisque cela vous plaît,
« Une peau d'ourse, et moi je l'étendrai par terre ;
« Puisque je suis témoin, j'en ferai mon affaire ;
« Et je vous placerai, vous, Monsieur, d'un côté,
« Près de la tête, et vous à l'autre extrémité.
— « Soit, disent-ils ; le jour ? — Demain. — L'endroit ? — Dans
[l'Ile. »

« On se sépare, et moi je cherche mon Virgile. »
Il s'interrompt. Quelqu'un crie : « Hare ! » Entre leurs pieds
Part un lièvre... après lui courent les lévriers.
L'Écourté, le Faucon, chacun avec son maître,
Sont là, car on s'est dit : ils serviront peut-être.
Ils suivaient les chasseurs tous deux en liberté.
Quand ils ont vu le lièvre, ils ont tous deux sauté.
Leurs maîtres à cheval s'élançaient déjà vite,
Mais le Woiski cria : « Halte ! pas de poursuite !
« Nul ne doit avancer d'un pas ; je le défends.
« Nous voyons tout d'ici ; le lièvre prend les champs. »
En effet, entendant le bruit des chiens, le lièvre
Courait dressant l'oreille et frissonnant de fièvre ;
Tout gris, il s'allongeait au-dessus des sillons ;
Et ses pattes semblaient, comme quatre bâtons

Immobiles, du sol effleurer la surface :
Tel l'oiseau rase l'eau sans y laisser de trace.
La poussière le suit, puis les chiens... Bout à bout,
Lièvre, poussière, chiens ne forment qu'un seul tout.
On croirait voir ramper une immense vipère,
Dont la tête est le lièvre et le cou la poussière :
Les chiens comme la queue ondulent par derrière.
Leurs deux maîtres de loin regardent haletants,
Bouche ouverte... Tous deux après quelques instants
Ont pâli... Quel ennui les agite et les ronge ?
La vipère en courant se distend et s'allonge.
Elle se rompt ! son cou de poussière est à bas ;
La tête est près du bois et la queue à cent pas
En arrière : sous bois l'on voit encor la tête
Qui s'enfuit... et la queue auprès du bois s'arrête.

Pauvres chiens ! Tout autour ils courent tout honteux,
Semblant se consulter et s'accuser entre eux.
Ils reviennent enfin la mine embarrassée,
Penauds, la queue au ventre et l'oreille baissée.
Ils viennent, sans oser adresser un regard
A leurs maîtres et vont se cacher à l'écart.

Le Notaire a penché son front sur sa poitrine ;
L'Assesseur se tient droit, mais il fait triste mine.
Ils expliquent comment tout a dû se passer.
Leurs chiens en liberté ne savent pas chasser.
Le lièvre, mal lancé, partit à l'improviste :
Dans ce terrain pierreux, sur cette horrible piste,
Il faudrait, pour bien faire, avoir des chiens bottés.

Ils parlent en chasseurs très expérimentés :
Leurs compagnons pourraient profiter et s'instruire,
Mais ils n'écoutent pas. Les uns préfèrent rire
Et les autres siffler ; ceux-ci pensent à l'ours :
Chacun de ses exploits remémore le cours.
Quant au Woïski, du lièvre il a vu la poursuite ;
Avec indifférence il constate sa fuite,
Et reprend son récit : « Où m'étais-je arrêté ?
« Oui, je vous disais donc que mon couple entêté
« Voulait se battre au bout d'une même peau d'ourse.
« Tous criaient : c'est la mort, et la mort sans ressource.
« Je riais, et Virgile à moi m'était garant
« Qu'une peau d'animal, c'est encore assez grand.
« Car la reine Didon (la chose est authentique)

- « Eut grand peine, abordée aux rivages d'Afrique,
« A se faire accorder par ce peuple inhumain
« Ce qu'une peau de bœuf couvrirait de terrain : (1)
« Sur ce terrain pourtant elle bâtit Carthage.
« La nuit je méditai ce fait, en homme sage.
- « Le jour vient ; en voiture arrive Doweïko,
« Et bientôt à cheval s'avance Domeïko :
« Ils regardent et voient un pont sur la rivière,
« Un pont velu, de peau d'ours coupée en lanière.
« En tête je plaçai Doweïko d'un côté,
« Domeïko sur la queue à l'autre extrémité.
« Et maintenant, tirez ! dis-je, et grand bien vous fasse !
« Mais avant de partir il faudra qu'on s'embrasse ! »
« Eux de pester ; et tous de se tordre ; pour moi,
« Aidé du bon curé, je leur cite la loi ;
« Puis après le statut j'invoque l'Évangile.
« Que faire ? On s'embrassa, grâce à mon bon Virgile.
- « De là naquit entre eux une amitié de cœur ;
« De Domeïko bientôt Doweïko prit la sœur ;
« Domeïko prit aussi la sœur de son beau-frère ;
« Puis en deux lots égaux ils partagent leur terre ;
« Et, pour que de ce fait on se souvint toujours,
« Dans l'île ils ont bâti le cabaret de l'Ours. »

(1) La reine Didon fit découper en lanières une peau de bœuf, et enferma ainsi dans cette peau la vaste plaine où elle éleva Carthage. Le Woïski avait lu le récit de cet évènement non dans l'Enéide, mais sans doute dans les commentaires des Scholiastes.

LIVRE V

LA QUERELLE

Télimène et ses projets de chasse. — La jardinière va faire son entrée dans le monde et reçoit les instructions de sa tutrice. — Les chasseurs reviennent. — Grande stupéfaction de Thadée. — Deuxième rencontre dans le *Temple du Souvenir* et réconciliation facilitée par l'intervention des fourmis. — A table grand débat sur la chasse. — Récit du Woïski sur Reytan et le prince de Nassau une première fois interrompu. — Essai de convention entre les parties également interrompu. — Le fantôme armé d'une clef. — La querelle. — Conseil de guerre du Comte et de Gervais.

Attendant les chasseurs que le Woïski ramène,
Seule au fond du logis, que fait donc Télimène ?
Elle chasse à son tour. Assise et les deux bras
Croisés sur la poitrine, elle ne bouge pas :
Elle poursuit pourtant deux gibiers ; il lui semble
Pouvoir dans ses filets faire tomber ensemble
Et le Comte et Thadée. Ah ! le friand morceau
Que le Comte ! Il est jeune, il est riche, il est beau ;
Il paraît amoureux ; mais, n'est-il pas volage ?
Et puis, l'aime-t-il bien ? Veut-il le mariage ?
Epouser une femme un peu mûre et sans dot !
Que diront les parents ? Oh ! que le monde est sot !

Télimène, en pensant à ces choses, se lève,
Se dresse sur ses pieds tendus ; et, fille d'Ève,
Elle entr'ouvre son col, s'incline de côté,
Examine avec soin ses restes de beauté,
Ensuite du miroir interroge la glace,
Baisse les yeux, soupire... et retourne à sa place.

Le Comte est riche ; un riche a soif de changement !
Le Comte est blond... les blonds n'aiment que froidement.
Et Thadée ? Oh ! c'est bien la naïveté même !
Presque un enfant ! Elle est la première qu'il aime !
On pourra le garder d'autres affections ;
Déjà pour elle il a des obligations....
Les jeunes gens, toujours taxés d'insouciance,

Aiment mieux que les vieux maris, par conscience.
Longtemps leur cœur, d'abord virginal, innocent,
Des douceurs de l'amour vous est reconnaissant.
La volupté, pour eux toujours douce et nouvelle,
Est un repas d'amis où l'amour les rappelle;
Tandis qu'un vieux buveur au sang carbonisé
Dédaigne la boisson dont il a trop usé.
Elle sait tout cela de certaine science :
Elle est femme d'esprit, femme d'expérience.

Mais que diront les gens?... On peut fuir leur regard,
Se transporter ailleurs, vivre seuls à l'écart;
Ou, mieux encor, quitter tout à fait ces parages,
Faire à Saint-Petersbourg quelques petits voyages,
Piloter le jeune homme en ce monde inconnu,
Le diriger, former son esprit ingénu,
Guider ses pas, l'aimer en parente, en amie,
Enfin briller soi-même... et jour de la vie !...

Et Télémaque alors d'un pas ferme et joyeux
Fait plusieurs tours d'alcôve... et puis baisse les yeux.

Mais le Comte ? Il pourrait entrer dans la famille,
Et, faute de la tante, épouser la pupille.
Zosia, sans être riche, est d'antique maison,
Et plus d'un sénateur illustra son blason.
Si l'on pouvait entre eux conclure un mariage,
Télémaque vivrait chez le jeune ménage
Un jour : et, les ayant tous deux rendus heureux,
Elle deviendrait presque une mère pour eux....

Plus calme, elle appela par la fenêtre ouverte
Zosia qui s'ébattait sur la pelouse verte.

Zosia, la tête nue, en robe du matin,
Un crible en main, se tient au milieu du jardin.
La volaille à ses pieds se presse. Ici la poule
Huppée, allant, venant, roule comme une boule.
Là, le coq, redressant son casque de corail,
De ses ailes dans l'herbe agite l'attirail,
Et largement étend l'éperon de ses pattes;
Puis vient le lent dindon aux couleurs écarlates,
Qui tance sa femelle au caquet glapissant;
Plus loin comme un radeau sur les herbes glissant
Les paons vont manœuvrant leur queue, et des airs tombe

Parfois, comme un flocon de neige, une colombe,
Dans le cercle que trace un gazon verdoyant
Grouille un cercle emplumé qui s'agite en criant;
Un ruban de pigeons l'environne : panaches,
Crêtes, étoiles, points, y dessinent leurs taches.
Parfois l'ambre d'un bec, la huppe et ses coraux
Émergent du fouillis comme un poisson des eaux;
Hors du cercle leurs cous languissamment s'avancent
Et comme des lis d'eau mollement se balancent :
Vers Zosia, comme autant d'astres, brillent leurs yeux.

Elle, debout, se dresse et règne au-dessus d'eux :
Blanche elle-même, dans sa robe éblouissante,
On croirait voir des fleurs une onde jaillissante.
Elle prend dans son crible et lance, de sa main
Aux blancs reflets de perle, une grêle de grain.
C'est de l'orge perlé, qui, servi sur nos tables,
Nous donne ces bouillons parfaits, inimitables ;
Zosia pour ses oiseaux le prend dans le buffet ;
Pour les gâter ainsi c'est un vol qu'elle fait.

Elle entendit crier : Zosia !... C'était sa tante !
Elle lance aux oiseaux tout ce grain qui les tente :
Puis, agitant son crible, en danseuse qui va
Jouer du tambourin, notre espiègle Zosia
Saute au-dessus des paons, des pigeons et des poules :
Tous s'envolent en l'air effarouchés, en foules :
Et Zosia, dont le pied touche à peine le sol,
Avec eux, mais plus haut, semble prendre son vol ;
En tête les pigeons, effrayés par sa fuite,
Volent, comme devant le char d'or d'Aphrodite.

Zosia par la fenêtre entre dans le boudoir ;
Sur les genoux de sa Tante elle court s'asseoir.
Télimène sourit, la caresse, l'embrasse,
Remarque de l'enfant la fraîcheur et la grâce,
(Car elle aimait Zosia d'un amour maternel).
Mais elle prend bientôt un air plus solennel,
Se lève, se promène un instant en silence,
Puis, un doigt sur sa bouche, en ces termes commence :

« Zosia, vous me semblez oublier tout à fait
Votre rang et votre âge ; en ce jour en effet
Vous avez quatorze ans. Nourrir de la volaille,
Fi donc ! Ce ne sont point plaisirs à votre taille.

« C'est assez caresser vos petits paysans
Malpropres ! Une grande enfant de quatorze ans !
Votre teint est hâlé comme un teint de tzigane ;
Vous prenez en marchant des airs de paysanne,
C'est un autre milieu qu'il vous faut fréquenter :
Dans le monde aujourd'hui je veux vous présenter ;
Vous saurez au salon vous bien tenir : j'y compte ;
Nos hôtes sont nombreux ; ne me faites pas honte. »

Zosia frappe des mains, se lève et tout à coup
Elle court vers sa tante, et se jette à son cou :
Elle pleure, elle rit tour à tour, dans sa joie.
— « Des hôtes ! On permet enfin que je les voie !
« Pendant deux ans qu'avec mes dindons j'ai vécu,
« Un vieux pigeon sauvage est le seul que j'ai vu.
« Je m'ennuyais un peu de rester prisonnière :
« Monsieur le Juge dit que cela m'est contraire. »

« Le Juge ! interrompit la tante, il me poussait
« Sans cesse à vous produire au jour ; il me disait :
« Elle est bien assez grande ! » Absurde radotage !
« Le pauvre vieux du monde a-t-il le moindre usage ?
« Je sais, moi, comme il faut longtemps se préparer
« Pour faire son effet quand on veut s'y montrer.
« Malheur à qui grandit sous le regard des hommes !
« Son effet est manqué : c'est ainsi que nous sommes :
« On l'a vu tout petit, donc ce n'est rien du tout.
« Mais que, toute formée, arrive tout à coup
« Et comme un astre aux yeux brille une demoiselle,
« Alors les curieux se pressent autour d'elle :
« Ses gestes, ses regards par tous sont commentés ;
« On l'écoute parler, ses mots sont répétés.
« Et, quand la mode enfin l'a dûment consacrée,
« Elle est de tous quand même encensée, admirée.
« Vous me ferez honneur, j'espère. A Pétersbourg
« Vous grandites : deux ans écoulés dans ce bourg
« N'ont pas détruit l'effet d'une si bonne école.
« Faites votre toilette. Ici, dans ma console,
« Vous trouverez tout prêts les objets qu'il vous faut ;
« Hâtez-vous : nos chasseurs vont revenir bientôt. »

On appelle la bonne avec la chambrière.
On verse un grand seau d'eau dans une vaste aiguière.
Zosia, comme un moineau dans le sable plongeant,
Lave ses mains, son cou dans l'aiguière d'argent.

Télimène ouvre un coffre où l'on voit renfermées
Pommades à la rose, essences parfumées ;
Elle inonde Zosia d'un parfum précieux
(L'air en est embaumé), d'huile elle oint ses cheveux.
Zosia met des bas blancs à jour, chausse, ravie,
Des souliers de satin venus de Varsovie.
La bonne cependant lui laçait son corset ;
Elle l'abrite alors sous un peignoir coquet,
Rompt le savant tissu de chaque papillote :
Une tresse bientôt de chaque côté flotte ;
Des bandeaux ont couvert ses tempes et son front.
De bluets frais cueillis un doigt agile et prompt
Façonne une guirlande ; alors, avec adresse,
Télimène en fleurit la tête de sa nièce
De droite à gauche ; et sur l'or de ses cheveux blonds
Ces fleurs d'azur brillaient comme dans les sillons.
On ôte le peignoir : la robe blanche est prête ;
Zosia la prend, la passe au dessus de sa tête ;
D'un mouchoir de batiste elle froisse les plis,
Et se dresse candide et blanche comme un lis.

Puis on ajuste encor la robe, et Télimène
Dans la chambre en tous sens veut qu'elle se promène.
D'un regard connaisseur elle suit tous ses pas :
« Relevez-vous ! Encor ! Les yeux plus haut ! Plus bas !
« Faites la révérence !... O ciel ! Est-il possible ?
« Que je suis malheureuse ! O Zosia, c'est horrible !
« Dindons, voilà votre œuvre ! Elle écarte les pieds
« Comme un garçon ; elle a des yeux écarquillés
« D'amazone !... Un salut !... Voyez quelle souplesse ! »
— « Est-ce ma faute, dit sa nièce avec tristesse,
« Vous m'enfermiez toujours ; je passais tout mon temps
« A paitre mes dindons, à bercer des enfants.
« Mais attendez, ma tante ! Un peu de patience,
« Et vous même serez fière de ma science. »

— « A choisir, dit la tante, autant la basse-cour
« Que les hôtes qu'ici l'on vit jusqu'à ce jour.
« Rappelez-vous un peu toutes ces bonnes âmes :
« Le curé qui priait ou qui jouait aux dames,
« Des avocats sentant la pipe ! Beaux messieurs !
« Et vous auriez appris le bon ton avec eux !
« Au moins de se montrer, à présent, c'est la peine,
« Et de gens comme il faut notre maison est pleine.
« Remarquez bien, Zosia, le Comte, un grand blondin,

« Gentilhomme achevé, parent du Palatin ;
« Faites lui bon accueil. »

Mais les chevaux hennissent ;
Un bruit de voix : ce sont les chasseurs ; ils franchissent
La porte : « Votre main ! Allons les recevoir ! »
Les chasseurs n'entrent pas encor dans le parloir ;
Dans leurs chambres ils vont changer, par politesse,
Leur vêtement. D'abord arrive la jeunesse,
Thadée avec le Comte ; ils sont les premiers prêts.

Télimène reçoit : elle se met en frais,
Salue et fait asseoir les gens ; cause, plaisante ;
Puis appelant sa nièce, à chacun la présente :
A Thadée avant tous ; n'est-il pas son parent ?
Zosia fait un salut que son cousin lui rend.
Il la regarde, veut lui dire quelque chose ;
Mais, en voyant ses yeux d'azur, il tremble, il n'ose,
Il rougit, il pâlit, va parler et se tait :
Que se passe-t-il donc dans son cœur ? Il ne sait.
C'est qu'il a reconnu (quelle douleur cruelle !)
Sa taille, ses cheveux dorés, sa voix ; c'est elle :
Cette tête, il la vit sur le mur du jardin ;
Le son de cette voix l'éveilla ce matin.
Le Woiski de son trouble à la fin le délivre ;
Le voyant sur ses pieds trembler comme un homme ivre,
Il l'engage à monter se reposer chez lui.
Mais, dans un coin, du poêle il se fait un appui ;
Et de là, sans rien dire, il jette avec détresse
Des regards égarés sur la tante et la nièce.
Télimène a bien vu que l'apparition
De Zosia sur Thadée a fait impression ;
Elle ne comprend pas très bien ; pourtant, émue,
En causant, sur lui seul elle arrête sa vue.
Enfin elle s'échappe et s'approchant de lui,
L'interroge : Qu'a-t-il ? D'où lui vient cet ennui ?
Et puis elle plaisante ; est-ce Zosia qu'il boude ?
Mais Thadée immobile, appuyé sur son coude,
Se tait et la regarde en fronçant les sourcils :
Télimène en son cœur sent croître ses soucis.
Elle change aussitôt de ton et de visage,
Se lève courroucée, et du fond de sa rage
De reproches sanglants un torrent a jailli.
Comme sous l'aiguillon Thadée a tressailli ;
Il lui lance un regard de travers, puis il crache,



Pousse du pied sa chaise et de ce lieu s'arrache
En refermant la porte avec bruit. Par bonheur,
Sa tante seule a vu cet accès de fureur.

Il franchit la barrière et court droit vers la plaine.
Comme un brochet, percé d'un harpon, se démène,
S'agite, plonge et cherche en vain à s'échapper,
Mais ne peut fuir le fer qui vient de le frapper :
Tel Thadée avec lui porte en tous lieux sa plaie ;
Il traverse un fossé, puis il saute une haie,
Et va sans savoir où. Mais, quand il eut erré
Bien longtemps, à la fin il entre en un fourré,
Et tombe, soit exprès, soit rencontre opportune,
Aux lieux hier témoins de sa bonne fortune,
Aux lieux où Télémaque aime tant à venir,
Et qu'elle a surnommés *Temple du Souvenir*.

Tandis qu'il s'oriente, il l'aperçoit : c'est elle !
C'est Télémaque en proie à sa douleur mortelle.
Attitude, costume, ah ! tout est bien changé !
Blanche, inerte, elle cache un visage affligé
Dans ses deux mains... Encor qu'on ne puisse l'entendre
Sangloter, que de pleurs ses yeux doivent répandre !

Et le cœur de Thadée en vain se défendait ;
La pitié, le remords, la douleur l'accablait.
Caché derrière un arbre, il regarde, il soupire,
Et s'accusant lui-même, il finit par se dire :
« Est-ce sa faute si j'ai commis cette erreur ! »
Et, de derrière l'arbre il s'avance... O terreur !
Télémaque soudain s'élanche de son siège,
Par dessus le ruisseau, pâle comme la neige,
Bondit, cheveux épars ; et, les deux bras tendus,
Court du côté du bois, tombe, et, ne pouvant plus
Se relever, se tord, gisant sur la verdure.
Elle souffre, on le voit, une horrible torture :
Elle touche son cou, sa gorge, ses genoux.
Thadée alors s'élanche en criant : « Qu'avez-vous ?
« Et quel mal est le vôtre ? » Or, autre était la cause
De tous ces mouvements.

Sous la bruyère rose,
Est un nid de fourmis, d'où sur l'herbe on peut voir
L'insecte industrieux rôdant mobile et noir.
Soit besoin, soit plutôt attraction secrète,

Du *Souvenir* surtout ils aimaient la retraite.
De leur demeure aux bords de la source, un sentier
S'allongeait, où marchait leur bataillon entier.
Or Télémaque était assise sur leur route :
L'éclat de son bas blanc les attira sans doute ;
Ils entrèrent, mordant, chatouillant, les fripons !
Télémaque dut fuir, secouer ses jupons,
Enfin s'asseoir sur l'herbe et leur donner la chasse.

Thadée aide à chercher : que voulez-vous qu'il fasse ?
Il se jette à ses pieds, et, dans ce geste prompt,
Sans le vouloir, sa lèvre a rencontré le front
De sa tante. Dans cette attitude, on oublie
La récente querelle, on se réconcilie.
Et longtemps eût duré l'entretien amical,
Si la cloche de loin n'eût donné le signal
Du souper...

Il est temps qu'au logis on s'en aille,
D'autant plus que des pas font craquer la broussaille.
On les cherche peut-être. Il faut se séparer.
A droite, Télémaque a rejoint le verger.
Thadée, à gauche, court rattraper la grand'-route.
Ils reviennent tous deux pleins de trouble et de doute :
Télémaque a cru voir luire près du jardin
Sous son capuchon brun les yeux du Bernardin ;
Thadée a très bien vu, comme, à double reprise,
Se montrait à sa gauche une ombre longue et grise :
Ce que c'est, il ne peut le dire au juste ; mais
Il croit que c'est le Comte et son surtout anglais.

On soupait au château. Protais a bravé l'ordre
Du Juge, et de son plan il ne veut pas démordre :
En l'absence du maître, il l'a fait occuper,
En y réintégrant, comme il dit, le souper.
Les convives en ordre entrèrent dans la salle ;
A la place d'honneur le Président s'installe :
Son âge et son emploi lui valent ces égards ;
Il salue en passant jeunes gens et vieillards.
Le Quêteur est absent : à sa place vacante,
Auprès de son mari s'assied la Présidente.
Et quand le Juge a bien placé chaque invité,
Il récite en latin le *Benedicite* ;
On verse l'eau de vie : à la table on prend place,
Et l'on mange en silence une soupe à la glace.

Après la soupe on sert écrevisses, poulet,
Asperges... Vin hongrois, Malaga ruisselait.
On mange, on boit, mais tous se taisent, Ces murailles,
Si fréquemment témoins de bruyantes ripailles,
Où furent célébrés tant de joyeux repas,
Qui répétèrent tant de cris et de vivats,
N'ont encor jamais vu de tables si muettes.
Seuls des bruits de bouchons, des cliquetis d'assiettes
Du vestibule font vibrer les échos sourds :
Mais un malin esprit glace tous les discours.

Nombreux sont les motifs de silence. Naguère
En revenant du bois la joie était sincère :
Mais, en y pensant bien, on cesse d'être gai,
Car personne après tout ne s'est fort distingué :
Il a parbleu fallu qu'un bonhomme de moine,
Sortant on ne sait d'où, comme un vrai Saint-Antoine, (1)
Battit tous les chasseurs du district. C'est honteux !
Et les gens de Lida que penseront-ils d'eux ?
C'en est fait à jamais de leur prééminence
Comme fameux chasseurs ! C'est à quoi chacun pense.

L'Assesseur, le Notaire, outre leurs vieux débats,
De l'échec de leurs chiens ns se consolent pas.
Ils voient ce lièvre infâme à plus d'un quart de lieue
Qui semble les railler en agitant sa queue :
Cette queue est un fouet qui flagelle leur cœur...
Penchés sur leur assiette ils cachent leur douleur.
L'Assesseur a de plus des mouvements de haine
En voyant ses rivaux auprès de Télimène.
Télimène et Thadée ont l'air de se boudier,
Et dans leur trouble à peine osent se regarder.
Le Comte est revenu terriblement maussade
Ou de sa promenade, ou... de son embuscade :
Et Télimène en vain veut apaiser son cœur
Et le faire sortir de sa mauvaise humeur.
Il fronce le sourcil quand parle Télimène,
Sa figure se fait méprisante et hautaine.
Puis de Zosia soudain il s'approche ; il la sert,
Il lui verse du vin, lui change son couvert,
Cause, fait l'empressé, s'efforce de sourire,

(1) Que saint Antoine nous pardonne de l'avoir ici, irrévérencieusement, mis au lieu et place du proverbial *Filip z konopi*. — Un jour à la Diète, le député Philippe, seigneur du village de Konopie (le chanvre), prit la parole et s'éloigna si étrangement du sujet, qu'il excita dans la Chambre une hilarité générale. De là est venu le proverbe : « Il s'est lancé comme Philippe de Konopie ». (*wyrwał się jak Filip z konopi*).

Lève les yeux au ciel, parfois même soupire.
Mais on voit bien que, par ce manège subit,
A Téléphème il veut témoigner son dépit :
Car parfois par mégarde il détourne la tête,
Et son œil menaçant sur elle alors s'arrête.

Téléphème s'étonne : elle n'y comprend rien ;
Elle se dit tout bas : quel caprice est le sien ?
Mais, de ces nouveaux feux du Comte assez contente,
Elle se tourne vers Thadée, en bonne tante.

Thadée est sombre aussi ; sans boire, sans manger,
Les yeux sur son assiette il a l'air de songer ;
Téléphème lui verse à boire, et lui la raille
De ses soins ; elle veut le consoler, — il bâille.
Il trouve mal (voyez comme on change en un jour)
Que Téléphème cherche à lui faire la cour ;
Il rougit de la voir ainsi décollétée ;
Fi donc !... Mais qui dira sa mine épouvantée
Quand il lève sur elle un regard curieux ?
Sur son visage à peine il a jeté les yeux,
Il découvre un terrible, un grand secret : ô cieux !
Elle se met du rouge !

Est-ce un rouge qui passe ?

Quelque hasard l'a-t-il essuyé sur sa face ?
Il laisse par endroits paraître un teint moins frais...
Peut-être est-ce Thadée, en causant de trop près,
Qui souffla du carmin la poudre, plus légère
Que n'est du papillon la brillante poussière ;
Téléphème est rentrée à la hâte, et n'a pas
Pu faire en revenant refleurir ses appas :
Près des lèvres surtout paraît plus d'une tache.
Le regard de Thadée à fureter s'attache...
Puisqu'il a découvert une fraude, il poursuit
L'examen de l'éclat trompeur qui l'a séduit.
Dans la bouche entr'ouverte il aperçoit deux vides :
Les tempes, le menton, le front sont pleins de rides !

Thadée hélas ! sent bien qu'il est peu généreux
De scruter de trop près le beau ; qu'il est affreux
D'espionner ainsi celle qu'on aime, et d'être
Si changeant en amour... Mais le cœur règne en maître !
Sa conscience en vain veut réchauffer son cœur ;
Il la regarde et dit tout bas : « son œil vainqueur

Va m'enflammer». Hélas ! Ses regards sont sans flamme ;
Sans en fondre la glace, ils glissent sur son âme....
C'est ainsi qu'en lui-même il s'accuse, il se plaint,
Et sur son front penché son désespoir est peint.

[Nouveau tourment : il veut savoir ce que raconte
Zosia, qu'il voit tout bas causer avec le Comte.
La fillette, sensible à ses soins empressés,
L'écoute en rougissant d'abord, les yeux baissés ;
Puis ils causent gaiment de rencontre imprévue,
Du jardin potager témoin d'une entrevue,
[De légumes, de fleurs qu'on a foulés aux pieds.]
Thadée avait tendu l'oreille. Il dévorait
Ces mots amers pour lui, que son cœur digérait...
Quel horrible repas !... Telle dans un parterre
Une vipère suce un poison délétère,
Puis se roule en pelote et git dans un sentier,
Menaçant l'imprudent qui vient la défier :
Tel le pauvre Thadée, ivre de jalousie,
Sous un calme apparent cachait sa frénésie (1)]

Parmi des gens joyeux il suffit d'un boudeur
Pour que tous soient atteints de sa mauvaise humeur :
Les chasseurs s'étaient tu : l'autre bout de la table
Garde, grâce à Thadée, un silence semblable.

Le Président lui-même est sombre et soucieux ;
Il a perdu sa verve : il voit là sous ses yeux
Ses deux filles qui sont jeunes, riches et belles ;
Nulle dans le district ne l'emporte sur elles,
Et tous ces jeunes gens semblent les négliger !
Le Juge à plus d'entrain voudrait les obliger.
Quant au Woiski, trouvant ce silence pendable,
« Sont-ce des loups, dit-il, qui sont à cette table ? »

Le silence toujours fut un tourment pour lui ;
Grand bavard, il aimait voir bavarder autrui.
Il a passé ses jours dans les chasses joyeuses,
Dans les réunions toujours tumultueuses :
Son oreille, en tout temps, veut entendre du bruit ;
Même quand il se tait, même quand il poursuit
Les mouches, ou qu'il rêve en fermant la paupière ;

(1) Tout le passage entre crochets manquait dans le manuscrit et dans la première édition; il a été ajouté après coup, et il s'y est glissé un vers qui ne rime à rien. Nous l'avons traduit par scrupule, mais il pourrait être retranché sans inconvénient.

Il cause tout le jour ; la nuit, c'est la prière
Ou bien de vieux récits qu'il écoute en dormant.
« La pipe n'est, dit-il, qu'un poison allemand ;
Pour perdre la Pologne on nous le recommande :
Car la rendre muette est la rendre allemande » (1).
De bruit il a vécu ; son repos est le bruit :
Le silence interrompt son sommeil : tel, la nuit,
Le meunier au tictac s'endort ; si le bruit cesse,
Il s'éveille en sursaut, et soudain se redresse.

Le Woiski de la main fait signe au Président
Et s'incline devant le Juge, en demandant
La parole. Tous deux font un geste : sans doute
Ce simple mouvement veut dire : on vous écoute.
Car le Woiski commence :

« Oserai-je prier
« Ces messieurs, d'amuser les dames à souper
« Au lieu de rester cois?... Sommes-nous donc des Carmes ? (2)
« Se taire, c'est pardieu laisser rouiller ses armes
« Faute de s'en servir, messieurs. En vérité,
« J'admire nos aïeux et leur loquacité :
« Au retour de la chasse ils se mettaient à table
« Et mangeaient, mais trouvaient aussi fort agréable
« De discuter, louant beaucoup, blâmant un peu :
« Les tireurs, les traqueurs, les chiens, les coups de feu
« Passaient sur le tapis dans un bruit de querelle
« Aussi doux aux chasseurs qu'une chasse nouvelle.
« Je sais ce qui vous rend rêveurs. Votre chagrin
« Est sorti, je le vois, du froc du Bernardin !
« Vous rougissez d'un coup manqué ! Soyez tranquilles :
« Un malheur de ce genre arrive aux plus habiles.
« On touche un jour, on manque, on se rattrape après.
« Moi-même qui grandis au milieu des forêts,
« J'ai quelquefois manqué ; ce Tuloszczyk que j'aime
« A citer, manquait bien aussi. Reytan lui-même...
« Je vous raconterai la chose un de ces jours.
« Quant à ce fait d'avoir laissé passer notre ours,
« D'avoir fui devant lui peut-être un peu trop vite,
« On ne peut à coup sûr ni louer cette fuite
« Ni la blâmer. S'enfuir avant d'avoir tiré

(1) Polskę oniemić jest to Polskę zniemczyć. Le Woiski joue sur les mots : *niemy* veut dire muet, *niemiec* veut dire allemand (l'homme qu'on ne comprend pas et qui semble un muet).

(2) Le Woiski dit exactement : des pères capucins.

« Était jadis le fait d'un poltron avéré ;
« Tirer à tout hasard comme fait le vulgaire
« Sans laisser approcher ni viser, c'est l'affaire
« D'un maladroit ; mais quand, ne visant pas trop mal,
« On laisse comme il faut s'approcher l'animal,
« Si l'on manque, on peut fuir sans encourir de honte,
« Ou prendre en main l'épieu, mais pour son propre compte,
« Sans contrainte : l'épieu doit servir au chasseur
« Pour sa défense, et non quand il est l'agresseur.
« C'était ainsi jadis. Donc, vous pouvez m'en croire,
« Votre retraite en rien n'a terni votre gloire,
« Mon cher Thadée, et vous, monsieur le Comte. Mais,
« En vous la rappelant, dites-vous que jamais
« (Le vieux Woiski vous donne un précepte très sage)
« L'un à l'autre il ne faut se barrer le passage,
« Ni viser à la fois vers le même côté... »

Le Woiski finissait : « vers le même côté, »

Quand l'Assesseur souffla « vers la même beauté ».

Bravo ! s'écria-t-on. On rit, on recommence

A citer de Hreczech la prudente sentence,

Le dernier mot surtout : les uns disaient : *côté*,

Les autres en riant criaient tout haut : *beauté*.

Le Notaire dit : *sotte*, et l'Assesseur : *coquette* :

Tous deux à Téléimène adressent l'épithète.

Le Woiski ne voulait pas faire de l'esprit ;

Sans demander pourquoi l'on chuchotte et l'on rit,

Content que son discours ait égayé les dames

Et voulant des chasseurs aussi calmer les âmes,

Il dit en se versant un grand verre de vin :

« Je ne vois point ici le Père Bernardin.

« Je voulais lui conter une histoire incroyable ;

« A notre chasse à l'ours elle est assez semblable.

« Le Porte-Clefs disait qu'il n'a vu qu'un tireur

« Adroit comme Robak. J'en ai vu, sauf erreur,

« Un second. Il sauva par une adresse égale

« Deux seigneurs qui tous deux seraient morts sans sa balle.

« Le prince de Nassau chassait en invité

« A Nalibok avec Reytan, le député.

« Loin d'en être jaloux, ils prônèrent sa gloire

« Et même à sa santé tous deux voulurent boire.

« Il eut, sauf les présents dont chacun le combla,

« La peau du sanglier. Sur ce sanglier-là
« Je puis vous renseigner en témoin véritable :
« A notre chasse à l'ours la chose fut semblable ;
« Or, c'étaient deux chasseurs sans maître et sans rival ;
« Du prince de Nassau, Reytan était l'égal. »

Ici le Juge dit en remplissant un verre :

« Je bois au Bernardin : à vous (1), Woïski ! J'espère
« Qu'à défaut de présents qui pourraient l'enrichir,
« Nous lui paierons sa poudre, et je puis garantir
« Que l'ours tué par lui dans la forêt voisine
« Du couvent pour deux ans fournira la cuisine.
« Mais la peau, je la garde : ou je la lui prendrai
« S'il ne la cède pas ou je l'achèterai,
« Dût-elle me coûter dix peaux de zibeline.
« Et nous la donnerons en prix. Pour moi, j'incline,
« Puisque Robak de tous obtient le premier rang,
« A ce qu'en second prix, Monsieur le Président
« La décerne à celui qui le mieux la mérite. »

En fronçant le sourcil, le Président médite.
Un murmure se fait ; chacun parle pour soi.
L'un dit : j'ai trouvé l'ours ; l'autre reprend : c'est moi
Qui rassemblai les chiens ; — moi, j'ai forcé la bête
A fuir... — Des deux rivaux éclate la tempête :
L'Assesseur veut le prix pour sa Sanguszkówka,
Et le Notaire pour la Sagalasówka.

« Juge, commence enfin le Président, je pense
« Que le moine a d'abord droit à sa récompense :
« Mais qui dira quel est le premier après lui ?
« Tous ont également fait merveille aujourd'hui
« Par leur habileté, leur force et leur courage.
« Mais les deux qui de l'ours ont affronté la rage,
« Et de plus près senti sa griffe et son museau,
« Sont le Comte et Thadée ; ils ont droit à sa peau.
« Thadée à son aîné va, j'en ai l'assurance,
« Etant de la maison, céder la préférence :
« Comte, à vous le trophée : et notre intention
« Est qu'il soit l'ornement de votre pavillon,
« Et que, de ce grand jour consacrant la mémoire,
« Il vous présage aussi le succès et la gloire. »

(1) *W ręce wasze*. Avant de passer à une autre personne le verre où l'on va boire, afin qu'elle y boive à son tour, on lui dit : « A vous, ou entre vos mains ». Le juge va donc boire à la santé du Bernardin, puis il remplira son verre une seconde fois et le passera au Woïski, etc.

Il dit, et croit du Comte avoir fait le bonheur :
Il ne sait de quel coup il lui perce le cœur.
Car le Comte, à ce mot de pavillon, tressaille ;
Il lève malgré lui les yeux : sur la muraille
Ces bois de cerfs rameux, (tels des lauriers jadis
Par les pères semés pour couronner les fils),
Sur les piliers rangés ces portraits de famille,
Ce blason *Pótkozic* qui sur la voute brille,
Semblent de toutes parts lui parler des aïeux.
Il se réveille... Quoi ! Lui, convive en ces lieux !
Un Horeszko, chez lui, vient s'asseoir à la table
Des Soplitza... Quel est ce rêve épouvantable ?
Sa haine pour Thadée et son tourment jaloux
Contre les Soplitza redoublent son courroux.

Il rit amèrement et dit : « Mon toit rustique
« N'est pas fait pour loger un don si magnifique ;
« Que l'ours attende avec tous ces cerfs que je vois :
« Le Juge me rendra tout mon bien à la fois. »

Le Président, voyant ce que ceci présage,
Frappe sa tabatière et, pour calmer l'orage,

« C'est agir sagement, dit-il, de s'occuper
« D'affaires même à table et durant un souper ;
« Ce n'est pas comme tant de gens de votre sphère
« Qui ne comptent jamais. Je souhaite et j'espère
« Finir par un accord ce débat. Maintenant
« Le seul obstacle c'est le domaine attenant
« Au château : j'ai déjà tout un projet d'échange :
« Voici ce qu'on ferait... » Il combine, il arrange,
Explique tout par ordre et méthodiquement ;
Il va conclure, quand un soudain mouvement
Se fait à l'autre bout. Les uns voient quelque chose
Qu'ils montrent ; le regard des autres s'y repose ;
Et, comme par le vent des épis inclinés
Se renversent, les fronts se sont tous retournés
Vers un coin.

De ce coin, où sur la toile brille
Du défunt Panetier le portrait de famille,
Par une porte naine et que cache un pilier,
Vient d'entrer de ces murs le spectre familier,
Gervais. On reconnaît sa taille, son visage,
Son habit blasonné tout jauni par l'usage.

Il va grave, muet, roide comme un poteau,
Tête couverte (il est chez lui, dans ce château!).
Sa main tient une clef luisante ; avec cette arme
Dans une armoire ouverte il tourne : quel vacarme !

Dans deux coins se dressaient deux armoires de bois
Dont les flancs abritaient deux horloges à poids.
Mais, avec le soleil depuis longtemps brouillées,
Se traînaient au hasard leurs aiguilles rouillées.
A les remettre à neuf Gervais n'a pas songé,
Mais de les remonter il se croit obligé ;
Et chaque soir sa clef tourmente leur rouage :
Or on était à l'heure où se fait cet ouvrage.
Tandis que sans broncher chacun suivait la voix
Du Président,.... Gervais tira l'un des deux poids.
On entendit grincer une roue édentée.
Le Président frémit ; sa phrase est arrêtée.
« Remettez un instant ce travail si pressé »,
Dit-il, puis il reprend. Le Porte-clefs froissé
Tire encore plus fort l'autre poids. Sur l'horloge
Perchait un rouge-gorge au chant digne d'éloge
Autrefois.... Il commence un concert enragé ;
C'est un oiseau bien fait mais fort endommagé.
Il bat de l'aile, il siffle, il glapit à tout rompre.
On rit : le Président doit encor s'interrompre.
« Porte-clefs, cria-t-il, vieux chat-huant, vieux hibou,
« Assez de ce vacarme ou je te tords le cou ».

L'impassible Gervais, qui jamais ne recule,
Met gravement sa main droite sur la pendule
Et l'autre sur sa hanche ; et puis, ainsi campé,
« Président de hasard, dit-il, tu t'es trompé :
« Je ne suis qu'un moineau, mais plus fier dans son gîte
« Que le hibou qui vient ici sans qu'on l'invite.
« Porte-clefs et hibou font deux ; le vrai hibou,
« C'est l'intrus ; et je vais le chasser de mon trou ».

— « A la porte ! » cria le Président.

« Ah ! Comte ! »

Reprit le Porte-clefs, « n'avez-vous pas de honte ?
« N'est-ce pas vous salir assez comme cela
« Que de manger et boire avec tous ces gens-là ?
« Faut-il que du château, moi, le vieux majordome,
« Moi, Gervais Rembaylo, vieillard et gentilhomme,

« Sans que vous protestiez, on m'insulte chez vous ? »
Alors Protais cria trois fois : « Taisez-vous tous !
« Et toi, sors ! Moi, Protais Balthazar, je l'ordonne
« Au porte-clefs Gervais, parlant à sa personne.
« Huissier du Tribunal, je fais sommation,
« En attendant l'arrêt et par provision,
« Faisant appel, Messieurs, à votre témoignage,
« De Monsieur l'Assesseur invoquant l'arbitrage,
« Au nom de Soplitza pour cette incursion,
« Ou, pour dire plus vrai, pour cette invasion
« D'un château dont il est légalement le maître
« Puisqu'il nous y reçoit : nous le ferons connaître. »
— « Ah ! Balthazar, hurla Gervais, vous en voulez ! »
Et, prenant à son flanc son lourd trousseau de clés,
Il l'agite et le lance en clignant la paupière.
Le coup part : de la fronde ainsi jaillit la pierre.
Le crâne de Protais eût été fracassé,
Si, pour fuir le trépas, il ne se fût baissé.

Tous ont quitté leur place : il se fait un silence
Profond... Le Juge enfin cria : « Que l'on s'élançe
« Sur ce drôle !... » Ses gens se jettent menaçants
Dans le boyau formé par le mur et les bancs.
Le Comte pousse alors sa chaise sur leur route
Et du pied affermit cette faible redoute.
— « Holà ! Juge, dit-il, personne n'a le droit
« De toucher à mon vieux serviteur sous mon toit.
« Quiconque a des griefs peut m'exposer sa plainte. »

Alors, le regardant de travers : « N'ayez crainte,
« Cria le Président, je saurai bien sans vous
« Punir ce gentillâtre... Et vous, Graf (1), croyez-nous,
« Vous vous appropriez ce manoir un peu vite.
« Le seul maître est céans celui qui nous invite.
« Du calme, s'il vous plaît ! Si vous n'avez pour moi
« Nul égard, respectez tout au moins mon emploi. »

— « Bah ! repartit le Comte, assez de bavardage !
« A d'autres vos chansons de dignités et d'âge !
« J'ai fait assez le sot de m'asseoir avec vous
« A vos repas grossiers finissant par des coups.
« Quand vous serez à jeun, de vos propos d'homme ivre
« Vous me rendrez raison. Gervais, veuillez me suivre ! »

(1) C'est par mépris que le président emploie ici le mot allemand (Graf) au lieu du mot polonais *Hrabia*.

Jamais le Président n'aurait pu supposer
Tant d'audace. Il était en train de se verser
Du vin, quand ce discours vint frapper son oreille.
A son verre immobile appuyant la bouteille,
Il a penché la tête, écoute furieux,
Et, la bouche entr'ouverte, écarquille les yeux.
Ses doigts serrent si fort son verre, qu'il éclate
Et projette à ses yeux son liquide écarlate.
Ce vin en jets de feu semble envahir son cœur,
Tant son front et ses yeux s'enflamment de fureur.
Il veut parler ; mais il semble manquer de souffle...
Enfin son premier mot sort de ses dents : « Maroufle !
« Petit Comte... Je te... Thomas, mon sabre ici !
« Je vais t'apprendre à vivre. Ah ! blanc-bec, c'est ainsi !
« L'âge, les dignités, les égards, cela blesse
« Tes oreilles... Attends que je te les caresse.
« Décampe ou défends-toi. Faquin, je le tuerai ! »

D'amis le Président est bientôt entouré :
Le Juge lui saisit la main : « C'est notre affaire !
« C'est moi que l'on provoque. Eh ! Protais, ma rapière !
« Je lui ferai danser la danse du bâton. »
Thadée arrête alors le Juge et dit : « Pardon,
« Messieurs ! Avec ce fat allez-vous vous commettre ?
« Laissez les jeunes gens punir ce petit maître !
« Je me charge de lui. Vous, monsieur le braillard,
« Qui courageusement provoquez un vieillard,
« Demain vous nous pourrez montrer votre mérite
« Les armes à la main. Aujourd'hui, sortez vite
« Tant qu'il n'est pas trop tard. »

Le conseil était bon

Tout du Comte aggravait la situation.
A ce bout, à des cris se bornait la tempête ;
Mais, de l'autre, il voyait tout autour de sa tête
Les bouteilles pleuvoir. Les femmes, tout en pleurs,
Gémissent. Téléimène en criant : « je me meurs ! »
Les yeux levés, s'élançe et tombe évanouie.
Mais, en tombant, au cou du Comte elle s'appuie :
Il sent deux seins tremblants palpiter sur son cœur.
Et le Comte, un instant oubliant sa fureur,
Cherche à la ranimer.

Sur Gervais pêle-mêle

Bouteilles, escabeaux tombent dru comme grêle :

Il fléchit... Les valets hors du retranchement
Sur lui de toutes parts fondent. Heureusement,
Zosia, voyant l'assaut, s'apitoie et s'élançe
Devant lui, bras tendus, pour prendre sa défense.
Tous s'arrêtent. Gervais se retire à pas lents.
Il disparaît... Où donc? On cherche sous les bancs :
Soudain à l'autre bout il sort de sous la table,
Levant en l'air un banc de sa main redoutable.
Il fait le moulinet ; on fuit de tous côtés.
Alors le Comte et lui, par le banc abrités,
Peuvent battre en retraite : ils touchent à la porte.
Mais là sur l'ennemi son regard se reporte,
Il hésite : doit-il fuir les armes en main
Ou par la force encor se frayer un chemin ?
Il a choisi la lutte. En arrière il rejette
Son banc comme un bélier ; et va, penchant la tête,
La poitrine en avant, le pied haut, menaçant :
Mais il voit le Woïski : l'effroi glace son sang.

Le Woïski se taisait, les paupières baissées,
Semblant profondément plongé dans ses pensées.
Mais au défi du Comte, et quand l'audacieux
Eut menacé le Juge, il a tourné les yeux,
A prisé par deux fois, s'est frotté les paupières.
Le Juge est son parent, tous deux s'aiment en frères :
Il loge sous son toit, et tous ses intérêts,
Mais sa santé surtout, le touchent de très près.
En observant la lutte, il relève sa manche,
Etend sa main, y place un couteau, dont le manche
A l'ongle de l'index s'appuie, et dont le fer
Dirigé vers le coude est prêt à fendre l'air.
Puis il recule un peu sa main et la remonte
Comme pour se jouer : mais il vise le Comte.

L'art terrible autrefois de lancer le couteau
N'était plus en vigueur dans le siècle nouveau,
Sauf parmi les vieillards. Dans plus d'une querelle
Gervais l'a vu : Hreczech à cette escrime excelle ;
Le coup sera mortel lancé d'un bras nerveux,
Et ce coup mortel vise, on le voit à ses yeux,
Le seul des Horeszkos en ligne féminine...
Nul ne s'en est douté ; Gervais seul le devine :
Il pâlit et du banc fait au Comte un rempart,
Puis il fuit... « Arrêtez ! » dit-on de toute part.

Tel un loup qui rongerait un morceau de charogne
Se jette sur les chiens qui troublent sa besogne
Et va les dévorer : parmi ces cris de chien
Retentit un bruit sec que le loup connaît bien ;
Il regarde ; et non loin, aperçoit par derrière
Un chasseur à genoux, qui, penché vers la terre,
Prépare son fusil puis le braque sur lui :
Le loup baisse l'oreille et la queue... il a fui ;
La meute le poursuit de ses cris de victoire
Et le mordille aux flancs ; parfois la bête noire
Se tourne, ouvre la gueule et de ses crocs grinçants
Les menace : les chiens s'arrêtent frémissants :
Tel Gervais épouvante encor dans sa retraite
L'ennemi, que du banc et des yeux il arrête.
Enfin le Comte et lui sont rentrés dans le mur.

« Victoire ! » criait-on. Mais rien n'est encor sûr ;
Car Gervais au-dessus de la foule qui crie
Paraît près du vieil orgue, et de la galerie
Arrache et va lancer les vieux tuyaux de plomb.
Quel carnage il eût fait !... Mais on ne fut pas long
A fuir ; du vestibule en foule tous s'éloignent.
Les serviteurs aussi lâchent pied ; ils empoignent
Quelques plats à la hâte et suivent les seigneurs,
Et des mets entamés délaissent les meilleurs.

Mais qui donc, méprisant la mort qui le menace,
Le dernier en bon ordre abandonna la place ?
Ce fut l'huissier Protais. Sans nulle émotion
Il a développé sa protestation ;
Il se retire enfin loin du champ de bataille
Où restent seuls blessés, cadavres et mitraille.

Pas un homme n'est mort : mais tout les bancs ont eu
Les pieds brisés ; la table éclopée a perdu
Sa nappe et git sur des assiettes ruisselantes
De vin, comme un guerrier sur des armes sanglantes,
Au milieu de poulets, de dindons renversés
Qui portent la fourchette en leurs flancs transpercés.

Bientôt des Horeszko le manoir solitaire
S'endort enveloppé de calme et de mystère.
La nuit vient : les débris du banquet somptueux
Gisent comme les mets du repas des *Aïeux* (1),

(1) Allusion à la coutume païenne conservée en Lithuanie, d'évoquer les *esprits* le jour des morts et qui sert de cadre au poème de Mickiewicz les *Dziady* (aïeux).

Où les âmes des morts viennent dans les ténèbres.
Les chats-huants ont du toit jeté trois cris funèbres;
Tels les sorciers : la lune apparaît à ce bruit,
Entre par la fenêtre et sur la table luit
Tremblante : on dirait une âme du purgatoire.
Les rats, tels des damnés, viennent ronger et boire.
Parfois un vin mousseux en un coin écarté
Eclate, comme un toast à ces esprits porté.

A l'étage d'en haut, dans la salle des glaces,
Qui des glaces à peine a conservé les traces,
Le Comte s'est placé sur le balcon, debout,
Tête nue ; il n'a mis qu'un bras de son surtout :
A son cou sont noués les pans et l'autre manche ;
Son frac comme un manteau se drape sur sa hanche.
Gervais marche en tous sens d'un pas tumultueux.
En aparté, pensifs, ils parlent tous les deux :
— « Pistolet, dit le Comte, ou sabre... Qu'ils choisissent !
— « Du château, dit Gervais, il faut qu'ils déguerpi-
— « Oncle, neveu, criait le Comte, provoquons
« Toute la race ! -- « Bien et château, confisquons
« Tout, » criait Gervais ; puis, se tournant vers le Comte,
« Si vous ne prenez tout, vous n'aurez que la honte,
Dit-il, « pourquoi plaider et qu'y gagnerez-vous ?
« Depuis quatre cents ans ce manoir est à nous ;
« Pendant Targowitza, (1) l'on nous a pris la terre
« Dont ce juge impudent se dit propriétaire.
« Il faut la lui reprendre et le chasser après
« De son bien, pour payer nos peines et nos frais.
« Je vous l'ai toujours dit : ni procès, ni requête !
« Je vous l'ai toujours dit : invasion, conquête !
« C'était l'usage ancien. Qui conquiert la maison,
« La garde, et le plus fort aura toujours raison.
« Quant à nos vieux débats, j'en sais bien le remède.
« Mon canif tranche mieux qu'un avocat ne plaide.
« Si Maciej me rejoint sa verge (2) à son côté,
« Nous ferons de ces gueux de la chair à pâté. »

« — Bravo ! cria le Comte ; à ton projet sarmate
« J'applaudis ; je renonce à la gent avocate :
« Notre expédition va faire un bruit d'enfer :

(1) Confédération formée en 1792 contre la Constitution du 3 mai 1791 avec l'appui de la Russie.

(2) Rózga : c'est le surnom donné par Maciej à son sabre.

« On n'a depuis longtemps ici croisé le fer.
« Nous allons rire enfin, faire le diable à quatre.
« En deux ans je n'ai vu que des manants se battre.
« Il nous faut des exploits brillants, du sang versé !
« Dans mon voyage un jour c'est ce qui s'est passé.
« J'habitais chez un prince en Sicile ; son gendre
« Par d'avidés brigands s'était laissé surprendre.
« Ces gueux pour la rançon se montraient exigeants.
« Vite nous rassemblons ses vassaux et ses gens ;
« Nous partons. Sous mes coups deux chefs cessent de vivre.
« Je force le premier leur camp : je le délivre.
« Gervais, mon bon Gervais ! Quel retour triomphal !
« Nous formions un cortège antique, féodal !
« On nous lance des fleurs : et, bénissant nos armes,
« La princesse à mon cou se jette toute en larmes.
« A Palerme (déjà tous savaient mon exploit)
« Les femmes me lorgnaient et me montraient du doigt.
« Et même on imprima sur ma belle aventure
« Un roman, dont mon nom orne la couverture ;
« Il est intitulé « Le Comte ou le Caveau
« De Birbante-Rocca. » Dis-moi : ce vieux château
« A-t-il des souterrains ? » — Oui, des caves, mais vides ; »
Dit Gervais, « ces intrus ont bu tous les liquides. »
— « Cours, dit le Comte, armer en hâte mes Jockeys ;
« Convoque mes vassaux. » — Juste Dieu ! Des laquais ! »
Interrompit Gervais, « Est-ce avec la canaille
« Qu'on envahit un bien ? avec la valetaille ?
« A nos invasions vous ne comprenez rien !
« Et quant à vos *vassaux* (1), si je vous entends bien,
« Ce sont nos bons voisins, les nobles des bourgades
« De Dobrzyn, Rzekików, Cientycze, ces brigades
« De valeureux sabreurs au sang noble et bouillant,
« Dont nous eûmes toujours le concours bienveillant,
« Et qui pour Soplitza n'ont tous que de la haine !
« C'est trois cents combattants que de là je ramène ;
« Je m'en charge. Pour vous, Comte, au lieu de veiller,
« Reposez-vous ; demain il faudra travailler :
« Vous aimez à dormir ; il est tard ; le coq chante :
« Je garde le manoir jusqu'à l'aube naissante ;
« Dès l'aurore à Dobrzyn je me présenterai. »

Le Comte du balcon s'est alors retiré ;
Mais il regarde encor, et, par les meurtrières

(1) Gervais ne comprend pas ou ne veut pas comprendre le mot *wasal* ; il affecte de le confondre avec le mot *wasal* qui veut dire un *moustachu*.

Il voit Soplitzowo tout brillant de lumières.
« Illuminez, dit-il, brigands ! Mais, demain soir
« Ce château brillera ; chez vous tout sera noir !... »

Gervais s'assied à terre auprès de la muraille ;
Il penche vers son sein son grand front qui travaille.
La lune y fait tomber ses rayons pâlisssants,
Et le doigt de Gervais s'y promène en tous sens.
On voit qu'il y combine un grand projet de guerre.
Mais insensiblement s'alourdit sa paupière.
Son cou fléchit, ses yeux s'entr'ouvrent sans rien voir ;
Il a donc commencé sa prière du soir.
Mais après *Notre Père*, avant *Je vous salue*,
Des fantômes divers semblent troubler sa vue :
Il voit les Horeszko, ses maîtres d'autrefois,
Les uns le sabre en main, d'autres portant la croix ;
Leurs yeux sont menaçants, ils tordent leur moustache,
L'un agite son sabre et l'autre sa cravache :
Et derrière eux s'avance un spectre ensanglanté
Les deux mains sur son cœur. Gervais épouvanté
Croit voir le Panetier : il se signe au plus vite,
Et, pour mieux conjurer les fantômes, récite
La prière des morts et le *De Profundis*.
Ses yeux se sont fermés, il entend mille bruits :
Des nobles à cheval partent pour la conquête ;
C'est à Korelicze : Rymsza vole à leur tête !
Lui-même il se revoit poussant son cheval blanc,
Et brandissant en l'air son *Canif* tout sanglant ;
Il galope : le vent fait flotter sa jaquette ;
Ds son oreille gauche a glissé sa casquette :
Piétons et cavaliers fuient devant son regard,
Et là-bas Soplitzwa rôtit dans son hangard.
Alors son front pesant vers ses genoux retombe :
C'est ainsi qu'au sommeil le Porte-clefs succombe.

LIVRE VI

LA BOURGADE ⁽¹⁾ (ZAŚCIANEK).

Premiers mouvements hostiles des envahisseurs. — Expédition de Protais. — Robak et M. le Juge délibèrent sur la chose publique. — Suite de l'expédition de Protais restée sans résultat. — Digression sur le chanvre. — La colonie nobiliaire de Dobrzyn. — Description de la demeure et de la personne de Maciej Dobrzyński.

L'aube insensiblement des vapeurs de la nuit
Se dégage incolore ; un jour terne la suit
Qui plane dans les airs vague comme un fantôme.
Le brouillard sur le sol pend, comme pend le chaume
Sur un toit du village. Enfin à l'orient
Semble se dessiner un cercle plus brillant ;
C'est, on croit l'entrevoir, le soleil qui se lève ;
Mais, triste et somnolent, il marche comme en rêve.

A l'exemple du ciel, sur terre en même temps
Tout s'attarde. Les bœufs, plus tard menés aux champs,
Voient les lièvres surpris qui déjeûnent encore.
Dans les bois d'ordinaire eux qui fuient dès l'aurore,
Sous la brume aujourd'hui s'attardent à brouter
L'herbe, à creuser le sol, à s'ébattre, à jouter,
A faire mille tours en plein air. Mais bien vite
L'aspect inattendu des bœufs les met en fuite.

Dans les bois tout se tait aussi. L'oiseau muet
Qui déjà secouait son plumage, remet
Sa tête sous son aile et s'endort dans l'attente
Du soleil. Quelque part, au bord d'une eau stagnante,
La cigogne a crié ; du milieu d'un pré vert
Les corneilles, jetant leur cri, le bec ouvert,
Lancent aux villageois leur sinistre présage.
Les villageois déjà se sont mis à l'ouvrage.

(1) On appelle en Lithuanie *okolica* ou *zaścianek* (que nous traduisons par *bourgade*) une colonie nobiliaire, pour la distinguer des villages ordinaires ou *sioła*, habités par des paysans.

Déjà la moissonneuse entonne sa chanson
Triste comme ce jour brumeux, et dont le son
Se perd dans le brouillard, plaintif et monotone.
La faucille a grincé; la prairie en résonne;
On entend des faucheurs la troupe qui moissonne
Tout en sifflant un air; tous, à chaque couplet,
De leur faux, en cadence, aiguissent le filet.
Le brouillard cache tout aux yeux; mais la musique
Des cris, des chants, des faux, forme un chœur fantastique.

Sur une gerbe assis non loin des travailleurs,
L'Économe a l'esprit et les regards ailleurs;
Il ne peut détacher ses yeux de la grand'route
Et de ce qui s'y passe; il regarde, il écoute.

Depuis le matin règne un bruit assourdissant
Sur les chemins. Ici vole un chariot grinçant
Qui va comme la poste; et là, roule et cahote
Une *bryczka*, puis deux, puis trois; tout cela trotte.
A gauche un messenger file comme un courrier;
A droite vingt chevaux vont à franc étrier.
Tous semblent se hâter en tous sens. Est-ce un rêve?
De sa gerbe, étonné, l'Économe se lève;
Il veut voir, s'informer; de la voix, de la main
Il veut les arrêter; mais il appelle en vain:
Tout fuit, et du brouillard les ombres l'enveloppent.
Il n'entend que le bruit des chevaux qui galopent,
Et, chose singulière, un cliquetis d'acier.
Doit-il se réjouir ou doit-il s'effrayer?
Bien qu'en Lithuanie on fût alors paisible,
Dès longtemps on parlait d'une guerre possible,
De Dombrowski, que sais-je? et de Napoléon.
Ce bruit, est-ce la guerre? Est-ce une légion?
L'Économe bien vite au Juge va tout dire,
Espérant que son maître au moins pourra l'instruire.

Mais tous à Soplitzow, maître comme invités,
Se sont levés encor mécontents, irrités.
En vain la *Wojszczanka* (1) fait une patience:
En vain l'on a parlé du jeu de préférence:
Tous dans leurs coins, muets, ont mieux aimé rester;
Les hommes vont fumer, les femmes tricoter;
Jusqu'aux mouches, tout dort.

(1) Mlle Thècle Hreczecha, fille du Woiski.

Donc, jetant sa palette,
Le Woiski déserta cette maison muette ;
Il va dans la cuisine écouter les jurons
Du cuisinier rageur et les cris des mitrons :
Bientôt il s'assoupit, et, les mains dans ses poches,
Sommeille au mouvement monotone des broches.

Dès le matin le Juge en sa chambre écrivait :
L'huissier dès le matin à la porte attendait.
Le Juge de sa plainte a fini l'écriture ;
A Protais à voix haute il en donne lecture :
Il se plaint que le Comte ait atteint son honneur ;
Il accuse Gervais de coups et de fureur,
Tous les deux d'insolence et d'outrage; il les cite
En paiement de tous frais causés par la poursuite.
Il faut avant ce soir lire et donner l'exploit
Aux accusés. L'huissier, aussitôt qu'il le voit,
Tend l'oreille et la main ; tout heureux qu'on l'emploie,
Son front est solennel; son cœur bondit de joie.
Au seul mot de procès il se sent rajeunir.
Ah ! qu'il en a porté d'exploits, pour revenir
Meurtri de coups, chargé d'or et la mine fière !

Tel un pauvre invalide, après vingt ans de guerre,
Au fond d'un hôpital achevant ses vieux jours,
S'il entend la trompette ou le bruit des tambours,
Sort de son lit au cri de : mort au Moscovite !
Sur sa jambe de bois il court, et court si vite
Que les jeunes soldats ont peine à l'arrêter.

A porter son exploit Protais va s'apprêter.
Ni *żupan*, ni *kontusz* ne sont de circonstance :
Ils servent seulement pour les jours d'audience ;
Il met pour voyager de larges pantalons,
Un surtout, dont les pans, tombant jusqu'aux talons,
Peuvent se relever avec des aiguillettes ;
Il coiffe un grand bonnet portant des oreillettes
Qu'on lève ou qu'on rabat. Sous cet accoutrement,
Armé d'un gros bâton il part pédestrement.
L'huissier et l'espion, quand ils s'en vont en guerre,
Doivent se déguiser de diverse manière.

Si Protais de partir ne se fût pas pressé,
Sa joie et son orgueil eussent bientôt cessé :
Car à Soplitzowo tout change à l'improviste.

Chez le Juge Robak entre soudain tout triste,
Et dit : « Juge, la tante est pour nous un fléau !
« Cette sotte coquette est folle du cerveau.
« Lorsque Zosia resta sans mère et sans défense,
« Hiacynte à Téliène en confia l'enfance,
« Car pour femme d'esprit on la citait partout :
« Et je vois qu'en ces lieux elle nous brouille tout :
« Elle intrigue, et, je crois, veut séduire Thadée :
« Qui sait ? peut-être au Comte elle a mis son idée,
« Peut-être aux deux ensemble. Il nous faut aviser
« A nous défaire d'elle : on en pourrait jaser.
« Puis les rivalités, les cancans, le scandale
« Ne peuvent qu'entraver notre entente légale. »
— « Quelle entente ? cria le Juge hors de lui :
« Toute entente est rompue à dater d'aujourd'hui. »
— « Comment ? reprit Robak, j'en apprendis là de belles ;
« Êtes-vous fous ? Toujours des sottises nouvelles ? »
— « Ce n'est pas moi, cria le Juge, on le verra :
« C'est le Comte, ce fat... Mais il me le paiera,
« Avec son vieux Gervais. Attendons la sentence.
« C'est en soupant hier au château. Votre absence
« Me prive contre eux deux d'un précieux témoin. »
— « Pourquoi, cria Robak, aller souper si loin ?
« Je ne peux pas souffrir ce château. De ma vie
« Je n'y mettrai les pieds. Encor quelque folie !
« Racontez-moi la chose ; il faut tout arranger.
« Des sottises toujours ! C'est à décourager !
« Accorder des plaideurs, j'ai bien une autre affaire ;
« Mais il le faut encor cette fois. » — « Pourquoi faire ?
« Allez au diable avec votre accord entre nous ! »
Dit le Juge en frappant du pied. — « Le voyez-vous,
« Ce moine ? On le reçoit, il faut qu'il vous régente !
« Les Soplitza jamais n'acceptèrent d'entente :
« Ils poussent jusqu'au bout les procès ; sous leurs noms
« On en a vu durer six générations.
« J'ai sur votre conseil déjà fait la sottise
« De provoquer ici trois fois une expertise.
« Désormais plus d'accord avec eux ! Non, non, non ! »
— Il criait et frappait du pied comme un démon. —
« De plus, pour son défi d'hier, ce gentillâtre
« Devra devant témoins s'excuser, ou se battre ! »
— « Mais que dira Hiacynte en apprenant cela ?
« Il mourra de douleur ! Pour Dieu ! Les Soplitza
« Ont fait dans ce château déjà trop de scandale.
« Faut-il vous rappeler ce meurtre, cette balle ? »

« Vous savez bien aussi que c'est Targowitsa
« Qui de leurs biens jadis dota les Soplitza.
« Hiacynthe a fait serment, pour expier ses crimes,
« De les restituer aux maîtres légitimes :
« C'est pourquoi de Zosia, leur dernier rejeton,
« Se chargeant, il paya son éducation,
« Et voudrait de Thadée en faire un jour la femme,
« Pour réparer le mal que fit son acte infâme,
« Et rendre à l'héritière ainsi ce qu'il lui doit.... »

— « Mais moi, de me forcer Hiacynthe a-t-il le droit? »

Cria le Juge : « à peine ai-je entrevu ce frère !

« J'ai vaguement connu sa vie aventurière
« Alors que sur les bancs j'apprenais le latin,
« Et qu'ensuite j'étais page du Palatin.
« Il m'a donné ses biens ; je les ai pris ; ensuite
« Il m'a fait de Zosia confier la conduite :
« J'ai rempli ses désirs : et pourtant que d'ennui !
« Et ce Comte maudit, que veut-il aujourd'hui ?
« Lui, des droits au château ! Quel plaisant badinage !
« Qu'est-il aux Horeszko ? D'où sort ce cousinage ? (1)
« Et c'est lui qui m'insulte, et moi qui céderais ! »

— « Il s'agit, dit Robak, de plus hauts intérêts.

« Hiacynthe, qui voulait voir son fils au service,
« Le retient parmi vous : ce n'est point par caprice.
« A la patrie ainsi ce fils servira mieux.
« Vous savez ce qu'on dit déjà presque en tous lieux,
« Ce dont moi-même ici j'ai fait longtemps mystère.
« Ecoutez : je n'ai plus de raisons de me taire.
« Oui, mon ami, la guerre est tout près d'éclater.
« La Pologne se lève et va ressusciter !
« La guerre est décidée, et, durant mon voyage,
« J'ai vu les bataillons tout prêts sur le rivage.
« Napoléon prépare un immense appareil,
« Et le monde jamais ne vit rien de pareil.
« On verra s'avancer avec l'aigle française
« Auprès de Dombrowski notre aigle polonaise !
« Ils sont prêts ; au premier mot de Napoléon,
« Ils vont nous apporter la résurrection ! »

Le Juge, en l'écoutant, retira ses lunettes ;

(1) Mot à mot : « il est aux Horeszko la dixième eau sur le *kisiel*. » Le *kisiel* est un mets lithuanien, espèce de gelée qui se fait avec de l'avoine, et qu'on délaie avec de l'eau jusqu'à ce que toutes les parties farineuses en soient extraites : de là ce proverbe intraduisible.

Il regardait le moine, et ses lèvres muettes
Laisèrent échapper un soupir... Puis soudain
Il se jette en pleurant au cou du Bernardin :
« La chose, criait-il, est-elle bien réelle ?
« N'est-ce pas, ô mon père, une fable nouvelle ?
« On nous a si souvent trompés ; on répétait :
« Napoléon s'avance ! Et chacun attendait.
« On disait : il arrive, il a vaincu la Prusse !
« Et voici qu'à Tilsitt il traite avec le Russe.
« Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Est-ce réel ?
— « Aussi vrai, dit Robak, que Dieu m'entend au ciel ! »
— « Béni soit donc celui dont la bouche révèle
« A nos cœurs, dit le Juge, une telle nouvelle !
« Robak, vous n'aurez pas à vous en repentir,
« Ni vous, ni le couvent ; vous prendrez pour partir
« Deux cents brebis. De plus, vous admiriez dimanche
« Mon cheval alezan et ma cavale blanche ;
« Dites qu'on les attelle ; ils sont à vous tous deux.
« Tout ce que vous voudrez ; j'accomplirai vos vœux
« Quels qu'ils soient !... Mais laissons cette affaire du Comte :
« Je l'ai fait assigner. Ce serait une honte
« De reculer... »

Le moine attristé, consterné,
Arrêta sur le Juge un regard étonné,
Et dit : « Napoléon chez nous porte la lutte
« Et vous n'avez souci que de votre dispute ?
« Il s'agit de Patrie, et vous vous proposez
« De demeurer chez vous, assis, les bras croisés,
« Au lieu d'agir !.. — « Agir ? » reprit-il, « qu'est-ce à dire ? »
— « Quoi ! Dans mes yeux encor vous n'avez pas su lire ?
Dit Robak. « Votre cœur ne vous dit encor rien ?
« Enfant des Soplitza, mon frère, écoutez bien.
« Tandis que des Français l'avalanche guerrière
« S'élançe par devant, dressons-nous par derrière !
« Qu'en dites-vous ? Ah ! si l'Ours (1) et le Cavalier
« Se levaient frémissants ; au nombre d'un millier
« Si nous faisons soudain une attaque hardie ;
« Si, de ce mouvement propageant l'incendie,
« Nous prenions des canons, des drapeaux ; si, vainqueurs,
« Nous allions triomphants recevoir nos sauveurs ?...
« Nous marchons : l'Empereur, voyant nos lances luire,
« Demande ce que c'est ; et nous lui disons : « Sire,
« Ce sont les insurgés lithuaniens. » — « Or ça,

(1) Armoirie de la Samogitie, comme le Cavalier (Pogoń) est l'emblème de la Lithuanie.

« Dit-il, le nom du chef ? » — « Le Juge Soplitza ! »
« Qui vous reprocherait encor Targowitsa ? »
« Tant que l'oiseau du ciel au Niemen viendrait boire,
« Le nom des Soplitza serait couvert de gloire ;
« On montrerait du doigt vos arrière-neveux ;
« On dirait : « Voyez ! C'est un Soplitza, de ceux
« Qui firent soulever la nation armée ! »

Et le Juge : « Je fais fi de la renommée ;
« Qu'importe qu'on me soit ou non reconnaissant ?
« Des fautes de son frère un frère est innocent ;
« Je n'ai jamais beaucoup aimé la politique ;
« A cultiver mon champ humblement je m'applique.
« Mais, noble, je tiendrais à l'honneur de mon nom ;
« Polonais, je voudrais faire à la nation
« L'offrande de mon sang. Je n'ai point fait la guerre,
« Mais j'ai joué du sabre aussi parfois naguère ;
« Quand aux élections nous fûmes convoqués,
« J'ai blessé deux Buzwik que j'avais provoqués.
« D'ailleurs qu'importe ? Allons, la chose est décidée.
« Quand faut-il commencer ? Dites-nous votre idée.
« Déjà poudre et fusils sont prêts ; nous les prenons.
« Le curé, dans sa cure, a trois petits canons ;
« Et Jankiel en secret a fait venir d'avance
« (Lui-même il me l'a dit) de nombreux fers de lance,
« Qu'on a de Kœnigsberg apportés en paquets ;
« Quand aux bois, ils seront bien vite fabriqués.
« Des sabres, tous en ont ; ils s'équipent en guerre ;
« Je me mets à leur tête, et — vogue la galère ! »

— « O vrai sang polonais ! » s'écria le Quêteur
En serrant dans ses bras son interlocuteur —
« Vrai fils des Soplitza ! La clémence divine
« A laver les péchés d'un frère vous destine.
« Mon estime pour vous, à dater de ce jour,
« Deviendra, je le sens, un véritable amour !...
« Eh bien ! préparons tout ; mais attendons notre heure ;
« Je vous indiquerai l'époque la meilleure.
« Le Tzar discute encore avec Napoléon ;
« De conserver la paix il a l'illusion ;
« Mais le prince Joseph sait par Monsieur Bignon,
« Un Français au courant de la diplomatie,
« Que pour gagner du temps l'Empereur négocie,
« Mais que l'on va, pour sûr, attaquer la Russie.
« Le Prince veut qu'ici vous soyez préparés

« A prouver aux Français, dès qu'ils seront entrés,
« Que vous désirez tous voir la Lithuanie
« A sa sœur la Pologne à jamais réunie.
« Avec le Comte il faut vous réconcilier;
« Bien qu'il ait un esprit fantasque et singulier,
« C'est un bon Polonais ; soyons-lui moins hostiles.
« En révolution les fous sont très utiles,
« Je l'ai vu bien souvent ; les sots même ont leur prix,
« S'ils sont honnêtes gens et sagement conduits.
« Puis le Comte, en marchant, en fera marcher d'autres ;
« Le district est à nous s'il veut être des nôtres.
« On le sait riche ; aussi chaque noble dira :
« Si les riches seigneurs en sont, la chose ira. »
« Je cours vite chez lui... » — « Mais s'il veut que j'oublie,
Dit le Juge, « qu'il vienne ici, qu'il s'humilie,
« Et qu'il respecte au moins mon âge et mon emploi ;
« Au surplus, des experts je subirai la loi. »
Le Bernardin poussa la porte. — « Bonne chance ! »
Dit le Juge.

Robak dans sa *bryczka* s'élança,
Il fouette ses chevaux : la bride sur les flancs,
Ils courent emportés dans des tourbillons blancs ;
Seul le capuchon brun parfois dans la buée
Parait, comme un vautour planant sur la nuée.

L'huissier entr'ait déjà chez le Comte. Un renard,
Lorsqu'il rôde alléché par le parfum du lard,
Va flairant les chasseurs éloignés d'une lieue ;
Il court, s'arrête, et puis s'assied, lève la queue,
Et, comme un éventail la penchant vers son nez,
Demande au vent : ces mets sont-ils empoisonnés ?
Tel Protais rôde et flaire : autour d'un pré qu'on fauche,
Il tourne la maison ; il court à droite, à gauche,
Et fait semblant de voir un bœuf gâtant le foin ;
Pour gagner le jardin quel travail et quel soin !
Il se penche, il se glisse en vrai chasseur qui guette :
Enfin, sautant la haie, en plein chanvre il se jette.
A tous les fugitifs le chanvre et son fourré
Offrent près du logis un refuge assuré :
Un lièvre que les chiens ont chassé de son gîte
Plutôt que dans les bois sous ses tiges s'abrite ;
Car là du lévrier vient expirer l'ardeur ;
Le chien courant s'en va dépisté par l'odeur.
C'est là qu'un serviteur fuit les coups de lanière

Jusqu'à ce que son maître apaise sa colère.
Le réfractaire aussi vient s'y blottir parfois,
Tandis que les soldats le cherchent sous les bois.
Aussi, dans les combats et dans les coups de force,
Avant tout autre objet, chaque parti s'efforce
De s'emparer du chanvre. Et c'est avec raison :
Car par devant il touche aux murs de la maison,
Et, de l'autre côté, bordant la houblonnière,
Il permet d'attaquer ou de fuir par derrière.

Bien que Protais soit brave, il n'est pas sans frayeur.
Le chanvre lui rappelle encor par son odeur
De son passé d'huissier mainte mésaventure,
Où son fourré lui fut une retraite sûre :
Un jour, il assignait le szlachcic Dzindolet,
Qui voulut, lui mettant au front son pistolet,
Lui faire rétracter (1) son exploit sous la table :
Il trouva dans le chanvre un abri secourable.
Plus tard Wołodkowicz, seigneur fier et brutal (2),
Qui sabra maintes fois diétine et tribunal,
Ayant d'abord reçu l'exploit, le mit en quatre,
Et, montrant ses heïduks apostés pour le battre,
Lui-même de son sabre il menaça l'huissier,
Lui criant : « Ou je frappe, ou mange ce papier. »
— « Soit, mangeons », dit d'abord l'huissier plein de
prudence,

Et puis par la fenêtre en plein chanvre il s'élance.

On ne recevait plus alors comme autrefois
A coups de pistolet l'huissier porteur d'exploits,
Et l'on se contentait de l'accabler d'outrages.
Mais Protais ignorait ce changement d'usages,
Car depuis fort longtemps il n'avait exercé.
Souvent lui-même au Juge il s'était proposé ;
Mais le Juge toujours, épargnant sa vieillesse,
Rejetait sa prière, et c'est que le temps presse
S'il l'a pris aujourd'hui.

L'huissier écoute en vain :
Aucun bruit ; dans le chanvre il avance une main,

(1) *Odszczekać*, m. à m. *désaboyer*, c'est à dire aboyer le contraire de ce que contenait l'exploit. Vieil usage, d'après lequel tout calomniateur devait ainsi désavouer son mensonge.

(2) Après de nombreuses équipées, Wołodkowicz fut arrêté à Mińsk et fusillé par décret du tribunal.

Et semble, avec effort fendant la chenivière,
Nager comme un plongeur au fond d'une rivière,
Il se redresse : rien ! Il s'approche plus près,
Toujours rien ! Il regarde au dedans du palais :
Personne ! Il a franchi le perron non sans crainte ;
Il ouvre : pas une âme en toute cette enceinte !
Il tire son papier et lit à haute voix.
Qu'est-ce ? Un bruit de voiture ! Il tremble cette fois
Et veut fuir... Mais tout près déjà des pas résonnent,
Quel bonheur ! C'est Robak ! Les deux amis s'étonnent :
Le Comte avec ses gens sont partis quelque part.
Quel désordre ! Ils ont donc bien hâté leur départ !
On s'est armé : voici des fusils, des baguettes,
Des canons et des chiens, et plus loin des serpettes,
Des tenailles, des vis, des outils d'armurier !
Des cartouches voici la poudre et le papier.
Le Comte entreprend-il une chasse éloignée ?
Mais que vient faire la ce sabre sans poignée,
Cette épée ébréchée et ce stylet rouillé ?
Dans les vieux magasins sans doute on a fouillé,
Et chacun a choisi l'arme la mieux trempée.
Robak examina ces fusils, cette épée,
Et, soupçonnant encor quelque folle équipée,
Il veut se renseigner : la ferme n'est pas loin,
Il y court ; il y voit deux vieilles dans un coin.
Il apprend que le Comte avec sa valetaille
Sont partis pour Dobrzyn en ordre de bataille.

* * *

Des hommes de Dobrzyn le courage est vanté ;
De ses femmes partout l'on connaît la beauté.
Qu'il en comptait jadis de batailleurs d'élite !
Lorsque le roi Jean Trois leva la *pospolite*, (1)
Dobrzyn put envoyer sauver Vienne avec lui
Six cents nobles armés. La bourgade aujourd'hui
A perdu sa splendeur. Jadis, grâce aux diétines,
Aux grands que l'on servait, aux guerres intestines,
Les Dobrzyński gagnaient facilement leur pain.
Maintenant à la terre il faut mettre la main
Comme les paysans. Mais la capote blanche

(1) Quand le roi devait proclamer la *levée en masse* (*pospolite ruszenie*), il faisait planter dans chaque paroisse une grande perche avec un balai ou *więc* attaché au sommet : cela s'appelait *rozdać węc* (distribuer les balais). Tout homme en âge de combattre, appartenant à la noblesse, était tenu, sous peine de perdre son titre de noble, d'aller immédiatement se ranger sous la bannière du palatinat.

Les distingue des serfs en veste, et le dimanche
Ils mettent le *kontusz* ; leurs dames avec goût
Anoblissent aussi le rustique surtout :
De toile ou de percale elles font leurs jaquettes,
Ont, au lieu de sabots, des bottines coquettes,
Se gantent pour faucher et pour garder leurs bêtes.

Le type Dobrzyński n'est pas lithuanien :
Tout diffère chez eux : langue, taille et maintien. —
Tous Polonais pur sang, ils sont bruns, c'est la règle.
Ils ont sous un front haut des yeux noirs, un nez d'aigle.
La terre de Dobrzyn vit naître leurs aïeux :
Depuis quatre cents ans qu'ils ont quitté ces lieux,
Leurs mœurs n'ont pas changé, leur langage est le même ;
Ils sont restés Mazours. Leurs enfants au baptême
Des saints mazoviens prennent toujours les noms :
Maciej et *Bartłomiej* sont leurs deux seuls patrons.
Le fils est *Bartłomiej* quand *Maciej* est le père ;
Si le fils est *Maciej*, ce sera le contraire.
Quant aux femmes, leurs noms sont *Kachna*, *Maryna* (1).
Pour distinguer voici ce qu'on imagina :
A chacun, homme ou femme, un sobriquet s'applique,
Flatteur dans certains cas, dans d'autres satirique ;
Les hommes en avaient bien souvent deux ou trois,
En signe de mépris ou d'estime. Parfois
Dobrzyn seul sous un nom connaît un gentilhomme,
Et dans le voisinage autrement on le nomme.
A l'instar de Dobrzyn, tout le monde appliquait
Ce système, et chacun prenait un sobriquet.
On en use à présent dans tout le voisinage,
Sans savoir que Dobrzyn les a mis en usage
Par un besoin réel : tandis qu'en d'autres lieux
Cette imitation n'a rien de sérieux.

Donc *Maciej Dobrzyński*, leur chef par droit d'ainesse,
Fut surnommé le *Coq d'Eglise* en sa jeunesse ;
En quatre-vingt-quatorze (2) il se rebaptisa
Sous le nom de *Zabok* (3) qu'il immortalisa ;
Dobrzyn l'appelle aussi le *lapin* (4) ; mais en somme
C'est *Maciej des Maciej* que partout on le nomme.

(1) *Bartłomiej*-Barthélemy ; *Maciej*-Mathieu ; *Kachna*-Catherine ; *Maryna*-Marie.

(2) C'est l'année de l'insurrection de Kościuszko.

(3) Mot à mot : *sur le flanc*. Allusion au mouvement de la main pour saisir le sabre.

(4) On verra plus loin la raison de ce surnom.

Tel il règne sur tous, telle aussi sa maison
Domine tout le bourg par sa position.
Elle ferait ailleurs assez piètre figure :
La porte est sans battants, le jardin sans clôture ;
Dans ses carrés déserts partout croit le bouleau ;
De Dobrzyn cependant c'est encor le château ;
Près des autres maisons elle a l'air magnifique,
Et, sur le côté droit, sa façade est de brique.
Elle a de plus hangard, écurie et grenier,
L'un sur l'autre entassés, c'est l'ordre coutumier ;
Le tout vieux et pourri. La maison est couverte
D'un toit que l'on croirait formé de tôle verte,
Tant l'herbe et le lichen y poussent verts et drus.
Sur la grange on dirait des jardins suspendus
Remplis de crocus rouge et de tiges grimpantes
Et de molène jaune et de mauves rampantes.
Que de nids ! Les pigeons s'abritent sous le toit ;
Sous les fenêtres vit l'hirondelle ; et l'on voit
Des lapins blancs sauter près du seuil dans l'herbage :
Ce logis est moitié clapier et moitié cage.

Dire qu'il fut jadis château-fort ! Son passé
En vestiges guerriers est encor retracé.
Aussi gros qu'une tête, un gros boulet de fonte
Au milieu du portail git dans l'herbe ; il remonte
Au temps des Suédois. Quand la porte roulait
Encore, un des battants s'arrêtait au boulet.
Dans la cour, du milieu de l'herbe et de l'absinthe
Sortent de vieilles croix ; or, en terre non sainte,
Ces croix prouvent qu'ici des assiégés jadis,
Subitement frappés, furent ensevelis.
Et plus loin, du grenier, du hangar, de la grange
Les murs sont tachetés d'une manière étrange :
Dans chaque tache on voit une balle de fer
Ainsi que dans un fruit gâté se glisse un ver.

Qui donc a fait sauter ou criblé d'éraillures
Aux portes du logis crochets, clous et serrures ?
Ce sont des Sigismonds les sabres bien trempés,
Par qui crochets et clous pouvaient être coupés
Sans les endommager, tant leur lame était forte.
Un blason brille encore au dessus de la porte ;
Mais des rangs de fromage ont caché l'écusson,
Où plus d'une hirondelle a bâti sa maison.
Puis voici l'écurie, et, parmi les voitures,

Comme en un arsenal, de vieux restes d'armures.
Au plafond sont pendus quatre casques géants;
Mais Mars les a cédés à Vénus, et, dedans,
Ses oiseaux roucoulants nourrissent leur nichée.
Une cotte de maille à l'auge est attachée
Avec un vieux haubert, et le palefrenier
Pour ses jeunes poulains en fait un ratelier.
C'est ainsi que parfois la cuisinière accroche
Une rapière au poêle et la transforme en broche,
Et que d'un drapeau (1) turc elle a fait un balai.
Bref, l'active Cérès, bravant Mars exilé,
Avec Flore, Pomone et Vertumne, domine
Sur la grange, la cour, la ferme et la cuisine.
Mais ces déesses vont s'exiler à leur tour :
Mars revient.

A Dobrzyn a paru dès le jour
Un messenger; il va de demeure en demeure
Réveiller tout le monde. On se lève avant l'heure,
Et de rassemblements fourmille tout le bourg :
A l'auberge, à la cure on parle, on crie, on court.
On péroré en un coin, dans l'autre on se querelle ;
L'un veut délibérer et l'autre monte en selle.
Les femmes, les enfants sortent tout endormis.
« Aux armes ! Mais pourquoi ? Contre quels ennemis ? »
Il faut attendre encor. Cependant à la cure
Un conseil orageux depuis trois heures dure :
Enfin, faute d'accord, pour clore les débats,
Tous au père Maciej vont soumettre le cas.

Ancien confédéré de Bar (2), vieillard solide
De soixante douze-ans, il est resté valide.
Amis comme ennemis se rappellent encor
Son sabre de Damas au manche incrusté d'or,
Dont il hacha menu maint fusil, mainte pique,
Et qu'il nommait pour rire ou sa *Verge* ou sa *Trique*.
Puis il entra bientôt dans le parti du roi
Avec Tyzenhauz auquel il avait foi ;
Mais de Targowitsa le roi suivant la ligue,
Maciej l'abandonna, détestant cette intrigue.
C'est pour avoir changé de parti si souvent
Qu'il a reçu le nom de Coq tournant au vent.
Girouette et Maciej semblaient la même chose.

(1) Il s'agit du *bountchouk* turc, enseigne en queue de cheval.

(2) La confédération de Bar dura de 1768 à 1771.

De tous ces changements vous demandez la cause ?
Peut-être aimait-il trop la guerre... Étant battu
Dans un camp, vite à l'autre il disait : « Me veux-tu ? »
Peut-être agissait-il aussi par politique,
Et tournait-il au vent de la chose publique.
Qui le sait ? En tous cas, un seul fait est certain :
Il ne poursuivait pas les titres et le gain,
Et ne soutint jamais le parti moscovite.
Au seul aspect d'un Russe, il s'emporte, il s'irrite.
Depuis qu'ils sont chez nous, pour n'en pas rencontrer
Il fait l'ours (1) : nulle part il ne veut se montrer.

Sous Jasiński (2) se fit sa dernière campagne :
Ogiński vers Vilna l'entraîne ; il l'accompagne :
Sa verge y fit merveille et lui s'y distingua.
Plus tard il sauta seul des remparts de Praga (3)
Pour défendre Pociiej (4) qu'on laissait sur la place
Percé de vingt-trois coups .. Après ce trait d'audace
On crut morts bien longtemps et Maciej et Pociiej,
Mais on vit revenir et Pociiej et Maciej.
Le généreux Pociiej voulut après la guerre
Donner à son sauveur un honnête salaire.
Il lui fit donc offrir, pour le dédommager,
Avec mille florins cinq feux en viager.
Dobrzyński répondit : « Je veux garder l'avance.
Que Pociiej ait la dette et Maciej la créance ! »
Sans accepter le bien, sans prendre un sou vaillant,
Il revint à Dobrzyn y vivre en travaillant.
Il soignait ses troupeaux, il construisait des ruches,
Aux perdrix, pour les vendre, il dressait des embûches,
Et chassait le gibier.

Dobrzyn ne manquait pas
De vieux hommes prudents, versés dans les débats
Du barreau, qui savaient le latin, la chicane ;
D'autres avaient du bien. Mais Maciej le profane,
Maciej le gueux était le plus considéré,
Non pas comme sabreur justement célébré,
Mais comme conseiller toujours prudent et sage,

(1) Mot à mot : « il reste chez lui comme l'ours quand il suce sa patte dans la forêt. »

(2) C'est Jasiński (v. L. I) qui souleva Vilna en 1794.

(3) Lors du fameux massacre ordonné par Souvarov.

(4) Le comte Alexandre Pociiej, revenu en Lithuanie après la guerre, aidait ses compatriotes, qui se rendaient en France et donna des sommes considérables à la caisse des légions.

Possédant du pays et l'histoire et l'usage.
En fait d'agriculture il est grand connaisseur,
Aussi bon médecin que célèbre chasseur;
Tous le disent versé (le curé seul le nie)
Dans l'art surnaturel de la sorcellerie.
En tous cas il prévoit les changements de temps
Et les annonce mieux que l'*Almanach des champs*.
Aussi rien d'étonnant qu'au moment des semailles,
Qu'au départ des bateaux, que pour les épousailles,
Les procès, la moisson, ou la vente d'un bien,
Sans consulter Maciej on ne fit jamais rien.
Le vieillard n'avait pas cherché cette influence;
Même, de ses clients maudissant l'affluence,
Il les brusquait toujours, les renvoyait souvent;
S'il donnait un conseil, c'était en s'esquivant.
Quand on le consultait sur un cas d'importance,
Il répondait trois mots, puis gardait le silence.
On croyait qu'il voudrait en cette occasion
Être le commandant de l'expédition;
Car jadis il n'aimait rien tant que les batailles,
Et détestait surtout les Russes, ces canailles.

Le vieillard justement marchait seul dans la cour
En chantant à mi-voix : « *Quand va naître le jour,* » (1)
Heureux de voir le ciel s'éclaircir ; car la brume,
Au lieu de remonter, comme c'est la coutume
Quand il pleut, descendait. Le vent de ses grands bras
L'enlaçant, l'étendait plus bas, toujours plus bas ;
Tout à coup le soleil dans le brouillard éclate
En mille rayons d'or, d'argent et d'écarlate.
On croirait voir à Sluck (2) deux artisans subtils,
Dont l'un sur le métier étend les premiers fils
Et les lisse du doigt, et dont l'autre lui lance
D'en haut les fils d'argent et de pourpre, et nuance
La trame : tel le vent tapisse de vapeurs
La terre, et le soleil la brode de couleurs.
Maciej en se chauffant a fini sa prière ;
Il va chercher (c'est là sa tâche journalière)
Des feuilles de choux verts ; puis, devant la maison
S'assied, et siffle : alors a jailli du gazon
Un essaim de lapins : aux narcisses pareilles

(1) *Kiedy ranne wstają zorze*, pièce de vers célèbre de Karpiński, très populaire en Pologne, et devenue une sorte de prière du matin, ainsi qu'une autre pièce qui en fait le pendant et qui est une prière du soir.

(2) Ville célèbre par sa fabrique de draps — (v. L. I).

Dans leur molle blancheur s'allongent leurs oreilles ;
Sur le velours de l'herbe en rubis scintillants
On voit étinceler leurs petits yeux brillants.
Chacun d'eux, repliant ses pieds, se pelotonne
Et regarde... Bientôt cette troupe gloutonne
Bondit vers le vieillard et ses feuilles de choux.
Ils grimpen(sur ses pieds, sautent sur ses genoux.
Maciej, aussi blanc qu'eux, les aime avec tendresse ;
Il lisse leur peau tiède et sa main les caresse ;
Il lance en même temps avec son autre main
Du millet aux moineaux attirés par le grain.
Et Maciej contemplait ces deux hordes gourmandes,
Quand les lapins soudain se sauvent, et les bandes
De moineaux effrayés s'envolent sur le toit...
Car des hôtes nouveaux vers eux marchaient tout droit.
C'étaient les députés venus du presbytère
Demander à Maciej un conseil salutaire.
On le voit, on s'incline, et tous l'ont salué
Des mots sacramentels : « Que Jésus soit loué ! » (1)
— « Ainsi-soit-il ! » répond Maciej ; et puis, à peine
Ont-ils dit en deux mots quel sujet les amène,
Il les presse d'entrer. Tous s'assoient sur le banc,
Et l'un d'eux pour parler s'avance. Cependant
La foule d'assistants s'accumulait sans cesse ;
Avec les Dobrzyński vient aussi la noblesse
D'alentour : on en voit de tous les environs
En charrette, en bryczka, cavaliers et piétons.
Dans la cour les premiers ont rangés leurs voitures ;
Les seconds aux bouleaux attachent leurs montures.
Ils ont déjà rempli chambres et corridors :
D'autres par la fenêtre écoutent du dehors.

(1) *Niech będzie pochwalony Jezus Chrystus.* C'est le salut ordinaire, auquel on répond :
na wieki wieków. Amen. (Dans les siècles des siècles : ainsi soit-il)

LIVRE VII

LA DÉLIBÉRATION

Sages conseils de Bartek, surnommé le *Prussien*. — Allocution martiale de Maciek le *Bénisseur*. — Allocution politique de Monsieur Buchman. — Jankiel prêche la concorde : elle est rompue par le *Canif*. — Discours de Gervais, par où l'on peut voir la puissance de l'éloquence parlementaire. — Protestation du vieux Maciej. — L'arrivée subite de renforts met fin aux débats. — Haro sur Soplitza !

C'est au tour de Bartek d'exposer sa pensée.
Souvent de Kœnigsberg il fait la traversée (1) ;
Aussi c'est le *Prusak* (2) que l'appellent les siens :
C'est pour rire, car il exècre ces Prussiens,
Dont il parle toujours. Frisant la soixantaine,
Il a vu de ses yeux mainte terre lointaine :
Grand lecteur de journaux, politique prudent,
Il préside aux débats quand Maciej est absent.
Il concluait ainsi :

« Ce n'est pas là, mon frère,
« Non certes, ce n'est pas, Maciej, notre bon père,
« Peu de chose. Etre avec les Français, sarpejeu !
« C'est avoir, d'après moi, les quatre as dans son jeu !
« Quels soldats ! Et depuis notre vaillant Thadée
« Kościuszko, le monde eut-il, à votre idée,
« Un meilleur général que leur grand Empereur ?
« Demandez aux Prussiens comme ils en avaient peur !
« J'étais en ce moment hors de Lithuanie,
« En l'an mil huit-cent six ; comme j'ai la manie
« De toujours voyager, j'allais en Posnanie
« Voir mes nombreux parents ; j'étais donc chez Joseph
« Grabowski ; d'une troupe à présent il est chef,
« Mais il vivait alors en bon propriétaire,
« Et, près d'Objezierze, nous chassions dans sa terre.
« Comme ici maintenant, la paix régnait partout,
« Quand la grande nouvelle éclata tout à coup.

(1) Il va y vendre son blé par les bateaux du Niemen.

(2) *Prussien*. C'est le premier des nombreux surnoms qu'on trouvera dans ce VII^e livre, et que nous traduisons littéralement, malgré leur excentricité, qui paraîtra bizarre au lecteur français, mais qu'exige la couleur locale.

« De chez Monsieur Tödwen nous arrive un message.
« Grabowski lit la lettre ; et, changeant de visage :
« Iéna ! dit-il, Iéna ! La victoire est à nous ! »
« Je saute de cheval et je tombe à genoux
« En rendant grâce à Dieu.... Nous courons à la ville
« Feignant d'ignorer tout. Là viennent à la file,
« Confus, baissant le nez, *Landraths, Hofraths* prussiens,
« *Commissaires*... que sais-je encor ? Ces fils de chiens
« S'inclinent devant nous ; et leur troupe penaude
« Ressemble aux charançons qu'on asperge d'eau chaude.
« Nous nous frottons les mains, nous rions, et d'un ton
« Doux nous leur demandons : « Et Iéna, qu'en dit-on ? »
« La peur les prend. Comment ? Nous savons la défaite,
« Déjà ? *Bei Gott ! O weh !* Tous, en baissant la tête,
« Ils se sauvent chez eux, et de chez eux... plus loin !
« Quelle bagarre ! On voit s'enfuir dans chaque coin
« Un Prussien qui détale : on dirait des insectes
« En fuite ; ils vont trainant ces charrettes infectes,
« Qu'ils nomment des *wagen* : hommes, femmes, en tas,
« Portant pipes, chaudrons, coffres et matelas,
« Décampent... Nous, après une entente secrète,
« Nous courons des fuyards harceler la retraite.
« Assommé le *landrath* ! Ecorché le *hofrath* !
« Pris *Mein herr* l'officier ! En prison, mon *Kamrath* !
« Posen est en émoi : c'est Dombrowski qui passe ;
« Ordre de l'Empereur ; qu'on se soulève en masse !
« On fit huit jours durant la chasse à l'Allemand ;
« On n'en eût plus trouvé l'ombre d'un seulement (1).
« Il nous faut manœuvrer aussi bien, aussi vite :
« Organisons ici la chasse au Moscovite !
« Qu'en dites-vous, Maciej ? Si c'est Napoléon
« Qui les prend au collet, ce sera pour de bon :
« C'est l'homme du destin, c'est le dieu de la guerre !
« Qu'en dites-vous, Maciej, vieux *Lapin*, notre père ? »

Il a dit. On attend la réplique du Vieux.
Sans remuer la tête et sans lever les yeux,
Il se frappe le flanc d'un air mystérieux ;
C'est son sabre qu'il cherche ; (or depuis le partage
Il ne le portait plus ; mais par un vieil usage
Au seul mot de *Moskal* sa main se dirigeait
Vers son flanc gauche ; c'est sa *Verge* (2) qu'il cherchait

(1) Mot à mot : « On n'en aurait plus trouvé pour en faire un médicament », proverbe intraduisible.

(2) Son sabre qu'il appelle *rózga*, la verge. V. livre VI : on y a vu aussi le sens du mot *Zaòò!*.

Son nom de *Zabok* vient de cette accoutumance).

Il a levé la tête ; on écoute en silence.

Mais à se prononcer *Maciej* n'est pas si prompt.

Il fronce le sourcil, puis il baisse le front.

Enfin il parle, mais lentement, et s'arrête

A chaque mot, qu'il scande en remuant la tête.

« Silence ! D'où vous vient ce beau renseignement ?

« Où sont-ils, vos Français ? Sous quel commandement ?

« Se battent-ils ? Dans quel endroit ? Pour quelle cause ?

« Où doivent-ils passer ? Et sait-on quelque chose

« De leurs forces ? Voyons, dites, si quelqu'un sait. »

Mais tous se regardaient et chacun se taisait.

« Il faut, dit le *Prussien*, attendre la venue

« De *Robak* ; c'est par lui que la chose est connue ;

« Cependant envoyons partout des espions,

« Et, sans faire de bruit, armons les environs.

« Mais que la chose soit adroitement conduite,

« Et ne la laissons pas flairer au *Moscovite*. »

— « Retarder ! bavarder ! faire le tâtillon ! »

Hurla l'autre *Maciej*, nommé le *Goupillon* (1),

Du nom dont il baptise une énorme massue

Sur laquelle il s'appuie. Il tousse, il crache, il sue.

« Retarder ! bavarder ! aligner de grands mots ! »

Hurle-t-il, « *Hem, trem, brem* (2) et puis tourner le dos !

« Je ne veux pas savoir comme on raisonne en Prusse ;

« Mon bon sens me suffit pour attraper le Russe.

« Lorsque l'on veut se battre, on prend son *goupillon* ;

« Pour mourir, qu'on appelle un prêtre, c'est fort bon !

« Moi, je veux encor vivre et battre : pour quoi faire

« Ce *Robak* ? Nous serons assez de vers de terre (3)

« Pour dévorer le Russe... Avec vos espions

« Savez-vous ce qu'au fond vous êtes ! Des poltrons,

« Des mazettes ! Eh ! c'est le chien couchant qui flaire ;

« Le moine quête... Et moi, bénir est mon affaire !

« Oui, bénir avec toi, mon *goupillon* chéri ! »

— « Bénir ! bénir ! » reprit la foule d'un seul cri.

Bartek dit le *Rasoir* (4), tant sa lame était fine,

(1) C'est exactement sa massue qui s'appelle *goupillon* (*Kropidło* ou *Kropidelko* ; son surnom à lui est *Kropiciel*, le bénisseur ou le *goupillonneur*).

(2) Nous respectons les originales onomatopées de *Maciej* le *Goupillon*.

(3) On se rappelle que le mot *robak* veut dire littéralement *ver de terre*.

(4) *Brzytewka* (mot à mot le petit rasoir).

Maciej dit *le Cruchon* (1), nom de sa carabine
A l'immense embouchure, au calibre si grand
Qu'elle semble verser les balles par torrent,
Criaient tous deux : « Bravo ! Maciej *Saint-Jean-Baptiste* ! » (2)
Le Prussien veut parler. On le hue... Il insiste,
On rit, on crie : « A bas le Prussien ! le trembleur !
« Qu'il aille sous le froc se cacher, s'il a peur ! »

Alors le vieux Maciej relève encor la tête,
Et, de ces cris confus dominant la tempête :
« Vous riez de Robak, dit-il, vous avez tort.
« Ce ver là de vous tous est encor le plus fort.
« Un coup d'œil m'a suffi pour voir ce qu'il peut être.
« A mon approche, il s'est détourné, le bon prêtre.
« Il avait peur ; c'est moi qui l'aurais confessé !
« Mais laissons en repos dormir le temps passé.
« N'allez pas le chercher ; ce serait inutile.
« Si ces bruits sont sortis de son cerveau fertile,
« Qui sait quel est son but ? C'est un gaillard habile !
« Mais si vous ne savez rien de plus, pauvres fous,
« Pourquoi venir crier ici ? Que voulez-vous ?

— « La guerre ! » — « Contre qui ? dit-il, et parlez vite ! »
— « Contre qui ? mais parbleu contre le Moscovite ! »

Le Prussien cependant ne cessait de crier ;
Il obtient qu'on l'écoute à force de prier,
Et l'on entend percer sa voix criarde et grêle.

« Je veux me battre aussi, morbleu ! répétait-elle.
« J'ai fait dans le Pregel, quoique sans goupillon,
« Boire quatre Prussiens avec un aviron !
« Ils voulaient me noyer, me trouvant le vin triste. »
— « Bartek est un luron... Bénir ! » dit *Jean-Baptiste* (2).
— « Mais, doux Jésus ! il faut pourtant savoir pourquoi
« Et contre qui l'on va se battre : et dites-moi,
« Reprit Bartek, comment entraîner le vulgaire
« Si nous ne savons pas ce que nous voulons faire ?
« Messieurs, il faut agir avec discernement
« Et procéder toujours systématiquement.
« L'usage veut d'abord que l'on se confédère ;
« Sur l'endroit, sur le chef d'abord on délibère.

(1) *Konewka*.

(2) C'est notre Goupillon (*Kropiciel*) que le poète appelle ici *Chrząciel* (mot à mot le baptiseur ou baptiste).

« C'est ainsi que naguère ont fait les Posnaniens :
« Dès qu'on eut balayé la tourbe des Prussiens,
« On s'assemble, et bientôt s'arment les citoyens.
« Tous prêts, de Dombrowski nous n'attendons qu'un signe,
« Il nous crie : « à cheval ! Et nous entrons en ligne ! »

— « Je demande à parler », dit alors doucement
Un grand jeune homme svelte en costume allemand.
Bien qu'ayant nom Buchman, — vrai Polonais en somme,
Il naquit en Pologne : était-il gentilhomme,
On l'ignorait. D'ailleurs, agent d'un grand seigneur,
Commissaire de Kleck, tous l'ont en grand honneur :
Instruit, bon patriote, il a par la lecture
Appris tous les secrets de la grande culture :
Pour régir un domaine il n'a pas son égal ;
De politique même il ne parle pas mal ;
Il écrit et s'exprime avec quelque élégance.
Aussi tous se sont tus dès que Buchman commence :
« Je demande à parler ». Il dit, tousse deux fois,
S'incline, et l'on entend vibrer sa douce voix :

« Tous les préopinants ont, avec éloquence,
« Éluclidé les points de quelque conséquence,
« Et sur son vrai terrain porté la question.
« Il reste à résumer avec précision
« Leurs sages arguments, leurs conseils salutaires,
« Pour mettre l'unité dans leurs avis contraires.
« J'ai remarqué deux points dans la discussion ;
« Je vais donc adopter cette division.
« D'abord, pourquoi faut-il entreprendre la lutte ?
« Dans quel esprit ? C'est là le fond de la dispute.
« Le second point a trait au pouvoir à créer.
« Ce partage est bon ; mais il faut le retourner :
« Avant tout, le pouvoir : prenons-en connaissance ;
« Nous pourrons de la lutte en déduire l'essence.
« Or donc, quant au pouvoir, si je parcours des yeux
« De ce vaste univers et les temps et les lieux,
« J'y vois le genre humain, d'abord sauvage et brute,
« Contre les animaux s'assembler pour la lutte.
« C'est la première diète où l'on s'est concerté.
« Chacun renonce ensuite à quelque liberté
« Pour le bien général : c'est la première charte.
« C'est de là dans les lois qu'il faut toujours qu'on parte.
« Ainsi donc d'un contrat naît tout gouvernement,
« Non d'un décret du ciel, comme on dit faussement.

« Le contrat social du pouvoir est la base,
« Et sa division est la seconde phase ».

— « Des contrats! Quels contrats (1)? De Mińsk ou de Kieff? »
Cria le vieux Maciej, « Buchman, soyez plus bref!
« Que du diable ou de Dieu le Tzar ait sa couronne,
« Peu m'importe la chose et je vous l'abandonne :
« Mais dites-moi comment le renverser du trône ».

— « Ouais, dit le *Goupillon*, si je pouvais sauter
« Jusqu'à lui, l'asperger un bon coup, l'humecter,
« Il ne serait Kieff, Mińsk, ni Buchmann qui tienne,
« Ni contrat social qui fasse qu'il revienne ;
« Il ne vivrait pas plus par la grâce de Dieu
« Que par celle du diable : aspergeons-le, morbleu!
« Buchman, votre discours est en fort belle prose ;
« Mais c'est du bruit, *choum, droum* (2); bénir, voilà la chose! »

Cependant le *Rasoir* courait en glapissant
De Baptiste à Maciej. Sur le métier glissant,
De l'un à l'autre bout telle court la navette :
« Maciej au goupillon, Maciej à la baguette,
« Accordez-vous; alors nous ferons du hachis
« Des Russes. Vieux lapin, commande et j'obéis . »

— « Commander, dit *Baptiste*, est bon pour la parade.
« Oh! le commandement jadis dans ma brigade
« Était court et concis : « fais peur et ne crains rien,
« Bats sans te rendre, va de l'avant, frappe bien,
« Flic, flac! » Et le *Rasoir* glapit : « Bonne méthode!
« Ne rédigeons pas d'acte : écrire est incommode!
« De nous confédérer puisqu'il est question,
« Maciej est maréchal; la *Verge* est son bâton ».
— « Soit, dit le *Goupillon*, vive le *Coq d'Eglise*! »
La foule répondit : « Que Maciej nous conduise! »

Mais des murmures sourds et bientôt plus fréquents
S'élèvent : le Conseil se divise en deux camps.
Buchman dit : « Pas d'accord! Jamais! C'est mon système :
« Je proteste! » Un second s'écria : « Moi de même! »
D'autres firent chorus. Puis dans les rangs tomba
L'assourdissante voix du noble Skoluba :

(1) Maciek qui n'a pas, comme Buchman, lu le *Contrat Social* de J. J. Rousseau, ne connaît que les Contrats (Kontrakty) ou foires de Mińsk et de Kieff.

(2) Autre onomatopée.

« Eh ! Messieurs de Dobrzyn ! Vous nous la baillez belle
« On nous met hors la loi, paraît-il ? J'en appelle.
« Lorsque de notre bourg nous fûmes appelés,
« Par qui ? par Rembaïlo Gervais, le *Porte-clefs*,
« On nous dit qu'il allait s'agir de choses graves,
« Touchant non seulement votre Dobrzyn, mes braves !
« Mais le district, nous tous ! Et le moine Robak
« Nous a dit, si j'ai bien compris tout son mic-mac,
« Quelque chose approchant. Enfin, coûte que coûte,
« Tous avec nos voisins nous sommes mis en route.
« Dobrzyn n'est pas tout seul ici : nous compterons.
« Nous sommes bien au moins deux cents des environs.
« Discutons en commun. Et, s'il s'agit de votes,
« Votons tous, étant tous égaux et patriotes.
« Vive l'égalité ! »

Les deux Terajewicz,
Les trois Stypułkowski, les quatre Mickiewicz
Appuyant Skoluba criaient : « qu'on se concerte ! »
Et Buchman répétait : « l'accord, c'est notre perte ! »
Baptiste dit : « Partez ! cela nous est égal !
« Que Maciej des Maciej soit notre maréchal !
« Vivat ! » Les Dobrzyński criaient : « On le propose ! »
Et les autres hurlaient à tû-tête : « On s'oppose ! »
La foule se sépare en deux camps divisés,
Et, remuant la tête en deux sens opposés,
Les uns disent : « *veto* ! » Les autres : « qu'il commande ! »

Seul, assis au milieu de l'une et l'autre bande,
Le vieux Maciej se tait, comme pétrifié.
Vis-à-vis est debout *Jean-Baptiste*, appuyé
Sur son bâton ; sa tête en surgit et s'y perche
Ainsi qu'un potiron planté sur une perche,
Et, tour à tour, penchée en arrière, en avant,
Criant : « bénir ! bénir ! » semble tourner au vent.

Entre eux deux le *Rasoir* courait d'un pas agile
Du *Bénisseur* debout à Maciej immobile.
De l'un à l'autre camp le *Cruchon* lentement
Passait, leur conseillant un accommodement :
Et l'un criait : « raser ! » ; l'autre : « qu'on les arrose ! »
Maciek écoutait tout d'un air sombre et morose.

Depuis un grand quart-d'heure on hurlait, lorsque en l'air
Du sein de ce chaos jaillit comme un éclair

Un glaive à deux tranchants, long d'une toise entière
Et large d'une main. Sur l'antique rapière
D'acier de Nuremberg, sur ce glaive teuton
Les yeux se sont portés. — « Qu'est-ce ? » demande-t-on.
Mais, sans le voir, on sait qui brandit cette lame.
« C'est le *Canif!* » ont dit cent voix ; chacun l'acclame :
« Vivat pour le Canif ! Vive, vive à jamais
« Rembailo, l'Ébréché, Demi-chèvre, Gervais ! »

Gervais (car c'est bien lui) fend la presse et s'installe,
Brandissant son *Canif*, au milieu de la salle ;
Puis il dit, en baissant son fer devant le Vieux :
« Le *Canif* à la *Verge* offre ses meilleurs vœux.
« Messieurs les Dobrzyński, vous saurez vous conduire
« Vous-mêmes ; là-dessus je n'ai rien à vous dire.
« Mais écoutez pourquoi je vous ai convoqués.
« Il circule des bruits que tous ont remarqués
« Sur des événements prochains et grandioses ;
« Robak le dit partout : vous savez tous ces choses... »
— « Oui, » cria-t-on. — « C'est bien ; or, qui n'est pas un sot, »
Reprit-il finement, « comprend à demi-mot ;
« N'est-ce pas ? » — « Oui », dit-on. — « Quand l'empereur de
| France
« D'une part, d'autre part le Tzar russe s'avance,
« C'est la guerre. Le Tzar, l'Empereur, rois tous deux,
« Comme cela se fait, vont se manger entre eux ;
« Et nous resterions cois ? Les puissants vont l'un l'autre
« Se mordre ; eh bien ! mordons aussi : chacun le nôtre.
« Partout, grands contre grands, petits contre petits,
« Faisons de malfaiteurs un immense abattis,
« Et nous verrons en paix fleurir la République !
« N'est-ce pas ? » — « Oui », dit-on : « quel profond poli-
| tique ! »
— « Oui », dit le *Goupillon*, « bénir, bénir la clique ! »
— « S'il faut raser, j'en suis », ajouta le *Rasoir*.
Le *Cruchon* d'un ton doux reprit : « Il reste à voir,
« Mais d'un commun accord, qui prendre comme guide... »
Buchman l'interrompt : « Tout accord est stupide ;
« Discutons ; et, sans prendre un parti trop rapide,
« Écoutez ! » — « Oui, parlez ! » — « Gervais, sans passion,
« Sous un nouvel aspect traite la question. »

— « Qui ? Moi ? » cria Gervais : « je suis l'usage antique,
« Au contraire ! Laissons aux grands la politique.
« C'est affaire de Tzar, d'Empereur et de roi.

« La diète, le sénat peuvent faire une loi.
« Mais à Dobrzyn, messieurs! Un acte? Est-ce pour rire?
« C'est sur un pan de mur que vous voulez l'écrire,
« A la craie! Et qui donc ici viendra le lire?
« Laissons les chanceliers noircir du parchemin,
« Et comme nos aïeux suivons notre chemin.
« Moi, je prends mon *Canif* et je taille! » — « J'asperge! »
Reprit le *Bénisseur*. « J'arrose et je submerge! »
Dit le *Cruchon* montrant son mousquet et ses poings.

— « Vous tous, reprit Gervais, je vous prends à témoins :
« Robak n'a-t-il pas dit qu'à moins de faire injure
« Aux Français, il fallait balayer toute ordure?
« L'avez-vous bien compris? La chose est-elle sûre?
« Or du district quelle est l'ordure? quel est-il
« L'assassin, le voleur, aussi traître que vil,
« Qui chasse l'héritier de son dernier refuge?
« Dois-je dire son nom? » — « Eh, morbleu, c'est le Juge! »
Dit le *Cruchon* : « l'Infâme! » — « Oh! c'est un oppresseur! »
Dit le *Rasoir*. — « A mort! » reprit le *Bénisseur*.
— « S'il trahit, dit Buchman, le traître à la potence! »
Et tous de s'écrier : « Sus au Juge! Vengeance! »

Seul Bartek dit *Prusak* ne l'abandonna pas
Et se mit à crier en levant ses deux bras :
« Messieurs! au nom du ciel! D'où vient cette tempête?
« Et toi, maître Gervais, as-tu perdu la tête?
« A quel propos ce bruit? Tu veux verser le sang!
« Pour son frère tu veux punir un innocent?
« Quels sentiments chrétiens! C'est un complot du Comte.
« Le Juge, un oppresseur? Lui! quel absurde conte!
« Au contraire, morbleu! Vous avez toujours tort
« Dans vos griefs, et lui ne cherche que l'accord.
« Il cède de son droit et paie encor l'amende.
« Qu'avec le Comte il plaide au diable ou qu'il s'entende,
« Que nous importe à nous, frères! Je le demande.
« Un tyran, lui qui fit, le premier parmi nous,
« Défense aux paysans de baiser ses genoux,
« Disant que c'est pécher, et qui, chose incroyable,
« Les fait venir chez lui, les admet à sa table,
« Solde l'impôt pour eux... On en use autrement
« A Kleck, maître Buchman! sous ton gouvernement!
« Le Juge, un traître? Lui, que j'honore et que j'aime,
« Que depuis cinquante ans j'ai vu toujours le même,
« Polonais avant tout et d'esprit et de cœur,

« Et pour la mode russe exprimant son horreur.
« Lorsque en Prusse je sens que je me germanise,
« Je vais à Soplitzow et je m'y rebaptise.
« On y sent, ou y boit la patrie ! On s'en grise !
« Je suis un Dobrzyński comme vous ; mais, morbleu !
« Je ne permettrai pas qu'on joue un pareil jeu !
« Ah ! quelle différence avec la Posnanie !
« Quel accord entre eux tous, Messieurs ! Quelle harmonie !
« Nul pour de pareils riens n'eût troublé le débat. »

— « Un rien, cria Gervais, de pendre un scélérat ! »

Le bruit s'accroît. Jankiel demande la parole.
Il monte sur un banc ; et sa barbe s'envole
Sur les têtes, de tous attirant le regard.
Sa main droite a levé son bonnet de renard,
La gauche a redressé sa calotte penchée,
Ensuite à sa ceinture elle s'est accrochée ;
Puis il salue et dit, prenant un air naïf :

— « Hé ! Messieurs de Dobrzyn, moi je ne suis qu'un Juif !
« Le Juge ne m'est rien ; et pourtant je l'estime
« Comme étant mon seigneur et maître légitime.
« J'aime aussi les Maciej, les Bartek leurs cousins,
« Comme mes bons amis, comme mes bons voisins ;
« Et je dis : vous voulez violenter le Juge ?
« C'est un tort : tout cela peut faire du grabuge,
« Amener l'assesseur, le sprawnik, la prison.
« Soplitzowo contient toute une garnison
« De jægers... L'Assesseur est là ; qu'il fasse un geste,
« Il se mettent en marche... Et... vous savez le reste.
« A quoi bon s'exposer ainsi ? Quant aux Français,
« Si vous les attendez, ils sont loin, je le sais.
« Un bon juif comme moi ne comprend rien aux guerres ;
« Mais j'ai dans Bielica vu des juifs des fontières,
« Qui m'ont dit : « les Français sont sur la Łososna ;
« Et ce n'est qu'au printemps qu'ils marchent sur Vilna. »
« Attendez ; Soplitzow n'est pas un étalage
« Qu'on monte, qu'on démonte, et que l'on déménage
« A l'instant. Au printemps il sera tout entier.
« Et le Juge n'est pas un juif cabaretier
« Prêt à lever le pied. Que risquez-vous d'attendre ?
« Il faut vous séparer et ne pas trop répandre
« Tous ces bruits, n'est-ce pas ? Pourquoi parler ? Pourquoi ?
« Voulez-vous m'écouter, Messieurs ? Venez chez moi ;

« Car d'un petit Jankiel nous fêtons la naissance
« Et je vous offre à tous le dîner et la danse.
« Violons, cornemuse et basse, tout jouera.
« Monsieur Maciej sait bien l'hydromel de Sarah,
« Et mes nouveaux mazours : j'en aurai pour mes hôtes
« Et mes méchants gamins les savent *fein*, sans fautes. »

Le discours de Jankiel que tout le monde aimait
Toucha les cœurs. Déjà la fureur se calmait,
On allait accepter et lever la séance,
Quand le *Canif* en main Gervais sur lui s'avance.
Le Juif saute et s'enfuit. Gervais s'écrie : « Ah ! Juif !
« A tes cruches, bonhomme ! Ou gare à mon *Canif* !
« Prussien, les deux bateaux que le Juge te prête
« Te font parler bien haut pour défendre sa tête !
« As-tu donc oublié que ton père en avait
« Deux cents, qu'aux Horeszko le bonhomme devait ?
« Car c'est d'eux que lui vint sa fortune et la tienne.
« Et vous, gens de Dobrzyn, faut-il qu'on vous l'apprenne ?
« Vieux, vous l'avez tous vu ; jeunes, on vous l'a dit :
« Le *Panetier* jadis toujours vous défendit.
« Qui de ses biens de Pińsk faisait-il commissaires ?
« Des Dobrzyński ! Par qui réglait-il ses affaires ?
« Par vous ! Garde, intendant, où les prenait-il ? Qui
« Remplissait sa maison ? Toujours des Dobrzyński !
« Dans vos procès, lui-même il vous servait de guide.
« Il obtenait du roi pour vous plus d'un subside.
« Aux Piaristes (1) même il plaçait vos enfants,
« Et là payait pour eux vivres et vêtements ;
« Puis il les protégeait quand ils prenaient de l'âge.
« Et pourquoi ? par bonté d'âme, par voisinage !
« Près des vôtres le Juge a maintenant son bien ;
« Et qu'a-t-il jamais fait pour vous tous ? »

— « Rien de rien !

Dit le *Cruchon*. « Ça sent son gentillâtre encore !
« Et quel orgueil *phu ! phu !* (2) Ça fait le matamore !
« Je mariais ma fille et l'avais invité.
« Je veux le griser. « Non, dit-il, en vérité
« Je ne puis m'abreuver comme vous. » — « Ça se gâte,
« Me dis-je, « ah ! ce magnat se croit d'une autre pâte ! (3)

(1) Ordre religieux, dont l'enseignement, rival de celui des Jésuites, était en vogue depuis la réforme de Konarski, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

(2) Onomatopée nouvelle.

(3) Mot à mot : « En voilà un magnat ! Un petit délicat, fait de farine de Marimont » La farine de Marimont, village voisin de Varsovie, passait pour la meilleure de la Pologne et de l'Europe.

« Malgré lui dans la gorge on lui versa du vin;
« Mais mon Cruchon le guette, et ce n'est pas la fin. »

— « Le drôle ! dit *Baptiste*, oh ! j'ai de l'eau bénite
« Pour lui. Mon fils, jadis de si bonne conduite,
« Est si sot à présent qu'on l'appelle *le Sac*.
« Et c'est ce Juge encor qui l'a mis dans le lac.
« Je lui disais : pourquoi vas-tu dans ce repaire ?
« Si je t'attrape, gare ! Il n'a pas cru son père,
« Il filait vers *Zosia* ; du chanvre il l'épiait.
« Je l'empoigne. Il sentit ma main qui l'étrillait.
« Et comme un innocent il beuglait et criait :
« Mon père, battez-moi ; je reviendrai quand même.
« Laissez-moi voir *Zosia*, sanglotait-il ; je l'aime !
« J'eus pitié du pauvre. Au Juge, sans façon,
« Je dis : « Accordez-moi *Zosia* pour mon garçon. »
— « Elle est encor trop jeune... Attendez, je vous prie :
« Dans trois ans. » — « Aujourd'hui l'on dit qu'il la marie.
« Bien, très bien. Préparez la noce ; j'en serai :
« Votre lit nuptial, je vous le bénirai. »

— « Et ce vaurien, reprit *Gervais*, vivrait en maître !
« Des anciens *Horeszko*, ruinés par ce traître,
« Périraient en ces lieux la mémoire et le nom !
« Où trouver des vengeurs ? Est-ce à *Dobrzyn* ? Oh non.
« Ici contre le Tzar on veut partir en guerre,
« Mais tous craignent ce Juge et sa gentilhommière !
« On parle de prison. Sommes-nous, vous et moi,
« Des brigands ? Non, morbleu : nous défendons la loi.
« Le Comte a des décrets lui donnant gain de cause :
« Nous les exécutons, messieurs ! pas autre chose !
« C'était l'usage antique ; il le faut respecter.
« Ah ! que d'arrêts jadis firent exécuter
« Les *Dobrzyński*, messieurs ! A *Mysz*, avec audace,
« Ce sont des *Dobrzyński*, messieurs, qui firent face
« Aux Russes amenés par feu *Woynilowicz*
« Et son vaurien d'ami *Wolk* de *Logomowicz* (1).
« Rappelez-vous ce *Wolk* ! On finit par le prendre ;
« Dans la grange au plafond quand nous voulions le pendre
« Comme traître et tyran, de ce vil espion
« Ces sots de paysans eurent compassion.
« (Sur ce *Canif* un jour il faut que je le cuise).
« Je ne parlerai point de mainte autre entreprise
« Dont nous sommes toujours sortis avec honneur,

(1) Exactement : de *Logomowicze*.

« Avec gloire et profit comme des gens de cœur !
« Vous les connaissez tous. Aujourd'hui, quelle honte
« C'est en vain qu'un arrêt favorise le Comte.
« A ce pauvre orphelin nul ne porte secours !
« L'héritier de celui qui vous aima toujours
« N'a plus un seul ami; tous fuient à tire-d'ailes.
« Moi seul et mon *Canif*, nous lui restons fidèles. »

— « Avec mon *Goupillon*, dit *Baptiste*; Gervais,
« Tant que je puis bénir, où tu vas, moi je vais !
« Nous sommes deux, Gervais ! Où que soit la bataille,
« Mon goupillon te suit : je bénis ; et toi, taille !
« Toi : *schach mach* ! Moi : « *plusk, plask* ! (1) » Et vous, ba-
| vards, bonsoir ! »

— « Frères, vous n'allez point partir sans le *Rasoir* !
Dit *Bartek* ; vous mettez le savon, et je rase. »

— « Et moi, dit le *Cruchon*, que le diable m'écrase
« Si je reste : on ne peut calmer ces brouillons-là.
« Des boules, disent-ils : mes boules, les voilà ! »
Puis il reprit, tirant des balles de sa poche ;
« Pour le Juge ! A son nez toutes je les décoche ! »
— « Eh, cria *Skoluba*, nous nous joignons à vous ! »
Et les nobles criaient à tû-tête : « tous, tous ! »
« Vivent les *Horeszko* ! Vive Gervais *mon maître* !
« A bas les *Soplitza* ! Vengeance ! mort au traître ! »

Tous, pleins d'enthousiasme, ont pris Gervais pour chef,
Car tous contre le Juge ont quelque vieux grief.
Entre voisins toujours on a sujet de plainte :
On se dispute un arbre, une mare, une enceinte.
Les uns sont irrités, les autres sont jaloux
De sa richesse : bref, ils le haïssent tous.
Ils entourent Gervais, et des sabres sans nombre
Etincellent.

Maciej, jusque là triste, sombre,
Immobile, se lève et s'avance à pas lents
Au milieu de la salle ; et, les mains sur les flancs,
Regardant devant lui, branlant sa vieille tête,
Il parle : à chaque mot qu'il prononce, il s'arrête,
Et souligne à dessein ses paroles : « Sots, sots,
« Triples sots ! Bien, allez... Mais vous paierez les pots !
« Ainsi, tant qu'il s'agit de sauver la patrie,

(1) Toujours des onomatopées.

« Du bien public, ô sots ! on se dispute, on crie ;
« On ne peut même, sots ! discuter en repos,
« Sots ! établir un ordre, et faire nommer, sots !
« Un chef qui vous commande ! Et que l'un de vous morde
« Un frère, qu'il l'accuse, oh ! sots ! il vous accorde !
« Hors d'ici ! Car Maciej va... mille millions
« De tonneaux, de caissons, de canons, de fourgons,
« De diables ! !... »

On se tait à ce coup de tonnerre.

Mais un cri formidable éclate, un cri de guerre :
« Vive le Comte ! » Il entre armé par le portail,
Suivi de dix Jockeys en guerrier attirail :
Il s'avance à cheval, en deuil ; il caracole,
Drapé dans un manteau très large, à l'espagnole,
Sans manches, qu'une agrafe attache près du col
Et qui des bras s'en va retomber jusqu'au sol.
Sur son grand chapeau rond une plume s'enroule ;
Et l'épée à la main il saluait la foule.

« Avec vous, cria-t-on, nous voulons tous mourir ! »
Des fenêtres déjà tous le voyant venir,
Avec le porte-clefs s'empressent de sortir ;
Gervais franchit le seuil, et la foule l'escorte.
Maciej chasse le reste ; et, refermant la porte,
Crie encore une fois par la fenêtre : « Sots ! »

Avec le Comte tous déjà tournant le dos
Vont vers le cabaret. Gervais a son idée :
Il prend à trois d'entre eux leur ceinture brodée,
Et bientôt trois tonneaux sont hissés sous le ciel,
Trois tonneaux divers : bière, eau-de-vie, hydromel.
Il les débonde : un jet triple sort et pétille :
L'un jaune, l'autre blanc ; le troisième scintille
Comme la cornaline : ils vont tous rejaillir
Dans trois cents gobelets prêts à les recueillir.
On court, on crie, on boit, et l'on souhaite au maître
Cent ans de vie, et tous répètent : « Sus au traître ! »

Jankiel fuit sans rien dire, à poil Quant au *Prussien*,
Que l'on n'écoute pas, lui qui parle si bien,
Il veut fuir ; on l'a vu, sur sa trace on s'élance.
Mickiewicz à l'écart regardait en silence ;
A sa mine on crut voir qu'il voulait s'esquiver.
On dégaine, on l'attaque ; il cherche à se sauver ;

Il pare, il est atteint ; on l'accule à la haie,
Zan et les trois Czezot accourent : on s'effraie,
On veut les séparer. Trois d'entre eux sont blessés
A l'oreille, à la main. Le reste à flots pressés
Monte sur les chevaux.

Gervais dans ce vacarme

Range les cavaliers, les exhorte, les arme.
Puis à travers le bourg, la troupe s'élança
Au galop en criant : « Haro sur Soplitza ! »

LIVRE VIII

L'ATTAQUE A MAIN ARMÉE (ZAIÄZD).

L'astronomie du Woïski. — Remarque du Président sur les comètes. — Scène mystérieuse dans la chambre du Juge. — Thadée, pour avoir voulu jouer au plus fin, tombe dans de plus grands embarras. — Une nouvelle Didon. — L'attaque à main armée. — La dernière protestation de l'huissier. — Le Comte prend possession de Soplitzow. — Assaut — Massacre. — Gervais transformé en sommelier. — Le banquet des envahisseurs.

Il est un moment triste et calme avant l'orage,
Où, suspendant son vol menaçant, le nuage
S'arrête, et, retenant ses souffles furieux,
Muet, semble marquer des éclairs de ses yeux
Les endroits où sa foudre ira frapper dans l'ombre;
Tel est de Soplitzow le calme morne et sombre :
Tous se taisent, en proie à leurs pressentiments ;
Tous attendent, rêveurs, de grands évènements.

On se lève de table ; on va, devant l'entrée,
Respirer en causant l'air pur de la soirée.
On s'assied près du seuil sur des bancs de gazon,
Et tous, sombres, muets, contemplant l'horizon.
Le Ciel paraît moins vaste, et semble avec mystère
Descendre, et, par degrés, s'approcher de la Terre.
Puis tous deux, se couvrant d'un voile ténébreux,
Ainsi que deux amants, ils chuchotent entre eux.
De soupirs étouffés on entend des mélanges,
Et ces bourdonnements, ces murmures étranges,
D'où sort confusément la musique du soir.

La chouette a d'abord gémi sur le toit noir ;
Puis des chauves-souris les ailes frémissantes
Ont heurté du logis les vitres reluisantes ;
Plus bas, en bruissant, les phalènes, leurs sœurs,
Des robes vont frôler les confuses blancheurs ;
Mais de Zosia surtout leur vol baise la joue :
Aux flammes de ses yeux leur fol essaim se joue.
Les insectes en chœurs se groupent dans les airs ;

Et tous, en tournoyant, entonnent leurs concerts :
Des mouchérons, Zosia suit l'accord monotone,
Et le faux demi-ton du cousin qui bourdonne.

Dans les champs, le concert s'annonce seulement.
Tous accordent encor leur rustique instrument.
Le premier violon des prés, la bécassine,
A crié ; le butor d'une mare voisine
Lui répond ; la bécasse, au fond du ciel serein,
Chante, et semble là-haut jouer du tambourin.

Ce nocturne concert par un final s'achève :
Du fond de deux étangs un double chœur s'élève :
Tels ces lacs du Caucase au magique miroir
Qui, muets tout le jour, ne chantent que le soir.
L'un d'eux de l'onde pure, où le sable se lave
En un cristal d'azur, lance un son calme et grave ;
L'autre semble tirer de son gosier fangeux,
Pour lui répondre, un cri plaintif et douloureux.
Des grenouilles coasse en eux la double horde,
Dont la rauque clameur se marie et s'accorde.
L'un paraît s'éveiller et l'autre s'assoupir ;
L'un éclate en sanglots ; l'autre exhale un soupir.
Ainsi, pareils à deux harpes éoliennes,
Ces étangs échangeaient des voix aériennes.

La nuit tombe. Là-bas, seuls, auprès des ruisseaux,
Brillent les yeux des loups à travers les roseaux ;
Sur les bords rapprochés de l'horizon rougeâtre
On voit de loin en loin reluire un feu de pâtre.
La lune enfin, levant son fanal immortel,
Sort du bois ; elle éclaire et la Terre et le Ciel,
Qui dorment à présent dans l'ombre lumineuse
Comme un heureux époux près d'une épouse heureuse :
Le Ciel semble presser dans ses bras amoureux
La Terre, que la lune argente de ses feux.

Déjà près de la lune une étoile scintille.
Deux, mille, un million la suivent : plus loin brille
Castor avec Pollux illuminant le ciel.
Les Slaves les nommaient jadis *Lel* et *Polel* (1) ;
Ils ont deux nouveaux noms que le peuple leur donne :

(1) Ou *Lelum* et *Polelum*, personnages mythiques du paganisme slave. Voyez la *Lilla Weneda* de Slowacki.

L'un la *Lithuanie* et l'autre la *Couronne* (1).
Plus loin, de la *Balance* ont paru les plateaux :
Quand Dieu créa le monde, on dit dans nos hameaux
Qu'il y pesa d'abord les astres et la terre
Avant de les lancer dans l'éternelle sphère,
Puis qu'il pendit au ciel ces deux balances d'or,
Et que sur ce modèle on les construit encor.

Au Nord, voici le cercle étoilé du grand *Crible*,
Par où Dieu fit, dit-on, passer au jour terrible
Du seigle pour le père Adam, lorsque jadis
Il fut pour ses péchés banni du paradis.

Le *Chariot de David* (2) plus haut, avec colère,
Détourne son timon de l'étoile polaire.
Les vieux Lithuaniens savent pertinemment
Que le peuple à David l'adjudge faussement ;
C'est des Anges qu'il fut le char. Il vit la chute
De Lucifer..... Avec Dieu même entrant en lutte,
Sur sa route lactée il roulait dans le ciel,
Quand il fut renversé par l'archange Michel ;
Depuis, brisé, parmi les astres il s'égare,
Et l'archange s'oppose à ce qu'on le répare.

Il est une autre erreur que tout paysan sait ;
(Sans doute des rabbins ils ont appris ce fait) :
Cet immense *Dragon* de la voûte étoilée
Qui traîne par le ciel sa croupe constellée,
N'est nullement serpent, comme on dit, mais poisson ;
Et de *Léviathan* il doit porter le nom.
Il habitait les mers ; mais, après le déluge,
Il creva faute d'eau : le Ciel fut son refuge.
Les anges, conservant ce reste précieux,
Fixèrent son squelette à la voûte des cieux :
Tel le curé de *Mir* (3) suspend dans son église
Des géants déterrés qu'en relique il déguise.

Ces faits que le *Woïski* conte à ses auditeurs,
Il les tient tous du peuple ou de ses vieux auteurs ;

(1) On appelait la *Couronne* (*Korona*) la *Pologne* proprement dite (Grande et Petite-Pologne), à laquelle, sous Jagellon (1386), la *Lithuanie* s'était réunie volontairement pour former avec elle l'indissoluble union, ici symbolisée.

(2) Le chariot de David, constellation nommée par les astronomes la *Grande Ourse* (*Ursa major*).

(3) C'était la coutume de suspendre près des églises les squelettes antédiluviens trouvés dans la terre et que le peuple regarde comme des ossements de géants. *Mir* est une localité relativement importante du district de Nowogródek.

Et, bien qu'il ne vit plus, même avec la lunette,
La moindre étoile fixe ou la moindre planète,
Comme il en connaissait et la forme et le nom,
Son doigt montrait leur route et leur position.

D'ailleurs on l'écoutait avec indifférence
Décrire le *Dragon*, le *Crible* et la *Balance*.
Un nouvel hôte attire et l'esprit et les yeux,
Une comète : on vient de la voir dans les cieux.
Elle paraît immense (1) ; et, dans sa course folle,
Venant de l'Occident vers le Nord elle vole
Fixant sur le *Chariot* un œil sanglant et fier :
On dirait qu'elle y veut remplacer Lucifer.
Sa longue chevelure enflammée et flottante
Entraîne des milliers d'étoiles ; éclatante,
Elle dresse sa tête, et, comme vers le port,
Vers l'étoile polaire elle court droit au Nord.

Tout le peuple est saisi de crainte et de vertige
En voyant chaque soir revenir ce prodige.
D'autres signes encor présagent de grands maux.
On entend croasser des bandes de corbeaux
Qui s'assemblent la nuit au milieu des ténèbres,
Et réclament des corps pour leurs repas funèbres ;
On voit des chiens fouillant le sol avec effort
Qui hurlent tristement et qui flairent la mort.
C'est signe de famine ou de guerre. Du reste,
N'a-t-on pas aperçu la Vierge de la Peste,
Qui dépasse les bois de son front redouté,
Et dont la main agite un voile ensanglanté ?

C'est ce que le *Ciwun* (2) à l'Econome conte
Près de la haie, après avoir rendu son compte.
Le *pisarz* (2) s'associe à l'explication.

Interrompant alors la conversation,
Le Président aussi traite cette matière.
Dans un rayon de lune a lui sa tabatière :
Toute en or, de brillants ornée, elle portait

(1) C'est la fameuse comète de 1811.

(2) *Ciwun* (Tywun, Tymon). Ce mot désignait jadis les régisseurs des biens royaux en Lithuanie, puis des fonctionnaires chargés de la police des camps, enfin d'humbles employés des exploitations agricoles, et, comme ici, le *sous-économe*, qui surveille le travail des champs.

(2) Il s'agit du *pisarz prowentowy*, chargé de tenir la comptabilité des revenus provenant des récoltes et de la fabrication et de la vente de l'eau-de-vie.

Du feu roi Stanislas l'authentique portrait) ;
Il la frappe des doigts, il prise et dit : « Jeune homme (1),
« Ce que vous dites là des astres, n'est, en somme,
« Que l'écho des leçons qu'on vous fit à Vilna.
« Le peuple explique mieux tous ces prodiges-là.
« J'ai moi-même suivi des cours d'astronomie,
« Quand dame Puzyna (2) fit à l'Académie
« Don d'un village entier de deux cents paysans
« Pour acheter un tas d'instruments déplaisants.
« Le père Poczobut (3), recteur et savant homme,
« Lui-même nous faisait ce cours comme astronome.
« Mais bientôt, dégoûté du métier de savant,
« Il quitta sa lunette, et revint au couvent
« Pour y mourir en paix. Sans porter la soutane,
« Mon ami Sniadecki (4) n'est pas non plus un âne.
« Mais ils regardent tous ces météores là
« Comme un bourgeois regarde un landau de gala.
« Il sait si dans la cour du palais il s'arrête,
« Si par la grande rue à partir il s'apprête ;
« Mais le nom du courrier, ce qu'il a dit au Roi,
« S'il apporte la paix ou la guerre. et pourquoi,
« Il l'ignore. J'ai vu jadis, fier et féroce,
« Brannecki (5) pour Jassy partir dans son carrosse,
« Que suivait d'affidés (il passait par ici)
« Une queue ; on eût dit une comète : aussi,
« Le peuple, sans savoir ce que ce pouvait être,
« A ce sinistre aspect reconnaissait le traître.
« Il nomme *le Balai* l'astre que nous voyons,
« Car il doit balayer les morts par millions. »

Le Woïski dit alors en s'inclinant : « Je pense
« Comme vous, monseigneur. J'ai même souvenance
« De ce qu'on nous disait quand nous étions enfants.
« Je n'avais, je crois bien, pas encore dix ans,
« Lorsque je vis chez nous descendre le feu prince
« Sapieha, commandant en chef de la province,
« Ensuite Maréchal de la Cour, qui, plus tard,

(1) Le président s'adresse ici à Thadée qui a sans doute rectifié les notions du Woïski sur l'astronomie.

(2) Grande dame lithuanienne connue pour sa générosité, surtout à l'égard de l'Académie ou Université de Vilna.

(3) Le père Poczobut, ex-jésuite, célèbre astronome ; a publié un ouvrage sur le Zodiaque de Dendera et a aidé, par ses observations, Lalande à calculer la marche de la lune. Voyez sa vie par Jean Sniadecki.

(4) Jean Sniadecki (1756-1830), savant mathématicien et astronome polonais, professeur à l'Université de Vilna ; auteur d'une *Vie de Kopernik*.

(5) Xavier Brannecki ou Branicki, un des chefs de la confédération de Targowitsa.

« Mourut Grand-Chancelier, vénérable vieillard
« De cent-dix ans passés. Il combattit à Vienne
« Avec Jean Trois (1), servant sous le grand capitaine
« Jablonowski. C'est lui qui nous a raconté
« Qu'au moment où Jean Trois en selle était monté,
« Où le nonce l'avait béni pour son voyage,
« Où, sur le pied royal collant son plat visage,
« L'ambassadeur Wilczek (2) lui tenait l'étrier,
« Le roi leva les yeux et se mit à crier :
— « Regardez ! » On regarde, on voit une comète,
« Qui, suivant le chemin des hordes du prophète,
« Va de l'ouest à l'est. L'abbé Bartochowski,
« Dans son Panégyrique au grand roi Sobieski,
« *Fulmen Orientis*, parle de ce présage
« Céleste, dont il est question dans l'ouvrage
« *Janina*, qui contient une description
« Abondante en détails sur l'expédition,
« Où l'on voit reproduit l'étendard du prophète,
« Et plus loin le dessin exact de la Comète. »

— « Amen », répond le Juge ; « à votre espoir je crois :
« Puisse cet astre encore amener un Jean Trois !
« Il est un grand héros à l'Occident : sans doute
« C'est lui qui doit venir ici ; Dieu vous écoute ! »

Mais le Woïski, pensif, dit tristement : « Sait-on
« Si cet astre prédit guerre ou dissension ?
« Pourquoi s'est-il montré tout juste à cette place ?
« Est-ce Soplitzowo qu'un grand malheur menace ?
« Nous avons eu du bruit hier en quantité ;
« A la chasse, au souper on s'est fort disputé.
« L'Assesseur, le Notaire ont la langue trop prompte ;
« Le soir Monsieur Thadée a provoqué le Comte.
« C'est de la peau de l'ours qu'est venu leur conflit.
« Si le Juge n'avait coupé court mon récit,
« Tous les deux sans dispute auraient gagné leur lit.
« Je voulais leur conter l'aventure incroyable
« Au fait d'hier matin d'ailleurs assez semblable,
« Laquelle advint jadis à deux chasseurs fameux,
« Reytan et Denassow (3) ; l'on n'en voit plus comme eux.
« Ecoutez ce récit.

(1) Sobieski. Voyez son histoire par Salvandy. Jablonowski y figure glorieusement dans le récit de l'expédition de Vienne (1683).

(2) Ambassadeur autrichien venu à Varsovie implorer, au nom de l'empereur Léopold I^{er}, le secours de Sobieski contre les Turcs.

(3) Voyez plus bas en note le véritable nom ici polonisé par le Woïski.

« Venant de Volhynie,
« Le prince général en chef de Podolie (1)
« Se rendait à la diète en visitant ses biens.
« En route il s'arrêtait chez nos concitoyens
« Pour capter leur faveur. Il vint donc chez Thadée
« Reytan, dont la mémoire est de tous regrettée,
« Qui fut bientôt après notre représentant,
« Et chez qui je fus mis étant encore enfant.
« Reytan invita donc, pour faire honneur au prince,
« Des amis: il en vint de toute la province.
« Un théâtre, du prince alors fit le bonheur ;
« Et du feu d'artifice un Kaszyc (2) eut l'honneur.
« Tyzenhauz (2) fournit tout un ballet féerique,
« Ogiński (2) des danseurs, et Soltan (2) la musique.
« Tout fut à l'avenant : banquets dans la maison,
« Chasses dans la forêt et gibier à foison.
« Mais vous savez, messieurs, (c'est un trait de famille)
« Que nul Czartoryski dans les chasses ne brille.
« Tout Jagellons qu'ils sont, pour cet amusement
« Ils sont froids ; ce n'est point mollesse assurément,
« Mais éducation étrangère ; un bon livre
« Charmait le Général plus qu'un chien qu'il faut suivre ;
« Aux bois il préférerait le parfum d'un boudoir.

« Le prince Denassow (3), qu'à sa suite on put voir,
« Jadis, prétendait-on, sur la terre africaine
« Avec les rois des Noirs avait chassé la hyène,
« Et tué même un tigre avec l'épieu de fer :
« Ce dont ce petit prince allemand était fier.
« Ce fut au sanglier qu'on fit alors la chasse.
« D'une balle Reytan abattit sur la place
« Une laie, en risquant ses jours, à bout portant.
« Tout le monde applaudit; nul n'en eût fait autant.
« Seul le prince allemand dit en faisant la moue :
« Ce coup de feu vaut-il qu'à ce point on le loue ?
« L'adresse dans le tir prouve un coup d'œil hardi ;
« L'épieu veut un bras ferme. » Et le voilà parti
« A parler de l'Afrique ; il s'anime, il se lance,
« Rappelle ses rois noirs, et son tigre et sa lance.

(1) Adam Czartoryski, fils d'Auguste et père d'Adam-Georges Czartoryski.

(2) Familles illustres de Lithuanie.

(3) Ou plutôt le prince de Nassau-Siegen, célèbre aventurier. Il fut amiral russe et battit les Turcs, puis fut lui-même défait par les Suédois. Il habita quelque temps la Pologne où il obtint l'indigénat. La lutte du prince de Nassau avec un tigre fit alors grand bruit dans les journaux d'Europe. Voyez : *Un paladin au XVIII^e siècle. Le prince Charles de Nassau-Siegen* par le marquis d'Aragon (Paris, Plon, Nourrit et C^o. 1893).

« Reytan fut irrité ; ce discours le piqua :
« Il était vif ; frappant son sabre, il répliqua :
« Qui dit coup d'œil hardi, dit bras plein de vaillance,
« Sanglier vaut bien tigre et sabre vaut bien lance. »
« La conversation s'anima sur ce ton.
« Le prince calma seul cette discussion
« En leur parlant français : je n'y pus rien comprendre ;
« Mais c'était sur la braise avoir mis de la cendre.
« Reytan se promit bien de se venger un jour.
« Il veut à ce Teuton jouer quelque bon tour.
« Ah ! ce tour il faillit le payer de sa vie!
« Mais voici l'aventure. Ecoutez, je vous prie. »

Là le Woïski se tait ; et, levant son bras droit,
Demande au Président une prise. On le voit
L'aspirer longuement... Il suspend son histoire
Pour mieux mettre en éveil l'esprit de l'auditoire.
Il reprenait enfin, quand on interrompit
Encor son curieux, son palpitant récit !
Quelqu'un vient annoncer au Juge une visite
Pour affaire qui doit se régler au plus vite.
« Bonne nuit ! » dit le Juge ; il salue et s'en va.
Tout le monde aussitôt en foule se leva.
A la grange, au logis l'on se rend en silence.
Le Juge au visiteur va donner audience.

Tous dorment. Seul Thadée attend dans le couloir
Que son oncle à son tour puisse le recevoir.
Il veut le consulter sur un point, qu'il importe
De trancher dès ce soir. N'osant heurter la porte,
(Le Juge l'a fermée et confère en secret)
Il écoute, il attend que son oncle soit prêt.

Qu'est-ce donc ? Des sanglots ! Retenant son haleine,
Par le trou de la clef, il regarde : il a peine
A croire ce qu'il voit. A genoux, enlacés,
Le Juge avec Robak se tiennent embrassés
Et pleurent. D où leur vient cet accès de tendresse ?
Et pourquoi ces transports de joie ou de tristesse ?
Après un long silence, étouffant ses sanglots,
Robak, mais à voix basse (1), a prononcé ces mots :
« Mon frère ! assez longtemps j'ai caché ce mystère

(1) Thadée n'entend donc pas cette conversation, et ne saura qu'après la mort du Bernardin que Robak est son père.

« Qu'à la confession j'avais promis de taire.
« Servant uniquement ma Patrie et mon Dieu,
« Et de gloire et d'honneur me souciant fort peu,
« Ignoré sous ce froc jusqu'au moment suprême,
« J'aurais voulu cacher mon nom à ceux que j'aime,
« A mes voisins, à toi, mon frère, à mon fils même.
« Mais le Provincial m'a permis de parler
« Au moment où la mort semblerait m'appeler.
« Or je puis succomber aujourd'hui dans la lutte.
« Dobrzyn est soulevé, mon frère; on y discute.
« Les Français sont encor loin; l'hiver passera
« Sans guerre; mais qui sait si Dobrzyn attendra ?
« Dans mon zèle imprudent j'ai trop pressé la chose.
« Ils ne m'ont pas compris. Gervais en est la cause.
« Le Comte est à Dobrzyn; je viens de sa maison.
« Si je n'ai pu l'y suivre, en voici la raison :
« Maciej sait qui je suis; et, s'il me fait connaître,
« Le *Canif* de Gervais voudra venger son maître :
« Rien ne l'arrêtera ! Ma vie est un détail;
« Mais ma mort du complot détruirait le travail.
« N'importe; il faut aller à Dobrzyn : de ma vie
« J'ai fait le sacrifice; arrêtons leur folie !
« Adieu, mon frère, adieu ! Je pars, et c'est à toi,
« Si je meurs, de me plaindre et de prier pour moi.
« Et quand viendra la guerre, accomplis seul la tâche.
« J'y compte : un Soplitza ne fût jamais un lâche. »

Il essuya ses yeux, remit son capuchon;
Puis, ouvrant le volet avec précaution,
Sans bruit dans le jardin sauta par la fenêtre.
Le Juge, resté seul, sent sa douleur renaître.

Thadée attendit donc un instant, puis sonna.
Le Juge ouvrit; Thadée en entrant s'inclina :
« Mon bon oncle », dit-il, « j'ai dans votre demeure
« Passé cinq jours à peine; ils ont fui comme une heure.
« Et quand d'un tel bonheur je commence à jouir,
« Il faut y renoncer brusquement et partir ;
« Oui, partir ce soir même ou demain; et je compte
« Sur votre assentiment. J'ai provoqué le Comte,
« Et certes je veux faire honneur à mon cartel.
« Or, en Lituanie on défend le duel.
« Je vais donc du Duché (1) traverser la frontière.

(1) Le duché de Varsovie.

« Tout fanfaron qu'il est, le Comte a l'âme fière.
« Il sera, je suppose, exact au rendez-vous.
« Nous nous battons ; et, si le Ciel est avec nous,
« Vainqueur, j'irai porter mon bras et mon courage
« Dans les rangs polonais campés sur le rivage.
« C'est le vœu de mon père, et dans son testament
« Il l'exprime ; comment l'accomplir autrement ? »

— « Ah ! » dit l'oncle ; « je vois qu'on a la tête chaude ;
« A moins que, manœuvrant comme un renard en fraude,
« Tu prennes un détour pour me mieux dépister.
« Personne du duel ne veut se désister.
« Mais partir aujourd'hui, cette nuit ? Pour quoi faire ?
« Un envoi de témoins précède toute affaire.
« Le Comte peut vouloir exprimer ses regrets,
« S'excuser ; attendons, et nous verrons après.
« Mais n'est-ce pas plutôt encor quelque sottise
« Qui te chasse d'ici ? Parlons avec franchise.
« Un oncle est indulgent pour son neveu, dit-on. »
(Il dit ; et, souriant, il lui prend le menton).
« Mon petit doigt déjà m'a parlé d'amourette ;
« Aux dames paraît-il, on a conté fleurette.
« La jeunesse est précoce à présent. Beau neveu,
« Ouvrez-moi votre cœur : j'attends un franc aveu. »

— « C'est vrai, j'ai des motifs », balbutia Thadée,
« D'un autre ordre... Il le faut... La chose est décidée...
« Une erreur malheureuse... Oui, je dois vous quitter.
« Non, mon cher oncle, non : je ne puis pas rester.
« J'ai péché... Je ne puis en dire davantage.
« Je pars ; je ne saurais trop hâter mon voyage. »

— « Bon, bon ! » reprit le Juge, « un dépit amoureux !
« Je comprends maintenant ces regards malheureux
« Que tu jetais hier sur certaine orpheline ;
« Je vois d'où lui venait cette piteuse mine.
« Je connais ces grands maux. Quand deux pauvres enfants
« Sont amoureux, sur eux fondent tous les tourments !
« Ils sont joyeux ; soudain leur figure s'allonge,
« Leur âme sans motif dans le chagrin se plonge ;
« Ils boudent dans les coins ; ils sont taquins, méchants,
« S'évitent, vont parfois jusqu'à fuir dans les champs.
« Si c'est un vertigo pareil qui vous possède,
« Vous n'avez qu'à parler : car j'y sais un remède.
« Je vous mettrai d'accord ; bannissez tout souci.

« Je connais ces grands maux... Eh ! je fus jeune aussi.
« Dis-moi tout ; j'ai peut-être à l'apprendre en revanche
« Un secret ; avec moi que ton âme soit franche. »

— « Mon oncle », dit Thadée en lui baisant la main,
« Oni, je vais tout vous dire. » Il rougit, et soudain
Reprit : « J'aime en effet Zosia, votre pupille.
« Moi qui n'ai que deux fois vu cette jeune fille,
« Je l'aime, et vous percez mon cœur en décidant
« De me faire bientôt gendre du président,
« Je ne puis épouser Mademoiselle Rose
« Puisque j'aime Zosia. Voilà toute la chose.
« L'épouser sans l'aimer ! Je n'y puis consentir.
« Le temps me guérira peut-être : il faut partir. »

— « Bah ! » dit l'oncle en riant ; « preuve d'amour extrême !
« L'amoureux veut s'enfuir loin de celle qu'il aime.
« La franchise a du bon ; partir eût tout perdu.
« Si je te fiançais à Zosia ? Qu'en dis-tu ?
« Quoi ! Tu ne sautes pas de joie et d'allégresse ? »

Et Thadée hésitant reprit : « Tant de tendresse
« Me rend muet mon oncle : Hélas ! Pourquoi faut-il
« Qu'à ce bonheur si grand je préfère l'exil ?
« Vous ne fléchirez pas Madame Télémaque... »
— « Essayons », fit le Juge.

— « Oh ! l'on perdrait sa peine, »
Dit vivement Thadée. « Ainsi donc dès demain,
« Mon bon oncle, il le faut, je me mets en chemin.
« Veuillez donc me bénir comme l'eût fait mon père.
« Tout est prêt, et je vais rejoindre la frontière. »

Le Juge le fixa d'un œil dur et moqueur :
« Ah ! c'est ainsi », dit-il, « que tu m'ouvrais ton cœur !
« Duel, patrie, amour !... Tout ceci m'autorise
« A voir que ce départ cache quelque sottise.
« On m'a parlé de vous ; j'ai fait suivre vos pas.
« Vos mensonges, Monsieur, ne me tromperont pas.
« Où donc vous rendiez-vous hier soir, à la brune ?
« Que flairiez-vous ainsi ? Quelque bonne fortune ?
« De séduire Zosia si tu t'es cru le droit
« Pour fuir après, parbleu ! tu crois bien maladroit
« Ton vieil oncle, blanc-bec ! Tu vas, je le déclare,
« L'épouser. Lorsqu'on fait le mal, on le répare.

« Sinon, le fouet. Demain, je te traîne à l'autel.
« Et l'on parle de cœur et d'amour immortel !
« Fi, le menteur ! Monsieur, plus de frasques pareilles !
« Je veille, et je saurais vous frotter les oreilles !
« Que d'ennuis aujourd'hui : c'est à n'en plus finir !
« Et Monsieur vient encor m'empêcher de dormir.
« Allez au lit. » Il dit, et puis, ouvrant la porte,
« Viens me déshabiller, Protais ! Et vous, qu'on sorte ! »

Sans dire un mot, Thadée à cet ordre obéit.
Tout ce qu'il vient d'entendre obsède son esprit.
Jamais on ne l'avait grondé si fort. Il trouve
Ces reproches fondés, justes : il les approuve.
Zosia va tout savoir ; quelqu'un le trahira.
S'il demande sa main, la Tante éclatera.
Il sent qu'il ne peut plus rester : il partira.

A peine avait-il fait quelques pas, rêveur, sombre,
Il s'arrête, il regarde : et que voit-il ? Une ombre
Blanche, longue, élancée est là sur le chemin.
Marchant droit vers Thadée, elle étend une main
Que la lune revêt d'une lueur livide.
Elle approche, et tout bas elle gémit : « Perfide,
« Tu cherchais mon regard ; maintenant tu le fuis !
« Ma voix faisait ta joie ; elle fait tes ennuis.
« Tu crains comme un poison mon regard, ma parole.
« J'aurais dû le prévoir. C'est bien fait, pauvre folle !
« Je ne suis pas coquette, et mon cœur innocent
« T'a cédé : c'est ainsi qu'on est reconnaissant !
« Ah ! tu t'es prévalu d'un triomphe facile ;
« Tu méprises sans doute une âme trop docile !
« J'aurais dû le prévoir. Quelle leçon pour moi !
« Crois-moi, je me méprise encore plus que toi ! »

— « D'où vient », reprend Thadée, « un si cruel reproche ?
« Ce n'est point par mépris que je fuis ton approche.
« Mais on pourrait nous voir. Plus de précaution !
« Plus de mystère ! Et puis songe au qu'en dira-t-on !
« C'est un péché d'oser braver les convenances... »
— « Un péché !... » reprit elle amèrement ; « tu penses !
« L'innocent, le mouton ! Je m'expose pour toi,
« Moi qui suis femme, à tout, sans crainte ; et pourtant, moi,
« Je risque mon honneur à ce jeu. Mais un homme !
« Il s'en fait une gloire ! Et sans rougir il nomme
« Dix amantes qu'il dit courtiser à la fois !

« Dis vrai; tu me trahis! » Les pleurs coupent sa voix.
— « Non, mais ce serait faire un triste personnage, »
Dit-il, « que de rester maintenant, à mon âge,
« A roucouler ici, quand tous les jeunes gens
« S'en vont, quittant parfois leur femme et leurs enfants,
« Rejoindre nos drapeaux par delà la frontière!
« Et comment me soustraire aux ordres de mon père,
« Qui par son testament me prescrit de servir
« Dans les rangs polonais? Je ne puis qu'obéir.
« Je pars demain; j'ai pris mon parti. Téléimène,
« Vouloir m'en détourner serait perdre sa peine. »

— « Qui? moi! Te détourner du chemin de l'honneur? »
Répondit-elle, « et mettre obstacle à ton bonheur!
« Jamais! Tu trouveras sans doute une autre amante
« Plus digne de ton cœur, plus riche, plus charmante!
« Mais dis-moi, si je dois te perdresans retour,
« Dis-moi que tu brûlais d'un véritable amour,
« Et non pas d'une ardeur inconsistante et vaine;
« Dis-moi que mon Thadée aimait sa Téléimène!
« Répète-moi ce mot: je t'aime! O mon vainqueur,
« Ce mot béni, je veux le graver dans mon cœur.
« Je me dirai du moins un jour: « S'il m'a trahie,
« Excusons-le; de lui je n'étais point haïe! »
Elle éclate en sanglots.

Attendri, son neveu,
La voyant se faire humble et demander si peu,
Sent naître dans son cœur une pitié sincère;
Et, s'il eût de ce cœur déchiffré le mystère,
Peut-être n'eût-il pu savoir en ce moment
S'il l'adorait ou non. Il reprit vivement:
« Téléimène, je veux que la foudre m'écrase
« Si je mens, en jurant sincèrement, sans phrase,
« Que je t'aimais. Trop courts furent nos rendez-vous;
« Mais ces instants pour moi furent si bons, si doux,
« Que mon cœur désormais s'en souviendra sans cesse,
« Et n'oubliera jamais ni toi, ni ta tendresse. »

Téléimène s'élançe à son cou: « C'est donc vrai;
« Tu m'aimes, mon Thadée! En ce cas je vivrai;
« Car de ma propre main j'allais aujourd'hui même
« Me... Mais comment peut-on quitter celle qu'on aime?
« Je t'ai donné mon cœur; prends encore mon bien:
« Je te suivrai partout; je ne redoute rien

« Si je suis avec toi ; car d'un lieu de supplices
« L'amour fait, tu le sais, le séjour des délices. »

Thadée avec effort s'arrache de ses bras.

« Es-tu folle? » dit il ; « mais tu n'y penses pas !
« Me suivre! Où? Quoi? Comment! Moi, simple volontaire,
« Te traîner avec moi... comme une vivandière !
— « Marions-nous », reprit Téléimène. — « Jamais! »
Cria-t-il. » Je ne veux plus penser désormais
« A tout cela. Laissons tous ces enfantillages !
« De grâce, calme-toi ! Soyons tous deux plus sages !
« Je ne suis pas ingrat ; mais puis-je en vérité
« T'épouser?... Aimons-nous... chacun de son côté.
« Je ne puis plus rester ; j'obéis à mon père.
« Ma Téléimène, adieu ! Je cours à la frontière. »

Il dit, et, renfonçant son chapeau, sans retard
Va partir ; mais alors, l'arrêtant d'un regard,
Téléimène à ses yeux, semblable à la Gorgone,
Se dresse ; en la voyant d'épouvante il frissonne..
Elle est pâle : l'horreur semble glacer son sang.
Soudain, tendant la main, comme un fer menaçant
Qui va percer le cœur d'une atteinte mortelle :
« Ah ! langue de serpent, cœur de lézard », dit-elle,
« Nous y voilà... C'est peu d'avoir pour toi, trompeur,
« Dédaigné le Régent (1), le Comte et l'Assesseur ;
« C'est peu de me trahir après m'avoir séduite.
« Je savais, connaissant votre engeance maudite,
« Que tu pourrais un jour me tromper et partir ;
« Mais j'ignorais qu'ainsi tu m'oserais mentir !
« Je sais tout : j'écoutais à la porte... Perfide !
« C'est Zosia qu'il te faut ! Comme un vautour avide
« Tu guettes cette enfant ! Séducteur odieux,
« C'est une autre victime à présent que tu veux !
« Je saurai, si tu fuis, t'atteindre dans ta fuite,
« Et sinon, révéler à tous ton in conduite.
« C'est assez d'avoir fait mon tourment, imposteur !
« Va-t-en, je te méprise ! homme lâche et menteur ! »

A cette insulte qui vient frapper son oreille
(Jamais un Soplitza n'en subit de pareille),
Aussi pâle qu'un mort, Thadée a tressailli ;
De ses lèvres qu'il mord ce cri « sotté » a jailli.

(1) *Rejent*, c'est le mot polonais qui veut dire notaire.

Il fuit... Mais le mot « lâche » en écho se prolonge
Dans son cœur, et c'est comme un serpent qui le ronge.
« D'ailleurs de m'accuser, Télémaque à le droit. »
Pense-il, « je suis bien coupable à son endroit. »
N'importe ; il ne lui peut pardonner cette offense.
Et Zosia?... Ce n'est pas sans honte qu'il y pense...
Cette Zosia si belle et si douce, il pouvait
L'épouser, et son oncle à ses vœux souscrivait !
Et Satan, l'entraînant de mensonge en mensonge,
De sottise en sottise, en ce borborygme le plonge !
Repoussé, méprisé de tous, en un moment
Il perd son avenir ! Quel juste châtement !

Dans ce chaos, dans cette effroyable tempête,
Son duel est le port où son esprit s'arrête :
« Tuer, tuer ce comte, ou mourir sous ses coups ! »
Dit-il, mais aussitôt : « Et pourquoi ce courroux ? »
Et sa prompte colère est vite évanouie.
Mais d'un grand désespoir son âme est envahie...
« Et s'il est vrai pourtant (j'en dois croire mes yeux)
« Que le Comte et Zosia s'entendent tous les deux.
« Eh bien, il peut aimer Zosia du fond de l'âme.
« Zosia songe peut-être à devenir sa femme !...
« De quel droit prétendrais-je entraver leur bonheur,
« Et ferais-je sur eux retomber mon malheur?... »

Mais où fuir ce tourment auquel son cœur succombe ?
Où trouver le repos, si ce n'est dans la tombe ?

Alors, penchant son front où se crispe son poing,
Il court vers les étangs qu'on voit briller de loin.
C'est vers l'étang fangeux qu'il s'élançe ; l'eau verte
Attire son regard, et sa bouche entr'ouverte
En hume avec plaisir les morbides relents.
C'est que le suicide a ses raffinements
Comme toute débauche ; et lui, dans son délire,
Un invisible aimant vers la fange l'attire.

Mais Télémaque a vu le jeune homme courir
Du côté des étangs ; sans doute il veut mourir,
Se dit-elle ; aussitôt son courroux l'abandonne.
Elle a peur ; car, au fond, Télémaque était bonne.
Thadée en aime une autre, et c'est lui faire tort ;
Elle l'a donc puni, mais sans vouloir sa mort.
Vers lui, les bras levés au ciel, elle se jette

En criant : « Que fais-tu ? Je te pardonne ; arrête ! »
« Pas de folie ! » Hélas ! il court tout haletant,
Et le voilà déjà sur le bord de l'étang.

Mais, par un jeu du sort, dont l'ordre veut qu'il vive,
Le Comte et ses jockeys suivaient la même rive.
Et le Comte, ravi devant ce ciel serein,
Admirant des étangs le concert sous-marin,
Ces deux chœurs, ou ces deux harpes éoliennes,
(Car nos grenouilles sont vraiment musiciennes,)
A fait halte. Oubliant son expédition,
Il regarde, il écoute avec attention.
Par les champs, par les cieux, son œil erre et voyage ;
Sans doute son esprit combine un paysage.
Le site est pittoresque, en effet. Les étangs,
L'un vers l'autre inclinés, ainsi que deux amants
Se regardent. A gauche on voit l'onde qui brille
Pure, lisse ; on dirait un front de jeune fille.
L'étang de droite est sombre, et paraît, moins uni,
Orner d'un duvet noir un visage bruni ;
Le premier que couronne un sable doré, semble
Paré de cheveux blonds ; au front de l'autre, tremble
Le roseau hérissé, le saule aux rameaux verts.
D'un tapis verdoyant tous deux sont recouverts.

Il en sort deux ruisseaux comme deux mains amies
Qui se joignent ; ils vont tomber dans les prairies,
Tomber, mais non périr ; car, dans l'ombre emporté,
Reluit sur leurs flots noirs le croissant argenté ;
L'onde en nappes jaillit, et parmi chaque nappe
Les rayons de la lune éparpillent leur grappe.
Le ruisseau s'en empare, et, fragment par fragment,
Les cachant dans son sein, fuit précipitamment,
Et toujours des rayons tombent du firmament.
On dirait qu'une nymphe, assise sur le sable,
Incline d'une main son urne intarissable,
Et de l'autre dans l'onde, en jouant, sème encor
Des paillettes d'argent et des paillettes d'or.

Plus loin, le ruisseau sort du ravin ; dans la plaine
Il s'étale apaisé ; mais, bien qu'il coule à peine,
Un léger tremblement révèle encor son cours,
Car les rayons de lune y folâtraient toujours.
Tel le serpent (1) sacré de la Samogitie,

(1) C'est le serpent appelé *giwoitos*.

Bien qu'il semble endormi, dans sa feinte inertie,
Rampe ; car tour à tour luisant d'argent ou d'or
Il brille et disparaît pour reparaitre encor :
Tel le ruisseau se glisse et fuit parmi les aunes,
Qui, sur l'horizon noir dressant leurs formes jaunes
Et légères, ont l'air, flottant devant les yeux,
De fantômes qui vont se perdre dans les cieus.

Entre les deux étangs un vieux moulin s'abrite.
Comme un tuteur guettant deux amants, qui s'irrite
D'entendre leurs aveux, et d'un air menaçant
Agite ses deux mains et sa tête en grinçant ;
Tel ce moulin, penchant son front couvert de mousse,
A fait voler ses bras que dans les airs il pousse...
Mais à peine ont claqué sa mâchoire et ses dents,
L'entretien amoureux cesse entre les étangs,
Et le Comte s'éveille.

Il voit alors Thadée

Qui s'approche en courant... D'une voix irritée
Il crie : « Aux armes ! là ! » Les jockeys ont bondi :
Avant de rien comprendre à ce qu'on veut de lui,
Thadée est pris. On court chez le Juge ; on pénètre
Dans la cour. Chiens, gardiens, tout crie en chœur. Le maître
Sort à moitié vêtu. Quels sont ces furieux ?
Sans doute des voleurs ? Quoi ! Le Comte avec eux !
Et du Comte l'épée a brillé sur sa tête :
Mais le Juge est sans arme. Et le Comte s'arrête.
« Eternel ennemi de moi-même et des miens,
« Je séquestre, dit-il, ta personne et tes biens ;
« Tu me rendras d'abord mon antique héritage,
« Avant que dans ton sang je lave mon outrage. »

Le Juge, se signant avec horreur, lui dit :
« Fi donc ! Monsieur le Comte ! Etes-vous un bandit ?
« Par le ciel ! est-ce donc agir en gentilhomme,
« En parfait cavalier que partout on renomme ?
« Je ne céderai pas ! » Tout à coup du logis
Sortent ses gens armés de bâtons, de fusils :
Derrière eux le Woïski vers le Comte se penche
Et l'observe, en cachant son couteau dans sa manche.

On en venait aux mains : le Juge le défend.
A quoi bon ? N'est-ce pas du renfort qu'on entend ?
Dans les aunes déjà l'un tire, l'autre crie :

Le pont gémit du bruit de la cavalerie.
« Mort au Juge ! » ont hurlé cent bouches à la fois ;
Et de Gervais le Juge a reconnu la voix.
— « Voici mes alliés, » lui dit alors le Comte ;
« Croyez-moi, vous pouvez capituler sans honte. »

L'Assesseur accourant crie alors : « Monseigneur,
« Rendez-moi votre épée, au nom de l'Empereur !
« Hâtez-vous, ou je fais venir la force armée.
« A ces agressions toute voie est fermée
« Par l'Oukase six cent que le Tzar décréta
« Contre les vo... » Le Comte ici le souffleta
Du plat de son épée : il tomba dans l'ortie ;
Tous crurent qu'il était ou mourant ou sans vie.

« Comte, vous agissez », dit le Juge, « en bandit ! »
Tous gémissaient, Zosia surtout, qu'on entendit
Crier, en embrassant le Juge, pauvre fille !
Comme un enfant qu'un juif déchire à coup d'aiguille (1).

Au milieu des chevaux se frayant un chemin,
Télimène s'élançe alors, étend la main
Vers le Comte, et s'écrie en renversant sa tête
Et ses cheveux épars : « Sur ton honneur, arrête !
« Comte ; nous t'en prions toutes deux à genoux !
« Pour les dames pitié ! Jette un regard sur nous,
« Cruel ! Ou que ton fer me perce la première ! »
Elle s'évanouit. Le Comte saute à terre
Pour la réconforter, et répond tout honteux :
« Mesdames, croyez-moi, je serai généreux.
« Je n'ai jamais frappé des ennemis sans armes.
« Je vous fais prisonniers : soyez donc sans alarmes.
« C'est ainsi que j'agis quand mon fer provoqua
« La bande de brigands de Birbante-rocca.
« Je tuai de ma main tous ceux qui résistèrent ;
« Les autres, enchainés, derrière moi marchèrent,
« Ornement d'un retour dont chacun s'étonna :
« On les pendit ensuite au pied du mont Etna. »

Pour le Juge et les siens c'est vraiment une chance
Que sur Gervais le Comte ait pu prendre l'avance
Grâce à ses bons chevaux et grâce à son ardeur,
Et que, d'un mille au moins devançant leur fureur,
Avec ses seuls jockeys, cohorte régulière,

(1) Allusion à l'accusation souvent portée contre les juifs d'employer dans certaines cérémonies du sang d'enfants chrétiens ainsi martyrisés.

Il ait laissé bien loin les autres en arrière.
Ces nobles sont bruyants comme des insurgés ;
Rien contre leur fureur ne les eût protégés.
Le Comte enfin calmé redevient débonnaire,
Et cherche à prévenir tout combat sanguinaire.
Il a fait enfermer le Juge en sa maison ;
Des gardes apostés surveillent sa prison.

« Mort, mort aux Soplitza ! » La bruyante cohorte
Cerne la citadelle et de force l'emporte.
D'ailleurs la garnison a fui ; le chef est pris.
Le vainqueur néanmoins veut se battre à tout prix.
Si la maison est close, il reste la cuisine.
On y court. On remplit l'odorante officine.
Le feu mourant, l'odeur des mets, l'aspect des pots,
Le grognement des chiens rongéant encor les os,
Parle à leurs cœurs émus et change leur pensée.
L'appétit a chassé leur fureur insensée.
Fatigués par la course et la discussion,
« Manger ! » disent les uns avec conviction.
« Boire ! » répond le reste. Et deux chœurs dans la bande
Hurlent : l'un veut *manger*, l'autre à *boire* demande.
L'écho redit leurs cris et partout retentit,
Dans tous les estomacs éveillant l'appétit.
L'armée, à ce signal redoublant de courage,
Se disperse, et partout va chercher du fourrage.

Gervais, chez Soplitza ne pouvant pénétrer,
Puisque son jeune maître a défendu d'entrer,
Souffre pour le moment que sa vengeance dorme,
Et c'est d'un autre objet qu'il s'occupe et s'informe.
Comme il est au courant de la légalité,
Il ne veut négliger nulle formalité
Dans cette invasion : c'est Protais qu'il appelle ;
Il l'aperçoit enfin accroupi près du poêle.
Il le prend par le col, le traîne dans les cours,
Et, tirant son *Canif*, il lui tient ce discours :
« Messire huissier, monsieur le Comte vous supplie
« D'apprendre à la noblesse en ce lieu réunie
« Qu'il prend possession du château, du logis
« Des Soplitza, de leurs terrains, de leurs taillis,
« Bois, forêts, paysans, ainsi que du village,
« *Et cœtera*. D'ailleurs vous connaissez l'usage ;
« C'est à vous d'aboyer tout ce que vous voulez,
« Mais sans rien oublier. » — « Messire *Porte-Clefs* »,

Dit bravement Protais les mains à sa ceinture,
« C'est bien ; mais vous savez qu'en cette conjoncture,
« (Je vous en avertis) l'acte qu'on veut de moi,
« Étant contraint, de nuit, n'a pas force de loi. »
— « Contraint ? » reprit Gervais. « Vous fait-on violence ?
« Je parle avec douceur... Quant à la nuit, je pense
« Que si mon vieux *Canif* bat le briquet, vos yeux
« Y verront assez clair à l'éclat de ses feux. »
— « Hé, Gervais, dit l'huissier ; du calme, mon compère !
« Simple huissier, je n'ai pas à discuter l'affaire ;
« Chaque partie a droit d'employer un huissier ;
« Ce qu'on lui dicte, il n'a qu'à le signifier.
« L'huissier n'est qu'une voix, et parler n'est pas crime.
« Je ne vois pas pourquoi de la sorte on m'opprime.
« Éclairez-moi ; je suis prêt à verbaliser ;
« Mais de grâce, messieurs, veuillez vous apaiser ! »

Et, pour se faire entendre, il se hisse et s'étaie
Sur des poutres en tas mises près de la haie
Pour sécher ; puis soudain, comme au souffle du vent,
Il s'envole. Il frôla les choux en se sauvant ;
Et dans le chanvre sombre on peut voir sa calotte,
Blanche comme un pigeon, qui voltige et qui flotte.
Le *Cruchon* vise et manque : un bruit se fait le long
Des échalias. Protais a gagné le houblon.
« Je proteste ! », dit-il, en reprenant courage
A l'abri protecteur des jones du marécage.

Et lorsque eut retenti sa protestation,
De ce fort pris d'assaut dernier coup de canon,
Rien à Soplitzowo ne fit plus résistance.
On ne voit qu'affamés en quête de pitance.
Baptiste dans l'étable en conquérant s'élance :
Sur un bœuf et deux veaux son goupillon s'abat ;
Le *Rasoir* survenant les met hors de combat ;
Et l'*Alène* (1) aussi joue activement son rôle :
Maints pourceaux, maints cochons sont lardés sous l'épaule.
La volaille a son tour. Le troupeau vigilant,
Qui jadis dénonça le Gaulois insolent,
En vain crie au secours ; le *Cruchon* les torture.
Manlius n'est plus là : quelle déconfiture !
Morts, vivants, le vainqueur pend tout à sa ceinture.
L'oie en vain crie et glousse, et dégage son cou,

(1) C'est encore un Dobrzyński, dont le surnom ne figure pas au VII^e chant.

En vain le jars s'agite et saute comme un fou.
Le *Cruchon* semble, sous ce duvet qui scintille,
Porté par son gibier qui sursaute et frétille,
Un étrange lutin qui dans l'air vole et brille.

Mais le plus grand carnage et le plus meurtrier
Est par le jeune *Sak* fait dans le poulailler.
Il pêche avec un croc les poulettes huppées
Et leurs sœurs dans leur cage à dormir occupées,
Les étrangle, et les jette à ses pieds en monceau.
C'est elles que *Zosia* nourrissait de gruau.
Hélas ! jeune imprudent, toi qui voulais lui plaire,
De *Zosia* désormais redoute la colère !

Gervais se fait donner comme dans l'ancien temps
Les ceintures qu'on roule aux *kontusz* éclatants,
Pour hisser de la cave à la troupe ravie
Des tonneaux d'hydromel, de bière et d'eau-de-vie.
On débonde les uns ; et les autres bientôt
Sont roulés au château : la foule comme un flot
S'y précipite. Là, près du Comte se groupe
Avec l'Etat-major presque toute la troupe.

Cent feux sont allumés : tout cuit, grille ou rôtit.
On entasse les mets ; la boisson s'engloutit.
Tous voudraient jusqu'au jour boire et faire ripaille.
Mais bientôt le bruit cesse ; on s'assoupit, on baille.
Les yeux se sont fermés ; les fronts se sont penchés :
Tous à leur place, au lieu d'être assis, sont couchés :
L'un tient encor un plat et l'autre une bouteille...
La fatigue a vaincu les vainqueurs : tout sommeille.

LIVRE IX

LA BATAILLE (BITWA)

Des dangers résultant d'un campement mal gardé. — Secours inattendu. — Triste situation des gentilshommes. — L'arrivée du Frère Quêteur présage la délivrance. — Le Major Plout, par une galanterie excessive, attire sur lui la tempête. — Coup de pistolet, signal du combat. — Exploits du *Goupillon*. — Exploits et périls de Maciej. — Le *Cruchon* sauve Soplitzowo par un stratagème. — Renfort de cavalerie. — Attaque contre l'infanterie. — Exploits de Thadée. — Duel des chefs interrompu par une trahison. — Le Woiski, par une manœuvre décisive, fait pencher la balance de la fortune. — Exploits sanglants de Gervais. — Le Président vainqueur magnanime.

Ils ronflent, et si fort, qu'ils ne s'éveillent pas
A l'éclat de cent feux, au bruit de cent soldats
Qui se jettent sur eux : tel, le faucheur (1) épie
Les mouches, et s'abat sur leur troupe assoupie ;
Qu'une d'elles bourdonne, aussitôt le cruel
De ses longs pieds crochus lui porte un coup mortel.
Sommeil de noble est dur plus que sommeil de mouches ;
Nul ne bronche ; et pourtant des ennemis farouches
Les saisissent soudain, et, se penchant sur eux,
Les tournent en tous sens de leurs bras vigoureux.

Le *Cruchon* néanmoins, dont la tête solide
Résiste bravement aux vapeurs du liquide,
Le *Cruchon*, qu'un baril d'hydromel englouti
N'a jamais enivré ni même appesanti,
Bien qu'il ait longuement soupé, bien qu'il sommeille,
Donne signe de vie encore. Il se réveille
Et voit, non sans horreur, deux visages affreux
Qui se baissent vers lui, barbus et ténébreux.
Sur son visage il sent leur souffle et leur moustache ;

(1) La grosse araignée de muraille (*ścienny*) (*opilio*) qui s'appelle en polonais *kosarz* mot-à-mot *faucheur* et en français *fauchoux*.

Quatre mains vont errant sur son corps : on l'attache !
Il veut dans sa frayeur se signer ; c'est en vain !
Sans doute à son flanc droit l'on a rivé sa main.
Et la gauche ? Liée aussi ! Ces noirs archanges
L'ont sanglé comme on sangle un enfant dans ses langes.
Sa frayeur redoublant, il referme les yeux,
Et gît sans souffle, froid, inerte — et furieux.

Le *Goupillon* trop tard veut venger son injure :
Il est déjà lié de sa propre ceinture.
Cependant il s'élançe, il saute en rugissant ;
De dormeur en dormeur il va rebondissant.
Il s'agite, semblable au brochet sur le sable,
Et rugit comme un ours d'une voix formidable.
« Trahison ! » hurle-t-il et l'antique maison
Retentit de ce cri répété : « trahison ! »

Cet écho grossissant jusqu'à la salle monte
Où reposaient Gervais, les jockeys et le Comte.
Gervais s'éveille et veut se dresser sur ses pieds ;
Horreur ! A son *Canif* ses membres sont liés !
Quels sont ces gens armés, là, près de la fenêtre ?
Ces uniformes verts... il doit bien les connaître !
L'un d'eux (1), ceint d'une écharpe et l'épée à la main,
De la pointe aux soldats indique leur chemin.
« Liez ! liez ! » dit-il. Devant lui l'on entasse
Les jockeys attachés. Quant au Comte, on le place
Sans armes, entre deux soldats au sabre nu,
Sur une chaise. Hélas ! Gervais a reconnu
Les Russes !!!.....

Bien des fois, Gervais, dans nos discordes,
A ses pieds, à ses mains sentit le poids des cordes ;
Mais il s'en délivra toujours : un seul effort
Rompaît tous les liens, tant Gervais était fort.
Il veut briser encor ces cordes qui le rongent.
Lentement ses deux bras, ses deux jambes s'allongent ;
Il retient son haleine, il se fait tout petit.
Tout à coup il se gonfle, il s'enfle, il se roidit,
Tel un serpent blessé se replie et s'enroule,
Tel le long *Porte-Clefs* prend l'aspect d'une boule.
Sous l'effort qui les tend les cordes ont crié
Mais sans se rompre !... Alors, honteux, humilié,

(1) C'est Rykow, comme nous l'apprendrons plus tard.

Il se tourne ; et, cachant ses traits bleus de colère,
Il reste, sans bouger, la face contre terre.

Le tambour retentit. Le son, faible d'abord,
Grandit ; le roulement est de plus en plus fort.
L'officier russe alors confié à quelques hommes
Le Comte et ses jockeys : les autres gentilshommes
Vont rejoindre au logis le gros du bataillon.
En vain gronde et s'agite encor... le *Goupillon*.

Quand vers l'Etat-Major le cortège s'avance,
Du Juge délivré tous les amis d'enfance,
Birbasz, Hreczech, Biergiel, venus à sa défense,
L'entourent ; avec eux on voit les Podhayski :
Car ils sont ennemis jurés des Dobrzyński.

Mais qui donc fit venir les Russes du village ?
Et qui donc souleva sitôt le voisinage ?
L'Assesseur ou Jankiel ? L'un dit blanc, l'autre noir (1) ;
Mais alors ni plus tard nul n'en put rien savoir.

Le soleil qui paraît, rouge et sanglant, mais sombre,
Sans rayons, à moitié se dégageant de l'ombre
Et restant à moitié caché sous l'horizon,
Semble un fer à cheval que chauffe un forgeron.
Bientôt le vent s'élève, et loin du soleil chasse
Ces nuages épais comme des blocs de glace,
Dont chacun lance un jet de grésil en son vol.
Le vent suit le nuage et vient sécher le sol ;
Après le vent, revient un nuage de pluie,
Et ce que mouille l'un, l'autre aussitôt l'essuie.

Cependant le Major aperçoit dans la cour
Les poutres (2) qui séchaient ; il y fait tour à tour
Faire un trou pour les pieds des prisonniers ; en outre,
Sous leurs pieds entravés on fixe une autre poutre ;
Et ces bois, aux deux bouts cloués, mordent si bien
Les jambes, qu'on dirait deux mâchoires de chien.
Puis, faisant resserrer la corde qui leur noue
Les deux mains sur le dos, il s'amuse, il se joue.
Il leur fait enlever leur *konfederatka* (3),

(1) Expression proverbiale, qui revient plusieurs fois dans le poème.

(2) Celles-là mêmes qui ont servi à la fuite de Protais (v. L. VIII).

(3) Calotte carrée polonaise.

Leur manteau, leur *kontusz* ou leur *taratarka* (1),
Et même leur *żupan*. Ainsi troussés, nos braves
Restaient claquant des dents, les pieds dans leurs entraves,
Tout ruisselants de pluie, aux yeux du bataillon.
En vain gronde et s'agite encor... le *Goupillon*.

Le Juge eut beau plaider pour les nobles, ses frères;
Zosia perdit ses pleurs, la Tante ses prières :
Rien ne put apaiser le farouche vainqueur.
Le Russe Nikita Rykow avait bon cœur ;
Il eût cédé. Mais quoi ? N'étant que capitaine,
Il doit du major Plout subir la loi hautaine.

Ce Major, Polonais natif de Dzierowicz (2),
Autrefois, disait-on, s'appelait Plutowicz ;
Mais il avait changé son nom. C'était un drôle,
Comme tout Polonais jouant un pareil rôle.
Plout, la pipe à la bouche, et les poings au côté,
Devant les rangs levait le nez avec fierté.
En guise de réponse il lance d'un air rogue
Un flocon de fumée et part (3) fier comme un dogue.

Mais le Juge et Rykow, heureux de ce départ,
Vont avec l'Assesseur conférer à l'écart.
« Comment, se disent-ils, vider cette querelle
« Sans que le tribunal ou le sénat s'en mêle ? »
Rykow dans la maison va trouver le major.
« Trop de gibier ! dit-il ; mieux vaudrait un peu d'or !
« Si nous faisons juger ces pauvres gentilshommes,
« Nous n'en deviendrons pas plus riches que nous sommes.
« Ecoutez-moi. Le mieux est de tout enrayer.
« Major, monsieur le Juge est là pour nous payer.
« Nous, nous serons venus chez le Juge en visite,
« Et, le loup bien repu, la chèvre sera quitte.
« Notre proverbe dit : « *Qui s'y prend bien, peut tout.* »
« Ou bien : *Sur le rôti du Tzar rogne ton bout ;*
« Ou bien encor : *mieux vaut concorde que discorde ;*
« *Fais bien le nœud ; dans l'eau mets les bouts de la corde* (4) ».
« Vous brûlez le rapport ; qui pourra rien savoir ?
« *Dieu nous donna des mains pour prendre... ou recevoir ?* »

(1) Redingote à brandebourgs. (V. L. IV).

(2) Exactement : *Dzierowicze*.

(3) Il entre dans le logis, comme on va le voir.

(4) Proverbes russes traduits presque littéralement.

A ces mots le Major bondit, tonne, s'indigne :
« Y pensez-vous, Rykow ? Eh bien, et la consigne ?
« Sommes-nous des marchands ou des soldats ? vieux fou !
« Lâcher des révoltés dont j'ai courbé le cou !
« En temps de guerre encor ! Messieurs les patriotes
« Je vous ferai danser, mes nobles sans-culottes !
« Mouillez-vous, Dobrzyński, mes bons ! Chacun son tour ! »
(Et le Major, riant, regardait dans la cour).
« C'est ce Dobrzyński-là, ce vieux en redingote,
« Qui, l'an dernier, au bal (ôtez-lui sa capote !)
« M'insulta, le brigand, l'infâme querelleur !
« Je dansais ; il cria : « Hors d'ici, ce voleur ! »
« Sous prétexte qu'alors, pour le vol d'une caisse,
« J'avais des embarras de délicate espèce.
« De quoi se mêlait-il ? Je dansais le Mazour ;
« Derrière moi : « Voleur ! », criait-il comme un sourd.
« Hourrah ! hurlaient-ils tous... Je les tiens à mon tour.
« Je le lui disais bien : je prendrai ma revanche.
« Hé, Dobrzyński ! Tu vois j'ai la seconde manche. »

Mais au Juge, tout bas, le Major murmurait :
« Juge, si vous voulez que tout reste secret,
« C'est en argent comptant, mille roubles par tête :
« Oui, mille roubles, Juge, et j'arrête l'enquête. »

— « Mille roubles, c'est trop ! » — Mais Plout n'écoute pas ;
Dans la chambre en fumant, il serpente à grands pas
Comme un feu d'artifice ambulante : par derrière
Vont les femmes en pleurs répétant leur prière.
— « Major, » reprend le Juge, « en les faisant citer
« Qu'y gagnez-vous ? Ici nul meurtre à constater.
« Pour avoir dévoré mes poulets, ma viande,
« Le Statut (1) les condamne à me payer l'amende.
« Quant au Comte, eh bien ! moi, je ne le poursuis pas :
« Deux voisins peuvent bien avoir de ces débats. »

— « Oui, mais du *Livre Jaune* (2) avez-vous connaissance ? »
Dit Plout. — « Je n'en savais pas même l'existence, »
Dit le Juge. — « Ce livre est meilleur, » répond Plout,

(1) Le Statut lithuanien encore en vigueur à cette époque.

(2) Le *Livre Jaune*, ainsi nommé à cause de la couleur de la couverture, est le code barbare des lois militaires russes. Souvent, pendant la paix, le gouvernement déclare des provinces entières en état de guerre, et, en vertu du *Livre Jaune*, donne au commandant militaire un pouvoir absolu sur les biens et la vie des citoyens. On sait que depuis 1812 jusqu'à la révolution de 1830, toute la Lithuanie fut soumise au *Livre Jaune* dont l'exécuteur était le Grand-Duc, fils du Tzar.

« Que vos statuts ; partout on y lit : gibet, knout,
« Sibérie... Oui, monsieur; le Code militaire
« Vous régit à présent ; l'autre n'a qu'à se taire.
« Et, d'après le premier, de cet amusement
« La Sibérie au moins sera le châtement. »
— « J'appelle au Gouverneur en ce cas », dit le Juge.
— « Au Tzar, si vous voulez, » dit Plout : « triste refuge !
« La grâce impériale agit le plus souvent
« En rendant un arrêt deux fois plus dur qu'avant.
« Appelez-en, Monsieur ! Mais moi, je me propose,
« Monsieur, de vous mêler en personne à la chose.
« Jankiel, que l'on connaît pour être un espion,
« Affirme votre auberge, est de votre maison.
« Je devrais à l'instant vous arrêter vous-même. »
— « M'arrêter ! » dit le Juge, « ah ! l'impudence extrême ! »
Ce débat, s'animant, prenait un mauvais tour,
Lorsque l'on vit entrer des hôtes dans la cour.

Quel cortège bruyant, étrange ! On voit en tête
Un grand bélier tout noir : sur le front de la bête
Quatre cornes, dont deux semblent des arcs tournés
Autour de chaque oreille et de grelots ornés,
Et deux lancent en l'air leurs pointes menaçantes
Où des boules d'airain s'agitent frémissantes.
Suivent chèvres, brebis, bœufs, et finalement
Quatre pesants chariots avec leur chargement.

Tous du frère Quêteur ont deviné l'entrée.
Son devoir pour le Juge étant chose sacrée,
Il va le recevoir. Sur le premier chariot
Vient en effet Robak. Il ne dit pas un mot,
Mais tous l'ont reconnu : car il fait au passage
Un signe aux prisonniers en tournant son visage.
On reconnaît aussi le second conducteur,
Maciej, d'un paysan portant l'habit trompeur.
Tous allaient d'un grand cri saluer sa présence :
« Sots ! » dit-il et sa main leur imposa silence.
Du troisième chariot *Prusak* est voiturier,
Et *Zan* (1) et *Mickiewicz* conduisent le dernier.
Mais les *Izajewicz*, les *Podhaïski* s'agitent.
Birbasz, *Wilbik*, *Biergiel*, les *Kotwicz*, tous s'irritent

(1) Ce nom qu'on a déjà rencontré plusieurs fois est celui du principal ami du poète, *Thomas Zan*, qui fut le chef et l'inspirateur des sociétés d'étudiants de Vilna (*Philarètes* et *Philomates*) persécutées par *Nowosiltzow*. (Voyez la 3^e partie des *Aïeux* (*I'ziady*)).

De voir les Dobrzyński si durement traités.
Ils ont tous oublié leurs animosités ;
Car si notre noblesse est fougueuse et rétive,
Elle ne fut du moins jamais vindicative.
Tous courent à Maciej dans ce pressant danger.
Maciej près des chariots leur dit de se ranger
Et d'attendre,

Robak dans le logis pénètre.

Malgré son froc, à peine on peut le reconnaître,
Tant son air est changé. Lui, toujours soucieux,
Pensif, il a levé la tête, et, tout joyeux,
Prenant d'un bon vivant la mine joviale,
En riant aux éclats il entre dans la salle.
« Salut, salut ! Ah ! ah ! Parfait, messieurs, charmant !
« C'est le jour que l'on chasse habituellement ;
« Vous, vous chassez la nuit. Diantre, excellente prise !
« Ne leur laissez, messieurs, ni veste ni chemise !
« Serrez, serrez la bride à ces chevaux fougueux !
« Bravo, major, bravo ! Le Comte avec ces gueux ?
« Il est gras, ce petit Crésus de vieille souche :
« De trois cents bons ducats il faudra qu'il accouche,
« Et vous en donnerez quelque chose au couvent ;
« Pour votre âme, Major ! j'ai prié si souvent !
« Foi de quêteur, je pense à vous durant mes veilles.
« La mort prend les majors aussi par les oreilles.
« *Baka* (1) dit dans ses vers : *la mort prend les héros*
« *Petits et gros ; le froc reçoit aussi son choc ;*
« *Sous la toile elle gobe, elle atteint sous la robe,*
« *Et de sa faux énorme elle ouvre l'uniforme. »*
« *Mon mignon* », dit *Baka*, « *la mort comme l'oignon*
« *Fait pleurer qui l'embrasse et dans son bataillon*
« *Prend le petit poupon et le gai compagnon. »*
« Oui, major, aujourd'hui l'on vit ; demain l'on saute.
« Il n'est rien que manger et que boire. Hé ! notre hôte !
« N'est-il point par hasard l'heure de déjeuner ?
« Messieurs, à table ! Ici, nul ne doit se gêner !
« Hé ! major, des *zrazy* ! Lieutenant, je propose
« Un bon grand bol de punch ! Que dit-on de la chose ? »

(1) Versificateur célèbre par un poème humoristique et bizarre sur la mort, dont Mickiewicz nous donne ici un échantillon. Le titre est : *Remarques sur la mort inévitable et commune à tous, exprimées en vers par le P. Baka S. J., professeur de Poétique, et données à l'impression aux frais de Xavier Stefani, citoyen de la Ville de Vilna, pour le bien de l'âme du lecteur. 1766.* (V. l'Histoire de la Littérature Polonaise, de Félix BENTKOWSKI. T. I, p. 489.

— « C'est vrai, » s'écrie alors notre couple enchanté,
« Il est temps de manger. Juge, à votre santé! »

Tous regardent Robak; mais aucun ne devine
D'où lui vient cet entrain, cette joyeuse mine.
Le Juge au cuisinier surpris dit : « Obéis! »
On apporte du sucre, un bol et du hachis.
Plout et Rykow alors vont si vite en besogne
(L'un dévore en glouton, l'autre avale en ivrogne,)
Qu'en un quart d'heure ils ont mangé vingt-trois *zrazy* ;
Et quant au bol de punch ils l'ont vidé quasi.

Gai, repu, le Major, prodigue par principe,
Prend un billet de banque, en allume sa pipe (1),
S'essuie encor la bouche, et, poussant son couvert,
Vers les dames il tourne un œil tout grand ouvert
Et dit : « Les dames, vrai, c'est le meilleur dessert !
« Quand on a bien mangé, de par mon épaulette,
« La volupté, mordieu ! ne serait pas complète
« Sans une belle dame à qui l'on fait risette !
« Des cartes ! Un brelan ! Voulez-vous pique ou cœur ?
« Non, dansons le mazour (2) ! Dans le second chasseur
« Oui, mesdames ! Je suis le plus fameux danseur ! »
Et, vers elles penchant sa figure allumée,
Il lance tour à tour compliments et fumée.

— « Oui, dansons ! » dit Robak ; « après boire, ma foi !
« Je relève mon froc et je danse aussi, moi.
« C'est cela, le mazour ! Mais, Major, saprelotte !
« Nous buvons, et dehors le bataillon grelotte.
« Un tonneau d'eau-de-vie à ces braves, morbleu !
« Major, vous consentez qu'ils se chauffent un peu ? »
— « Fort bien », dit le Major, « mais sans forcer personne. »
— « C'est de l'esprit de vin qu'il faudra qu'on leur donne »,
Dit au Juge Robak à voix basse.. Et bientôt
Dehors comme dedans la boisson coule à flot.

Le Capitaine boit coup sur coup, sans rien dire ;
Mais Plout, tout en buvant, aux dames veut sourire :
Son désir de danser ne l'abandonne pas :
Il a jeté sa pipe, il a saisi le bras
De Téléphème... Hélas ! Elle a fui... Plout bien vite

(1) Fanfaronnade alors très en vogue parmi les officiers russes.

(2) La plus fameuse et la plus pittoresque des danses nationales polonaises.

S'approchant de Zosia pour le mazour l'invite.
« Rykow, as-tu fini de fumer ? Tu peux bien
« Nous montrer ton talent comme musicien !
« Vois-tu cette guitare ? Allons, prends-la : commence !
« En avant le mazour ! Je vais ouvrir la danse. »
Rykw prend la guitare et se met à jouer :
Plout rejoint Téléimène et veut l'amadouer.

« Parole de Major, que le diable m'enlève
« Si je mens ; je ne suis pas Russe, Dieu me crève,
« Si je ne dis pas vrai : chacun vous l'apprendra,
« L'état-major, l'armée entière vous dira
« Que le neuvième corps de la deuxième armée
« Qui pour ses bons danseurs est partout renommée,
« N'en a pas comme moi pour danser le mazour.
« Eh bien, la belle, allons ! Vous boudez, mon amour !
« Voici comme un Major punit les demoiselles. »

Il saute, et, de l'épaule écartant les dentelles,
Il donne à Téléimène un sonore baiser.
De Thadée aussitôt la main va se poser
Sur sa joue, et baiser et soufflet se confondent :
Tels deux mots provoquants coup sur coup se répondent.

Le Major stupéfait frotte ses yeux, verdit
De rage, et crie : « A l'aide ! » Il dégaine, il bondit
Menaçant. Robak jette un pistolet de poche
A Thadée : « Allons ! tire, enfant, sur ce fantoche ! »
Le jeune homme prend l'arme ; il vise, il a tiré...
Manqué !... Mais le Major recule exaspéré.
Sa guitare à la main Rykw court, redoutable,
Sur le jeune homme. Alors, de derrière la table
Le Woiski fait un geste et son couteau fend l'air,
Entre les têtes vole et luit comme l'éclair,
Puis traverse en sifflant la guitare qu'il frappe.
Rykw se penche vite ; à la mort il échappe ;
Mais, pris de peur, il crie : « A moi, chasseurs, tudieu ! »
Il dégaine, il recule : il veut quitter ce lieu.

Par la fenêtre accourt la noblesse, flamberge
Au vent... En tête on voit Maciej avec sa *Verge*.
Plout, Rykw du couloir appellent les soldats ;
Les trois plus près du seuil arrivent à grands pas,
Et déjà par la porte ont lui trois baïonnettes ;
Derrière elles on voit se pencher trois casquettes.

Maciej près de l'entrée attend, sa *Verge* en main,
Se cachant comme un chat guettant des rats; soudain
Il frappe... Il eût peut-être abattu les trois têtes,
Mais il ne vit pas bien, n'ayant pas ses lunettes :
Sur les casquettes donc ce coup mortel porta,
Sur les pointes d'acier sa *Verge* ressauta.
Mais les Russes ont fui. Maciej d'ardeur redouble
Et les suit dans la cour.

Là règne aussi le trouble.

Les gens de Soplitz courent tous à la fois
Oter aux Dobrzyński leurs entraves de bois.
Un sergent qui les suit vole et sur eux se jette.
Il tue un Podhański d'un coup de baïonnette;
Deux autres sont blessés par le même agresseur.
On fuit. C'était auprès du vaillant *Bénisseur*.
Ses mains étaient déjà libres et disponibles.
Il se lève, et, fermant ses doigts longs et terribles,
Sur le dos du sergent les assène si bien,
Que son front du fusil s'en va heurter le chien.
Le coup part; mais le sang avait mouillé la poudre :
Le sergent s'abattit mort sous ce coup de foudre.
Le *Bénisseur* se penche et prend par le canon
Le fusil qu'il agite ainsi qu'un goupillon.
Son moulinet atteint deux soldats, qu'il arrête
Net, et du caporal il va frapper la tête :
Loin des poutres alors le reste s'est enfui,
Et la noblesse trouve un abri près de lui.

On arrache les bois, les cordes, les ceintures.
Quand tous sont délivrés, on pille les voitures :
On en tire couteaux, rapières, pistolets,
Faux, fusils. Le *Cruchon* y trouve deux mousquets (1)
Et des balles; il charge alors son arme et cède
L'autre mousquet à *Sak*, son second et son aide.

Le nombre des *jægers* augmente : il faut lutter
Corps à corps; on ne peut ni parer, ni pointer,
Ni viser, ni tirer. On se touche, on se presse ;
L'acier heurtant l'acier brille et vibre sans cesse.
Sabres, faux et fusils, tout se heurte et se joint :
Le bras pousse le bras, le poing touche le poing.

(1) Dont l'un est son tromblon.

Rykwow avec les siens court à l'angle, où la grange
Rejoint la haie : il parle aux chasseurs, il les range,
Et voudrait arrêter ce sanglant pugilat,
Où sans pouvoir tirer succombe le soldat :
Il n'ose faire feu lui-même et s'en irrite,
Car ses balles pourraient frapper un Moscovite.
« Formez vos rangs ! » a-t-il commandé plusieurs fois ;
Mais au milieu du bruit l'on n'entend pas sa voix.

Maciej se sent trop vieux pour ce genre de lutte.
Il plie, il se dégage et pas à pas dispute
Le terrain ; tout fusil dont son sabre a touché
La baïonnette, est nu comme un cierge éméché ;
Plus loin sa *Verge* frappe et d'estoc et de taille :
Ainsi pour s'échapper le vieux Maciej travaille.

Mais un rude ennemi l'attaque avec ardeur.
C'est un vieux Caporal autrefois instructeur,
Habile à manier la baïonnette. Il saute,
Se ramasse, et, tenant sa carabine haute,
La droite au chien, la gauche au canon, il bondit,
Tourne sur ses talons, retombe, s'accroupit,
Lâche de la main gauche et de la droite lance
Son arme, comme un dard de serpent qui s'élance.
Il la ramène encor, l'appuie à ses genoux,
Et là, contre Maciej trame de nouveaux coups.

Maciej non sans terreur voit ses feintes secrètes ;
De sa main gauche il met sur son nez ses lunettes
Et de la droite il tient sa *Verge* de son mieux.
Il recule toujours sans le quitter des yeux.
Il chancelle, il fléchit comme s'il était ivre.
L'autre se croit vainqueur ; il n'a plus qu'à poursuivre.
Pour atteindre à coup sûr celui qu'il croit perdu,
Il se dresse ; en avant son bras droit s'est tendu
Poussant sa carabine. En cet effort suprême
Le poids de l'arme fait qu'il s'entraîne lui-même.
Maciej entre le joint du canon et du fer
Glisse soudain sa garde et lève l'arme en l'air,
Puis le frappe à la main, et, sûr de la victoire,
En relevant son sabre il lui fend la mâchoire :
Ainsi meurt ce héros justement célébré,
Médaille quatre fois et trois fois décoré.

Près des poutres aussi l'aile gauche résiste

Avec un plein succès. Là l'immense *Baptiste*
Luttait ; là le *Rasoir* rôdait agile et prompt :
L'un blessait à mi-corps, l'autre frappait au front.
Telle cette machine énorme, ingénieuse,
Que chez les Allemands on nomme une batteuse,
De son double appareil savamment assemblé
Tranche à la fois la paille et bat les grains de blé ;
Tel, aidé du *Rasoir*, le *Goupillon* travaille,
L'un en haut, l'autre en bas : l'un broie et l'autre taille.

Mais *Baptiste* vainqueur vole à d'autres travaux :
Il court à l'aile droite, où de périls nouveaux
Maciej est menacé. Guidé par la Vengeance,
Avec son esponton un lieutenant s'élançe,
(L'esponton réunit et la hache et la lance :
Il ne sert plus beaucoup si ce n'est aux marins,
Mais il était alors l'arme des fantassins).
Ce jeune lieutenant s'escrime avec adresse :
Chaque fois que, parant ses coups, Maciej le presse,
Il recule, et Maciej, que l'âge appesantit,
Sans pouvoir le toucher, de lui se garantit.
Le lieutenant déjà l'a piqué de la lance ;
Déjà, la hache haute, il l'attaque, il s'avance.....
Baptiste à mi-chemin, de l'attaque témoin,
Lui lance son fusil dans les jambes de loin.
Il lui fracasse un os... L'arme du Moscovite
Tombe... *Baptiste* accourt, les siens l'entourent vite.
Les soldats, emportés comme en un tourbillon,
Les suivent... On se bat autour du *Goupillon*.
Mais à *Baptiste* hélas ! son arme était ravie ;
Il a sauvé Maciej et va perdre la vie.
Sur son dos ont sauté deux Russes vigoureux ;
Quatre mains à la fois l'empoignent aux cheveux.
S'arc-boutant sur ses pieds, chacun des Russes tire,
Comme on tire sur mer les cables d'un navire.
Derrière lui *Baptiste* en vain rue au hasard ;
Il fléchit... mais Gervais vient frapper son regard.
Il le voit, il l'appelle : « A moi, Jésus ! Marie ! »

Le *Porte-Clefs* l'entend. « C'est *Baptiste* qui crie. »
Dit-il. Il se retourne ; et, rouge, éblouissant,
Son fer entre les mains et la tête descend.
Et les Russes de fuir en hurlant d'épouvante ;
Mais, fixée aux cheveux, une main pantelante
Y reste suspendue et lance un jet de sang.

Tel un aiglon parfois dans un lièvre enfonçant,
Une serre, s'accroche aux branches ; l'autre tire,
Lutte, s'échappe enfin, et l'aiglon se déchire :
La serre droite reste aux branches dans le bois,
Le lièvre emporte l'autre et s'enfuit aux abois.
Le *Bénisseur*, remis de cette chaude alarme,
Tend les mains et partout demande : « une arme ! une arme ! »
A
En attendant, ses poings roulent avec fracas,
Tout à coup il voit *Sak* qui s'avance à grands pas,
De la main droite *Sak* fait feu ; de l'autre il traîne
Un long morceau de bois qu'il ébranle avec peine :
Ridé, rugueux, noueux, de cailloux incrusté (1),
Nul, sauf *Baptiste* seul, ne l'a jamais porté.
Ciel ! son cher *Goupillon*, son arme favorite !
Il le saisit, l'embrasse et dans les airs l'agite,
Puis il frappe, et de sang il l'arrose au plus vite.

Quels furent ses exploits, quels ravages il fit,
A quoi bon le chanter ? Qui croira mon récit ?
Autrefois à Vilna crut-t-on la pauvre femme,
Qui, debout au sommet de la porte *Ostrobrame*,
Vit *Dejów*, général moscovite, courir
Vers la porte avec cent kozaks et l'entr'ouvrir,
Et puis un seul bourgeois, *Czarnobacki*, surprendre
Dejów et ses Kozaks, les forçant à se rendre (2) ?

Quoiqu'il en soit, *Rykw* eut raison : les chasseurs
Ne purent repousser leurs vaillants agresseurs.
Vingt-trois sont tombés morts et gisent sur la terre ;
Plus de trente blessés ont mordu la poussière ;
Les fuyards ont gagné le houblon, le verger,
Ou près des femmes vont se soustraire au danger.
Les nobles par des cris célèbrent leur victoire ;
Les uns vont dépouiller les morts, les autres boire ;
A leur triomphe, seul *Robak* ne veut pas croire.

(1) La massue lithuanienne se confectionne comme il suit : on recherche un jeune chêne et on le fend de bas en haut avec la hache, de façon à le blesser légèrement en tranchant l'écorce et le bois. Dans cette fente on enfonce des cailloux aigus, qui, avec le temps, font corps avec l'arbre et y forment des nœuds très durs. Les massues constituaient dans les temps païens l'arme principale de l'infanterie lithuanienne ; on les emploie encore quelquefois, et on les appelle des *nasieki*.

(2) Après l'insurrection de *Jasiński*, quand les armées lithuaniennes étaient en marche vers Varsovie, les Russes se rapprochèrent de Vilna abandonnée. Le général *Dejów*, à la tête de son état-major, entra par la porte dite *Ostrobrama*. Les rues étaient désertes, les habitants s'étaient enfermés dans leurs maisons. Un bourgeois, apercevant un canon laissé dans une ruelle et chargé à mitraille, le tourna vers la porte et y mit le feu. Ce seul coup de feu sauva alors Vilna. Le général *Dejów* périt avec plusieurs officiers ; le reste redoutant un piège, s'éloigna de la ville. On ne sait pas au juste le nom de ce bourgeois.

Il n'a pas combattu lui-même (les *canons* (1)
Le lui défendent) ; mais, guidant ses compagnons,
Il courait en tous sens au milieu de la presse,
De l'œil et de la main dirigeant la noblesse.
Il les rallie encor, les groupe autour de lui :
« Sus à Rykow, dit-il, puisque le reste a fui. »
A Rykow cependant d'abord il signifie
Qu'en désarmant ses gens il peut sauver sa vie,
Mais que, s'il tarde trop à se rendre aux vainqueurs,
Robak fera cerner et hacher ses chasseurs.

L'intrépide Rykow refuse toute grâce.
Le reste des soldats autour de lui s'entasse :
« Aux armes ! » leur dit-il en montrant les fusils,
Et les fusils chargés sont aussitôt saisis.
« En joue ! » a-t-il crié : tous les canons s'allongent.
« Feu de file ! » et les coups grondent et se prolongent.
L'un vise, l'autre charge ; on entend retentir
Balles, baguettes, chiens : Rykow guide le tir.
Tout ce rang de soldats semble un reptile immense
Aux mille pieds brillants s'agitant en cadence.

Par bonheur, les soldats, ivres d'esprit de vin,
Visaient mal, et souvent leur effort était vain.
Cependant deux Maciej blessés tombent à terre
Et l'un des Bartłomiej a mordu la poussière.
Les fusils leur manquant, les nobles tirent moins
Et veulent attaquer les rangs, sabres aux poings.
« Non ! » disent les vieillards, et la grêle de balles
Qui commence à frapper les fenêtres des salles,
Siffle, blesse, fait fuir et va vider les cours.

Thadée est au logis : il y porte secours
Aux dames. Mais alors ce spectacle l'irrite.
Son sang bouillonne, il sort : le Président l'imité.
Thomas lui donne enfin son sabre (2) ; il le brandit,
Il rejoint la noblesse, à sa tête il bondit.
Il court l'arme levée : on le suit, on s'avance ;
Mais de balles sur eux une grêle s'élance.
Le *Rasoir* est blessé ; deux nobles tombent morts.
Pour apaiser les siens Robak fait ses efforts ;

(1) Les *canons* de l'Eglise, bien entendu.

(2) C'est cette fameuse *karabela* que le Président demande et que son domestique, Thomas, tarde toujours à lui apporter. (V. L. V.)

Maciej en fait autant. Nos gens se refroidissent,
Ils reculent... Déjà les Russes s'applaudissent.
Rykwow qui des vaincus espère avoir raison,
Veut balayer la cour et cerner la maison.
« Formez vos rangs ! » dit-il, « Charge à la baïonnette !
« En avant ! » Les fusils se dressent : chaque tête
Se penche, et l'on avance à pas précipité.
Les nobles tiennent bon ou tirent de côté.
La moitié de la cour est bientôt occupée.
Vers le logis Rykwow a tendu son épée :
« Rendez-vous ! » dit-il, « Juge ! ou je l'incendierai ! »
— « Soit », dit le Juge, « et moi je vous y rôtirai. »

Maison de Soplitzow, si tes murailles blanches
Voient encor les tilleuls t'abriter de leurs branches,
Si de nombreux voisins viennent encor s'asseoir
A la table du Juge aux gais repas du soir,
En l'honneur du *Cruchon* souvent on y doit boire ;
Sans lui de Soplitzow périssait la mémoire.

Le *Cruchon* jusque-là n'a guère fait d'exploits.
Lui, le premier sorti des entraves de bois,
Et qui trouva d'abord dans l'une des voitures
Son bien-aimé tromblon avec les fournitures,
Il fuit la lutte... « A jeun, il ne fait rien de grand »,
Dit-il... L'esprit de vin n'est pas loin ; il s'y rend,
Là, comme une cuiller sa main puise et repuise ;
Quand il s'est réchauffé, quand sa tête est remise,
Saisissant son tromblon, inclinant son bonnet,
Il bourre le canon, remplit le bassinet,
Et contemple la lutte. Il voit les baïonnettes
Qui refoulent au loin nos phalanges défaites.
Il faut briser ce flot ; et le *Cruchon*, rampant
Dans les herbes, se glisse, humble comme un serpent,
Au milieu de la cour ; il dresse une embuscade
Dans l'ortie, et fait signe à *Sak*, son camarade.

Sak devant le logis en armes s'est posté.
Par sa chère Zosia n'est-il pas habité ?
Son amour, il est vrai, n'obtient qu'indifférence ;
Mais il l'aime, et voudrait mourir pour sa défense.

Lorsque enfin dans l'ortie entre le bataillon,
Le *Cruchon* a tiré : de son large tromblon
Douze balles sur eux tombent comme une pluie.

Sak en lance encor douze. et le bataillon plie.
En peloton serré tous se sont entassés,
Et reculent... *Baptiste* achève les blessés.
La grange est déjà loin : comment battre en retraite ?
Près du mur du jardin Rykow alors se jette,
Et là, dans leur déroute il arrête ses gens.
Mais d'une autre manière il dispose leurs rangs.
Il les forme en triangle ; il allonge une pointe
Vers la cour, et la base au mur d'enceinte est jointe.
Il est temps : on signale un ennemi nouveau.

Le Comte qu'on gardait prisonnier au château,
Voyant fuir ses gardiens, met ses jockeys en selle
Et les conduit au feu. Son épée étincelle
Au-dessus de sa tête au front de l'escadron.
Rykow, qui l'aperçoit, dit : « Feu de peloton ! »
Un long cordon de feu brille sans intervalles ;
Des noirs canons dressés ont sifflé trois cents balles.
Un cavalier est mort, trois autres sont blessés.
Le Comte et son cheval sont aussi renversés.
Gervais court vite à lui... Quoi ! ces chasseurs infâmes
Vont tuer le dernier Horeszko par les femmes !
Nais non... Déjà Robak le couvre de son corps,
Reçoit les coups de feu pour lui ; d'entre les morts
Le dégage !... Il commande aux siens de se dissoudre,
De viser sûrement sans perdre ainsi leur poudre,
En se cachant derrière ou le puits ou le mur :
Plus tard les cavaliers chargeront à coup sûr.

Thadée a bien saisi ce plan, car d'un saut brusque
Derrière le vieux puits il s'élançe et s'embusque.
Comme il est de sang-froid et tireur sans pareil
(Il peut atteindre au vol un ducat au soleil),
Il décime les rangs des Russes. Il ne vise
Que les chefs... Un fourrier tout d'abord agonise ;
Deux sergents coup sur coup touchés tombent encor.
C'est aux galons de laine, aux épaulettes d'or
Qu'il réserve ses coups. Tandis qu'il les canarde,
Rykow frappe du pied, se fâche, mord la garde
De son épée, et dit : « s'il tire derechef,
« Major, nous n'aurons plus bientôt le moindre chef. »

Et Plout s'écrie alors tout frémissant de rage :
« Monsieur le Polonais, ayez donc le courage
« De quitter votre abri ! Poltron, battez-vous donc

« En soldat ! » A ces mots le jeune homme répond :
« Major, il ne sied pas de faire le bravache
« Quand derrière ses gens comme vous on se cache.
« Je vous ai souffleté, valeureux chevalier ;
« Avancez ; je vous offre un combat singulier.
« Acceptez-le. Cessons une lutte homicide !
« Que le sabre ou l'épée entre nous deux décide.
« Seuls nous sommes en jeu. De l'épingle au canon
« Je vous laisse le choix des armes... Ou sinon... »
Il dit et tire encore, et près de Rykow blesse
Un lieutenant !... Tant il visait avec justesse.

« Major, reprend Rykow, acceptez le duel,
« Et vengez-vous sur lui de cet affront mortel.
« Si ce noble insolent meurt de la main d'un autre,
« Rien ne pourra laver votre honneur et le nôtre.
« Puisque loin du grand jour prudemment il a fui,
« Il faut d'un coup d'épée en finir avec lui.
« *Arme à feu n'est qu'un jeu ; l'arme blanche est plus franche,*
« Nous disait Souvarov ; prenez votre revanche,
« Major !... Bon, le voici qui tire encor sur nous !... »
— « Rykow, » dit le Major, « mon cher Rykow, c'est vous
« Qui maniez le mieux l'épée. Allons, courage !
« Ou bien vous, lieutenant, punissez son outrage ;
« Mais moi, Major, je dois veiller sur mes soldats :
« Mon poste est avec eux, je ne le quitte pas. »
Rykow à ce discours sans hésiter s'élança :
Il fait cesser le feu, réclame le silence
Et crie à son rival : « Quelle arme aimez-vous mieux ? »
Pour l'épée à la fin ils s'accordent tous deux.
Mais Thadée est sans arme ; on lui cherche une épée.
Le Comte alors survient et s'adresse à Thadée :

« Pardon, Monsieur, dit-il, pardon : c'est le Major
« Que seul vous provoquiez, non le capitaine ; or,
« Je veux punir Rykow d'avoir dans mon domaine... »
— « Le nôtre », dit Protais, qui crie et se démène.
— « Osé, » reprend le comte, « entrer comme un voleur,
« Garrotter mes jockeys et ternir mon honneur.
« J'ai bien puni jadis (exploit plus difficile)
« A Birbante-Rocca, les brigands de Sicile. »

On se tait ; le feu cesse, et tous dans les deux camps
Ont tourné leurs regards vers les deux combattants.
Ils marchent l'un sur l'autre en détournant la face,

La main droite en avant et l'œil plein de menace ;
De la main gauche ils ont salué poliment :
L'honneur veut, paraît-il, que par un compliment
On aborde un rival que l'on égorge ensuite.
Les fers se sont croisés, l'acier grince et crépité :
Tantôt s'agenouillant, tantôt se relevant,
Ils parent en arrière ou pointent en avant.

Mais non loin de son front Plout aperçoit Thadée ;
Il parle au sergent Gont ; il lui vient une idée.
(Gont de sa compagnie est le premier tireur.)
« Vois-tu, dit le Major, ce pendard, ce tueur ?
« S'il reçoit une balle au cœur ou dans la panse,
« Quatre roubles d'argent seront ta récompense. »
Gont arme son fusil, se penche sur le chien ;
Ses dignes compagnons abritent le vaurien.
Mais ce n'est pas le cœur qu'il vise, c'est la tête :
Il tire... Du chapeau le coup perce la faite.
Thadée a tournoyé sur lui... *Le Goupillon*
S'élance sur Rykow en criant : « Trahison ! »
Thadée a de son corps couvert le capitaine,
Qui, rejoignant les siens, n'échappe qu'à grand peine.

Les partis, oubliant leurs anciens différends,
Pour un commun effort ont confondu leurs rangs.
Tous fraternellement s'excitent au courage.
Voyant un Podhaïski plein de cœur à l'ouvrage
Qui fauche les soldats russes, les Dobrzyński
Ont crié d'une voix : « Vivent les Podhaïski !
« Bravo, Lithuaniens ! Notre victoire est sûre. »
A l'aspect du *Rasoïr*, qui, malgré sa blessure,
Combat... les Skołuba hurlent comme des sourds :
« Bravo, *Rasoïr*, bravo ! Hourrah pour les Mazours ! »
C'est ainsi qu'à hacher les Russes ils s'apprêtent.
En vain le vieux Maciej et Robak les arrêtent.

Pendant que l'on attaque ainsi de front, soudain
Le Woïski disparaît du côté du jardin.
Avec lui, prudemment, Protais se met en route.
Le Woïski parle bas, Protais songe et l'écoute.

Dans le fond du jardin, près du mur, on voyait,
A l'endroit où le flanc des Russes s'appuyait,
Une lourde machine à sécher le fromage,
De lattes se croisant, faite en forme de cage.
Là, de fromages blancs brillaient des rangs nombreux.

En bouquets desséchés s'agitaient autour d'eux
Et la sauge et la carde, et le thym et la menthe,
Fleurs dont à la campagne on se médicamente.
C'était un édifice énorme, dont le poids
Reposait par en bas sur un grand pied de bois
Comme un nid de cigogne. Or, ce support de chêne
A moitié vermoulu se soutenait à peine
Et menaçait ruine. Au Juge bien souvent
On avait signalé ce vieux débris mouvant,
Pour l'abattre... Le Juge alors aimait à dire
Qu'il valait toujours mieux réparer que détruire.
Remettant à plus tard d'en construire un nouveau,
Il avait par deux pieux étayé le poteau.
Ce bâtiment, ainsi fixé, mais peu solide,
Dominait de Rykow le triangle intrépide.

C'est là que le Woïski s'avance avec l'huissier.
Chacun tient une perche; on les voit se glisser
Dans le chanvre; à leur suite arrive la dernière,
Avec un vigoureux mitron, la cuisinière.
De leurs perches ils ont étreint le pieu de bois,
Et de toute leur force ils poussent à la fois.
Tels, lorsque leur bateau dans les sables s'engage,
Les *Flis* (1), en le poussant, l'éloignent du rivage.

Tout craque.... Alors s'abat sur les Russes, le poids
Des fromages, des pieux et des poutres de bois,
Blessant, broyant, tuant. De toute leur phalange
Il ne reste bientôt qu'un horrible mélange
De cervelle, de sang, de fromage. Ils ont fui;
Le *Goupillon* s'agite, et le *Rasoir* a lui;
La *Verge* siffle; tous du logis sortent vite:
Le Comte et ses jockeys commencent la poursuite.

Avec un seul sergent, huit chasseurs sont restés.
Gervais accourt. Mais eux, loin d'être épouvantés,
Ont dirigé les neuf canons droit vers sa tête.
Sabre en main, au-devant des balles il se jette;
Robak le voit; il tombe à terre, et brusquement
Fait trébucher Gervais... juste au même moment
Où les Russes sur lui tirent. Les balles passent,
Et Gervais et Robak aussitôt se ramassent;
Gervais saute, et d'un coup égorge deux soldats.
Tous s'enfuient effrayés. Gervais est sur leurs pas.

(1) Bateliers de la Vistule, chantés au XVI^e siècle par *Klonowicz*, dans un poème qui porte ce titre.

Ils traversent la cour et Gervais à leur suite ;
Vers la grange entr'ouverte, ils dirigent leur fuite,
Et Gervais dans la grange est entré derrière eux.
Invisible, il combat dans ce lieu ténébreux,
Car on entend des coups, des cris et du vacarme.
Tout s'est tu. Gervais seul sort, brandissant son arme
Rouge de sang.

Déjà les nobles sont vainqueurs ;
Ils achèvent encor le reste des chasseurs.
Rykwow est resté seul et ne veut pas se rendre.
Alors le Président, qui le voit se défendre
Un contre cent, s'avance et dit avec douceur :
« Vous pouvez à présent céder sans déshonneur.
« Vous avez bravement prouvé votre courage.
« Il serait insensé de lutter davantage.
« Vous êtes un héros ; nul ne peut le nier.
« Je vous laisse la vie et vous fais prisonnier. »

Rykwow, persuadé par ces mots, le salue,
Puis avec dignité lui tend son arme nue,
Rouge jusqu'à la garde, et dit : « Oh ! Polonais !
« Que n'avais-je un canon ? Un seul ! Je vous tenais.
« Souvarow me disait : « Souviens-toi, camarade,
« Que pour les Polonais il faut la canonnade »
« Mes chasseurs avaient bu. Plout leur avait permis.
« Oh ! de toute façon Plout s'est bien compromis.
« Le Tzar doit le punir sans indulgence aucune.
« Monsieur le Président, votre main, sans rancune !
« Notre proverbe dit : « *Qui s'aime bien, se bat ;*
« *Il faut s'aimer en frère et se battre en soldat ;*
« *Vous aimez la ripaille autant que la bataille ;*
« *Mais sauvez mes chasseurs que là-bas on mitraille. »*

Le Président leva son sabre ; à ce signal,
L'huissier Protais proclame un pardon général.
On panse les blessés ; les morts sont mis en terre.
Les chasseurs sont traités en prisonniers de guerre.
On chercha Plout longtemps. Moitié mort, éperdu,
Sous les touffes d'ortie il s'était étendu.
Il en sortit, voyant la bataille finie.
Et tel fut le dernier *zaïazd* de Litvanie (1).

(1) Il y en eut encore plus tard, de moins célèbres, mais assez sanglants et qui firent du bruit. Vers l'année 1817, un propriétaire nommé M....., dans le palatinat de Nowogródek, battit pendant un *zaïazd* toute la garnison de Nowogródek et emmena les chefs prisonniers.

— 188 —

LIVRE X

L'EMIGRATION-HYACINTHE (JACEK)

Délibération en vue d'assurer la sécurité des vainqueurs. — Entente avec Rykow
— Adieux. — Importante révélation. — Espérance.

Les nuages qu'à l'aube avait chassés le vent,
(Tels de grands oiseaux noirs dans les airs s'élevant),
S'amoncelaient toujours... Quand le soleil dépasse
Le zénith, dans le ciel leur noir troupeau s'entasse
Comme un suaire épais ; alors un vent puissant
L'ébranle ; lentement vers la terre il descend ;
Bientôt violemment il s'ouvre et se déchire,
Et semble, se gonflant, la voile d'un navire
Qui, rassemblant en soi tous les vents furieux,
Du Midi jusqu'à l'Est vole à travers les cieux.

Mais bientôt tout se tait : l'atmosphère étouffante,
Calme, sourde, paraît muette d'épouvante.
Les blés, qui, tout d'abord, se courbaient éplorés,
Puis soudain relevaient leurs panaches dorés
Comme des flots houleux, — redevenus tranquilles,
Hérissent vers le ciel leurs tiges immobiles.
Saules et peupliers, qui, bordant les ruisseaux,
Semblaient, désespérés, pleurer sur des tombeaux,
Baissaient leur front, tordaient leurs bras avec détresse,
Abandonnaient au vent leur verdoyante tresse,
Inertes maintenant, désolés et muets,
Comme des Niobé semblent pétrifiés.
Le tremble seul agite encor son vert feuillage.

Les bœufs, lents d'ordinaire à rentrer au village,
Tumultueusement s'attroupent aujourd'hui,
Et seuls, sans leurs bouviers, vers leur étable ont fui.
Le taureau de son pied frappe le sol, le creuse
De sa corne, et rugit d'une voix caverneuse ;
La vache vers le ciel lève son grand œil rond,
Et, les naseaux gonflés, pousse un soupir profond.

Derrière eux le pourceau grogne, se traîne, rôde,
Et vole des épis qu'il emporte en maraude.
Les oiseaux sont rentrés dans l'herbe ou sous les bois.
Seule, près des étangs, la corneille aux abois
A pas graves et lents arpenté les rivages :
Elle lève ses yeux noirs vers les noirs nuages.
De son large gosier pend sa langue ; elle étend
Ses ailes ; elle a soif de l'orage ; elle attend.
Mais bientôt, prévoyant une averse trop forte,
Elle fuit à son tour au bois : l'effroi l'emporte.
Seule enfin l'hirondelle (à peine on peut la voir),
Rapide comme un trait fend le nuage noir
Et s'abat comme un plomb.

Juste à cette minute,
Russes et Polonais avaient fini leur lutte ;
Tous en foule gagnaient la grange et la maison,
Laisant les vents toujours muets à l'horizon
Reprendre le combat.

A l'est, encor dorée,
La terre de rayons sanglants est colorée ;
Le nuage, étendant le filet de la nuit,
Éteint les derniers feux du soleil, qu'il poursuit
Comme s'il le voulait saisir, avant qu'il tombe.
Les vents, rasant le sol, passent comme une trombe.
L'un suit l'autre, lançant, comme d'énormes plombs,
De larges gouttes d'eau qu'on croirait des grêlons.

Bientôt tous furieux s'entrechoquent, s'étreignent ;
Leurs tourbillons bruyants dans les étangs se baignent :
Ils grincent en troublant les profondeurs des eaux,
Ils courbent en sifflant les joncs et les roseaux.
Les branches craquent ; l'herbe est dans l'air balayée,
Et, comme des cheveux arrachés par poignée,
Vole avec les débris des gerbes. Vers le champ
Le vent court ; il le creuse, il s'y vautre en hurlant,
Brise le sol, et fraie un passage à la trombe,
Qui, des sillons brisés montant comme une bombe,
Perce, en tournant, le sol de son front furieux
Et lance de ses pieds du sable jusqu'aux cieux.
Elle va se gonflant, et, s'entr'ouvrant au faite,
De son clairon géant annonce la tempête.
Puis, avec ce chaos, de terre, de gazon,
De feuilles, d'eau, de paille, atteignant l'horizon,

Les vents s'engouffrent dans les bois, et sous leur ombre
Hurlent comme des ours.

Mais des gouttes sans nombre
Commencent à tomber ; puis la foudre en grondant
Eclate .. Alors la pluie à flot plus abondant
Joint le ciel à la terre en longs filets liquides
Ou se répand par seaux en cascades rapides.
Et la terre et le ciel sont plongés dans la nuit ;
L'orage ténébreux a vaincu : le jour fuit.
Parfois de part en part tout l'horizon s'entr'ouvre :
L'ange de la tempête apparaît, et découvre
Son front étincelant, puis soudain il a fui :
La foudre a refermé les nuages sur lui.
La tempête redouble encor ; l'averse gronde
Et l'ombre s'épaissit de plus en plus profonde.
Puis l'averse s'apaise et la foudre s'endort ;
Elle s'éveille et tonne... et l'eau tombe plus fort.
Enfin tout s'est calmé ; seul le feuillage plie
Encore sous le vent et pleure avec la pluie.

L'orage ce jour-là survenait à propos
Pour laisser aux vainqueurs un instant de repos.
Les ponts rompus, les flots envahissant la route
Avaient de Soplitzow fait comme une redoute,
Si bien qu'on ne sut rien des combats du matin ;
Or, c'est de ce secret (le fait est bien certain)
Que des triomphateurs dépendait le destin.

* * *

Dans la chambre du Juge on est en conférence.
Robak couché, tout pâle, et, malgré sa souffrance,
Conservant jusqu'au bout sa présence d'esprit
A voix basse commande — et le Juge obéit.
Le Président, Gervais sont mandés. Sous escorte
On amène Rykow, puis on ferme la porte.
On causa plus d'une heure ainsi secrètement.
Mais Rykow à la fin s'écria brusquement
En jetant sur la table une bourse sonnante :
« C'est pour vous, Polonais, une chose étonnante
« Qu'un Russe qui n'est pas un voleur ; et pourtant
« Vous pourrez dire un jour, Messieurs, en me citant,
« Qu'il en est un, qu'il a dans cinquante batailles
« Gagné (n'oubliez pas !) trois croix et huit médailles :
« L'une vient d'Oczakow, l'autre d'Ismailov,

« Celle-là de Novi, cette autre encor d'Eylov; (1)
« Celle-ci, Korsakov m'en fit lui-même hommage
« A Zurich; cette épée est due à mon courage.
« J'ai du Feld-Maréchal trois attestations,
« Plus deux ordres du jour et quatre mentions,
« Et le tout par écrit... »

— « Mais, mon cher Capitaine, »

Interrompit Robak, « si ma prière est vaine,
« Qu'allons-nous devenir ? Vous nous avez juré
« D'arranger cette affaire... »

— « Et je l'arrangerai, »

Dit Rykow, « sur l'honneur je le jure ici-même.
« Messieurs les Polonais, voyez-vous, je vous aime,
« Car vous êtes en temps de paix de bons vivants,
« Et quand vient le combat des ennemis vaillants.
« Notre proverbe dit : *Qui va sur la charrette*
« *Tombe parfois dessous.* — *Un jour on tient la tête*
« *L'autre la queue.* Ou bien : *tu bats et l'on te bat.*
« Me fâcher pour si peu ! Rykow ? Un vieux soldat !
« Il faudrait, ma parole, être atteint de la rage
« Pour haïr ses vainqueurs. Nous eûmes de l'ouvrage
« Sous Oczakow !... Zurich nous coûta bien du sang ;
« Austerlitz m'enleva soixante hommes sur cent ;
« Près de Raclawice (2), malgré l'artillerie,
« Votre Kościuszko faucha ma compagnie.
« Mais je pris ma revanche à Maciejowitsé (3).
« Je tuai de ma main deux nobles ; je blessai
« Mokronowski (4) devant la ligne de bataille,
« Lorsque, armé d'une faux, il bravait la mitraille.
« Vous aimez la Pologne en fils, en orphelins !
« Moi, Rykow, j'obéis au Tzar, mais je vous plains.
« La Russie est au Russe ; à vous donc, pour bien faire,
« La Pologne ; mais quoi ? Le Tzar veut le contraire. »

— « Capitaine ! » reprend le Juge, « nous voyons
« Que vous avez bon cœur et dans les environs

(1) On connaît les autres batailles : cette dernière est la fameuse bataille d'Eylau, dont le nom slave est Iłow.

(2) Victoire remportée par Kościuszko sur les Russes, le 4 avril 1794, et où les paysans cracoviens enlevèrent les canons russes, sans autres armes que leurs faux de travail relevées pour le combat.

(3) C'est la défaite de Kościuszko en octobre 1794, où il fut blessé et fait prisonnier, mais ne cria pas : *Finis Poloniae*.

(4) Ardent patriote, vaillant soldat et lieutenant de Kościuszko en 1794.

« Tous vous ont reconnu pour un excellent homme.
« Mais vous pouvez sans honte accepter cette somme.
« Qui ne sait, sans vouloir vous offenser en rien,
« Que votre solde seule est votre unique bien? »

— « Mes chasseurs ! » dit Rykow ; « toute ma compagnie !
« Et pour ce Plout encor ! C'est une ignominie !
« Mais il est responsable : il était commandant.
« Reprenez cet argent, messieurs, en attendant.
« Je puis avoir, avec mon prêt de capitaine,
« Mon punch toujours sucré, ma pipe toujours pleine :
« C'est assez. Quant à vous, je vous estime tous :
« Je veux encore boire et manger avec vous.

« Je vous défendrai donc ; si l'on fait une enquête,
« Je parlerai pour vous, j'en jure sur ma tête.
« Je dirai que chez vous nous avons bu, dansé,
« Et que, chacun de nous étant un peu lancé,
« Plout commanda le feu par hasard ; d'où bataille.
« Et tout le bataillon fut haché comme paille.
« Maintenant c'est à vous de donner de l'argent
« Aux juges... Mais il faut vous redire à présent
« Ce que j'ai déjà dit au noble à la rapière :
« De Plout et non de moi dépend l'affaire entière.
[« Plout n'est pas mort ; il peut vous lancer une tuile
« Qui vous écrase tous : c'est un gaillard habile.]
« Il faudra lui fermer la bouche avec de l'or.
« L'homme au grand sabre, eh bien ! qu'attendez-vous encor ?
« L'avez-vous déjà vu ? Consent-il qu'on vous sauve ? »

Gervais se retourna, frotta son grand front chauve,
Et fit négligemment un geste, qui disait
Que tout était fini. Mais Rykow insistait.
« Hein ? Plout se taira-t-il ? A-t-il voulu vous croire ? »
Gervais, que fatiguait cet interrogatoire,
Abaissa gravement son index vers le sol,
Puis remua la main comme pour rompre au vol
Un pareil entretien : « Sur mon *Canif*, je jure
« Que Plout sera muet, dit-il ; la chose est sûre ! »
Ses bras sont retombés ; il fait claquer ses doigts,
Comme si d'un secret il rejetait le poids.

Tous ont compris ce geste obscur. On se regarde ;
Mais à l'interroger aucun ne se hasarde.
On se tut un instant, puis Rykow tout à coup :

« *Le loup croquait*, dit-il, *on a croqué le loup !* »
— « Qu'il dorme en paix ! » reprit le Président. — « J'espère
« Que Dieu seul, dit le Juge, a conduit cette affaire :
« Moi, je n'en ai rien su ; je suis pur de ce sang. »

Quant au moine, il s'était dressé sur son séant.
Enfin au *Porte-Clefs* il dit, l'œil plein de larmes :
« C'est très mal de tuer un prisonnier sans armes.
« On doit respecter même un ennemi mortel.
« De ce meurtre, Gervais, tu rendras compte au Ciel.
« Un seul cas est permis, c'est quand on fait la chose
« *Pro publico bono*, non pour une autre cause. »
Gervais, le bras tendu, dit en clignant des yeux :
« *Pro publico bono* j'ai tout fait pour le mieux. »

Puis on ne parla plus de Plout. Dans le domaine
On fit pour le trouver mainte recherche vaine ;
En vain de tous côtés chacun avait couru.
Comme un caillou dans l'onde il était disparu.
Où l'avait mis Gervais ? Chacun devine et glose,
Mais alors ni plus tard on ne sut bien la chose.
Gervais dit simplement à qui l'interrogea :
« *Pro publico bono*, je vous l'ai dit déjà. »
Le Woïski savait tout ; mais c'était un mystère ;
Et, gardant sa parole, il s'obstine à le taire.

Rykow sort de la chambre après quelques instants ;
Et Robak près de lui mande les combattants.
Le Président ainsi leur parle d'un ton grave :
« Frères, chacun de vous s'est conduit comme un brave.
« Mais, pas d'illusions ! De cet heureux combat
« Il ne pourra sortir qu'un triste résultat.
« Tous nous avons péché par quelque excès de zèle :
« Robak, en propageant trop vite la nouvelle,
« Les nobles et Gervais en voulant tout hâter.
« La guerre avec le Tzar n'est pas près d'éclater.
« Or donc, quiconque a pris trop part à la bataille
« Ne peut rester ici, mais il faut qu'il s'en aille
« De nos futurs sauveurs grossir la légion :
« Et vous surtout, Maciej, nommé *le Goupillon*,
« Vous, *Cruchon* ; vous, *Rasoir* ; vous, *Thadée* ! Au plus vite
« Au delà du Niemen dirigez votre fuite.
« Nous ferons tout tomber sur le dos des absents
« Et sur Plout : on croira les autres innocents.
« Au revoir, à bientôt ! J'ai la ferme espérance

« Qu'à l'aube du printemps luira la délivrance ;
« Et vous qui pour l'exil partez le deuil au cœur,
« Vous nous ramènerez Napoléon vainqueur.
« Le Juge s'est chargé des apprêts du voyage :
« Quant aux frais, à payer ce qu'il faut je m'engage. »

L'avis du Président fut approuvé de tous.
Qui du Tzar, on le sait, s'attire le courroux,
Ne peut plus avec lui vivre en paix sur la terre ;
Il n'a plus qu'à choisir ou la mort ou la guerre.
Tous, muets, tristement échangent un regard,
Soupirent, et des yeux consentent au départ.

Bien que les Polonais adorent leur patrie
(Le monde entier le sait) cent fois plus que la vie,
Ils n'hésitent jamais à quitter leurs foyers
Pour vivre malheureux parmi les étrangers,
Pour lutter, pour souffrir, tant qu'ils ont l'espérance
De servir la Pologne au prix de leur souffrance.

A partir sur-le-champ tous se déclarent prêts.
Buchman veut discuter, sauf à partir après.
Buchman s'est bien gardé d'assister à la lutte,
Mais il accourt bientôt dès qu'il sait qu'on discute.
Le plan lui semble bon : il voudrait seulement
L'exposer plus au long, l'expliquer clairement,
Et voir un Comité nommé légalement
Pour peser les moyens, les buts et le programme
De l'émigration... Voilà ce qu'il réclame.
Par malheur le temps presse et ne permettrait pas,
Comme le veut Buchman, de prolixes débats.
On hâte les adieux et l'on se met en route.

Mais le Juge retient Thadée, et dit : « Écoute,
« Robak, je dois t'apprendre un secret très certain,
« Dont je suis informé depuis hier matin.
« Thadée aime Zosia », dit-il, « du fond de l'âme.
« Il doit donc aujourd'hui la demander pour femme.
« Téléimène a cédé : j'ai son consentement.
« Zosia de ses tuteurs suivra le sentiment.
« Ne pouvant en ce jour faire les épousailles,
« Qu'ils échangent du moins l'anneau des fiançailles
« Dès ce soir... Car le cœur, malgré sa passion,
« A son âge est sujet à la tentation.
« Et quand sur cet anneau le regard se dirige,

« Le jeune homme comprend que son serment l'oblige,
« Et met alors un frein aux vains désirs des sens.
« Ces symboles, crois-moi, Robak, sont très puissants.

« Moi-même, jeune encor, j'aimais du fond de l'âme
« Marthe Hreczech : son cœur répondait à ma flamme.
« Nous étions fiancés. Dieu n'a pas couronné
« Nos feux ; il m'a laissé sur terre, abandonné,
« En reprenant au Ciel ma douce fiancée.
« Mais sa mémoire vit toujours dans ma pensée.
« Son chaste souvenir que je vénère encor
« Me reste seul, hélas ! avec cet anneau d'or.
« Chaque fois que je l'ai regardé, son image
« S'est dressée à mes yeux ; et, grâce à ce mirage,
« J'ai pu jusqu'à ce jour lui conserver ma foi,
« Veuf, sans du mariage avoir connu la loi.
« Et le Woïski pourtant avait une autre fille,
« Qui ressemblait à Marthe, et qu'on trouvait gentille ! »
Il dit ; et, regardant cet anneau précieux,
Du revers de sa main il essuya ses yeux.

« Robak », ajouta-t-il ; « est-ce aussi ton idée ?
« Tous le veulent : Zosia, Téléimène et Thadée. »

Mais Thadée intervient et s'écrie avec feu :
« Mon oncle, vous comblez votre indigne neveu ;
« Jamais il ne pourra vous payer cette dette.
« Oui, ma félicité serait pleine et complète
« Si j'étais à Zosia fiancé dès ce soir,
« Et si de l'épouser un jour j'avais l'espoir.
« Et pourtant, non, mon oncle. En ce moment la chose
« Me paraît impossible, et pour plus d'une cause.
« Il suffit. Si Zosia veut bien m'attendre, un jour
« Peut-être je serai digne de son amour.
« Je puis la mériter d'abord par ma constance ;
« Je puis glorifier mon nom par ma vaillance ;
« Et quand nous reviendrons vainqueurs des ennemis,
« Alors, vous réclamant le bien qui m'est promis,
« M'agenouillant devant cette enfant que j'adore,
« Je lui demanderai : « M'acceptez-vous encore ? »
« Je puis rester absent plus longtemps qu'on ne croit.
« Et si Zosia s'éprend d'un autre, de quel droit
« Voudrais-je l'enchaîner et la rendre victime
« De son vœu... Non, cela me semblerait un crime. »

Il est si pénétré des pensers qu'il exprime,
Que deux larmes soudain tombant de son œil bleu
Roulent rapidement sur son visage en feu.

Mais curieusement Zosia, de sa chambrette,
Suivait, sans perdre un mot, la séance secrète.
Quand elle entend Thadée avec simplicité
Avouer son amour, son cœur s'est agité.
De larmes aussitôt s'argente sa paupière ;
Mais elle ne sait pas ce dont il fait mystère.
Il l'aime !... Pourquoi donc ?... Et pourquoi donc part-il ?
Elle sent qu'elle va souffrir de cet exil.
C'est qu'elle vient d'apprendre une étrange nouvelle :
Ce mot si doux : je l'aime, est tout nouveau pour elle.
Elle court à l'autel de sa chambre, elle y prend
Une image avec un reliquaire en argent.
L'image est le portrait de la sainte bergère ; (1)
L'habit de saint Joseph orne le reliquaire :
Car Joseph, est, dit-on, le saint des amoureux.
Avec ces souvenirs elle se rend vers eux.

« Vous nous quittez déjà ?... Puis-je vous faire hommage
« Avant votre départ, Monsieur, de cette image
« Et de ce reliquaire ? Ayez toujours sur vous
« Ces deux objets : ils vous feront penser à nous.
« Que Dieu de votre route écarte toute peine
« Et vers nous au plus vite en ces lieux vous ramène. »
Elle se tut, baissa la tête, et ses yeux bleus
Qu'elle a fermés, de pleurs perlent ses cils soyeux.
Zosia, les yeux fermés, laisse de sa paupière
De pleurs ou de brillants s'épandre une rivière.

Thadée a pris ses dons, et, lui baisant la main,
Il dit : « Mademoiselle, adieu ! Je pars demain...
« Pensez à moi ; priez Dieu pendant ce voyage
« Pour l'absent... » Il ne put en dire davantage.

Mais, avec Téléimène entrant à ce moment,
Le Comte a remarqué leur attendrissement.
Il s'émeut, et, jetant les yeux sur Téléimène :
« Quelle beauté, » dit-il, « dans cette simple scène !
« L'âme de la bergère et l'âme du guerrier
« Sont comme deux esquifs que le vent fait plier.

(1) Ste Geneviève.

« Pour moi, je ne sais rien qui m'attriste et me poigne
« Plus que l'heure où d'un cœur un autre cœur s'éloigne.
« Mais le souffle du temps n'éteint qu'un feu mourant ;
« L'incendie en devient plus vivace et plus grand.
« Oui, mon amour aussi grandira par l'absence.
« Monsieur, je vous ai cru mon rival ; et je pense
« Que c'est un des motifs de ces tristes débats
« Qui m'ont fait contre vous naguère armer mon bras.
« Folle erreur ! Vous aimez cette jeune bergère ;
« Mon âme à cette Nymphé appartient tout entière.
« Dans le sang ennemi noyons nos différends,
« Et gardons désormais nos coups pour les tyrans.
« Sans risquer d'un duel l'aventureuse chance,
« Disputons-nous, monsieur, le prix de la constance.
« Nous quittons deux objets pour nous remplis d'attraits ;
« Nous allons affronter les glaives et les traits.
« Luttons de fermeté, de regrets, de tristesse,
« Et contre l'ennemi luttons aussi d'adresse. »
Il dit, et regarda Téléimène, dont l'œil
Exprime à ce discours la surprise et le deuil.

— « Comte », lui dit le Juge, « on ne comprendra guère
« Ce départ. Croyez-moi, restez dans votre terre.
« Des pauvres gens le Tzar peut confisquer le bien ;
« Mais à vous, mon cher Comte, on ne vous fera rien.
« Vous êtes riche, et nous vivons sous un régime,
« Où pour qui peut payer, nul acte n'est un crime. »

— « Non », dit le Comte, « non ; pour moi point de repos !
« Ne pouvant être amant, je veux être héros ;
« La gloire, de l'amour calmera les alarmes :
« Malheureux par le cœur, soyons grand par les armes. »

Mais Téléimène alors : « Qui vous empêche enfin
D'aimer et d'être heureux ? » — « La force du Destin, »
Dit le Comte, « un secret mouvement qui m'entraîne
« Vers les lointains pays, vers la sanglante arène.
« Madame, en votre honneur je voulais dès demain,
« Je l'avoue, allumer les torches de l'hymen ;
« Mais de ce jeune amant je dois suivre l'exemple.
« Je le vois de l'Amour abandonner le temple,
« Pour aller affronter les épreuves du sort,
« Et braver sans effroi les combats et la mort.
« Pour moi comme pour lui s'ouvre une ère nouvelle :
« De Birbante-Rocca le souvenir m'appelle.

« La Pologne verra mes exploits glorieux ! »
Et, frappant son épée, il a levé les yeux.

— « On ne peut, » dit Robak, « qu'approuver cette envie.
« Armez donc à vos frais toute une compagnie !
« Tel jadis Potocki Vladimir étonna
« Les Français par l'argent qu'au trésor il donna ;
« Tel aussi Radziwill Dominik mit en gage,
« Pour armer quatre cents chevaux, son héritage.
« Prenez beaucoup d'argent ; les bras ne manquent pas.
« Comte, c'est de l'argent surtout qu'il faut là bas. »

Télimène dardant un regard plein de larmes :
« Rien ne peut, je le vois, t'enchaîner loin des armes !
« Mais en faisant couler et le sang et les pleurs,
« De ta dame, cruel ! contemple les couleurs. »
A ces mots, d'un ruban faisant une cocarde,
Elle la fixe au sein du Comte, le regarde
Tendrement, et poursuit : « Puisse cette couleur
« Parmi les bataillons animer ta valeur !
« Et, quand de grands exploits t'auront couvert de gloire,
« Quand d'immortels lauriers la main de la Victoire
« Ornera le cimier de ton casque, ô vainqueur,
« Contemple ce ruban que je mets sur ton cœur ;
« Pense à celle qui vient d'en orner ta poitrine. »

Elle lui tend la main : le Comte alors s'incline
Et la baise... A son œil Télimène a porté
Son mouchoir, mais l'autre œil regardait de côté
S'attendrir à ses pieds cet Amadis des Gaules.
Elle soupire, mais en haussant les épaules.

« Comte », intervint le Juge, « en route ! Il se fait tard ! »
— « Pressons-nous », dit Robak, « de hâter le départ :
« Assez pleuré !... » Cet ordre, il fallut bien l'entendre,
Et de la Chambre enfin sort ce couple si tendre.

Thadée embrasse encore en pleurant son tuteur,
Puis il baise les mains du vieux frère Quêteur,
Qui, sur son cœur pressant cette tête chérie,
Met ses deux mains sur elle en priant, et s'écrie
Les yeux levés au ciel : « Adieu, mon fils, adieu ! »
Il pleure... Thadée est déjà loin de ce lieu.
« Quoi », dit le Juge, « rien ? Vous lui faites mystère
« De tout, même aujourd'hui ? Quoi ? Vous voulez lui taire

« Votre nom, quand il part?... » — « Oui », dit Robak,
« toujours ! »

(Et longtemps à ses pleurs il laisse un libre cours).

« Pauvre garçon ! Pourquoi le lui faire connaître,

« Ce père qu'on nommait l'assassin et le traître ?

« Je le voudrais, Dieu sait : mais, pour mon châtiment

« Je saurai me priver de ce contentement. »

— « Alors, pensons à vous ! » dit le Juge. « Un voyage

« Avec votre blessure et surtout à votre âge

« Serait chose impossible : il n'y faut pas songer.

« Vous savez un endroit à l'abri du danger ;

« Nommez-le. Hâtons-nous, tout est prêt ; mais peut-être

« Le mieux serait encor chez mon garde-champêtre. »

Robak branla la tête et dit : « Bien, je verrai

« Demain. En attendant demandez le curé ;

« Qu'il pense au Viatique ; il faut qu'il me l'apporte.

« Sauf vous seul et Gervais, que tout le monde sorte !

« Fermez tout. »

Quand le Juge a tout exécuté,

Il s'assied sur le lit : Gervais de son côté

S'approche, et, s'accoudant sur sa longue rapière,

Il penche son grand front en baissant sa paupière.

Sur Gervais tout d'abord Robak fixe ses yeux,

Et, muet, prend un air sombre et mystérieux.

Comme un chirurgien qui palpe une blessure

Avant de déchirer les chairs d'une main sûre,

Robak éteint le feu de ses regards perçants

Et longtemps sur Gervais les promène en tous sens ;

Enfin, sûr désormais du coup hardi qu'il porte,

En se couvrant les yeux il dit d'une voix forte :

« C'est moi qui suis Jacek de Soplitzow. »

Alors,

Gervais pâlit, se penche, et, la moitié du corps

Inclinée en avant, il s'arrête éperdu

Comme un roc en tombant dans les airs suspendu.

Il ouvre ses deux yeux, et sa bouche béante

Sous son poil hérissé s'avance menaçante.

De ses mains sa rapière a glissé : mais soudain

Ses genoux l'arrêtant, il prend à pleine main

La garde, et le long bout de la noire rapière

S'agitant en tous sens s'allonge par derrière.

Gervais ressemble au lynx blessé, qui, furieux,
Regardant le chasseur, va lui sauter aux yeux.
Le lynx gonflé rugit ; sa prunelle injectée
Flambe, son poil est roide, et sa queue agitée.

« Gervais, » dit le Quêteur, « je m'inquiète peu
« Du courroux d'un mortel ; je ne crains plus que Dieu.
« Mais, je t'en prie, au nom de ce Dieu de justice
« Qui bénit sur sa croix l'auteur de son supplice,
« Et voulut exaucer le larron, calme-toi,
« Et, quoi que je te dise, en paix écoute-moi.
« J'ai déjà reconnu ma faute : il faut encore
« Que j'obtienne de toi le pardon que j'implore.
« Ecoute mes aveux, puis de moi tu feras
« Selon ton bon plaisir... » Il se croise les bras
Comme un homme qui prie, et Gervais, qui recule
D'un pas, frappe son front par un geste incrédule.

Robak de l'ancien temps remonte alors le cours,
Parle des Horeszko, raconte ses amours,
La beauté de la fille et les mépris du père.
Mais son récit, mêlé de douleur, de colère,
S'interrompait souvent... Parfois il terminait
Cette confession, puis il la reprenait.

Des Horeszko Gervais, connaissant bien l'histoire
Complétait ce récit confus dans sa mémoire,
Et rattachait ces faits sans ordre et sans lien,
Que le Juge parfois ne saisissait pas bien.
Tous deux, pensifs, prêtaient une oreille attentive,
Et la voix de Jacek languissante et plaintive
S'arrêtait par instants... (1)

« Tu t'en souviens, Gervais ; j'étais un invité
« Du Panetier ; souvent il portait ma santé :
« Que de fois je l'ai vu crier, levant son verre :
« Jacek est mon ami ; je l'aime comme un frère !
« Et comme il m'embrassait ! Tous ceux qui le voyaient
« Disaient : il ferait tout pour lui... Tous le croyaient.
« Lui ? mon ami ! Pourtant il lisait dans mon âme.
« Il savait tout !... »

« Plusieurs de mes voisins m'avertissaient déjà,

(1) Le poète, pour mieux rendre le décousu de la confession de Jacek, laisse souvent des vers inachevés. Le traducteur a conservé scrupuleusement ces irrégularités voulues.

« Et plus d'un me disait ; Oh ! monsieur Soplitza,
« Vous perdez votre temps... Oseriez-vous prétendre
« Que ce magnat hautain vous accepte pour gendre ?
« Et moi, je méprisais, disais-je, les magnats,
« De leurs filles et d'eux je ne faisais nul cas.
« Si je le fréquentais, c'était par politesse ;
« Mais ma femme serait de petite noblesse...
« Tous ces brocarts pourtant me piquaient jusqu'au vif.
« J'étais beau, jeune et brave ; et, dans mon cœur naïf,
« Je croyais après tout ma noblesse assez bonne,
« Puisque tout gentilhomme a droit à la couronne.
« Un Tenczyński jadis avait bien demandé
« Une fille de roi sans être rebuté...
« Des Tenczyński j'étais l'égal par la naissance,
« Et j'avais fait comme eux mes preuves de vaillance !

« Comme on peut en un jour ruiner le bonheur
« D'une vie et jeter la rage dans un cœur !
« Un mot du Panetier, quel printemps, quelle aurore !
« Peut-être tous les trois nous vivrions encore !
« Peut-être il eût vieilli près de sa pauvre enfant,
« Sa chère Eve, et de moi, son fils reconnaissant.
« Sur ses genoux peut-être on le verrait berçant
« Un petit fils... C'est lui, c'est son orgueil funeste
« Qui nous a tous perdus ! Ce meurtre, j'en atteste
« Le Ciel, n'eût pas eu lieu sans cela... ni le reste !
« Je ne puis l'accuser, moi qui l'assassinai ;
« Mais peut-être à mon tour puis-je être pardonné !
« Car n'a-t-il pas aussi... ?

« S'il avait franchement repoussé mes poursuites,
« S'il m'avait tout d'abord interdit ces visites,
« Qui sait ? Je me serais peut-être expatrié ;
« J'aurais pesté, grondé, puis enfin... oublié.
« Mais lui, dans son orgueil, prit une autre tactique :
« Pouvait-il regarder comme chose authentique
« Que je voulusse entrer dans sa famille antique ?
« Il se servait de moi : j'étais fort écouté
« Des nobles, et du peuple en tous lieux respecté.
« Feignant pour ma personne une indulgence extrême,
« Il m'accueillait toujours, il insistait lui même
« Pour m'attirer chez lui. Puis lorsque, seuls tous deux,
« Nous causions, s'il voyait des larmes dans mes yeux,
« Et mon cœur débordant d'une émotion folle,
« Le vieillard me glaçait d'une froide parole
« Sur les procès, la diète ou la chasse...

« Ah ! parfois, en buvant, quand il s'attendrissait,
« Quand il me cajolait, me flattait, m'embrassait
« Pour obtenir mon aide, avec quelle contrainte
« Je lui rendais alors son amicale étreinte !
« Souvent, serrant les dents, bouillonnant de fureur,
« J'allais tirer mon sabre et lui dire l'horreur
« Qu'il m'inspirait, et lui faire sentir ma rage...
« Mais Eve alors, voyant mon regard, mon visage,
« Devinait en mon cœur tout ce qui se passait.
« Ses yeux me suppliaient et son front pâlisait.
« Or, elle était si belle, et si bonne, et si tendre,
« Son doux regard si bien savait se faire entendre,
« Que je ne savais plus où j'étais... L'offenser,
« L'effrayer ? Non, jamais... J'aimais mieux m'apaiser.
« Et moi, ce querelleur fameux dans la province,
« Qui ne reculais pas fût-ce devant un prince,
« Qui tous les jours avais un duel, qui, je croi,
« Aurais bravé non pas Horeszko, mais le roi,
« Moi que le moindre mot transportait de colère,
« Je me taisais alors pour ne pas lui déplaire,
« Comme si j'avais vu le Saint des Saints !... »

« Que de fois je voulus au père ouvrir mon cœur,
« Et baiser ses genoux pour fléchir sa rigueur !
« Mais, voyant son regard glacé, plein de rudesse
« Et de dédain, j'avais honte de ma faiblesse !
« Et froidement alors aussi je dissertais
« Sur les choses du jour ; parfois je plaisantais !!
« C'était, je le sais bien, de l'orgueil !... Moi Hyacinthe
« Soplitza ! m'abaisser, supplier !.... Et la crainte
« D'un refus !... Ah ! grand Dieu, s'il m'avait refusé,
« Qu'aurait dit la noblesse ? aurais-je encore osé
« Me présenter devant mes voisins.... »

« Alors qu'un Horeszko m'eût refusé sa fille,
« Déshonorant ainsi moi-même et ma famille ! »

« Enfin, ne cherchant plus qu'un moyen d'en finir,
« J'assemblai des amis, je voulus me bannir
« Du pays, et bien loin aller vendre ma vie,
« Ou parmi les Tatars ou jusqu'en Moscovie. »

« Au Panetier j'allai dire un dernier adieu.
« J'espérais qu'en voyant que je quittais ce lieu,
« Son cœur à mon aspect s'attendrirait un peu... »

« Moi, son fidèle ami, son soutien, son séide,
« Aux luttes, aux banquets son second intrépide,
« Je partais.... Pouvait-il rester dur et moqueur
« Et ne pas me montrer quelque coin de son cœur
« Comme un colimaçon le bout de ses cornes?...
« Quand un ami s'en va, le cœur le plus barbare,
« Le plus froid, au moment qui de lui nous sépare,
« S'éveille et se ranime en ce suprême adieu,
« C'est l'âme du mourant jetant son dernier feu,
« Du départ d'un ami quand il voit venir l'heure,
« Le plus indifférent s'émeut, se trouble et pleure.

« Ève, quand elle apprit mon départ, tressaillit ;
« Je la vis chanceler ; son âme défailloit.
« Elle ne put parler ; mais de ses yeux coulèrent
« Des pleurs... Ses sentiments à moi se révélèrent.

« Je répandis aussi des larmes de bonheur
« Et d'effroi... J'étais fou, j'oubliais ma fureur ;
« J'allais déjà tomber aux genoux de son père,
« Me trainer à ses pieds, affronter sa colère,
« Lui crier : prenez-moi pour fils ou tuez-moi !
« Mais lui, froid et poli, se mit sans autre émoi
« A me parler... de quoi ? D'Ève et de son mariage !
« En un pareil moment.... Tu comprendras ma rage,
« Gervais !... » Le Panetier me dit : « Ah ! justement,
« Le fils du Castellan m'écrit en ce moment.
« Vous êtes mon ami ; dites ! Que dois-je faire ?
« Vous connaissez ma fille ; et vous savez, mon frère,
« Que le Castellan siège au Sénat ; entre nous
« C'est un très bon parti. Que me conseillez-vous ? »
« Que répondis-je alors ?... Je ne sais : rien, sans doute !
« Mais j'enfourchai ma bête, et je me mis en route ! »

— « Jacek », cria Gervais, « vraiment tu plaides bien.
« Mais toutes tes raisons pour toi ne prouvent rien.
« Plus d'un noble, il est vrai, s'est épris d'une fille
« De haute extraction, de royale famille ;
« On l'a vu l'enlever, ou bien, ouvertement,
« Se venger.... Mais tuer ainsi traitreusement
« Un Polonais, d'accord avec le Moscovite !... »

— « D'accord ? Cela n'est pas », dit Jacek... « Mais la fuite,
« L'enlèvement, dis-tu.... Certes grilles, barreaux,
« N'étaient rien ; j'aurais pris son nid de hobereaux ;

« J'avais pour moi Dobrzyn et quatre autres bourgades.
« Mais elle aurait eu peur du bruit, des escalades !
« Faible comme elle était, eût-elle supporté
« La poursuite, et le fer contre le fer heurté?...
« La pauvre n'avait pas la force ! Timide
« Et faible, on aurait dit comme une chrysalide,
« Un papillon naissant. Sur elle se ruer
« La nuit, le sabre en main, c'eût été la tuer !
« Non, je ne pouvais pas !...
« Me venger ? Attaquer le château ? Le détruire ?
« Et la honte?... On eût dit : le dépit seul l'inspire.
« Gervais, ton cœur honnête a-t-il jamais pensé
« A l'enfer effrayant de l'orgueil offensé ?

« Ce démon de l'orgueil me soufflait autre chose ;
« Il fallait me venger sans qu'on en sût la cause,
« Fuir ce château, tuer mon amour, oublier
« Eve, la dédaigner, et puis me marier.
« Plus tard je trouverais quelque motif plausible
« Pour me venger...

« Tout me sembla d'abord fort simple et fort aisé.
« Heureux d'avoir trouvé ce moyen, j'épousai,
« Sans choisir, une pauvre enfant. C'était un crime,
« Et moi-même j'en fus la première victime !
« Hélas ! je n'aimais point la mère de mon fils,
« Qui m'adorait pourtant. Mais l'amour de jadis
« Fermentait dans mon cœur et ne pouvait s'éteindre.
« J'étais à moitié fou ; je voulais me contraindre,
« Mais en vain, à penser à mes biens, à mes champs.
« Rien n'y faisait. Jouet de démons malfaisants,
« Vindictif, mauvais, je ne trouvais de joie
« A rien ; du vice, enfin, mon cœur devint la proie,
« Et je me mis à boire...
« Ma femme en peu de temps mourut de chagrin noir,
« Me laissant cet enfant avec le désespoir.

« Mon amour devait être une chose bien forte !
« Que de temps depuis lors ! de faits de toute sorte !
« Et je ne puis encor l'oublier ; je la vois
« Ici, devant mes yeux, debout comme autrefois !
« Buvais-je?... Elle était là devant mon regard ivre !
« J'ai voyagé : son spectre a semblé me poursuivre.
« Et maintenant encore, en froc, prêtre, mourant,
« Je ne puis te chasser, souvenir enivrant !

« Dans un moment pareil parler ainsi... Pardonne,
« Mon Dieu ! Mais il le faut, de peur que l'on s'étonne
« De cet acte...

« C'était presque aussitôt après ses fiançailles ;
« Il n'était bruit partout que de ces fiançailles. (1)
« En recevant, dit-on, son anneau nuptial
« Des mains du Palatin, elle se trouva mal.
« Ensuite elle eut la fièvre ; elle devint phtisique.
« C'est qu'elle en aime un autre, ajoutait la chronique.
« Son père, cependant, toujours calme et joyeux,
« Donnait de grands diners et des bals somptueux.
« Je n'étais plus prié, n'étant plus nécessaire.
« Mon vice, mon désordre et surtout ma misère
« M'avaient rendu pour tous un objet de mépris.
« Moi, qui faisais la loi jadis dans trois districts,
« Que Radziwill nommait son compère et son frère,
« Moi qui ne sortais pas de ma gentilhommière
« Sans avoir une cour plus nombreuse qu'un roi,
« Qui ne dégainais pas sans voir autour de moi
« Briller plusieurs milliers de rapières... O rage !
« Je servais de risée aux enfants du village !
« O honte ! Voilà donc où j'en étais venu !
« Moi, Jacek !... O Gervais, si l'orgueil t'est connu... »

Là Robak défaillant retomba sur sa couche.

« Dieu puissant ! » dit Gervais devenu moins farouche,
« C'est donc vrai, c'est bien toi, ce Jacek si brillant,
« Qui vécut sous le froc, en moine, en mendiant !
« Toi, dont je vois encor la face rubiconde,
« Toi que tous les seigneurs encensaient à la ronde,
« Dont les femmes étaient toutes folles... Vraiment,
« Déjà si vieux ?... Eh oui ! le chagrin, le tourment !
« Mais à la chasse à l'ours j'aurais dû reconnaître
« Le seul homme qui pût faire ce coup de maître !
« N'étais-tu pas jadis notre premier tireur,
« Et même, après Maciek, notre plus beau sabreur ?
« Nos femmes dans leurs chants célébraient ta bravoure,
« *Jacek tord sa moutache ; amis, que l'on accoure !*
« *Et celui que poursuit son regard menaçant,*
« *N'a qu'à bien se tenir, fût-il prince du sang !* »
« Ce regard poursuivait, hélas ! mon pauvre maître.

(1) Cette rime insolite, ou plutôt cette répétition du même mot à la fin de deux vers, est dans le texte : le traducteur a cru devoir la conserver.

« Pauvre diable ! C'est toi ! Comment te reconnaître ?
« Le beau Jacek, quêteur ! Le Seigneur est puissant ;
« Et ce n'est pas fini ; car le sang veut du sang. »

Robak se releva, puis dit en gémissant ;
« Je passais à cheval près du château. Ma tête }
« Et mon cœur bouillonnaient en proie à la tempête.
« Ce père fait mourir sa fille à petit feu,
« Disais-je ; il m'a tué. » J'approche encore un peu :
« Voyez comme il est gai ! Dans ce castel antique
« Tout est illuminé... L'on entend la musique !
« Ces murs ne vont-ils pas crouler sur son vieux front ? »

« Pense au mal, et Satan à t'aider sera prompt.
« A peine avais-je dit, le Moscovite arrive.
« Je regardais... Tu sais que l'attaque fut vive.

« Il est faux qu'avec eux je me sois entendu ;
« Entre plusieurs projets je restais suspendu.
« Je regardais avec le sourire stupide
« De l'enfant qui contemple un incendie, avide
« De voir du vieux manoir les flammes s'élever.

« Ensuite, je voulais m'élancer, la sauver,
« Sauver son père même...

« Mais vous vous défendiez, tu sais, avec courage,
« Les Russes devant moi tombaient en foule. O rage !
« Qu'ils tirent mal, les sots ! Je fus pris de fureur
« En les voyant battus. Ce Panetier, vainqueur !
« Il réussira donc toujours en toute chose !
« Même à ce coup terrible avec gloire il s'oppose !
« Je parlais, tout honteux. L'aube luisait déjà.
« Tout à coup au balcon quelque chose bougea.
« Je le vis ; c'était lui. Son agrafe scintille ;
« Il frise sa moustache, et son regard qui brille
« Avec fierté, me semble ironique et moqueur.
« C'est vers moi que sa main brandit ce fer vainqueur,
« Me dis-je, et je saisis l'arme d'un Moscovite.
« J'épaule sans viser presque... Oh ! comme il part vite,
« Ce coup maudit, tu sais...

« O maudite arme à feu ! Qui tue avec le fer,
« Père, attaque, se fend, s'agite comme un ver,
« Peut arrêter parfois son épée hésitante ;

« Mais l'arme à feu... Qu'un doigt pèse sur la détente,
« Un instant, un éclair, il suffit... »
« Ai-je fui quand d'en haut tu tiras sur moi ? — Non.
« De ton fusil mes yeux regardaient le canon ;
« Le désespoir semblait m'avoir cloué sur place !
« Oh ! si de me tuer tu m'avais fait la grâce,
« Mon bon Gervais !... Hélas ! Je devais réparer
« Mon crime... »

Il s'arrêta, ne pouvant respirer.

« Dieu sait », reprit Gervais, « si j'en avais l'envie !
« Tu méritais cent fois qu'on t'arrachât la vie.
« Oh ! que ce meurtre a fait verser de sang, de pleurs,
« Et sur nous et les tiens amené de malheurs !
« Mais, n'as-tu pas sauvé d'une balle assassine
« Le seul des Horeszkos en ligne féminine,
« Ce matin ? Quand j'allais succomber à mon tour,
« Ton stratagème seul m'a conservé le jour.
« Puisque des Bernardins Jacek porte la robe,
« Aux coups de mon *Canif* cet habit le dérobe.
« Adieu. Je ne saurais demeurer en ce lieu.
« Nous sommes quittes, nous. Laissons le reste à Dieu. »

Jacek lui tend la main. Mais Gervais se recule.

« Je ne saurais », dit-il « (excuse ce scrupule),
« Toucher la main qui fit périr un innocent,
« Non pour le *bien public*, mais par ressentiment. »

Hyacinthe est retombé sur son lit ; et, tout pâle,
Il fait un signe au Juge ; et d'une voix qui râle
Il le supplie encor d'appeler le curé.

Puis, parlant à Gervais d'un ton plus assuré :

« Reste, je veux finir. La force m'abandonne.
« Gervais, je vais mourir ; ma dernière heure sonne. »

— « Que dites-vous ? » cria le Juge. « Ce n'est rien :
« A quoi bon le Curé ? Peut-être on n'a pas bien
« Pensé votre blessure ; et dans ma pharmacie
« J'ai... » — « Trop tard », dit Robak ; « non, je vous remercie.
« J'avais une blessure ancienne d'Iéna.
« Elle était mal fermée ; — et la gangrène est là.
« Je m'y connais. Ce sang, noir comme de la suie,
« Voyez. Le médecin n'y peut rien. Mais la vie,
« Qu'importe ? Il faut mourir ou plus tard ou plus tôt.
« Tu me pardonneras, Gervais. Encore un mot !

« Que de courage il faut, quand la vie est flétrie,
« Pour se laver du nom de traître à la patrie,
« Surtout lorsque l'on est orgueilleux comme moi !
« J'étais le traître ; à tous j'inspirais de l'effroi.
« De moi tous mes voisins détournaient leur visage,
« Et mes anciens amis fuyaient sur mon passage.
« Les peureux saluaient, mais ne m'abordaient pas.
« Les paysans, les Juifs, en s'inclinant bien bas,
« Me lançaient en dessous un rire sardonique.
« Traître ! ce mot était mon unique musique.
« Aux champs, chez moi, ce mot, du matin jusqu'au soir,
« Devant moi s'agitait comme un fantôme noir...
« Et pourtant je n'étais pas un traître...

« Les Russes laissaient tout pour m'avoir en leurs serres.
« Du défunt en partie on m'adjudgea les terres ;
« Targovitsa (1) tenta de me gratifier
« D'un emploi : l'on cherchait à me russifier.
« Satan disait : « Voici l'argent et la puissance !
« Un seul mot, et les gens de plus haute naissance
« Rampaient tous à mes pieds ; les nobles, sottie engeance,
« Fiers avec leurs pareils et durs aux malheureux,
« Flattent les renégats, s'inclinent devant eux !...
« Je le savais ; pourtant je ne pus pas...

« Je quittai le pays !...

« J'allai partout ; partout je souffris !...

« Enfin Dieu m'inspira ; le ciel me vint en aide ;
« Il fallait réparer le mal, porter remède
« Aux victimes...
« La fille du défunt, Ève, avec son mari
« Trainée en Sibérie, avait bientôt péri.
« Sa fille était restée ici toute petite,
« Et je fis élever cette Zosia...
« J'avais, moins par amour encor que par orgueil,
« Tué... D'un couvent donc j'allai baiser le seuil.
« Moi, fier de mes aïeux, moi, le foudre de guerre,
« Je fus quêteur ; rampant comme le ver de terre,
« Je m'appelai Robak... (2)

« Mais je devais aux miens, pour les avoir trahis,
« Un exemple éclatant de l'amour du pays.
« Je leur devais mon sang, mon dévouement...
« J'ai lutté... Comment ? Où ? Non ; j'aime mieux me taire ;

(1) Il semble que le Panetier fut tué vers 1791, lors de la première guerre. (Note de l'auteur).

(2) Ver de terre.

« Car n'ayant pas cherché la gloire de la terre,
« Je préfère cent fois aux actes glorieux
« Et bruyants, d'autres faits humbles, silencieux,
« Mais utiles, que nul...

« J'ai, des Russes souvent trompant les sentinelles,
« Porté des ordres, ou recueilli des nouvelles,
« Ou conclu des accords... On connaît aussi bien
« Mon froc sur la Wartha que chez le Galicien ;
« J'ai roulé la brouette un an, captif en Prusse.
« Trois fois mon dos saigna sous le bâton du Russe.
« J'ai vu la Sibérie ; et, plus tard, au Spielberg,
« Je fus enseveli sans lumière et sans air
« Au *Carcere duro* : Dieu m'a sauvé la vie
« Pour me laisser au moins mourir dans ma patrie
« Avec les sacrements....

« Mais maintenant peut-être ai-je encore péché !
« De former le complot je me suis dépêché ;
« Je voulais que les miens se missent à la tête,
« Et que notre maison fût la première prête !
« Ce désir était-il innocent?...

« Gervais, tu t'es vengé !... Car de mon châtement
« En te laissant agir Dieu t'a fait l'instrument.
« Ce complot, mon seul rêve et mon unique envie,
« Ce complot, devenu le seul but de ma vie,
« Qui seul encor faisait que je craignais la mort,
« Lui que je caressais comme un enfant qui dort,
« Tu l'as tué, Gervais... Eh bien, je te pardonne !
« Et toi?...

— « De son pardon Dieu te fasse l'aumône ? »

Dit Gervais. « Si tu dois recevoir le bon Dieu,
« Jacek, je ne suis pas un Luthérien, morbleu !
« Attrister un mourant d'ailleurs serait un crime.
« Et, pour te consoler, sache que ta victime,
« Lorsque déjà ta balle au cœur l'avait touché,
« Quand au-dessus de lui je me tenais penché,
« En trempant dans son sang le bout de ma rapière,
« Tendit sa main vers toi ; puis, rouvrant sa paupière,
« Il traça dans les airs le signe de la croix.
« Sa main te pardonnait à défaut de la voix.
« Je le compris ; mais, dans mon ardeur de vengeance,
« Sur ce signe de croix je gardai le silence. »

On se tut. La souffrance, ayant repris son cours,
Plus d'une heure durant suspendit les discours.
On attend le curé.... Mais un cheval arrive.
Le Juif, tout essoufflé, frappe, et d'une voix vive
Crie : « Une lettre; il faut la remettre, il le faut. »
Par son frère Robak la fait lire tout haut.
Elle vient de Fiszer (1) qui dirige l'armée
Sous le prince Joseph. (2) « La guerre est allumée »,
Écrit-il, « l'Empereur a pris un arrêté ;
« A l'Europe il fera savoir sa volonté ;
« Et bientôt, grâce à lui, la diète réunie
« Va joindre la Pologne et la Lithuanie,
« Et rendre à ce sujet un vote solennel ».

Jacek, en écoutant, priait tout bas le ciel ;
Et, son cierge béni serré sur sa poitrine,
Il relève ses yeux que l'espoir illumine,
Et d'où coulent à flots des larmes de bonheur :
« Dieu », dit-il, « laisse en paix aller ton serviteur ! »

La nuit baissait déjà. Le ciel, obscur encore,
Blanchissait, tout rosé des lueurs de l'aurore.
A travers les carreaux leur éclat pénétrant
Va frapper sur le lit la tête du mourant ;
Et, venant au devant de l'âme qui s'envole,
A son front pâissant il met une auréole.

LIVRE XI.

L'ANNÉE 1812 (ROK 1812)

Présages de printemps (1). — Entrée des armées. — Le service divin. — Réhabilitation officielle de feu Hyacinthe Soplitza. — L'entretien de Gervais et de Protais fait prévoir la fin prochaine du procès. — Les amours du lancier et de la jeune fille. — Le débat est vidé entre le parti de l'Ecourté et celui du Faucon. — Avant la réunion des convives, on présente aux chefs les couples de fiancés.

O grande année ! A toi chez nous l'on rêve encor.
Le peuple dit de toi « l'année aux épis d'or »,
Et le soldat « l'année aux combats ». Chacun aime
Te rappeler ; aux chants tu sers encor de thème.
Dès longtemps ta venue était inscrite aux cieux ;
Tu te fis précéder de bruits mystérieux.
Quand parut ton printemps, émotion profonde,
Chacun semblait se dire : est-ce la fin du monde ?
Et tous nous attendions, joyeux et frémissants.

Le jour où l'on chassa le bétail vers les champs,
On le vit, oubliant sa maigreur et son jeûne,
Au lieu de se jeter sur l'herbe encore jeune (2),
Se coucher sur le sol, et, tout en humant l'air,
Beugler, ou ruminer le foin mangé l'hiver.

Le villageois, trainant par les prés sa charrue,
N'est point heureux de voir la brume disparue ;
Il se met au travail sans entrain, sans chanson,
Et paraît oublier semailles et moisson.

(1) On trouve dans un des historiens russes une description, analogue à celle qui suit, des présages et de pressentiments du peuple moscovite avant la guerre de 1812. (Note de l'auteur).

(2) En polonais *r u n i* (la première végétation printanière).

A chaque pas, le bœuf, puis la herse s'arrête :
L'homme vers l'Occident tourne en tremblant la tête.
De ce côté sans doute il attend — l'inconnu.
Il consulte inquiet chaque oiseau revenu.

Pin natal, la cigogne a volé vers tes branches,
Où, drapeau du printemps, s'ouvrent ses ailes blanches.
Arrivant à leur tour, escadron voletant,
Les hirondelles vont et viennent sur l'étang
Et pillent pour leur nid la boue où fond la glace.
Le soir, dans la broussaille, on entend la bécasse ;
Des bandes de canards sauvages, dans la nuit,
Vers leur nid retrouvé s'abattent avec bruit ;
Là-haut, au fond du ciel, toujours pleurent les grues ;
Et les veilleurs de nuit, en regardant les nues,
Se demandent : d'où vient ce trouble des oiseaux ?
Qui donc les met en fuite ?

En voici de nouveaux.

Quels sont-ils ? On dirait des bouvreuils, des outardes,
Des étourneaux ; plumets, banderolles, cocardes
Descendent des hauteurs jusqu'au fond du vallon.
C'est la cavalerie, étrange vision !
Que d'escadrons ! Au centre, avalanche vivante,
Fond le long des chemins une masse mouvante ;
Des bois noirs le shako, la baïonnette sort ;
Ce sont les fantassins. Tous marchent vers le Nord.

Vous diriez qu'aux oiseaux que le printemps ramène (1)
Les peuples se sont joints, migration humaine,
Poussés par un étrange, un invincible amour.
Chevaux, hommes, canons, vont sans fin, nuit et jour.
De rougeâtres lueurs le ciel parfois s'éclaire ;
La terre tremble ; au loin l'on entend le tonnerre.

Guerre, guerre ! Il n'est pas de coin si retiré
Qui n'ait senti ton choc. Dans le fond du fourré
Le pauvre forestier, dont l'aïeul et le père
Sont morts, sans de leur bois dépasser la lisière,
Qui ne connaît de bruit résonnant dans les cieux

(1) Dans le texte il est dit : « On croirait qu'alors *wyraj* avec les oiseaux...etc. Mickiewicz explique ainsi en note le sens du mot *wyraj* : « *Wyraj*, dans le langage du peuple, indique exactement la saison d'automne, époque où émigrent les oiseaux voyageurs : s'envoler au *wyraj*, c'est s'envoler dans les pays chauds ; d'où, métaphoriquement, le peuple appelle *wyraj* les pays chauds, et en général on ne sait quelles contrées fabuleuses et fortunées, situées au-delà des mers ».

Que le vent, ou le cri des fauves furieux,
Et dont nul étranger ne vint frapper les yeux,
Aperçoit dans les airs une lueur bizarre...
Un bruit résonne : c'est un boulet qui s'égare,
Et qui, dans la forêt entrant sans dire gare,
Brise branches, troncs d'arbre. -- Un vieil auroch barbu
Sur sa mousse a tremblé. Cet ancêtre fourbu,
Poil hérissé, sur ses pieds de devant se lève,
Et, secouant sa barbe, observe comme en rêve
Ce globe, qui soudain dans les arbres reluit ;
C'est un obus perdu qui serpente : avec bruit
Il éclate : l'auroch ne comprend pas, tressaille,
A peur, et disparaît tremblant dans la broussaille.

Bataille ! Le jeune homme accourt à cet appel,
Et des femmes les mains se dressent vers le ciel ;
Tous, certains du succès, disent pleurant de joie :
« Voici Napoléon : c'est Dieu qui nous l'envoie. »

Oui, printemps, qui t'a vu s'en souvient avec pleurs.
Printemps guerrier, printemps tout émaillé de fleurs ;
O printemps ! Qui t'a vu brillant, doux et superbe,
Tout fier de ta moisson d'hommes, de blés et d'herbe,
Riche d'évènements, resplendissant d'espoir,
Qui t'a vu comme moi, ne cesse de te voir !...
Né dans la servitude, enchaîné dès l'enfance,
Je n'eus qu'un seul printemps si rempli d'espérance.

* * *

Sopłitzow se trouvait non loin du grand chemin
Par lequel s'avançaient, en longeant le Niemen,
Notre Joseph (1) avec le roi de Westphalie (2).
Maître de la moitié de la Lithuanie,
Le roi donne aux soldats quelques jours de répit.
Les nôtres ont reçu cet ordre avec dépit,
Car ce repos forcé retarde leur poursuite ;
Et tous n'ont qu'un désir : battre le Moscovite.

L'État-major du Prince étant non loin de là,
Ce fut à Sopłitzow que le camp s'installa.
Dąbrowski, Kniaziewicz (3) commandaient cette armée ;

(1) Le prince Joseph Poniatowski.

(2) Le roi Jérôme.

(3) Voyez sur ces deux chefs des légions polonaises sous la République, devenus généraux de division sous l'Empire, le premier livre du poème.

Giedrojé (1), Małachowski (2) l'avaient aussi formée.

Ils arrivèrent tard : le soir tombait déjà.
Chez le Juge, au château, partout on se logea.
Puis, les ordres donnés, les vedettes en place,
Dans les deux bâtiments pèle-mêle on s'entasse.
La nuit vient, tout s'est tu : camp, logis, champs, tout dort.
A peine on voit errer la patrouille qui sort ;
Par instants des bivouacs la flamme se ravive,
Et d'une sentinelle on entend le qui-vive.

Juge, chefs et soldats, tous sont donc endormis ;
Au Woïski seulement nul repos n'est permis.
Il doit donner demain un festin formidable
Qui rende à tout jamais Soplitzow mémorable,
Soit digne d'invités reçus avec amour,
Et réponde en tous points à la fête du jour.
Demain, mêlant leur joie à l'écho des batailles,
Trois couples recevront l'anneau des fiançailles ;
Et Dąbrowski d'ailleurs a dit : « Je veux avoir
Un diner polonais. »

C'est pourquoi, dès le soir,
Le Woïski tout exprès manda du voisinage
Cinq cuisiniers ; lui-même il préside à l'ouvrage...
Un grand tablier blanc noué sous le menton,
Il se retrousse et coiffe un bonnet de coton.
Sa palette à la main, il chasse tout insecte
Qui des objets sucrés en glouton se délecte ;
Puis il mit sur son nez ses lunettes et prit
Un livre dans sa poche : il l'ouvre alors, il lit.

Ce livre s'appelait le *Cuisinier modèle* (3).
On y voyait décrits d'une plume fidèle
Tous les mets polonais. Tenczyński s'en servait
Pour ces banquets fameux qu'à Rome il présidait,
Et qui faisaient, dit-on, le bonheur du Saint-Père (4).

(1) Le prince Romuald Giedroyé, général de brigade.

(2) Casimir Małachowski plus tard généralissime de l'armée polonaise pendant l'insurrection de 1830, mort en exil à Chantilly.

(3) *Kucharz doskonały* : livre aujourd'hui très rare, publié il y a plus d'un siècle par Stanislas Czerniecki. (Note de l'auteur).

(4) Il s'agit d'Urbain VIII. — On a souvent décrit et représenté cette *Ambassade à Rome*. V. le *Cuisinier modèle*, préface : « Cette ambassade excita une grande admiration en Occident, et fit éclater la haute intelligence de ce seigneur (Ossoliński) ainsi que la splendeur de sa maison et le luxe de sa table... si bien qu'un des princes romains dit un jour : « Rome est aujourd'hui heureuse d'avoir dans ses murs un pareil ambassadeur ». — N. B. Czerniecki lui-même était le cuisinier d'Ossoliński. (Note de l'auteur).

Et Charles Radziwill nommé *monsieur mon frère* (1),
Lorsque vint à Nieswież le feu roi Stanislas,
D'après ce manuel fit régler un repas
Auquel mainte chanson populaire s'applique.

Ce que le Woiski lit et comprend, il l'explique :
Et les cinq cuisiniers l'ont vite exécuté.
De quarante couteaux le bruit répercuté
Vibre; des marmitons, noirs comme des diables,
Apportent vin, lait, bois, débarrassent les tables,
Remplissent pots, chaudrons, marmites. Près du four
Deux aides sont assis et soufflent tour à tour;
Le Woiski fait verser, voyant que le bois fume,
Du beurre pétillant sur le feu qui s'allume.
(Dans un riche ménage un tel luxe est permis).
L'un jette dans le feu des fagots plus petits,
L'autre embroche des rôts géants, d'énormes cuisses
De chevreuil, des filets de cerfs et de génisses;
On plume les oiseaux : l'air s'emplit de duvet.
Coq de bruyère, coq de broussaille, poulet
Sont dépouillés... Hélas! Les poulets sont bien rares!
Depuis le jour où *Sak* fit de ses mains barbares
Ce grand étranglement de tout le bataillon
De Zosia, sans laisser le moindre échantillon,
Soplitzow n'avait pu refleurir en volaille.
Et se sentait encor du jour de la bataille.
On possédait d'ailleurs des viandes à foison;
On avait rançonné les bouchers, la maison,
Les bois : rien ne manquait à ce menu superbe,
Rien « sauf du lait d'oiseau » (2), comme dit le proverbe.
Soplitzow (ce qu'on voit rarement autre part)
Avait su réunir l'abondance avec l'art.

Le jour s'était levé, jour de *Pâques fleuries*:
Le temps était charmant. Au dessus des prairies
Un ciel limpide et pur largement étendu
Semblait un Océan dans les airs suspendu.
Comme des perles d'or dans l'eau, quelques étoiles
Brillaient au fond des cieux; avec ses blanches voiles
Un seul petit nuage au vol aérien
Se perdait dans l'azur comme un ange gardien

(1) *Panie kochanku* exactement *mon cher monsieur*. C'était l'expression dont il se servait journellement comme le Panetier Horeszko et à son exemple Gervais, de celle de : *mon maître*. Nieswież était la principale résidence des Radziwill.

(2) *Ptasie mleko*. Le sens de ce proverbe est qu'il ne manque au festin que ce qui n'existe pas.

Qu'ont longtemps des mortels retenu les prières,
Et qui bien vite au ciel court rejoindre ses frères.

Perles, étoiles, tout s'obscurcit et s'éteint ;
Le front du Ciel blanchit d'un reflet incertain.
Son côté droit posé sur un nuage obscur
Reste sombre ; mais l'autre a rougi dans l'azur ;
Et le soleil, qui semble une vaste paupière,
S'entrouvre et laisse voir dans un jet de lumière
La prunelle, l'iris... Bientôt jaillit, tremblant,
Un rayon, qui parcourt le ciel étincelant,
Et se fixe, trait d'or, dans le nuage blanc.
A ce signal, la flamme en faisceau d'or scintille
Et par tout l'horizon se croise et s'éparpille :
L'œil du soleil paraît. Encor presque endormi,
Il est voilé ; ses cils ne s'ouvrent qu'à demi ;
Enfin des sept couleurs à la fois il s'embrase,
Est saphir et rubis tout en restant topaze,
Puis se fond et s'éclaire en cristal blanchissant,
Et devient un brillant limpide, éblouissant,
Aussi grand que la lune, aussi vif que l'étoile :
Tel le soleil marchait seul dans le ciel sans voile.

En foules aujourd'hui le peuple d'alentour
Auprès de la chapelle a devancé le jour,
Comme s'il attendait quelque grande nouvelle.
Est-ce la piété seulement qui l'appelle ?
Non ; il veut voir aussi les illustres héros
Qui sont à Soplitzow. De tous les généraux,
Des chefs de légions qui combattent encore
Il connaît tous les noms .. Et comme ils les honore !
Leur exil, leurs combats, pour les Lithuaniens
Sont l'unique sujet de tous les entretiens.
Officiers et soldats arrivent pour la messe.
Le peuple curieux tout autour d'eux s'empresse.
Quoi ! des nôtres?... soldats ! et qui, sous le harnais,
Sont libres, sont armés — et parlent polonais !

Le prêtre arrive enfin. L'église est trop étroite :
On s'est agenouillé dans l'herbe, à gauche, à droite :
Et, tournés vers l'autel, tous ôtent leurs bonnets.
Les cheveux blancs ou blonds de ces fronts inclinés
Offrent l'aspect d'un champ courbé par la tempête.
Par endroits d'une vierge on voit briller la tête
Sous un chapeau de fleurs ou de plumes de paons ;

Et dans ces blonds cheveux ces fleurs et ces rubans
Semblent de ces blés mûrs le bluet et l'ivraie.
Cette foule à genoux s'étend jusqu'à la haie ;
Et, quand sonne la cloche, on dirait que le vent
Fait courber des épis le bataillon mouvant.

Chacun porte en ce jour à l'autel de Marie,
Prémices du printemps, une gerbe fleurie.
Des guirlandes de fleurs brillent tout à l'entour
Sur l'autel, sur la Vierge et jusque sur la tour.
Le zéphyre, parfois passant à tire d'ailes,
Sur les fronts inclinés va jeter l'une d'elles,
Et, mobile encensoir, embaume les fidèles.

Quand le prêtre eut fini la messe et le sermon,
Le Président s'avance avec émotion,
Précédant l'assistance. On l'a nommé naguère
Maréchal (1) du district pour le temps de la guerre.
Il porte donc avec un *župan* chamarré,
Kontusz en gros-de-Tours (2), et ceinturon doré,
Où pend un sabre immense orné d'une dragonne ;
Une agrafe en brillants à son collet rayonne.
Sur sa blanche *tchapka* s'agite un faisceau blanc
De plumes de héron, superbe, étincelant,
Dont chaque plume coûte un ducat. Sur sa tête
Le Président le met les jours de grande fête.
Ainsi vêtu, devant l'église il s'est placé ;
Quand il voit les soldats et le peuple amassé,
Il dit :

« Frères ! Le prêtre a lu pendant le prône
« L'ordre de l'Empereur délivrant la Couronne
« Et la Lithuanie : or donc en ce moment
« Notre patrie est libre, et le gouvernement
« A convoqué la diète officiellement.
« Mais je dois vous parler (et c'est ce qui m'amène)
« De l'un des Soplitza, seigneurs de ce domaine.
« Ecoutez.

« Vous savez quels méfaits a commis
« Jean Jacek Soplitza jadis en ce pays.
« Mais si dans vos esprits ses fautes sont inscrites,

(1) En Lithuanie, après l'entrée des armées franco-polonaises, on forma dans les pataïnats des confédérations et on élut des députés à la diète. (Note de l'auteur).

(2) Etoffe alors très usitée.

« Il est temps aujourd'hui de dire ses mérites.
« J'en sais tout le détail grâce à nos généraux :
« Ils doivent à coup sûr se connaître en héros.
« *Jacek*, comme on disait, n'était point mort à Rome ;
« Il avait seulement dépouillé le vieil homme,
« Afin de réparer ses fautes d'autrefois
« Par une sainte vie et de brillants exploits.

« Lorsque à *Hohenlinden* (1) le fameux Richepanse
« Allait battre en retraite et perdait l'espérance,
« De notre *Kniaziewicz* ignorant les efforts,
« C'est *Jacek*, dit *Robak*, qui, bravant mille morts,
« Au nom de *Kniaziewicz* vint dire à Richepanse
« Que notre légion marchait à sa défense.
« Il reçut en Espagne, où nos cheveu-légers
« Ont de *Somo Sierra* (2) pris d'assaut les rochers,
« Près de *Kozietulski* (3) deux terribles blessures.
« Plus tard on ne sut pas trouver de mains plus sûres
« Pour porter en tous lieux des messages secrets.
« Des guerres à venir il faisait les apprêts.
« Enfin à *Soplitow*, dans sa terre natale,
« En combattant le Russe il est mort d'une balle.
« Or, quand à Varsovie on apprit cette mort,
« L'Empereur justement venait dans un rapport
« De le récompenser en donnant à ce brave
« La croix d'honneur. Ceci de tout crime le lave.

« Or donc, considérant ces faits incontestés,
« Au nom de l'Empereur et des autorités,
« Moi, maréchal, je viens déclarer à voix haute
« Que *Soplitza Jacek* a réparé sa faute,
« Qu'il reprend son honneur et qu'il doit désormais
« Être compté parmi les meilleurs Polonais.
« Or donc, quiconque aux siens reprocherait en face
« Les antiques délits que ce décret efface,
« Pourrait être frappé de la punition
« De laquelle au *Statut* (4) il est fait mention :
« Tout noble ou tout soldat est noté d'infamie

(1) Sur la part prise à la bataille de *Hohenlinden* par la légion polonaise, voyez *l'histoire des légions polonaises* par L. Chodźko. On sait qu'à *Hohenlinden* la légion commandée par le général *Kniaziewicz* décida de la victoire.

(2) C'est la fameuse charge des cheveu-légers polonais (1809), chantée par A. Gorecki et racontée en détail par A. Niegolewski, un des héros de cette journée, en rectification du récit inexact de Thiers dans son histoire du Consulat et de l'Empire.

(3) Un des officiers qui dirigeaient la charge.

(4) Le *Statut lithuanien* (statut litewski). V. le livre IX.

« Qui contre un citoyen lance une calomnie. »
« Et comme, en ce moment, règne l'égalité,
« Bourgeois et paysans, nul n'en est excepté.
« Le greffier doit au greffe inscrire ma sentence,
« Et l'huissier au public en donner connaissance.

« Quant à la croix d'honneur, bien que venant trop tard,
« Elle atteste du moins les exploits du vieillard.
« N'ayant pu l'honorer lui-même, qu'elle brille
« Au moins sur son tombeau ; je la pends à la grille.
« Qu'elle y reste trois jours ; ensuite sur l'autel
« On la déposera comme une offrande au ciel. »

Il a dit, et, tirant une croix de sa poche,
A la tombe modeste en silence il l'accroche :
On voit le ruban rouge en cocarde plié,
Et la couronne d'or sur l'étoile a brillé.
Aux rayons du soleil cette étoile s'allume
Comme un dernier reflet de sa gloire posthume.
Le peuple cependant, récitant l'*Angelus*,
Implore le Seigneur pour celui qui n'est plus.
Le Juge va partout invitant l'assemblée
Qu'il veut à Soplitzow voir ce soir attablée.

Buvant leur hydromel sur le banc de gazon,
Deux vieillards sont assis auprès de la maison.
Ils lorgnent le verger, où, parmi la verdure,
Comme un *soleil* se dresse un lancier. Sa coiffure
Porte une plaque d'or avec un plumet blanc.
Sur les yeux du jeune homme une jolie enfant
Lève ses yeux d'azur, et dans sa robe verte,
Ressemble au romarin. La pelouse est couverte
De fillettes cueillant des fleurs et détournant
Exprès leurs yeux discrets de ce couple charmant.

Les vieillards cependant, tout en vidant leur verre,
Causaient et se tendaient souvent leur tabatière.

« Ah ! oui, mon cher Protais », disait le vieux Gervais,
« Ah ! oui, mon cher Gervais », disait le vieux Protais.
« Ah ! oui », répétaient-ils tous deux, « je m'en doutais. »
Et les deux vieux hochaient leurs têtes en cadence :
« Oui, c'est étrange ! » dit l'huissier plein de prudence,
« Mais non sans précédents ; je connais des procès,
« Où l'on avait commis encor bien plus d'excès ;

« Et tout s'est terminé par un bon mariage.
« Les Borzobohaty, les Lopot faisaient rage !
« Et les Krepstul, les Kupsé, Putrament, Pikturmo,
« Odyniec, Mackiewicz, Kwilecki, les Turno ! (1)
« Mais ce n'est rien encor près de la zizanie
« Entre les Polonais et la Lithuanie !
« Et quand la reine Hedwige eut dit un simple *oui*,
« Ce débat sans procès fut vite évanoui.
« Quand un parti possède ou veuve ou demoiselle
« A marier, bientôt s'achève la querelle.
« Les procès les plus longs sont avec le clergé,
« Ou bien entre parents ; l'on est bien obligé
« De plaider ; tout accord est alors négligé.
« D'où des *Lechs* et des *Russ* (3) la dispute éternelle,
« Car leur haine a chassé l'amitié fraternelle ;
« D'où nos procès avec les chevaliers croisés,
« Jusqu'au jour où Grünwald (4) les eut enfin brisés.
« Et les Dominicains et leur grande dispute
« Avec tous les *Rymsza* ! Le vainqueur dans la lutte
« Fut à la fin le vieux Syndic abbé Dymsza (5) ;
« D'où le proverbe : *Dieu l'emporte sur Rymsza*.
« Moi je dis : « l'hydromel vaut bien mieux que la guerre. »
Ce disant, à Gervais il tend encor son verre.

— « C'est vrai ! c'est vrai ! » reprit Gervais tout attendri.
« C'était absolument comme femme et mari
« Que la Lithuanie et l'antique Pologne.
« Dieu joint, Satan sépare : à chacun sa besogne.
« Ah ! mon bon vieux Protais ! Et dire que nos yeux
« Voient cela ! Les voici, nos frères ; ce sont eux !
« J'ai fait jadis la guerre avec eux. Dieu me garde,
« Les gredins se battaient d'une façon gaillarde !
« Mon maître avant ce jour n'aurait pas dû mourir !...
« O Jacek, Jacek !... Mais... à quoi bon s'attendrir ?
« Nous avons la Pologne et la Lithuanie :
« Devant ce grand bonheur tout s'efface et s'oublie. »

(1) Protais récite ici une partie de la nomenclature des procès dont il a été fait mention au 1^{er} Livre.

(2) Allusion au mariage d'Hedwige d'Anjou, reine de Pologne, et de Ladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie (1386) et à l'union dès lors indissoluble des deux nations autrefois ennemies.

(3) Lech est l'ancêtre légendaire des Polonais, son frère Rus celui des Russiens ou Ruthènes (confondus ici avec les Russes) et l'autre frère Czech celui des Bohêmes ou Tchèques.

(4) Fameuse bataille où Jagellon écrasa les chevaliers teutoniques (1410).

(5) Encore une *cause célèbre* de la Lithuanie.

— « Croiriez-vous », dit Protais, « que, sur cette Zosia,
« Qui bientôt deviendra madame Soplitza,
« Nous vîmes l'an dernier un merveilleux présage? »
— « Il faut », interrompit Gervais, « suivre l'usage
« Et l'appeler Sophie et non Zosia (1). D'ailleurs
« Elle est le rejeton de mes anciens seigneurs. »
Protais continua : « C'était un vrai prodige,
« Un *omen* (2): je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je.
« C'était un jour de fête ; assis en cet endroit,
« Nous causions en buvant... Et voilà que du toit
« Tombent deux vieux moineaux qui se battent, deux mâles.
« Sous la gorge l'un d'eux avait des taches pâles ;
« L'autre avait le cou noir. Ils luttent dans la cour,
« Se culbutent, se font tomber chacun leur tour.
« Nous regardions. Les gens se disaient l'un à l'autre :
« Le noir est Horeszko, le gris sera le nôtre,
« Le Soplitza. » Parfois le gris était vainqueur :
« Bravo ! Fi, Horeszko ! » criaient-ils tous en chœur.
« Quand il tombait dessous, tous s'écriaient : « Remonte !
« Battu par ce magnat, toi, noble ? Quelle honte ! »
« Et, tout en plaisantant ainsi, nous attendions,
« Quand Zosia par pitié pour les deux champions
« Accourt, et dans sa main les prend et les caresse.
« Mais dans sa main chacun s'agite et se redresse ;
« Le duvet vole ; ils n'ont pas fini leurs combats.
« Les vieilles, regardant Zosia, disaient tout bas
« Que pour sûr le destin de cette jeune fille
« Était d'unir un jour l'une et l'autre famille.
« Cette prédiction s'accomplit aujourd'hui.
« Mais on pensait au Comte alors : au lieu de lui,
« C'est Thadée à présent... »

Et Gervais de reprendre :

« Tout est plein de secrets que l'on ne peut comprendre.
« Ce que je vais te dire est moins prodigieux
« Que ce présage ; mais c'est un fait curieux.
« Tu sais que j'aurais fait jadis cuire à la broche
« Ces gueux de Soplitza... Cependant ce mioche,
« Ce Thadée, en tout temps il a fait mes amours.
« S'empoignait-il avec les autres gars, toujours
« Il les battait ; quand il venait dans mon repaire,

(1) Zosia est un *diminutif caressant* de Zofia (Sophie) : Gervais le trouve trop peu respectueux pour une fiancée de si noble origine. Protais ne tient d'ailleurs aucun compte de cette observation du vieux serviteur des Horeszko.

(2) Nous savons que les anciens Polonais avaient l'habitude de mêler au polonais nombre de mots latins.

« Je l'excitais aux tours les plus rudes à faire ;
« Tout lui réussissait : dénicher des pigeons
« Sur la tour, arracher aux chênes les bourgeons
« Du gui, sur un grand pin prendre un nid de corneille,
« Il savait tout. Et moi, je lui tirais l'oreille
« En disant : Quel malheur qu'il soit né Soplitza !
« Qui m'eût dit... Ce bambin devenir comme ça
« Mon maître et le mari de madame Sophie!... »

Là finit l'entretien. Avec philosophie
Ils boivent ; l'on entend ces seuls mots répétés :
« Ah ! oui, monsieur Gervais ! » — « Ah oui, monsieur
Protais ! »

La cuisine touchait au banc, et la fumée
Par la fenêtre ouverte échappait parfumée.
Dans ses flots odorants ainsi qu'un blanc pigeon
Brille du maître-queux le bonnet de coton.
La tête du Woïski sur leurs têtes s'avance ;
Il écoute d'abord leurs discours en silence,
Puis leur tend des biscuits rangés sur un plateau,
Et leur dit : « En buvant, mangez donc un morceau.
« Je vais vous raconter l'histoire curieuse
« Qui faillit s'achever en lutte furieuse,
« Alors qu'à Nalibok Reytan chassant un jour
« Au prince Denassow voulut jouer un tour.
« Mais ce tour, il faillit le payer de sa vie.
« J'apaisai leur dispute. Ecoutez, je vous prie. »
Là par les marmitons son récit fut coupé :
Ils lui demandent qui doit servir le soupé.

Il s'éloigne, et tous deux, vidant encor leur verre,
Tournent leurs yeux rêveurs du côté du parterre
Où cause le lancier avec la blonde enfant.
De la main gauche il prend sa main, et, la levant,
(Sa main droite en écharpe est sans doute blessée),
Le jeune homme en ces mots exprime sa pensée :
« Sophie, il faut ici me parler franchement,
« Car je dois tout savoir avant le grand moment.
« Cet hiver, je le sais, vous étiez déjà prête
« A m'offrir votre main : j'ai détourné la tête !
« Que m'importait la main si je n'avais l'amour.
« J'avais à Soplitzow fait un trop court séjour.
« Un seul de mes regards ne pouvait en votre âme
« D'un véritable amour faire jaillir la flamme.

« Je ne suis point un fat : j'ai voulu mériter
« Mon bonheur, pour toujours dussè-je vous quitter.
« Aujourd'hui vous daignez tenir votre promesse.
« Mais comment ai-je pu gagner votre tendresse ?
« N'allez pas m'épouser moins par affection
« Que par obéissance et par soumission.
« Zosia, le mariage est une chose grave.
« Consultez votre cœur ; ne soyez point esclave.
« Oubliez vos tuteurs et leur autorité.
« Si vous n'avez pour moi rien que de la bonté,
« Remettons à plus tard cette cérémonie.
« Zosia, je puis attendre encor l'heure bénie.
« Rien ne presse ; hier soir j'ai reçu par faveur
« L'ordre de demeurer ici comme instructeur
« Jusqu'à convalescence et guérison complète.
« Vous vous taisez, Zosia ? »

Levant alors la tête,

Zosia timidement dit en le regardant :

« Je ne me souviens plus du passé. Cependant
« Je sais que l'on m'a dit : il faut être sa femme ;
« Or, aux ordres du Ciel pliant toujours mon âme,
« J'écoute mes tuteurs. . . . » Baissant ses yeux troublés,
Elle ajoute : « Ce soir, si vous vous rappelez,
« Où le Père Robak mourut, après l'orage,
« J'ai vu qu'en nous quittant vous manquiez de courage ;
« Vos yeux étaient mouillés. . . Ces larmes, croyez-moi,
« M'ont touchée, et dès lors en votre amour j'eus foi.
« Quand je priais pour vous, je ne sais pas pourquoi
« En disant votre nom je revoyais sans cesse
« Vos yeux brillants de pleurs, vos traits pleins de tristesse.
« Et quand la Présidente, en partant à Vilna
« Pour y passer l'hiver, malgré moi m'emmena,
« Je regrettais toujours ces lieux, et la chambrette
« Où vous m'aviez un soir surprise à ma toilette :
« Vous vous rappelez bien. . . Ce souvenir touchant
« Comme un grain qu'en automne on sème dans un champ,
« J'ai senti tout l'hiver en moi grandir sa sève. . .
« Ma chambrette. . . Toujours je la voyais en rêve.
« Je ne sais quelle voix me murmurait tout bas :
« Tu l'y verras encor. Je ne me trompais pas.
« Ce rêve dans l'esprit, votre nom sur les lèvres,
« Des fêtes de Vilna je dédaignais les fièvres.
« Mes compagnes disaient qu'on m'avait pris mon cœur :
« S'il est vrai, c'est vous seul qu'il nomme son vainqueur. »

Thadée, en entendant ces mots pleins de tendresse,
Prend sa main dans la sienne, avec amour la presse,
Et reconduit Zosia dans sa chambre d'enfant,
Celle qu'il habitait dix ans auparavant.

Le Notaire s'y trouve. Oh ! sa joie est complète,
Et de sa fiancée il aide à la toilette.
Il court, vole ; il lui tend bagues et médaillons,
Poudre, mouches et pots de pommade et flacons,
Et d'un air triomphant il contemple sa dame,
Qui de ses beaux atours finit d'ourdir la trame,
Et devant son miroir prend des aspects divers.
Ses femmes, ou, debout, frisent avec leurs fers
La boucle de cheveux qui glisse et se dérobe,
Ou plissent, à genoux, les volants de sa robe.

Pendant que le Notaire admire ces apprêts,
Un marmiton lui crie : « Un lièvre ! Là, tout près !
« Il est sorti des joncs, a franchi la prairie,
« Traversé du verger la pelouse fleurie
« Et sauté dans les choux : on peut l'en déloger,
« Et les deux lévriers pilleront le verger. »
L'Assesseur est au guet ; le Faucon l'accompagne :
Notaire et l'Ecourté, vite, vite en campagne !
Le Woiski près du mur met chaque concurrent,
Puis avec sa palette au verger il se rend.
Il siffle, il frappe, il crie, et fait peur à la bête.
Chacun d'eux à lancer son lévrier s'apprête :
Il lui montre du doigt le gîte du gibier
Et l'excite tout bas... Et les chiens d'épier,
L'oreille en l'air, le nez au vent, l'âme inquiète,
Comme deux traits posés sur la même arbalète.
« Taïaut ! » dit le Woiski, La lièvre saute et fond
Dans le pré : les deux chiens sont tombés d'un seul bond
Sur lui, des deux côtés ; il semble que l'on voie
Les deux ailes de fer d'un même oiseau de proie :
Les serres sont leurs dents en son dos s'enfonçant.
Son cri semble le cri d'un enfant vagissant.
A ce bruit, les chasseurs courent ; il est sans vie.
Les chiens sur ses poils blancs tirent avec furie.

On caresse les chiens ; le Woiski cependant
Tire un couteau de chasse à son côté pendant,
Coupe les pieds et dit : « A tous deux gloire égale !
« Tous deux également j'entends qu'on les régale.

« Ils ont eu même ardeur et même agilité :
« *La cité vaut le roi, le roi vaut la cité* (1),
« La bête vaut le maître, et le maître la bête.
« Que votre long débat par cet exploit s'arrête.
« Vous m'aviez pris pour juge en donnant vos enjeux ;
« Voici donc mon arrêt : vous gagnez tous les deux.
« Je n'ai plus qu'à vous rendre à tous deux votre gage ;
« Et vous, faites la paix. » A ce prudent langage
Les deux chasseurs, tous deux vainqueurs, tous deux contents,
Ont rapproché leurs mains rivales si longtemps.

« J'ai promis un cheval, dit l'un (2), avec sa selle,
« Et fait au tribunal promesse solennelle
« Que du juge ma bague en or serait le prix.
« Gage une fois donné ne peut être repris.
« Woïski, voici ma bague. Exaucez ma prière :
« Ou vous ferez graver votre nom sur la pierre,
« Ou bien votre blason en sera l'ornement.
« La cornaline est pure et l'or pareillement.
« Mon cheval ? Les lanciers l'ont pris pour la remonte ;
« Mais la selle (et Dieu sait que ce n'est pas un conte),
« Est commode, solide, et belle : un vrai joyau !
« Siège étroit à la turque et splendide pommeau
« Richement incrusté de pierres précieuses.
« Le siège est un coussin fait d'étoffes moëlleuses ;
« Lorsque l'on monte en selle, on est comme en son lit ;
« Un sybarite même y passerait la nuit ;
« Et lorsque l'on galope » (et le *Régent* (3) Boleste,
Célèbre, comme on sait, pour son amour du geste,
Ecartait ses deux pieds comme s'il s'élançait,
Puis comme en galopant son corps se balançait),
« Et lorsque l'on galope, alors la housse brille,
« Et de cet or luisant tout le cheval scintille.
« On dirait, à le voir, un coursier du Soleil.
« Les larges étriers sont du plus pur vermeil ;
« Sur la bride du mors, ainsi que sur la guide,
« Sont des boutons de nacre argentée et limpide.
« Au collier est pendu sous forme de croissant
« Le blason *Leliwa* (4)... Ce meuble éblouissant
« Fut enlevé, dit-on, pendant une bataille

(1) Le proverbe exact est : *Pałac wart Paca, Pac pałaca* : Le Palais est digne de Pac (famille lithuanienne célèbre) et Pac est digne de son palais.

(2) C'est le Notaire. V. le livre II.

(3) En polonais *rejent* est synonyme de *notaire*.

(4) Célèbre armoirie polonaise où figure un croissant. Voyez le poème de Jules Slowacki : *l'Enfer de Piast Dantyszek* (au blason *Leliwa*).

« A quelque Musulman tué par la mitraille :
« Assesseur, acceptez ma selle en souvenir ! »

Et l'Assesseur reprit, rayonnant de plaisir :
« Moi, c'étaient mes colliers que j'avais mis en gage.
« Le prince Sanguszko m'en fit jadis hommage.
« Ils sont en vrai chagrin avec des clous dorés :
« J'y joins aussi ma laisse en soie, aux fils moirés ;
« La pierre en est aussi splendide que l'ouvrage.
« Elle eût de mes enfants complété l'héritage ;
« (Car certes, j'en aurai : je prends femme en ce jour) ;
« Mais, Notaire, acceptez ce meuble à votre tour.
« Puisse-t-il compenser ce harnais magnifique
« Et vous remémorer le débat homérique
« Qui vient de s'achever avec autant d'honneur
« Pour tous deux. Et restons bons amis, de tout cœur. »
Ils rentrent, et vont dire à la noble assemblée
Que des deux lévriers la querelle est réglée.

Ce lièvre, le Woïski l'avait dans la maison
Nourri, puis au jardin lâché, racontait-on,
Pour ramener l'accord par un succès facile.
A bien cacher son jeu le vieillard fut habile,
Car tout Soplitzowo demeura dans l'erreur.
Le marmiton plus tard par ce récit moqueur
Eût voulu du Notaire éloigner l'Assesseur ;
Mais personne ne crut à cette calomnie
Que le marmiton sème et que le Woïski nie.

Au préau du château les hôtes s'assemblant
Tout autour de la table attendaient en parlant.
Le Juge en uniforme alors fit son entrée,
Amenant par la main et Sophie et Thadée.
Le jeune homme, en portant sa main gauche à son front,
A ses chefs assemblés fait un salut profond.
Les yeux baissés, Sophie en rougissant s'avance,
A tous les invités fait une révérence :
(Télimène avec soin l'instruisit dans cet art).
Sa guirlande de fleurs attire le regard ;
Son costume est celui qu'elle avait à l'église
En déposant la gerbe à la Vierge promise.
Elle en apporte une autre aux brillantes couleurs,
En offre aux invités les herbes et les fleurs,
Et dans ses cheveux blonds ajuste sa faucille.
Les chefs prennent les fleurs de la Nympe gentille,
Et lui baisent les mains en s'inclinant bien bas.

Tout à coup Kniaziewicz la saisit dans ses bras,
Et, sur son front charmant l'embrassant comme un père,
La pose sur la table. Alors la salle entière
Retentit de bravos. Chacun est enchanté
Du charme de Zosia, de sa douce beauté,
Et surtout de l'habit villageois qu'elle porte.
Car ces chefs, qui, bravant des maux de toute sorte,
Ont erré si longtemps loin de leur sol natal,
Aiment par dessus tout l'habit national :
Il leur rappelle, avec leur printemps matinal,
Leurs premières amours. Tous autour de la table
La contemplent, émus d'un plaisir véritable.
L'un lui dit de daigner lever un peu le front
Pour faire voir ses yeux ; un autre veut qu'en rond
Elle tourne... Zosia, toujours obéissante,
Tourne, tout en cachant sa face rougissante.
Thadée à cet aspect sourit avec fierté.

Qui Zosia sur sa mise a-t-elle consulté ?
Sans doute son instinct (toute femme est coquette
Et sait à son visage ajuster sa toilette).
Et, bien que ce matin pour son entêtement
Télimène ait grondé Zosia sévèrement,
Elle a mis, dédaignant une robe à la mode,
Son habit villageois plus simple et plus commode.

La robe en camelot vert que Zosia portait
Sur un long jupon blanc au genou ressortait
Par sa bordure rose. Un ruban rose passe
Sur son corsage vert qu'il enserre et qu'il lace,
Et qui semble une feuille où repose son cœur.
Ses manches à ses bras ont l'air, dans leur blancheur,
D'ailes de papillons s'envolant dans les nues,
Mais sont par un ruban au poignet retenues.
Son cou, par sa chemise étroite emprisonné,
S'élève sur son col d'un ruban rose orné.
Des noyaux travaillés pendent à ses oreilles.
Le jeune *Sak* est fier d'avoir fait ces merveilles ;
On y voit une flèche et deux cœurs enflammés
(Pour sa Zosia jadis *Sak* les a façonnés) ;
Un double collier d'ambre orne sa collerette
Et le romarin vert environne sa tête ;
Sur ses épaules vont tomber ses tresses d'or,
Et l'on voit sur son front briller, humide encor,
Sa faucille, parant la Nymphé diaphane,
Comme un croissant posé sur le front de Diane.

Et tous applaudissaient, lorsqu'un jeune officier,
Prenant son portefeuille, en tire un grand papier,
Le déploie, et, taillant son crayon, il l'humecte,
Et dessine, muet. Le Juge qui l'inspecte
A reconnu les traits de ce dessinateur.

Bien que sous l'uniforme il ait un air vainqueur,
Un vrai port de lancier, une épaulette riche,
Et quoique à l'espagnole il porte la barbiche,
Le Juge a reconnu le Comte : « Eh bien, voisin !
« Mars n'a pas étouffé votre amour du dessin,
« Parait-il ? » En effet, c'était le jeune Comte.
Bien que nouveau soldat, les chefs ont tenu compte
De ce qu'il a lui-même armé son régiment ;
Et, comme il s'est déjà comporté bravement,
L'Empereur l'a nommé Colonel tout de suite.
Le Juge, en apprenant ces faits, le félicite.
Le Comte écoute à peine et dessine au plus vite.

Le second couple fait son apparition.
Agent non plus du Tzar mais de Napoléon,
L'Assesseur a le rang d'officier de police :
Et, bien que d'aujourd'hui commence son service,
Il a son uniforme azur, et fait crier
Son grand sabre et sonner ses éperons d'acier.
S'appuyant sur son bras on voit son amoureuse,
Thécle Hreczeszanka, marcher majestueuse.
Car avec Téléimène a rompu l'Assesseur
Et par dépit à Thécle il a donné son cœur.
La jeune mariée a près d'un demi-siècle,
Mais, sans compter sa dot, mademoiselle Thécle
Est bonne ménagère, et le Juge a donné
Une somme assez ronde au couple fortuné.

Quant au troisième couple, il se fait bien attendre.
Le Juge les réclame et n'y peut rien comprendre.
On lui dit à la fin que le troisième époux,
Le Notaire, a perdu son anneau dans les choux
En chassant... Il le cherche... Et, quant à Téléimène,
Elle est à sa toilette, et sera prête à peine,
Malgré tous ses efforts et le zélé concours
Des femmes qu'elle occupe à ses pompeux atours,
Alors que la pendule aura sonné quatre heures.

LIVRE XII.

AIMONS-NOUS (KOCHAJMY SIĘ)

Le dernier festin à l'antique mode polonaise. — Le service des services. — Explications de ses figures. — Ses transformations. — Cadeau à Dąbrowski. — Encore le *Canif*. — Cadeau fait à Kniaziewicz. — Le premier acte officiel de Thadée en prenant possession de son héritage. — Observations de Gervais. — Le concert des concerts. — La *Polonaise*. — *Aimons-nous*.

La porte avec fracas à la fin s'est ouverte,
Et le Woiski paraît alors, tête couverte.
Il ne s'incline pas comme un simple invité,
Mais lève fièrement le front, en qualité
De maréchal de cour. Il porte une baguette,
Insigne de sa charge ; et, réglant l'étiquette,
Il indique à chacun quel doit être son rang.
A la place d'honneur que le Président prend
Comme chef du district, est un fauteuil d'ivoire
Au dossier de velours ; puis les chefs pleins de gloire
Près de lui sont placés : à droite Dąbrowski,
A gauche Kniaziewicz, Pac et Malachowski :
Entre eux la Présidente ; et puis, avec les dames,
Officiers et seigneurs. Les hommes et les femmes
Sont tous assis par couple, alternativement,
Et chacun du Woiski suit le commandement.

Le Juge, en s'inclinant, est sorti de la salle.
Dans la cour le banquet des villageois s'installe ;
Leur table n'a pas moins de cent pieds de longueur :
Le prêtre occupe un bout ; à l'autre est le Seigneur.
Quant aux deux fiancés, ils ne sont pas à table ;
Ils observent tous deux l'usage respectable

Qui veut que de tout bien les possesseurs nouveaux
Servent le premier jour leurs gens et leurs vassaux.

Les hôtes cependant demeurés dans la salle
Contemplant du couvert la pièce principale.
C'est un service monstre, artistique, en or fin :
Le prince Radziwill surnommé l'*Orphelin* (1)
Autrefois, paraît-il, le fit faire à Venise,
Mais en traça le plan, pour l'avoir à sa guise.
Puis par les Suédois il lui fut enlevé ;
Et chez le Juge enfin le Woiski l'a trouvé.
Il s'étale en ce jour au milieu de la table
Comme une roue immense à l'orbe formidable.

Du fond jusqu'à ses bords ce service, couvert
De crème et d'œufs fouettés, représente l'hiver.
C'est un tableau complet, dont le milieu figure
Une grande forêt faite de confiture,
Qu'entourent de maisons de bizarres amas,
Couverts de sucre blanc en guise de frimas.
Quels sont ces ornements dont la bordure est pleine ?
Des hommes tout petits, soufflés en porcelaine,
En habit polonais ; on croirait des acteurs
Sur la scène jouant devant des spectateurs.
Leur geste est expressif, leurs couleurs éclatantes ;
S'ils parlaient, on dirait des personnes vivantes.

« Que représentent-ils ? » demande un invité.
Le Woiski s'inclinant dit avec gravité,
(Aux hommes cependant l'on versait de l'eau-de-vie):
« Puisque d'en être instruit l'on m'exprime l'envie,
« Ces figures qu'ici vous voyez se suivant,
« D'une diétine sont l'historique vivant.
« Délibération, cris de joie ou de haine,
« Je vais vous détailler, messieurs, toute la scène.

« A droite, voyez-vous ces nobles assemblés ?
« Pour un banquet sans doute on les a conviés.
« La table attend, servie : aucun n'a pris sa place,
« Mais pour délibérer en groupes on s'entasse.
« Dans chaque groupe au centre est un homme entouré.
« A sa bouche entr'ouverte, à son œil assuré,
« A ses gestes, on voit qu'il parle, qu'il explique,

(1) Radziwill-Sierota (l'orphelin) entreprit des voyages lointains et publia une description de son pèlerinage en Terre Sainte. (Note de l'auteur).

« Et qu'il est l'orateur de la chose publique.
« Il semble aux auditeurs vanter ses candidats,
« Mais leur mine dit bien que tous ne le croient pas.

« Là-bas, dans l'autre groupe, on écoute, ô merveille !
« Les mains à la ceinture, un d'eux prête l'oreille ;
« En frisant sa moustache un autre approuve et rit :
« Il recueille les mots, les note en son esprit.
« L'orateur semble voir que son triomphe est proche ;
« Il croit déjà tenir leurs votes dans sa poche.

« Dans le troisième groupe il en est autrement.
« L'orateur par le bras les retient brusquement.
« Regardez ! Tous s'enfuient en lui cédant la place.
« Regardez ! Celui-ci s'emporte, le menace,
« Et lui fait un baillon de son poing courroucé.
« L'éloge d'un rival l'a sans doute offensé.
« L'autre, baissant le front comme un taureau blessé,
« Va percer, dirait-on, l'orateur de ses cornes.
« Les uns s'en vont joyeux, d'autres s'éloignent mornes.

« Loin des groupes voyez ce noble à l'air rêveur :
« C'est un impartial ; il hésite, il a peur.
« A qui donner sa voix ? Il ne sait, il y songe.
« Voyez ! Clignant des yeux, bras levés, il allonge
« Ses deux index, dont l'ongle à l'ongle est opposé.
« Interroger le sort lui semble plus aisé :
« Les doigts se rencontrant veulent l'affirmative ;
« S'ils ne se touchent pas, va pour la négative !

« A gauche, autre tableau. Du couvent ce matin
« Le réfectoire sert de salle de scrutin.
« Les vieillards sont assis sur les bancs ; la jeunesse
« Est debout, et chacun vers le milieu se presse.
« Le maréchal tient l'urne, et, d'un air soucieux,
« Compte les boules... Tous le dévorent des yeux.
« Il jette la dernière, et les huissiers proclament
« Le nom du noble élu : ses électeurs l'acclament.

« Mais un noble s'oppose à l'unanime accord.
« Sa tête, regardez ! par la lucarne sort :
« Les yeux écarquillés, la prunelle troublée,
« On dirait qu'il s'apprête à manger l'assemblée.
« Ce noble évidemment vient de crier : *veto*,
« A ce signal de lutte éclatant *subito*,

« On se rue à la porte, on court vers la cuisine,
« Et le sang va couler dans la pièce voisine.

« Mais dans le corridor voyez-vous à pas lents
« Ce prêtre s'avancer dans ses longs habits blancs ?
« C'est le prieur sortant hors de la sacristie
« Avec l'enfant de chœur : ses mains lèvent l'hostie.
« Le fer rentre au fourreau, tous tombent à genoux ;
« Il se tourne vers ceux dont gronde le courroux,
« Et, dès qu'il apparaît, tout se calme et s'apaise.

« On ne te connaît plus, noblesse polonaise !
« On ignore comment de ta brouillonne humeur
« Tu savais, sans police, étouffer la fureur.
« La Foi nous assurait, la Loi restant maîtresse,
« L'ordre et la liberté, la gloire et la richesse.
« Ailleurs il faut, dit-on, soudoyer des agents,
« Constables et recors, gendarmes et sergents.
« Mais la sécurité sous la garde du glaive
« Détruit la liberté, qui n'est plus qu'un vain rêve. »

Le Président frappa sa tabatière, et dit :

« Hé ! ne pourriez vous pas remettre ce récit
« A plus tard ? C'est très bien d'admirer ces merveilles ;
« Mais on a faim, et ventre à jeun n'a pas d'oreilles. »

Le Woïski jusqu'à terre inclinant son bâton :

« Je demande, dit-il, un peu d'attention ;
« Je termine à l'instant : c'est la dernière scène.
« L'élu triomphe ; ici le camp vainqueur l'entraîne ;
« On sort du réfectoire, on lance les chapeaux.
« Voyez leur bouche ouverte : écoutez leurs bravos !
« Et là-bas, le vaincu, dévorant sa défaite,
« Enfonce tout pensif son chapeau sur sa tête.
« A la maison sa femme attend... Elle a compris...
« Sa bonne la soutient ; elle perd ses esprits.
« Pensez ! Elle espérait le titre d'Excellence,
« Et pour trois ans encore une autre la devance ! »

Le Woïski dit, et fait un signe impérieux.

Alors on voit entrer les laquais deux à deux.
Ils apportent les plats : le *barszcz* à la royale,
Le bouillon polonais, où la main libérale
Du Woïski fit tomber (secret intelligent)
Quelques perles avec une pièce d'argent.

Ce bouillon rend plus pur le sang qu'il fortifie.
Mais de nommer ces plats en vain j'aurais l'envie.
De notre temps hélas ! on ne les connaît pas
Ces antiques *kontuz* (1), ces *blemas*, ces *arkas* (2),
Et leurs ingrédients divers, ces *figatelles* (3),
Ces gommes et ces muscs, ces *pinels* (4), ces *brunelles* (5),
Et ces poissons : saumons secs et danubiens,
Et ces fameux caviars turcs et vénitiens,
Et ces demi-brochets, et ces brochets d'une aune,
Tanches et maquereaux, carpes au reflet jaune ;
Enfin le grand secret, le chef-d'œuvre : un poisson
Non coupé, qui subit une triple cuisson :
Corps rôti, tête frite, et queue au court bouillon.

Tous, sans approfondir ces secrets culinaires,
Sans demander vos noms, mets extraordinaires,
Mangeaient en vrais soldats, en arrosant le tout
D'excellent vin hongrois qu'ils buvaient coup sur coup.

Cependant le service alors change de face (6) :
La neige à la verdure en tous lieux a fait place.
Sous la lente action d'une tiède chaleur
Le sucre, se fondant et perdant sa couleur,
A mis à nu le fond jusqu'alors invisible ;
Et l'on voit par degrés, changement insensible,
Tout vert et tout fleuri paraître le printemps :
Les blés poussent partout radieux, éclatants !
D'un froment safrané l'épi doré s'élance,
Et le seigle argenté mollement se balance ;
Là, c'est du sarrazin formé de chocolat ;
Là d'un verger en fleurs on admire l'éclat.

Mais les dons de l'été s'envolent comme un songe.
Au Woïski l'on demande en vain qu'il les prolonge.

(1) *Espèce de saucisson* ou bien *jus de veau*.

(2) Plat froid fait de lait, de crème et de jaunes d'œufs.

(3) Farces ou boulettes de viande de veau.

(4) Graines de pommes de pin.

(5) En polonais *brunele* : ce sont des pruneaux français de la ville de *Brignole*. Le poète ajoute les *pomuchle* (poissons de la Prusse polonaise), le *cybet*, les *draganty*, (sucretries particulières).

(6) Durant le XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, à l'époque où florissaient les arts, les banquets même étaient réglés par des artistes, et remplis de symboles et d'artifices de théâtre. Au célèbre festin, donné à Rome en l'honneur de Léon X, se trouvait un *service* qui représentait successivement les quatre saisons de l'année, et qui servit sans doute de modèle pour celui des Radziwill. Le luxe de la table se transforma en Europe vers le milieu du XVIII^e siècle ; il resta le même en Pologne beaucoup plus longtemps. (Note de l'auteur).

Le *service* poursuit sa révolution :
Les épis mûrissant au cours de la saison
S'échauffent à leur tour, fondent, s'évanouissent ;
L'herbe a jauni ; déjà les feuillages rougissent :
On dirait que le vent d'automne les abat.
Ces arbres dont naguère on admirait l'éclat,
Comme découronnés par le vent et la grêle,
Se dressent nus : ce sont des bosquets de cannelle ;
Des branches de laurier imitent le sapin,
Et ses aiguilles sont... des graines de cumin.

Tout en buvant leur vin, les invités arrachent
Les racines, les troncs, les branches... et les mâchent.
Tout autour, le Woiski se promène joyeux,
Et d'un air triomphant sur eux jette les yeux.

Dąbrowski fait semblant d'admirer ce spectacle,
Et dit : Mon cher Woiski, quel est donc ce miracle ?
« Pinetti (1) vous a-t-il confié ses lutins ?
« Voit-on partout chez vous de semblables festins ?
« Et la table toujours est-elle ainsi servie ?
« Dites : j'ai loin d'ici passé toute ma vie. »

Le Woiski s'inclinant répondit : Général,
« En ceci ne voyez aucun art infernal.
« C'est un échantillon des repas magnifiques
« Qu'on donnait autrefois dans les maisons antiques,
« Quand le pays était heureux et respecté.
« Ce que j'ai fait, voyez ! Ce livre l'a dicté.
« Mais avons-nous partout conservé ces usages ?
« Oh ! non : la nouveauté fait ici des ravages ;
« Et, par frugalité, plus d'un jeune seigneur
« Dans des repas de Juif compromet son honneur.
« Au lieu du vin hongrois que la joie accompagne,
« Comme un vrai Russe il sert ce satané champagne ;
« Puis le soir, après boire, il perd tant d'or au jeu,
« Qu'on en eût régalé cent invités. Morbleu !
« Ce que j'ai sur le cœur je le dirai sans crainte ;
« Contre vous, Président, ici je porte plainte.
« Lorsque je déterrai ce service de roi,
« Le Président me dit en se moquant de moi :
« Bah ! C'est une machine antique et hors d'usage
« Bonne pour amuser des enfants en bas âge,

(1) *Pinetti* ou *Pinety*, faiseur de tours célèbre dans toute la Pologne. L'époque de son séjour chez nous nous est inconnue. (Note de l'auteur).

« Mais qu'on ne peut montrer à des gens sérieux » !
« Le Juge le traitait de hochet ennuyeux.
« Et moi, messieurs, je lis dans vos yeux pleins de joie
« Que ce chef-d'œuvre d'art mérite qu'on le voie !
« Qui sait si nous aurons jamais l'occasion
« De développer ici tant de profusion ?
« Général, en banquets vous semblez vous connaître ;
« Prenez ce livre : un jour il servira peut-être
« Quand un trio de rois sera par vous traité,
« Ou quand Napoléon sera votre invité.
« Mais sachez, en prenant ce sage bréviaire,
« Quel hasard en mes mains l'a fait tomber naguère ».

Tout à coup à la porte il se fait un grand bruit :
« Vive le *Coq d'Église* ! » Un tumulte s'en suit :
C'est *Maciej des Maciej* que la foule introduit.
Le Juge par la main le mène vers la table,
Lui donne entre les chefs une place honorable,
Et dit : « Eh bien, Maciej ! Quoi ? Toujours obstiné ?
« Vous arrivez encore à la fin du diné ? »
Dobrzyński répondit : « Je mange de bonne heure :
« Et je ne serais point sorti de ma demeure,
« Sans le désir de voir nos soldats polonais.
« Hum ! hum ! Je veux mourir si je les reconnais !
« Vos gens m'ont aperçu ; de force l'on m'amène,
« Vous me faites asseoir ; merci pour tant de peine. »
Il dit, et retournant son assiette à l'envers,
Il se tait et partout regarde de travers.

« C'est bien », dit Dąbrowski, « Dobrzyński qu'on vous nomme ?
« Seriez-vous par hasard ce vaillant gentilhomme,
« Ce Maciej dit *la Verge*, ami de Kościuszko ?
« De vos exploits de loin j'ai recueilli l'écho.
« Quoi ! Toujours si gaillard ! La force m'abandonne,
« Moi ; je vieillis, mon brave ; et Kniaziewicz grisonne.
« Mais vous, vous lutteriez avec les jeunes gens.
« Votre *Verge*, dit-on, n'a pas souffert du temps ;
« Elle a tout récemment frotté les Moscovites !
« Où donc sont vos amis, vos braves satellites ?
« Je voudrais bien les voir, ces *Rasoirs*, ces *Canifs*,
« Des vieux Lithuaniens vestiges primitifs ! »

« Après notre combat presque tous », dit le Juge,
« Auprès de vous, messieurs, cherchèrent un refuge.
« Sans doute ils sont entrés dans quelque légion ? »

— « En effet, Général », dit un chef d'escadron,
« J'ai dans ma compagnie un Goliath immense
« Nommé le *Goupillon*, un Dobrzyński, je pense.
« C'est l'ours lithuanien, disent tous nos mazours.
« Voulez-vous, Général, qu'on amène cet ours ?
— « Moi », dit un lieutenant, « j'ai plus d'un gentilhomme
« De ce pays : l'un d'eux, c'est *Rasoir* qu'on le nomme ;
« Uu autre, le *Tromblon*, est dans les tirailleurs ;
« Deux autres Dobrzyński servent dans les chasseurs
« Comme grenadiers . . . »

— « Mais leur chef, ce redoutable
« *Canif* », dit Dąbrowski, « ce sabreur formidable,
« Dont Monsieur le Woiski m'a vanté les exploits ?
« Qu'est-il donc devenu, ce géant d'autrefois ? »

— « Il n'a », dit le Woiski », point franchi la frontière ;
« Mais, craignant de tomber dans quelque souricière,
« Le pauvre homme a passé tout l'hiver dans les bois.
« Il vient de reparaitre, et l'on pourrait, je crois,
« Utiliser encor sa force et son courage,
« Bien qu'il soit maintenant un peu courbé par l'âge.
« Mais le voici ! . . . »

De loin, près de la porte, on voit
La foule que le vieux Woiski montre du doigt ;
Et, par-dessus les fronts, un crâne chauve, immense,
Brillant comme la lune en son plein, se balance,
Paraît trois fois, trois fois disparaît en plongeant
Dans les têtes . . . Enfin Gervais, se dégageant,
S'écrie : « O très illustre hetman (1) de la Couronne,
« Ou Général, qui sait le titre qu'on vous donne ?
« Gervais à votre appel se présente en personne
« Avec son vieux *Canif* . . . Ce n'est pas sa beauté
« Qui fait qu'il est fameux, mais sa solidité ;
« Et vous-même, Monsieur, vous lui rendez hommage.
« Oh ! s'il savait parler, peut être en son langage
« Il vanterait aussi, lui, cette vieille main
« Qui servit si longtemps et sans espoir de gain
« Les Horeszkos d'abord, ensuite la patrie.
« Je le dis sans orgueil et sans forfanterie,
« *Mon maître*, rarement un greffier sut tailler

(1) C'est le titre antique des connétables polonais et des chefs cosaques. Gervais, en homme de jadis, ne connaît pas les noms modernes ou affecte d'employer les titres anciens.

« Les plumes comme lui les têtes. Sans railler,
« Il a coupé des nez, des oreilles sans nombre !
« Et ce *Canif* n'a pas de brèches ! Jamais l'ombre
« D'un attentat honteux, d'un acte criminel !
« Jamais rien que la guerre ouverte — ou le duel !
« Un seul homme (Seigneur, accordez-lui le ciel !)
« Est tombé désarmé sous ses coups : mais du reste,
« C'était *pro publico bono*, je vous l'atteste. »

— « Voyons, » dit Dąbrowski ; » sortez-le du fourreau !
« Quel canif ! C'est plutôt un glaive de bourreau ! »
Le contemplant avec une stupeur profonde,
Aux autres officiers il le montre à la ronde.
Tous veulent l'essayer : mais à peine un ou deux
Peuvent lever en l'air le *Canif* merveilleux.
Dembiński, disait-on, serait certes capable
De soulever ce fer, mais il n'est pas à table ;
Si bien que seuls le chef d'escadron Dwernicki (1)
Et le jeune et vaillant lieutenant Różycki (2)
Purent le manœuvrer de gaillarde manière.
Ainsi de main en main l'on passait la rapière.

Mais enfin Kniaziewicz, le plus géant d'entre eux,
Se montra le plus leste et le plus vigoureux.
La rapière en sa main fait l'effet d'une aiguille
Qui lance des éclairs et s'agite et scintille.
A l'escrime du sabre il excelle, on le voit :
La croix, le moulinet, la courbe, le coup droit,
Rien n'y manque : les temps, et tierce, et contrepointe !
Et dans son jeu la force à la science est jointe.

Tandis qu'il s'escrimait en riant, à genoux
Devant lui, Rembańło criait à tous ses coups
En sanglotant : « Bravo, Général, à merveille !
« Vous étiez donc à Bar ! Adresse sans pareille !
« C'est Puławski (3) pointant ! Voilà Dzierżanowski (3) !
« C'est Sawa (3) ! Mais c'est donc de Maciej Dobrzyński
« Que vous avez appris ceci ! Jésus, Marie !
« Mais c'est mon coup, cela, le mien, sans vanterie !

(1) Plus tard général de division en 1831, vainqueur des Russes à Stoczek ; en émigration il fonda l'École polonaise des Batignolles ; il est mort en Galicie.

(2) Célèbre en 1831 comme chef de la cavalerie volhynienne, mort en émigration, où il fut l'ami de Mickiewicz.

(3) Casimir Puławski fut le chef principal de la confédération de Bar et alla se faire tuer à Savannah en combattant pour l'indépendance américaine. Dzierżanowski et le cosaque Sawa sont aussi deux héros populaires de la confédération de Bar. (V. RULHIÈRE, *Anarchie de Pologne*).

« C'est le coup Rembaïlo : c'est mon invention !
« Même de coup « *mon maître* » il a reçu le nom.
« De qui le tenez vous, morbleu ? C'est ma trouvaille ! »
Il se relève, il a dressé sa haute taille,
Embrasse Kniaziewicz, et dit : « Je puis mourir !
« O mon enfant ! Quelqu'un pourra te recueillir.
« Ce souci m'empêchait de fermer la paupière :
« Après ma mort tu vas te rouiller, ma rapière !
« Lui disais-je. Eh bien, non ! Général, décrochez
« Ces broches d'Allemands, ces joujoux, ces hochets !
« Mon vieux sang polonais se révolte et se cabre
« A cette mascarade : un noble, et pas de sabre !
« Je le mets à vos pieds ; ne le refusez pas !
« Il est tout ce que j'ai de plus cher ici-bas !
« Je n'eus jamais d'enfant ; jamais je n'eus de femme ;
« Il m'en a tenu lieu. Vraiment oui, cette lame
« Fut ma femme et mon fils. Le jour, je la berçais ;
« Sur mon cœur, en dormant, la nuit je la pressais.
« Au-dessus de mon lit à présent je l'ai mise,
« Comme un juif y suspend les dix lois de Moïse.
« Je voulais au tombeau qu'elle suivit mon bras.
« Mais je vous en fais don. Ne la refusez pas ! »

Et Kniaziewicz, riant et pleurant tout ensemble,
« Ami, » dit-il, « merci ; mais tu vas, ce me semble,
« En me cédant ta femme et ton fils, pauvre vieux !
« Rester jusqu'à ta mort bien seul, bien malheureux !
« Puis-je par un présent compenser ton dommage ?
« Je veux, si je le puis, adoucir ton veuvage. »
— « Suis-je donc Cybulski » (1), dit Gervais, « qui perdit
« Sa femme au jeu, du moins une chanson le dit.
« Je ne vends pas la mienne... Et pour mon fils, j'espère
« Qu'il se trouvera bien d'avoir changé de père.
« Mais n'oubliez jamais qu'il vous faut environ
« Cinq bons pouces de plus à votre ceinturon.
« Au-dessus de l'oreille il faut tâcher qu'il entre,
« Et vous fendez alors votre homme jusqu'au ventre. »

Kniaziewicz accepta ; mais, trop lourd et trop long,
Le *Canif* de Gervais fut mis dans un fourgon.
Que devint-il plus tard ? Chacun devine et glose ;
Mais alors ni depuis nul ne sut bien la chose.

(1) On chante en Lithuanie une complainte sur madame Cybulska que son mari perdit au jeu en jouant aux cartes avec des Russes. (Note de l'auteur).

Dąbrowski tout à coup dit à Maciej : « Eh bien ?
« Vous avez l'air tout triste et vous ne dites rien !
« Vous ne croyez donc pas encore à la revanche ?
« N'aimez-vous pas à voir l'aigle d'or, l'aigle blanche
« Bondir ensemble au son de nos chants polonais ?
« C'est à peine à mon tour si je vous reconnais.
« Si vous nous refusez de partir pour la guerre,
« Criez donc avec nous en levant votre verre :
« Hourra pour la Pologne ! » et « Vive l'Empereur ! »

« Hé ! dit Maciej, j'entends, je vois tout ; mais j'ai peur.
« Deux aigles dans un nid, c'est trop d'un, je vous jure.
« Général, la faveur des rois n'est jamais sûre.
« L'Empereur est un grand héros, mais c'est égal !
« Les Puławski jadis me disaient, général,
« En voyant *Dumouliéz* (1) et sa triste besogne,
« Que c'est un Polonais qu'il faut à la Pologne,
« Non pas un Italien, un Corse, mais un chef
« Qui sorte de chez nous : Jean, Maciej ou Joseph.
« Quant à l'armée, elle est, dites-vous, polonaise !
« Fusiliers, grenadiers, sapeurs !... Ne vous déplaie,
« C'est du haut allemand pour moi que ces noms-là.
« Vous avez des Tatars, des Turcs, des schismatiques,
« Tout ce que vous voudrez, sauf de bons catholiques.
« J'ai vu qu'ils attaquaient les femmes dans les champs,
« Dépouillaient les autels, rançonnaient les passants.
« C'est à Moscou que va l'Empereur... Long voyage !
« Et prendre Dieu pour guide en partant, serait sage.
« Et lui tout simplement met le pape en prison !
« Tout cela... » Puis, trempant son pain dans son bouillon,
Maciej, sans achever sa phrase, rêve... et mange.

Le Président trouva ce discours fort étrange.
Un murmure naissant s'apaisa brusquement,
Car le troisième couple entra à ce moment.

Le *Régent* se nomma, précaution louable !
Car en cet attirail il est méconnaissable :
Télimène a voulu, par clause du contrat,
Qu'il laissât le *Kontusz* et prit l'habit de drap. (2)

(1) On reconnaît sous le travestissement dont l'affuble Maciej le fameux *Dumouriez*, dont le rôle dans la confédération de Bar fut d'ailleurs loin d'être glorieux.

(2) La mode de l'habillement français avait pénétré dans nos provinces de 1800 à 1812. La plupart des jeunes gens changeaient leur costume avant leur mariage à la demande de leurs fiancées. (Note de l'auteur).

Il paraît donc vêtu du frac à la française.
Ce n'est plus lui. Grand Dieu, qu'il est mal à son aise !
L'infortuné *Régent* semble avoir avalé,
Tant il est est compassé, roide, . . . un manche à balai.
Il va gauche, guindé, faisant des yeux de grue ;
Il n'ose saluer ; à peine s'il remue,
Lui le gesticuleur ! . . . Il veut glisser sa main
A sa ceinture . . . Plus de ceinture ! Effort vain !
Il comprend son erreur, il se trouble, il accroche
Ses deux mains à la fois dans une seule poche ;
Puis, sous le feu croisé des quolibets joyeux,
Rougissant de son frac, il marche tout honteux.
Soudain il voit Maciej ; il devient blême, il tremble.

Le Notaire et Maciej étaient fort bien ensemble.
Mais Maciej fait alors des yeux si furibonds,
Que le pauvre Notaire attache ses boutons,
Craignant que sous le feu de ces yeux, son frac saute !
« Sot ! sot ! » cria Maciej par deux fois à voix haute ;
Et, tout scandalisé de ce déguisement,
Il se lève, il s'enfuit sans autre compliment,
Monte en selle et rejoint sa mesure enfumée.

Du Notaire pourtant la tendre bien-aimée,
Télimène, étalait l'éclat de sa beauté,
Et son brillant costume à la mode ajusté.
Oh ! robe de gala, coiffure ravissante,
Vous décrirai-je ? Non, ma plume est impuissante.
Tulles, blondes, bijoux, cachemire, joyaux,
Visage au teint de rose, et regards sans rivaux,
Pour vous bien retracer il faudrait des pinceaux.

Le Comte a reconnu la charmante infidèle.
La main sur son épée, il s'élançe auprès d'elle :
« En croirai-je mes yeux », dit-il. « Comment ? c'est toi !
« Toi, qui presses la main d'un autre devant moi !
« Créature traîtresse, âme vaine et volage !
« Quoi ! Tu ne caches pas cet effronté visage ?
« As-tu donc oublié nos serments et nos pleurs ?
« Crédule que j'étais ! Je portais ses couleurs !
« Mais malheur au rival qui perce ainsi mon âme !
« Qu'il passe sur mon corps s'il veut t'avoir pour femme. »

Le Notaire à ces cris se trouble affreusement.
Le Président essaie un accommodement.

Mais Télémaque à part emmène alors le Comte :

« Je suis libre », dit-elle, « et votre âme est trop prompte.

« Si vous vous opposez au bonheur du *Régent*,

« Répondez en deux mots, sans détour, sur-le champ !

« M'aimez-vous ? Voulez-vous, parlons sans verbiage,

« Aujourd'hui de plein gré me prendre en mariage ?

« Décidez-vous... Alors je vous donne ma main. »

— O femme ! » dit le Comte, « ô sphinx cruel et vain !

« Vous, dans vos sentiments jadis si poétique,

« Vous êtes devenue horriblement pratique !

« L'hymen n'est qu'une chaîne, et ses anneaux menteurs

« Parviennent à lier les mains et non les cœurs.

« Oh ! qui me donnera cet amour sans contrainte,

« Ces devoirs sans remords et ce bonheur sans crainte ?

« D'un bout du monde à l'autre il est des cœurs brûlants,

« Étoiles se parlant par leurs rayons tremblants !

« Qui sait ? Vers le Soleil si la Terre s'élançe

« Sans cesse, et si la Lune à ses pieds se balance,

« C'est que sans s'approcher ils se cherchent toujours,

« Et leur éloignement fait durer leurs amours. »

— « Assez », dit-elle, « assez d'étoiles et de phrases !

« Je suis femme : laissez votre lune et ses phases.

« Eh ! je le sais par cœur votre discours de sot.

« Écoutez ! Si jamais vous dites un seul mot

« Pour rompre mon hymen, par le ciel je le jure,

« Mes ongles sur vos yeux vengeront mon injure,

« Et... » — « Qui vous dit qu'on veut troubler votre bonheur ? »

Dit le Comte, et tout plein de mépris, de fureur,

Pour punir son ingrante amante, il se propose

D'adorer à jamais Mademoiselle Rose.

Le Woiski, pour calmer tous ces transports jaloux,

Se mit à raconter des histoires de loups,

D'ours et de sangliers, et la querelle antique

Qui faillit bien avoir un dénouement tragique (1).

Mais tous ayant fini leurs glaces, l'orateur

Les conduit dans la cour jouir de la fraîcheur.

(1) L'histoire de la querelle de Reytan avec le prince de Nassau, dont il s'agit encore ici, et que le Woiski n'a pu terminer, est connue par la tradition. En voici le dénouement pour le lecteur curieux : Reytan, irrité des vantardises du prince de Nassau, se place à côté de lui dans un passage étroit. A ce moment un énorme sanglier, exaspéré par les coups de feu et la poursuite, se jetait vers ce passage. Reytan arrache des mains du prince le fusil qu'il tenait, jette le sien à terre, puis, prenant un épieu et en tendant un autre à l'Allemand : « Main enant, dit-il, nous allons voir qui de nous manie le mieux la pique. » Le sanglier arrivait déjà, quand le Woiski Hreczecha, debout non loin d'eux, tua l'animal d'un coup de feu. Les rivaux se fâchèrent d'abord, puis se réconcilièrent et récompensèrent le courageux Hreczecha. (Note de l'auteur).

Le banquet villageois se termine ; on commence,
En buvant, à chanter déjà des airs de danse.
On va chercher Thadée. Il causait à l'écart,
Et de ses grands projets à Zosia faisait part :

« Donnez-moi votre avis sur une chose grave.
« Mon oncle consulté n'y met aucune entrave.
« Vous savez que les biens que je vais posséder,
« C'est à vous que la loi devrait tous les céder.
« Tous mes serfs sont à vous ; à vous donc je m'adresse :
« Je ne puis rien sans vous, leur unique maîtresse.
« La Pologne étant libre, il serait généreux
« De faire aux paysans un sort moins malheureux :
« Que ce grand jour pour nous soit un grand jour pour eux !
« Ils ont jusqu'à présent eu toujours un bon maître ;
« Mais après notre mort tout changera peut-être.
« Je suis soldat, et puis chacun meurt à son tour :
« Je suis homme, et d'avis je puis changer un jour.
« Le mieux est d'abdiquer sur eux tout privilège.
« Je renonce à mes droits : que la loi les protège.
« Libres, assurons-leur aussi leur liberté.
« Que le sol de leurs champs soit leur propriété.
« Ils y sont nés ; ils l'ont conquis par leur tendresse
« Et leur travail, qui donne à tous pain et richesse ;
« Mais sachez qu'en cédant la terre aux villageois,
« Nous nous appauvrissons. Vous avez donc le choix.
« Moi, je n'ai jamais eu qu'une modeste aisance.
« Mais vous êtes, Zosia, de plus haute naissance,
« Et vous avez connu le monde et ses plaisirs.
« Pourrez-vous vivre ici bornant tous vos désirs
« Au ménage ?... »

Zosia dit avec modestie :

« Je ne suis qu'une femme ; en vous seul je me fie.
« Vous serez mon mari, mon maître et mon tuteur.
« Agissez ; quant à moi, j'accepte de grand cœur.
« Nous aurons, dites-vous, moins d'argent en partage :
« Nous nous en aimerons encore davantage.
« Pour ma haute naissance, elle m'importe peu.
« J'étais abandonnée à la grâce de Dieu,
« Lorsque les Soplitza, m'adoptant pour leur fille,
« M'ont élevée : ils sont mon unique famille.
« J'aime les champs. La ville où j'ai vécu longtemps
« Ne me dit rien ; toujours j'ai préféré les champs.
« Croyez-moi ; j'aime mieux mes coqs et mes poulettes

« Que ce grand Pétersbourg et ses sottes coquettes.
« Si jadis je cherchais les plaisirs, aujourd'hui
« La ville m'importune et me remplit d'ennui.
« A Vilna cet hiver quand je fus emmenée,
« J'ai vu que pour les champs Dieu m'avait destinée.
« Je rêvais au verger au milieu des salons;
« Quant au travail, mes bras sont solides et bons.
« Je sais porter les clefs, faire la surveillante :
« Vous verrez, vous aurez une femme vaillante ! »

Au moment où Zosia disait ces derniers mots,
Gervais s'approcha d'elle et lui tint ce propos :
« Liberté ! liberté ! Que viens-je donc d'apprendre ?
« Libres . . . des paysans ? Je n'y puis rien comprendre.
« N'est-ce pas d'Allemagne un usage importé ?
« Mais les nobles sont seuls nés pour la liberté !
« Nous sortons tous d'Adam. Mais le plus jeune frère,
« Cham, est des villageois, m'a-t-on dit, le seul père ;
« Japhet celui des Juifs, Sem le nôtre, morbleu !
« Donc notre autorité sur eux nous vient de Dieu.
« Le Curé, je sais bien, chante une autre antienne.
« C'était ainsi, dit-il, avant l'ère chrétienne ;
« Mais comme Jésus-Christ, bien que sorti des rois,
« Est né parmi les Juifs d'un père villageois,
« Noble, Juif, paysan, sont frères tous les trois.
« Je ne puis dire non si chacun le désire.
« A Madame d'ailleurs je viens d'entendre dire
« Qu'elle le voulait bien ; tout est donc arrêté ;
« Je ne puis qu'obéir à son autorité.
« Mais ne leur donnons pas une liberté vaine,
« Qui ne soit qu'un moyen de retourner leur chaîne,
« Comme quand Monsieur Karp (1) affranchit ses vassaux
« Et qu'on les écrasa sous de triples impôts
« Afin qu'ils soient heureux et libres sans alarmes,
« En les anoblissant transmettons leur nos armes.
« Lorsque Madame aux uns donnera son blason,
« Aux autres son mari celui de sa maison,
« Alors Gervais lui-même acceptera pour frère

(1) Le gouvernement russe ne reconnaît d'hommes libres que les nobles. Les paysans affranchis par leurs propriétaires, sont aussitôt inscrits dans les registres des biens domaniaux de l'empereur, et au lieu de la corvée sont soumis à un impôt considérable. On sait qu'en 1818 les propriétaires du gouvernement de Vilna décrétèrent dans une diétine un projet d'affranchissement de tous les paysans et nommèrent une délégation chargée de le présenter à l'empereur ; mais le gouvernement fit enterrer le projet et défendit d'en reparler jamais. Il n'y a pas d'autre moyen d'affranchir un serf sous le gouvernement russe que de le faire entrer dans sa famille. Un grand nombre d'entre eux a été affranchi de cette façon par grâce ou moyennant finance. (Note de l'auteur).

« Un paysan portant l'écu nobiliaire.
« La diète approuvera.

« D'ailleurs que votre époux
« Ne redoute pas tant la pauvreté pour vous ;
« Dieu ne permettra pas que ma noble maîtresse
« Ait un jour ses doigts blancs noirs comme une pauvre.
« J'ai mon moyen. Je sais un vieux coffre au château
« Contenant des plats d'or, des vases, un plateau,
« Et des bagues de prix, des colliers, des panaches,
« Des bracelets d'or fin, des sabres, des cravaches...
« Ce trésor dans le sol enfoui prudemment
« A Madame Sophie appartient justement.
« J'ai su le garantir, malgré procès et guerres,
« Des Russes et de vous, messieurs nos adversaires !
« J'ai de plus un gros sac bien rembourré d'écus
« Que pour divers travaux autrefois j'ai reçus.
« Je voulais m'en servir, quand nous aurions justice,
« Pour réparer les murs de l'antique édifice.
« Mais dans votre ménage ils serviront bien mieux.
« C'est donc vers vous, Monsieur, que je tourne les yeux.
« Madame daignera nourrir le pauvre vieux.
« Qui sait ? Entre mes bras je porterai peut-être
« Et j'instruirai dans l'art du sabre un *petit maître* :
« Car vous aurez un fils, je vous en donne avis,
« Madame ; en temps de guerre il naît toujours des fils.»

Gervais avait à peine achevé cette phrase,
Que Protais s'avança comme un saint en extase.
Il s'inclina, tira de son *kontusz* grenat
Un discours remplissant trois feuilles grand format.
C'est un sous-officier qui composa ces rimes ;
Déjà connu jadis pour quatre odes sublimes,
L'uniforme n'a pas étouffé ses accents.
Il fait des vers. L'huissier en avait lu trois cents,
Quand il vint à ces mots : « O beauté, dont les charmes
« Mêlent la joie au deuil, le bonheur aux alarmes,
« Toi dont un seul regard, jeté sur nos guerriers,
« Brise soudain les traits et rompt les boucliers,
« Fais triompher Hymen sur Mars ! Que la Discorde
« Sous ta main qui l'étouffe en expirant se torde !... »
Thadée avec Sophie applaudissent tous deux,
Mais c'est pour mettre fin à ce discours pompeux.
Le Juge sur la table a fait monter le prêtre
Pour dire aux villageois l'ordre du jeune maître.

Dès qu'ils eurent compris, on vit les auditeurs
Se prosterner aux pieds de leurs libérateurs;
« Vivent nos bons seigneurs ! » crient-ils avec des larmes.
— « A nos concitoyens ! à nos compagnons d'armes ! »
Répond Thadée. — « Au peuple ! » a crié Dąbrowski ;
« Vivent nos chefs ! » reprend le peuple, et c'est à qui
Criera plus haut parmi cette foule charmée :
« Vivent tous les États ! Et le peuple ! et l'armée ! »

Mais Buchman seul n'est pas dans le ravissement :
Il veut à ce projet faire un amendement ;
Il croit qu'un Comité nommé légalement
Doit tout examiner...

Par malheur le temps presse :

Buchman en sera donc pour ses frais de sagesse,
Car à travers la cour s'avancent pas à pas
Dames et villageois, fillettes et soldats.
Tous réclament déjà la *Polonaise* antique ;
Déjà les officiers font venir leur musique ;
Mais le Juge tout bas a dit au Général :
« L'orchestre servira plus tard, pendant le bal.
« De Thadée aujourd'hui se font les fiançailles ;
« Or, pour les jours de noce et pour les accordailles
« Nous nous servons toujours d'instruments villageois :
« Tympanon, violon, musette. Je les vois
« Trembler d'impatience ; et, là-bas, la musette
« M'adresse du regard sa requête muette.
« Si je leur disais *non*, ils s'en iraient fâchés,
« Et nos gens pour danser seraient bien empêchés.
« Laissons-les donc jouir de leur danse rustique,
« Puis nous écouterons votre belle musique. »
Il fait un signe.

Alors, l'agile violon

Serre le manche, au bois ajuste son menton.
L'archet comme un cheval court sur la chanterelle.
Les joueurs de musette, au bruit qui les appelle,
En agitant leurs bras, gonflent leur instrument.
Leurs visages bouffis se remplissent de vent ;
Ils semblent s'envoler tous deux dans l'Empyrée,
Semblables à deux fils joufflus du dieu Borée.

Parmi tant de joueurs de tympanon, lequel
Aurait jamais osé jouer devant Jankiel ?

(Jankiel laissa huit mois son auberge fermée ;
Il vient de revenir avec la grande armée).
Tout le monde sait bien que sur cet instrument
Nul ne peut égaler son goût et son talent.
Voici le tympanon ; on l'engage, on le presse.
Il s'en défend ; ses mains ont perdu leur souplesse,
Il ne sait plus, il n'ose ; il est intimidé ;
Il s'incline et veut fuir. Zosia l'a regardé :
Elle accourt ; d'une main elle lui tend, pressante,
Les archets ; l'autre main se glisse caressante
Dans les plis de sa barbe ; et, tout en lui faisant
Un salut : « Bon Jankiel, soyez plus complaisant, »
Dit-elle ; « ces Messieurs ne sont pas si féroces,
« Et vous m'aviez promis de jouer à mes noces. »

Jankiel aimait beaucoup Zosia : pour ce grand jour
Il consent, on l'amène au milieu de la cour ;
On apporte une chaise, il s'assied. Puis on place
Le tympanon sur ses genoux. Son œil l'embrasse
Avec orgueil et joie. Ainsi le vieux soldat,
Lorsqu'un ordre soudain le rappelle au combat,
Rit, quand son petit fils décroche à la muraille
Son glaive impatient de revoir la bataille.

Deux enfants, à genoux auprès du tympanon,
L'accordent, et tout bas en écoutent le son.
Jankiel, les yeux fermés, attend. Ses doigts tranquilles
Soulèvent lentement les archets immobiles.

Il les baisse. D'abord c'est un chant triomphant,
Puis le bruit saccadé de la pluie et du vent.
Tous s'étonnent. Ce n'est qu'un essai, qu'il arrête
Aussitôt, en levant l'une et l'autre baguette.

Il joue. Et chaque archet, au mouvement léger,
Semble une aile de mouche ayant peur de toucher
Les cordes, dont le bruit se fait à peine entendre.
Jankiel, levant la tête au ciel, semblait attendre
Une inspiration. Il a baissé les yeux.
Dans ses mains les archets sont retombés tous deux.
On écoute étonné.

Des cordes frémissantes
Le son part... On dirait les clochettes bruyantes
Des Turcs et leur triangle et leur gai tambourin.

C'est le chant du Trois-Mai!...⁽¹⁾ Des couplets, du refrain
Les sons joyeux partout font naître l'allégresse.
Filles, garçons, tout veut danser, et tout s'empresse.
Et l'esprit des vieillards revoit des temps meilleurs.
Quel bonheur, quel espoir, quand nonces, sénateurs
Célébraient ce beau jour où le passé s'oublie,
Où peuple, nobles, roi, tout se réconcilie ;
Quand les danseurs heureux criaient : « Vive le roi !
« Vive la Nation ! Et la diète, et la loi ! »

Plus vif et plus pressé le chant monte et se hausse.
Soudain, tous ont tremblé : c'est une note fausse,
Comme un serpent qui siffle ou comme un grincement.
Plus de gaieté : partout court un frémissement.
Dans le doute chacun s'inquiète, s'attriste ;
Qui faut-il accuser : l'instrument ou l'artiste ?
Lui, se tromper ? Jamais : il frappe encor plus fort
Cette corde maudite ; il force cet accord,
Qui, jetant le désordre au sein de l'harmonie,
Semble confédéré contre la mélodie.
Soudain Gervais comprit l'artiste. Il s'écria :
« Je connais cette voix... Oui, c'est *Targowitsa* ! »
Puis éclate en sifflant cette corde maudite.....

La cadence se rompt ; le chant se précipite,
Et des cordes d'en haut tombe à celles d'en bas.
On entend retentir mille effrayants fracas :
Marche guerrière, attaque, assaut, le bruit des balles,
Cris de mères, d'enfants... Les notes musicales
Rendent si bien l'assaut, que les femmes sont pâles
Et pleurent, en voyant revivre en leur esprit
Les horreurs de Praga ⁽²⁾ que Jankiel leur décrit :
Heureuses, lorsque enfin le chant comme un tonnerre
Éclate, et, se taisant, semble rentrer sous terre !

A peine ils revenaient de leur étonnement,
Nouveau chant... C'est d'abord comme un bourdonnement
Calme, léger : plusieurs cordelettes frissonnent
Comme des mouches qui, frémissantes, bourdonnent.
D'autres cordes bientôt s'agitent, et les tons

(1) Le trois mai 1791 fut proclamée la constitution qui devait régénérer la Pologne et contre laquelle Catherine II suscita la criminelle confédération de Targowitsa, dont il est question quelques vers plus bas.

(2) Le massacre de Praga, ordonné par Souvarov et par lequel se termine l'insurrection de Kościuszko en 1794.

Se joignent; les accords forment des légions (1)
Et d'un pas mesuré se pressent en cadence.
Au-dessus d'eux cet air plaintif et doux s'élançe :
« Le soldat exilé par les champs, par les bois
Marche, et de froid, de faim vient à mourir parfois.
Aux pieds de son coursier fidèle alors il tombe ;
Le coursier de son pied seul lui creuse une tombe. »
Vieille chanson, bien chère au soldat polonais !
Tu t'approches, vieillard; et tu le reconnais,
Cet air chéri. Chacun écoute et se reporte
Au temps où sur le corps de la Pologne morte
Ils chantèrent ainsi, puis partirent là-bas.
Ils revoient en esprit leurs marches, leurs combats
Sur les mers, sur la terre ou glacée ou brûlante,
Chez des peuples lointains, quand la voix consolante
Du chant national les berçait doucement ;
Tous alors ont penché leur tête tristement.

Ils la lèvent bientôt Un chant nouveau commence;
Jankiel change de ton et presse la cadence :
Regardant l'instrument, il rapproche ses doigts,
Et baisse les archets des deux mains à la fois.
Sa touche fut alors si puissante et si nette,
Que l'instrument sonna comme un son de trompette ;
Et de cette trompette a jailli jusqu'au ciel
Jeszcze Polska (2), le chant triomphal, immortel !
En avant Dąbrowski ! Les soldats applaudissent ;
En avant Dąbrowski ! Les vivats retentissent.

L'artiste est tout surpris lui-même de son jeu ;
Il lâche les archets; il semble prier Dieu.
De sa tête a glissé sa calotte soyeuse ;
Sa barbe dans les airs flotte majestueuse ;
D'une étrange rougeur son front s'est coloré,
Et la flamme a brillé dans son œil inspiré.

Tombant sur Dąbrowski, ses regards s'attendrissent ;
Puis de ses yeux fermés les pleurs à flots jaillissent.
« Tout le pays, dit-il, dès longtemps t'attendait
« Comme un autre Messie... Et le peuple chantait
« Ta prochaine arrivée; et par un grand prodige

(1) Les légions polonaises de Dąbrowski et de Kniaziewicz viennent ici prendre place dans le concert de Jankiel.

(2) Le célèbre hymne national polonais : *La Pologne n'est pas encore morte* qui revient dans le poème pour la troisième fois (V. L, I. et L. IV).

« Le Ciel te présageait. Vis et combats, te dis-je,
« Notre héros !... » Il dit et sanglote toujours.
Ce Juif pour la Pologne aurait donné ses jours.
Dąbrowski, lui tendant la main, le remercie.
Jankiel baise en pleurant la main qu'il a saisie.

« Dansons la *Polonaise* (1) », a dit le Président.
Il rejette les bras de son *kontusz* pendant,
Tend la main à Zosia ; puis, avec élégance
S'inclinant devant elle, il l'invite à la danse.
Chaque couple, formé par derrière, le suit.
Le signal est donné. Le Président conduit.

Ses bottes rouges vont brillant sur la verdure ;
On voit luire son sabre et l'or de sa ceinture.
Il avance à pas lents comme sans le vouloir,
Mais dans ses moindres pas le connaisseur peut voir
Quels sont ses sentiments et quelle est sa pensée.
Il arrête soudain la danse commencée,
Se penche vers sa dame et lui parle tout bas.
Elle tourne la tête et ne l'écoute pas.
Il ôte sa *tchapka*, s'incline jusqu'à terre ;
Elle l'a regardé, mais s'obstine à se taire.
Il ralentit la danse et consulte ses yeux ;
Tout à coup il sourit : tout fier et tout joyeux,
Il a pressé le pas, regarde avec audace,
Change de sa *tchapka* la tournure et la place,
La pose sur son front, la fait sauter en l'air,
La met sur son oreille et marche d'un pas fier.
Derrière lui bientôt chacun se précipite :
Il veut leur échapper, il fuit, il les évite.
Quelquefois il s'arrête, et puis, levant la main,
Il semble les prier de passer leur chemin.
Parfois c'est de côté qu'il veut prendre la fuite :
Il veut changer de route et tromper leur poursuite.
Mais eux, pressant le pas, le rejoignent toujours,
Le tenant enfermé dans leurs mille détours.
Irrité, de son sabre il saisit la poignée,
Menaçant les jaloux de sa mine indignée.
Et puis, l'orgueil au front, le défi dans les yeux,
Il marche sur la foule... Alors, les envieux
S'écartent devant lui : chacun avec sa dame
Se remet à le suivre.

(1) C'est la plus majestueuse des danses polonaises, exactement décrite dans les vers qui suivent.

On l'admire, on l'acclame,
« Voyez ! C'est le dernier peut-être qui saura
« Mener la *Polonaise* ainsi. Hourra ! hourra ! »
Et les couples passaient avec bruit, avec joie.
Le cercle se reforme et bientôt se déploie
Comme un serpent géant en mille anneaux brisé.
Des habits variés le reflet irisé
Et mobile, ressemble à l'écaille brillante
Que dore du couchant la lueur vacillante,
Et que fait ressortir le gazon déjà noir.
Danse, vivats et toasts résonnent jusqu'au soir.

Seul le caporal *Sak* reste mélancolique.
Insensible à la danse et sourd à la musique,
Les mains au dos, l'air sombre, il le revoit toujours
Ce temps qui pour *Zosia* vit naître ses amours.
Il lui cueillait des fleurs, lui tressait des corbeilles ;
Il lui donnait des nids et des boucles d'oreilles....
L'ingrate ! Il savait bien que ses soins seraient vains.
Pourtant, malgré son père, et malgré ses dédains,
Que de fois sur la haie il s'assit, d'où peut-être
Il pourrait l'entrevoir à travers sa fenêtre !
Du chanvre il la voyait de ses doigts potelés
Cueillir des cornichons ou nourrir ses poulets.
L'ingrate !... Il a baissé la tête ; enfin il jette
Un cri.... Sur ses deux yeux enfonce sa casquette,
Et s'en retourne au camp jouer près des canons
Au jeu de mariage avec ses compagnons ;
Et, pour se consoler, il boit loin de la danse.
De *Sak* pour sa *Zosia* telle était la constance.

Zosia dansait toujours ; mais, bien qu'au premier rang,
A peine on la voyait, tant l'espace était grand.
Avec sa robe verte et sa couronne blanche
Et ses bouquets de fleurs des champs et de pervenche,
Dans l'herbe et sur les fleurs volant, elle conduit
La danse : on croirait voir l'archange de la nuit
Guidant le mouvement des astres : tout gravite
Autour d'elle. On l'entoure, on la presse, on l'invite.
En vain le Président veut la garder encor :
Il a perdu son rang, on lui prend son trésor.
Dąbrowski peu de temps jouit de sa conquête.
Un second, un troisième à la ravir s'apprête.
Mais tous sont remplacés et s'en vont sans espoir.
Zosia s'est fatiguée. Elle vient d'entrevoir

Thadée, et, du hasard redoutant l'inconstance,
Elle veut le garder et termine la danse.
Puis elle va remplir les verres d'hydromel.

Le soleil s'est caché ; l'air est tiède ; le ciel
Où parfois un léger nuage se repose,
A sa voute bleuâtre et sa lisière rose.
Tous ces nuages blancs faiblement empourprés
Dorment comme un troupeau de brebis dans les prés,
Ou, plus petits, ont l'air de bandes de sarcelles.
L'un d'eux, à l'horizon, vrai rideau de dentelles,
Transparent et plissé, nacré sur le ciel bleu,
Tout doré sur les bords et pourpre en son milieu,
Aux lueurs du couchant luit et scintille encore.
Il jaunit par degrés, devient pâle, incolore.
Le soleil, s'en couvrant par un suprême effort,
Lance un dernier soupir de flamme, puis s'endort.
La noblesse en gâté n'a pas cessé de boire
A l'Empereur, aux chefs, à l'amour, à la gloire,
Puis tour à tour aux trois couples de fiancés,
Aux invités présents, à tant d'absents forcés,
Aux vivants dispersés sur la terre étrangère,
Aux morts dont la mémoire est toujours sainte et chère.

De ce joyeux festin j'ai pris ma part aussi ;
Et tout ce que j'ai vu, je le rapporte ici.



F I N

